OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635122-p0005-0

№ 3548

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635122-p0007-2

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)
L 39

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE correſpondance entre deux philoſophes illuſtres, liés pendant trente années par une amitié ſans nuages, n'eſt pas un monument moins précieux que celle de M. de *Voltaire* avec *Frédéric* et *Catherine II.* On y verra quelle ſuite et quel zèle ils ont réuni en faveur du progrès des lumières, leurs efforts toujours conſtans et ſouvent heureux; combien peu ils étaient occupés de leur amour propre, de leur gloire littéraire, qui diſparaiſſaient à leurs yeux devant les grands intérêts à la défenſe deſquels ils s'étaient conſacrés.

L'hiſtoire des lettres ne nous a point offert encore d'exemple ſi honorable pour elles. *Racine* et *Deſpréaux* furent amis; mais quelle différence entre leurs lettres et celles que nous publions aujourd'hui! Il n'eſt queſtion dans les lettres des deux poëtes que de leur amour propre, de querelles d'auteurs; ils y paraiſſent au-deſſous

d'eux-mêmes ; la petiteſſe des objets qui les occupent, fait diſparaître leur génie.

On doit ſans doute attribuer, en partie, cette différence à celle des ſiècles. Sous le règne de *Louis XIV* on oſait à peine penſer, même dans le ſecret d'un commerce intime ; le joug de l'autorité peſait ſur les eſprits ; les vrais intérêts des hommes étaient étrangers à la plupart de ceux qui cultivaient les lettres ; les querelles littéraires, la diſpute des anciens et des modernes occupaient les eſprits des académiciens plus que les dragonnades et l'émigration des proteſtans.

On voit dans ces lettres comment M. de *Voltaire* et M. d'*Alembert* allaient au même but par des moyens divers : l'un montrant plus de hardieſſe, parce que ſa retraite et ſon âge feſaient ſa ſureté ; l'autre ſe découvrant moins, mais non moins utile par l'aſcendant que ſa réputation lui donnait ſur l'eſprit des gens du monde et des jeunes littérateurs.

On trouvera peut-être, dans ce recueil, des jugemens ſévères ſur quelques ouvrages oubliés

aujourd'hui, et sur quelques personnes qui étaient alors en crédit ; mais des éditeurs n'étant garans ni des opinions, ni des jugemens de l'auteur qu'ils impriment, nous n'avons d'autre tâche à remplir que de donner ces œuvres telles qu'elles ont été composées.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1746 — 1768.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1746 — 1765.



D'ALEMBERT.

De la Tour, Pinx.

N. F. Maviez, Sculp. 1788.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635122-p0016-1

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 de décembre.

En vous remerciant, Monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents. Du temps de *Voiture*, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame *du Châtelet* est trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé. 1746.

Partem aliquam ventî divûm referatis ad aures.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dus,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, *Voltaire.*

1752.

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 d'auguſte.

J'AI appris, Monſieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéreſſe, et qui eſt à Potſdam depuis peu de temps (*). J'avais prié madame *Denis* de vouloir bien vous écrire en ſa faveur, et on ne ſaurait être plus reconnaiſſant que je le ſuis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à préſent que vous connaiſſez la perſonne dont il s'agit, elle n'aura plus beſoin que d'elle-même pour vous intéreſſer en ſa faveur, et pour mériter vos bontés. Je ſais par expérience que c'eſt un ami sûr, un homme d'eſprit, un philoſophe digne de votre eſtime et de votre amitié, par ſes lumières et par ſes ſentimens. Vous ne ſauriez croire à quel point il ſe loue de vos procédés, et combien il eſt étonné qu'agiſſant et penſant comme vous faites, vous puiſſiez avoir des ennemis. Il eſt pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre; car il n'a que trop bien appris combien les hommes ſont méchans, injuſtes et cruels. Mon collégue dans l'*Encyclopédie* ſe joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable Eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*. Nous

(*) L'abbé de *Prades*.

connaissons mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe; mais enfin nous commencerons, et on nous en saura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête: j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, et cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant six mois, j'ai crié comme le *Mars* d'*Homère*; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi-soit-il! 1752.

J'ai lu trois fois consécutives, avec délices, votre Louis XIV: j'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaisir du monde; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, et la versification admirable. Je ne vous parle pas de *Lisois*, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de passion et de naturel il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et *Lisois*, au troisième acte? En écoutant cette scène et bien d'autres de la pièce, je disais à M. de *Voltaire* comme la prêtresse de Delphes à *Alexandre: Ah! mon fils, on ne peut te résister.* On nous flatte de remettre Rome sauvée après la Saint-Martin: vos amis et le public seront charmés de la

1752. revoir; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre personne. Je suis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre siècle, que vous n'ayez pu dire comme *Cicéron*:

Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Il ne me reste de place que pour vous réitérer mes remercîmens, et vous prier de penser quelquefois au plus sincère de vos amis, et au plus zélé de vos admirateurs. D'*Alembert*.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Potsdam, 5 de septembre.

VRAIMENT, Monsieur, c'est à vous à dire:

Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je parle de rendre grâce au ciel, ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie, mais de celui que vous lui faites. Vous et M. *Diderot*, vous faites un ouvrage qui sera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier; mais de philosophes éloquens, je ne connais que vous et lui. Il est vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des

sots et des fanatiques, sous les yeux d'un roi aussi philosophe que vous ; mais les secours manquent ici totalement. Il y a prodigieusement de baïonnettes, et fort peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a transporté Athènes que dans son cabinet; et il faut avouer que ce n'est qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entreprise. J'ai assez bonne opinion du ministère, pour espérer que vous ne serez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompense d'un travail si utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de *Prades*, et j'espère que le roi, à son retour de la Silésie, lui apportera les provisions d'un bon bénéfice. Il ne s'attendait pas que sa thèse dût le faire vivre du bien de l'Eglise, quand elle lui attirait de si violentes persécutions. Vous voyez que cette Eglise est comme la lance d'*Achille*, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. 1752.

Heureusement les bénéfices ne sont point en Silésie à la nomination de *Boyer* ni de *Couturier*. Je ne sais pas si l'abbé de *Prades* est hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable et gai. Comme je suis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter à mon agonie, il l'égayera et ne me demandera point de billet de confession. Adieu, Monsieur; s'il y a peu de *Socrates* en France, il y a trop d'*Anitus* et de *Melitus*, et surtout trop de sots ; mais je veux faire comme DIEU qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq justes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Voltaire.

1755.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 9 d'octobre.

NOUS avons été sur le point, mon cher philosophe universel, de savoir madame de *Fontaine* et moi ce que devient l'ame quand son confrère est passé. Nous espérons rester encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres complimens. Les ridicules de *Conflans* et l'aventure de *Pirna* feront une assez bonne figure un jour dans l'histoire; mais ce n'est pas là mon affaire, Dieu m'en préserve; je suis assez embarrassé du passé sans me mêler encore du présent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'est pas toujours le maître de ses momens. Je tâcherai de vous servir mieux que je n'ai fait. Je suis bien mécontent de l'article *Histoire*. J'avais envie de faire voir quel est le style convenable à une histoire générale; celui que demande une histoire particulière; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien *Thoyras* l'emporte sur *Daniel*, et *Clarendon* sur le cardinal de *Retz*. Il eût été utile de montrer qu'il n'est pas permis à un compilateur des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain; que celui qui ne donne les faits que de la seconde main, n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui

rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait ; que c'eſt un ridicule et non une beauté de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus ; enfin il y avait cent choſes utiles à dire qu'on n'a point dites encore ; mais j'étais preſſé et j'étais malade : j'étais accablé de cette maudite Hiſtoire générale que vous connaiſſez. Je vous demande pardon de vous avoir ſi mal ſervi. S'il était temps, je pourrais vous donner quelque choſe de mieux, mais ne pouvant répondre d'un jour de ſanté, je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le dictionnaire. Je n'ai point ſouſcrit. Je courais le monde quand vous avez commencé ; je l'achèterai quand il ſera fini ; mais je fais réflexion qu'alors je ſerai mort : ainſi je vous prie de propoſer à *Briaſſon* de m'envoyer les volumes imprimés, je lui donnerai une lettre de change ſur mon notaire. 1755.

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphyſique me ſerre le cœur. Il eſt bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on penſe.

Je ſuis encore fâché qu'on faſſe des diſſertations, qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon, je ſuis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire, et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire, il faudra vous définir le plus aimable des hommes ; c'eſt ainſi que penſe le ſuiſſe *V.*

1755.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

J'AI obéi comme j'ai pu à vos ordres; je n'ai ni le temps, ni les connaiſſances, ni la ſanté qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais : je ne vous préſente ces eſſais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez, retranchez, je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelque coin de mur. J'oſe croire que tous les ſujets *in medio poſiti*, qui ſont ſi connus, ſi rebattus, ſur leſquels il y a ſi peu de doutes, ſur leſquels on a fait tant de volumes, doivent être, par ces raiſons-là même, traités un peu ſommairement. On pourrait faire un in-folio ſur ce ſeul mot *Littérature*. Si vous voulez que je parle des littérateurs italiens et eſpagnols, il faut donc que je m'étende ſur les français; il faudrait encore que j'euſſe des livres eſpagnols et italiens, et je n'en ai pas un.

Muratori, outre ſes immenſes collections hiſtoriques, a écrit *de la perfection de la poëſie italienne*; il a fait des obſervations ſur *Pétrarque*. L'*Hiſtoire de la poëſie italienne*, par *Creſcembeni*, m'a paru un ouvrage aſſez inſtructif. J'ai lu le comte *Orſi*, qui a juſtifié le *Taſſe* contre le père *Bouhours* : ſon livre eſt plus rempli, à ce qui m'a paru, d'érudition que de bon goût. *Gravina* m'a paru écrire ſur la tragédie comme *Dacier*, et il a fait en conſéquence des tragédies comme *Dacier*, aidé de ſa femme, les aurait faites. Cette eſpèce de littérature commença, je crois, du temps

de *Castelvetro ;* ensuite vint *Jules Scaliger*, mais qui n'a écrit qu'en latin. Si vous croyez devoir faire entrer ces rocailles dans votre grand temple, il n'y a point à Paris d'aide à maçon qui n'en sache plus que moi, et qui ne vous serve mieux. D'ailleurs, ne suffit-il pas, dans un dictionnaire, de définir, d'expliquer, de donner quelques exemples? faut-il discuter les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la matière dont on parle? 1755.

A l'égard des Espagnols, je ne connais que *Don Quichotte* et *Antonio de Solis*. Je ne sais pas assez l'espagnol pour avoir lu d'autres livres, pas même le *Château de l'ame* de sainte *Thérèse*.

A propos d'ame, j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine personne certain petit mot sur l'ame, non pas pour qu'on en fît usage, mais seulement pour montrer que je m'étais intéressé à l'*Encyclopédie*.

Il est bien douloureux que des philosophes soient obligés d'être théologiens. Ah! tâchez, quand vous en serez au mot de *Pensée*, de dire au moins que les docteurs ne savent pas plus comment ils font des pensées, qu'ils ne savent comment ils font des enfans: ne manquez pas au mot de *Résurrection* de vous souvenir que St *François-Xavier* ressuscita onze personnes de compte fait; mais à *Clavecin*, vous n'oublierez pas, sans doute, le clavecin oculaire.

Adieu, Monsieur; je crains d'abuser de votre temps; vous devez être accablé de travail. Mille complimens à votre compagnon. Adieu, *Atlas* et *Hercule*, qui portez le monde sur vos épaules.

1755.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, près Genève, 9 de décembre.

Le célèbre M. *Tronchin*, qui guérit tout le monde hors moi, m'avait parlé des articles *Goût* et *Génie*; mais si on en a chargé d'autres, ces articles en vaudront mieux. Si personne n'a encore cette besogne, je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées, et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers de l'article *Histoire*, et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie, sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande si l'article *Facile* (style) doit être restreint à la seule facilité du style, ou si on a entendu seulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute son étendue, on n'oubliât pas le style facile.

Je demande le même éclaircissement sur *Fausseté* (morale), *Feu*, *Finesse*, *Faiblesse*, *Force* dans les ouvrages. Je demande si, en traitant l'article *Français* sous l'acception de peuple, on ne doit pas aussi parler des autres significations de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je suis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y suis malheureusement très-désintéressé.

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'*Encyclopédie :* je me tiendrai

très-honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très-sincères complimens à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé sur la santé de M. *Rousseau ;* je voudrais bien en savoir des nouvelles. 1755.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *f* qui a son mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère; donnez-moi vos ordres. Je vous suis tendrement dévoué à plus d'un titre.

Le malingre V.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 28 de décembre.

VOILA *Figuré* plus correct, *Force* dont vous prendrez ce qu'il vous plaira, *Faveur* de même, *Franchise* et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Histoire* sont terribles. Je n'ai point de livres dans ma solitude de Monrion; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication :* je ne peux ni faire ni dire beaucoup sur ce mot. J'enverrai incessamment l'histoire des flagellans. Que diable peut-on dire de *Formaliste*, sinon qu'un homme formaliste est un homme insupportable?

En général, je ne voudrais que définitions et

1755. exemples; définitions, je les fais mal; exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire qui s'en va comme le reste.

Mes maîtres encyclopédiques, eſt-ce que vous aimez les choſes problématiques? M. *Diderot* avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort eſt reſſuſcité, il n'en croirait rien. On vient dire après cela que ſi tout Paris a vu reſſuſciter un mort, on doit en avoir la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi aſſurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille perſonnes qui me content une choſe improbable, ne m'inſpirent pas la même certitude que mille perſonnes qui me diſent une choſe probable; et je perſiſte à penſer que cent mille hommes qui ont vu reſſuſciter un mort, pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ſes ſottiſes et ſon impuiſſance. Ce malade vous aime de tout ſon cœur, et madame *Denis* auſſi.

LETTRE VIII. 1756.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 10 de février.

Je vous envoie, mon cher et illuſtre confrère, deux phénomènes littéraires; l'un des deux vous regarde, et vous verrez quels remercîmens vous devez à M. *Formey*, ſecrétaire de votre académie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très-ſincères au roi de Pruſſe. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de Mérope: en voici la première ſcène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en muſique ſes vers français, ou s'il veut les faire traduire en italien. Il eſt très-capable, comme vous ſavez, de faire la muſique lui-même; ſans cela, je prierais quelque grand muſicien de Paris de travailler ſur ce canevas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques, et paraiſſent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un préſent plus galant. Dès que je ſerai de retour à mes petites Délices, je travaillerai à *Français* et à *Hiſtoire*, et je ſerai à vos ordres, ſauf à être réduit par le ſieur *Formey*. Mes complimens à tous les encyclopédiſtes.

1756.

LETTRE IX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Lyon, ce 28 de juillet.

PUISQUE la montagne ne veut pas venir à *Mahomet*, il faudra donc, mon cher et illuſtre confrère, que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui, j'aurai dans quinze jours le plaiſir de vous embraſſer et de vous renouveler l'aſſurance de tous les ſentimens d'admiration que vous m'inſpirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain, et y paſſer le reſte du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir ſi éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et ſurtout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*. Je me refuſe à toute autre ſociété, parce que je penſe avec *Montagne*, *que d'aller de maiſon en maiſon faire montre de ſon caquet, eſt un métier très-meſſéant à un homme d'honneur*. Nous avons ici une comédie déteſtable et d'excellente muſique italienne médiocrement exécutée. Le bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoiſelle *Clairon* dans la nouvelle ſalle, et voir jouer ce rôle d'*Idamé* qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinſſiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouaſſions aux barres; mais on me raſſure en m'apprenant que

vous

vous restez à Genève. La nouvelle salle est très-belle, et digne de *Soufflot* qui l'a fait construire. C'est la première que nous ayons en France, et je serais d'avis d'y mettre pour inscription, *longo post tempore venit.* Adieu, mon cher et illustre confrère; rien n'est égal au désir que j'ai de vous embrasser, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'assurer mesdames vos nièces des mêmes sentimens. *Vale, vale.* 1756.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 d'auguste.

Si j'avais quelque vingt ou trente ans de moins, il se pourrait à toute force, mon cher et illustre ami, que je me partageasse entre vous et mademoiselle *Clairon;* mais, en vérité, je suis trop raisonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il est vrai, de venir voir à Lyon l'Orphelin chinois; et comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour propre, le sacrifice me paraît bien plus aisé. Madame *Denis* devait être de la partie de l'Orphelin: elle pense comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci est du temps de l'ancienne Grèce où l'on préférait, à ce qu'on dit, les philosophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philosophe. Il faudrait que vous le fussiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes

1756. qui me restent dans mon petit hermitage ; ils ne sont bons tout au plus que pour un sauvage comme *Jean-Jacques*, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de sagesse iroquoise. Si pourtant vous pouviez pousser la vertu jusque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes, en daignant y coucher. Vous me trouverez bien malade ; ce n'est pas la faute du grand *Tronchin :* il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres qu'on ne peut faire. Mon miracle est d'exister, et ma consolation sera de vous embrasser. Ma champêtre famille vous fait les plus sincères complimens.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 de novembre.

Mon cher maître, je serai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand trésor des connaissances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'archimage *Ycbor* (*) et ses confrères, de remplir la tâche que vous voulez bien me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant ;* le reste viendra si je suis en vie.

Je suis bien loin de penser qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples ; mais je maintiens

(*) *Boyer* le théatin, évêque de Mirepoix.

qu'il en faut par-tout, et que c'eſt l'eſſence de tout dictionnaire utile. J'ai vu par haſard quelques articles de ceux qui ſe font, comme moi, les garçons de cette grande boutique ; ce ſont, pour la plupart, des diſſertations ſans méthode. On vient d'imprimer dans un journal l'article *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez ſouffert un tel article dans un ouvrage ſi ſérieux : *Chloé preſſe du genou un petit maître, et chiffonne les dentelles d'un autre.* Il ſemble que cet article ſoit fait par le laquais de *Gil-blas*. 1756.

J'ai vu *Enthouſiaſme* qui eſt meilleur ; mais on n'a que faire d'un ſi long diſcours pour ſavoir que l'enthouſiaſme doit être gouverné par la raiſon. Le lecteur veut ſavoir d'où vient ce mot, pourquoi les anciens le conſacrèrent à la divination, à la poëſie, à l'éloquence, au zèle de la ſuperſtition ; le lecteur veut des exemples de ce tranſport ſecret de l'ame appelé enthouſiaſme ; enſuite il eſt permis de dire que la raiſon, qui préſide à tout, doit auſſi conduire ce tranſport. Enfin je ne voudrais dans votre *Dictionnaire* que vérité et méthode. Je ne me ſoucie pas qu'on me donne ſon avis particulier ſur la *Comédie*, je veux qu'on m'en apprenne la naiſſance et les progrès chez chaque nation : voilà ce qui plaît, voilà ce qui inſtruit. On ne lit point ces petites déclamations dans leſquelles un auteur ne donne que ſes propres idées qui ne ſont qu'un ſujet de diſpute. C'eſt le malheur de preſque tous les littérateurs d'aujourd'hui. Pour moi, je tremble toutes les fois que je vous préſente un article. Il n'y en a point qui ne demande le précis d'une grande érudition. Je ſuis

1756. sans livres, je suis malade, je vous sers comme je peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira.

Pendant la guerre des parlemens et des évêques, les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a vingt ans; quand les pédans se battent, les philosophes triomphent.

S'il est temps encore de souscrire, j'enverrai à *Briasson* l'argent qu'il faut: je ne veux pas de son livre autrement. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens; je vous en accable. Je suis fâché que le philosophe *Duclos* ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre sur lui; j'en étais bien loin, et il s'est bien trompé. Adieu, achevez le plus grand ouvrage du monde.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

J'ENVOIE, mon cher maître, au bureau qui instruit le genre-humain, *Gazette*, *Généreux*, *Genres de style*, *Gens de lettres*, *Gloire* et *Glorieux*, *Grandeur* et *Grand*, *Goût*, *Grâce* et *Grave*.

Je m'aperçois toujours combien il est difficile d'être court et plein, de discerner les nuances, de ne rien dire de trop, et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre littéraire;* j'ai de l'aversion pour la vanité des généalogies; je

n'en crois pas quatre d'avérées avant la fin du treizième siècle, et je ne suis pas assez savant pour concilier les deux généalogies absolument différentes de notre divin Sauveur. 1756.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, consacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côté de l'horreur des véritables guerres. Il conviendrait mieux au mot *Littéraire*, sous le nom de *Disputes littéraires ;* car en ce cas le mot guerre est impropre, et n'est qu'une plaisanterie.

Je me suis pressé de vous envoyer les autres articles, afin que vous eussiez le temps de commander *Généalogie* à quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire ainsi les mauvais plaisans : croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On se plaint généralement de la longueur des dissertations ; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples : on souhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. *Diderot*.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale, est d'autant plus difficile à faire que tout le monde en est juge, et que les matières paraissent plus aisées ; c'est-là surtout que la prolixité dégoûte le lecteur.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on ne lirait pas dans une brochure détachée ? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long ; mais je vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je songe que c'est pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai ; c'est-là le point principal.

1756. Je vous prie de me renvoyer l'article *Hiſtoire* dont je ne ſuis point content, et que je veux refondre, puiſque j'en ai le temps. Vous pourriez me faire tenir ce paquet, contre-ſigné *chancelier*, à la première occaſion.

Vous ou M. *Diderot*, vous ferez ſans doute *Idée* et *Imagination;* ſi vous n'y travaillez pas, et que la place ſoit vacante, je ſuis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles, d'ici à ſix ou ſept mois; j'ai une tâche un peu différente à remplir; mais je voudrais employer le reſte de ma vie à être votre garçon encyclopédiſte. La calomnie vient de Paris, par la poſte, me perſécuter au pied des Alpes. J'apprends qu'on a fait des vers ſanglans contre le roi de Pruſſe, qu'on a la charité de m'imputer. Je n'ai pas ſujet de me louer du roi de Pruſſe; mais, indépendamment du reſpect que j'ai pour lui, je me reſpecte aſſez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que *la Beaumelle* a fait imprimer une Pucelle de ſa façon, où tous ceux qui m'honorent de leur amitié ſont outragés; cela eſt digne du ſiècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas juſque-là. Je me meurs; je vous aime de tout mon cœur, et autant que je vous eſtime. Madame *Denis* vous en dit autant.

1756.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de décembre.

VOUS avez, mon cher et illustre maître, très-grande raison sur l'article *Femme* et autres; mais ces articles ne sont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je suis chargé; et je dois d'ailleurs à mon collégue la justice de dire qu'il n'est pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui présente. Cependant le cri public nous autorise à nous rendre sévères, et à passer dorénavant par-dessus toute autre considération; et je crois pouvoir vous promettre que le septième volume n'aura pas de pareils reproches à essuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir incessamment l'article *Histoire* contresigné. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adresser dorénavant vos paquets, sous l'enveloppe de M. de *Malesherbes*, afin de leur en épargner le port qui est assez considérable. Quelqu'un s'est chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. *Guillaume: Je le prouve par mon drap.*

Le roi tient actuellement son lit de justice pour cette belle affaire du parlement et du clergé,

Et l'Eglise *triomphe ou fuit en ce moment.*

1756. Tout Paris est dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaison des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux prises pour les sacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont se traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paraît des coqs qui se battent *vis-à-vis* des armées en présence.

Personne ne croit ici que les vers contre le roi de Prusse soient votre ouvrage, excepté les gens qui ont absolument résolu de croire que ces vers sont de vous, quand même ils seraient d'eux. J'ai vu aussi cette petite édition de la Pucelle; on prétend qu'elle est de l'auteur du *Testament politique d'Alberoni;* mais comme on sait que cet auteur est votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en sont fort rares ici; et cela mourra, selon toutes les apparences, en naissant. Je vous exhorte cependant là-dessus au désaveu le plus authentique, et je crois que le meilleur est de donner enfin vous-même une édition de la Pucelle, que vous puissiez avouer. Adieu, mon cher et illustre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos secours et votre indulgence.

Mon collégue vous fait un million de complimens. Permettez que madame *Denis* trouve ici les assurances de mon respect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie :* quelques circonstances qui ont obligé à réimprimer une partie du troisième volume, sont cause que vous ne l'avez pas dès à présent. *Iterum vale et nos ama.*

LETTRE XIV. 1756.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où l'on vous regrette, 22 de décembre.

Mon cher maître, mon aimable philoſophe, vous me raſſurez ſur l'article *Femme*, vous m'encouragez à vous repréſenter en général qu'on ſe plaint de la longueur des diſſertations vagues et ſans méthode que pluſieurs perſonnes vous fourniſſent pour ſe faire valoir; il faut ſonger à l'ouvrage et non à ſoi. Pourquoi n'avez-vous pas recommandé une eſpèce de protocole à ceux qui vous ſervent, étymologies, définitions, exemples, raiſons, clarté et briéveté? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles, mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous ſeconde mal; il y a de mauvais ſoldats dans l'armée d'un grand général. Je ſuis du nombre; mais j'aime le général de tout mon cœur.

Si j'étais à Paris, je paſſerais ma vie dans la bibliothéque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéreſſe pour l'honneur de ma patrie, pour le vôtre, pour l'utilité du genre-humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. *Duclos* quand il vous donna l'article *Etiquette*, je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on eſt que *Charles-Quint* établit, dans ſes autres Etats, l'étiquette de la maiſon de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais ſurtout, ſi je

1756. travaillais à Paris, je ferais bien mieux que je ne fais; je n'ai ici aucun livre nécessaire.

Les tracasseries civiles de France sont tristes, mais les guerres civiles d'Allemagne sont affreuses. La campagne prochaine sera probablement bien sanglante. Continuez à instruire ce monde que tant de gens désolent.

L'édition infame de la Pucelle m'afflige; mais la justice que vous me rendez, ainsi que tous les gens d'honneur et de goût, me console.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

Je vous renvoie *Histoire*, mon cher grand-homme; j'ai bien peur que cela ne soit trop long : c'est un sujet sur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez incessamment *Imagination* qui sera plus court, plus philosophique, et par conséquent moins mauvais. Avez-vous *Idole* et *Idolâtre*? c'est un sujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été institué pour du bois et de la pierre : le peuple les a traitées comme il traite nos saints. Le sujet est délicat, mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

Comment pouvez-vous avoir du temps de reſte, avec le dictionnaire de l'univers ſur les bras? 1756.

Madame *Denis* et moi, nous vous ſouhaitons la bonne année tout ſimplement.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 3 de janvier.

Le peu que je viens de lire du ſeptième tome, mon cher grand-homme, confirme bien ce que j'avais dit quand vous commençâtes: que vous vous tailliez des ailes pour voler à la poſtérité. Comptez que je vous révère, vous et M. *Diderot*. 1757.

Il y a encore quelques gens d'un grand mérite qui ont mis de belles pierres à vos pyramides. Pour moi chétif et mes compagnons, nous devons vous demander pardon pour nos petits cailloux; mais vous les avez exigés. En voici trois pour le commencement de votre huitième volume. Je me ſuis hâté, parce qu'après *Habacuc*, *Habile* doit venir. Je vous demande en grâce de ne pas retrancher un mot de la fin; il me ſemble que ce que j'ai dit doit être dit.

L'article *Hémiſtiche* que vous m'avez confié, ſera plus long, quoiqu'il ſemble devoir être plus court. Je voudrais y donner en vers de petits préceptes et de petits exemples de la manière dont on peut varier l'uniformité des hémiſtiches; j'aurais peut-être

1757. encore quelques nouveautés à dire, mais je ne suis qu'un vieux suisse. Vous autres Parisiens, vous jetterez mes hémistiches au feu, s'ils ne vous plaisent pas.

Quand aurai-je le *Père de famille*? On m'a dit que cela est extrêmement touchant. L'auteur prouve que les géomètres et les métaphysiciens ont un cœur.

Pour les prêtres, ils n'en ont point. J'ignore si l'hérétique de *Prades* a conspiré contre le roi de Prusse. Je ne le crois pas; mais les prêtres hérétiques de Genève conspirent contre nous; il n'y a sorte d'atrocité que quelques-uns d'eux n'aient faite contre le mot *Atroce;* mais je les attends à l'article *Servet.* En attendant, ils doivent vous écrire. Je vous prie très-instamment de leur mander, pour toute réponse, que vous avez reçu leur lettre, que vous leur rendrez service autant que vous le pourrez, et que vous me chargez de leur signifier vos intentions et de finir cette affaire. Je vous assure que, mes amis et moi, nous les mènerons beau train; ils boiront le calice jusqu'à la lie. Faites ce que je vous demande, et laissez agir nos amis: vous serez content. J'attends à Lausane *Histoire* contre-signée. Je suis un peu incommodé des mouches dont mon appartement est plein, vis-à-vis des glaces éternelles des Alpes. Il y a toujours dans ce monde quelque mouche qui me pique; mais cela ne m'empêchera pas de vous servir.

On dit Breslau repris par le roi de Prusse; cela pourrait bien être, car il y a plus d'un mois qu'il ne m'a envoyé de vers. Je le crois très-occupé et vous aussi. Ainsi je finis en vous embrassant de tout mon cœur, ainsi fait madame *Denis.*

Le suisse V.

LETTRE XVII.

1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 8 de janvier.

On se vante à Genève que vous êtes obligé de quitter l'*Encyclopédie*, non-seulement à cause de l'article *Genève*, mais pour d'autres raisons que les prêtres n'expliquent pas à votre avantage. Si vous avez quelque dégoût, mon cher philosophe, mon cher ami, je vous conjure de le vaincre; ne vous découragez pas dans une si belle carrière. Je voudrais que vous et M. *Diderot*, et tous vos associés, protestassent qu'en effet ils abandonneront l'ouvrage, s'ils ne sont libres, s'ils ne sont à l'abri de la calomnie, si on n'impose pas silence, par exemple, aux nouveaux *Garasses* qui vous appellent des *kakouacs :* mais que vous seul renonciez à ce grand ouvrage, tandis que les autres le continueront, que vous fournissiez ce malheureux triomphe à vos indignes ennemis, que vous laissiez penser que vous avez été forcé de quitter, c'est ce que je ne souffrirai jamais; et je vous conjure instamment d'avoir toujours du courage. Il eût fallu, je le sais, que ce grand ouvrage eût été fait et imprimé dans un pays libre, ou sous les yeux d'un prince philosophe; mais, tel qu'il est, il aura toujours des traits dont les gens qui pensent vous auront une éternelle obligation.

Que veulent dire ceux qui vous reprochent d'avoir trahi le secret de Genève? est-ce en secret que *Vernet*,

1757. qui vient d'établir une commiſſion de prêtres contre vous, a imprimé que la révélation *eſt utile*? eſt-ce en ſecret que le mot de *Trinité* ne ſe trouve pas une fois dans ſon catéchiſme? eſt-ce en ſecret que les autres impertinens prêtres d'Hollande ont voulu le condamner? Vous n'avez dit que ce que ſavent toutes les communions proteſtantes; votre livre eſt un regiſtre public des opinions publiques. Ne vous rétractez jamais, et ne paraiſſez pas céder à ces miſérables en renonçant à l'*Encyclopédie*. Vous ne pourriez faire une plus mauvaiſe démarche, et ſurement vous ne la ferez pas. On vous écrira une lettre emmiellée; ne vous y laiſſez pas attraper, de quelque part qu'elle vienne: on écrira à M. de *Malesherbes*; c'eſt à lui de vous ſoutenir, et vous n'avez beſoin d'être ſoutenu de perſonne.

Enfin, au nom des lettres et de votre gloire, ſoyez ferme, et travaillez à l'*Encyclopédie*.

Voici *Hémiſtiche* et *Heureux*. J'ai tâché de rendre ces articles inſtructifs; je déteſte la déclamation. Bonſoir; expliquez-moi, je vous en prie, toutes vos intentions, et comptez que vous n'avez ni de plus grand admirateur ni d'ami plus attaché que le vieux ſuiſſe *V*.

LETTRE XVIII. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 16 de janvier.

Je vous envoie, mon cher maître, l'article *Imagination*, comme un boiteux qui a perdu sa jambe la sent encore un peu. Je vous demande en grâce de me dire ce que c'est qu'un livre contre ces pauvres déistes, intitulé *la Religion vengée*, et dédié à monseigneur le dauphin, dont le premier tome paraît déjà, et dont les autres suivront de mois en mois, pour mieux frapper le public.

Savez-vous quel est ce mauvais citoyen qui veut faire accroire à monsieur le dauphin que le royaume est plein d'ennemis de la religion? Il ne dira pas au moins que *Pierre Damiens*, *François Ravaillac* et ses prédécesseurs étaient des déistes, des philosophes. *Pierre Damiens* avait dans sa poche un très-joli petit testament de Mons. Je crois l'auteur parent de *Pierre Damiens*.

Mandez-moi le nom du coquin, je vous prie, et le succès de son pieux libelle. Votre France est pleine de monstres de toute espèce. Pourquoi faut-il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres, et que les philosophes soient désunis et dispersés? Réunissez le petit troupeau; courage. J'ai bien peur que *Pierre Damiens* ne nuise beaucoup à la philosophie.

Madame *Denis* et le solitaire *Voltaire* vous embrassent tendrement.

1757.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 19 de janvier.

Je reçois, mon cher philoſophe, votre lettre du 11. Je vous dirai que je viens de lire votre article *Géométrie*. Quoique je ſois un peu rouillé ſur ces matières, j'ai eu un plaiſir très-vif, et j'ai admiré les vues fines et profondes que vous répandez par-tout.

Je vous ai envoyé *Hémiſtiche* et *Heureux* que vous m'avez demandés. *Hémiſtiche* n'eſt pas une commiſſion bien brillante. Cependant, en ornant un peu la matière, j'en aurai peut-être fait un article utile pour les gens de lettres et pour les amateurs. Rien n'eſt à dédaigner, et je ferai le mot *Virgule* quand vous le voudrez. Je vous répète que je mettrai toujours, avec grand plaiſir, des grains de ſable à votre pyramide; mais ne l'abandonnez donc pas, ne faites donc pas ce que vos ridicules ennemis voulaient; ne leur donnez donc pas cet impertinent triomphe.

Il y a quarante ans et plus que je fais le malheureux métier d'homme de lettres, et il y a quarante ans que je ſuis accablé d'ennemis.

Je ferais une bibliothéque des injures qu'on a vomies contre moi, et des calomnies qu'on a prodiguées. J'étais ſeul, ſans aucun partiſan, ſans aucun appui, et livré aux bêtes comme un premier chrétien. C'eſt ainſi que j'ai paſſé ma vie à Paris. Vous

n'êtes

n'êtes pas assurément dans cette situation cruelle et avilissante, qui a été l'unique récompense de mes travaux. Vous êtes des deux académies, pensionné du roi. Ce grand ouvrage de l'*Encyclopédie*, auquel la nation doit s'intéresser, vous est commun avec une douzaine d'hommes supérieurs qui doivent s'unir à vous. Que ne vous adressez-vous en corps à M. de *Malesherbes*? que ne prescrivez-vous les conditions? On a besoin de votre ouvrage; il est devenu nécessaire: il faudra bien qu'on vous facilite les moyens de le continuer avec honneur et sans dégoût. La gloire de M. de *Malesherbes* y est intéressée. On doit vous supplier d'achever un ouvrage qui doit toujours se perfectionner, et qui devient meilleur à mesure qu'il avance. 1757.

Je ne conçois pas comment tous ceux qui travaillent ne s'assemblent pas, et ne déclarent pas qu'ils renonceront à tout, si on ne les soutient; mais après la promesse d'être soutenus, il faut qu'ils travaillent. Faites un corps, Messieurs; un corps est toujours respectable. Je sais bien que ni *Cicéron* ni *Locke* n'ont été obligés de soumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des pensées; je sais qu'il est honteux qu'une société d'esprits supérieurs, qui travaille pour le bien du genre-humain, soit assujettie à des censeurs indignes de vous lire; mais ne pouvez-vous pas choisir quelques réviseurs raisonnables? M. de *Malesherbes* ne peut-il pas vous aider dans ce choix? Ameutez-vous, et vous serez les maîtres. Je vous parle en républicain; mais aussi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république!

Venons à l'article *Genève*. Un ministre me mande

1757. *qu'on vous doit des remercîmens :* je crois vous l'avoir déjà dit ; d'autres se fâchent, d'autres font semblant de se fâcher ; quelques-uns excitent le peuple, quelques autres veulent exciter les magistrats. Le théologien *Vernet*, qui a imprimé que *la révélation est utile*, est à la tête de la commission établie *pour voir ce qu'on doit faire ;* le grand médecin *Tronchin* est secrétaire de cette commission, et vous savez combien il est prudent. Vous n'ignorez pas combien on a crié sur *l'ame atroce* de *Calvin*, mot qui n'était pas dans ma lettre à *Thiriot*, imprimée dans le *Mercure galant*, et très-fautivement imprimée. J'ai une maison dans le voisinage qui me coûte plus de cent mille francs aujourd'hui : on n'a point démoli ma maison. Je me suis contenté de dire à mes amis que *l'ame atroce* avait été en effet dans *Calvin*, et n'était point dans ma lettre. Les magistrats et les prêtres sont venus dîner chez moi comme à l'ordinaire. Continuez à me laisser, avec *Tronchin*, le soin de la plaisante affaire des *sociniens* de Genève ; vous les reconnaissez pour chrétiens, comme M. *Chicaneau* reconnaît madame de *Pimbêche pour femme très-sensée et de bon jugement.* Il suffit. Je suis seulement très-fâché que deux ou trois lignes vous empêchent de revenir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Permettez-moi seulement les politesses avec ces sociniens honteux ; ce n'est pas le tout de se moquer d'eux, il faut encore être poli. Moquez-vous de tout, et soyez gai.

1757.

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 23 de janvier.

La Religion vengée, mon cher et illuſtre philoſophe, eſt l'ouvrage des anciens maîtres de *François Damiens*, des précepteurs de *Châtel* et de *Ravaillac*, des confrères du martyr *Guignard*, du martyr *Oldecorn*, du martyr *Campian*, &c. Je ne connais comme vous cette rapſodie que par le titre; elle ne fait ici aucune ſenſation, quoiqu'il en ait déjà paru pluſieurs cahiers. Le jéſuite *Berthier*, grand et célèbre directeur du *Journal de Trévoux*, eſt à la tête de cette belle entrepriſe, qui tend à décrier, auprès du dauphin, les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là ſont le contraire d'*Ajax;* ils ne cherchent que la nuit pour ſe battre; mais laiſſons-les dire et faire; la Raiſon finira par avoir raiſon: malheureuſement vous et moi nous n'y ſerons plus, quand ce bonheur arrivera au genre-humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends juſtice à tous ces libelles périodiques en ne les liſant jamais) me dit hier que dans le dernier *Journal* vous étiez nommément et indécemment attaqué; *ce poëte*, dit-on, *qui s'appelle l'ami des hommes, et qui eſt l'ennemi du Dieu que nous adorons.* Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de *Malesherbes*, le protecteur déclaré de toute la canaille littéraire, laiſſe imprimer avec approbation et privilége.

1757. Le malheureux assassin (*) n'a point encore parlé; il persifle ses juges et ses gardes; il demande la question, et je crois qu'il ne sollicitera pas long-temps. C'est un mystère d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne saura jamais les vrais auteurs.

Votre Histoire fait beau et grand bruit comme elle le mérite; le chapitre d'*Henri IV* surtout a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illustre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous, sur l'attentat commis en la personne du roi. En attendant, je vous recommande, à vos momens perdus, les auteurs de *la Religion vengée. Vale et nos ama.*

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 28 de janvier.

Je suis infiniment flatté, mon très-cher et illustre philosophe, du suffrage que vous accordez à l'article *Géométrie*. J'en ai fait beaucoup d'autres pour ce septième volume, dont je désirerais fort que vous fussiez content, et où j'ai tâché de mettre de l'instruction sans verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravitation*, *Gravité*, *Forme substantielle*, *Fortuit*, *Fornication*, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères de la charité*, *Fortune*, &c. Vous trouverez aussi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions sur l'application de l'esprit philosophique aux matières de goût, où j'ai

(*) *Damiens.*

tâché de mettre de la vérité sans déclamation ; car je déteste la déclamation à votre exemple : mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire, et ne nous lisez point. 1757.

Oui, sans doute, mon cher maître, l'*Encyclopédie* est devenue un ouvrage nécessaire, et se perfectionne à mesure qu'elle avance ; mais il est devenu impossible de l'achever dans le maudit pays où nous sommes. Les brochures, les libelles, tout cela n'est rien ; mais croiriez-vous que tel de ces libelles a été imprimé par des ordres supérieurs, dont M. de *Malesherbes* n'a pu empêcher l'exécution ? croiriez-vous qu'une satire atroce contre nous, qui se trouve dans une feuille périodique, qu'on appelle les *Affiches de province*, a été envoyée de Versailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer ; et qu'après avoir résisté autant qu'il a pu, jusqu'à s'exposer à perdre son gagne-pain, il a enfin imprimé cette satire, en l'adoucissant de son mieux. Ce qui en reste, après cet *adoucissement*, fait par *la discrétion du prêteur*, c'est que nous formons une secte qui a juré la ruine de toute société, de tout gouvernement et de toute morale. Cela est gaillard ; mais vous sentez, mon cher philosophe, que si on imprime aujourd'hui de pareilles choses par *ordre exprès* de ceux qui ont l'autorité en main, ce n'est pas pour en rester là ; cela s'appelle *amasser les fagots* au septième volume, pour nous jeter dans le feu au huitième. Nous n'avons plus de censeurs raisonnables à espérer, tels que nous en avions eu jusqu'à présent ; M. de *Malesherbes* a reçu là-dessus les ordres les plus précis, et en a donné de pareils aux censeurs qu'il a nommés. D'ailleurs, quand nous obtiendrions qu'ils

1757. fussent changés, nous n'y gagnerions rien ; nous conserverions alors le ton que nous avons pris, et l'orage recommencerait au huitième volume. Il faudrait donc quitter de nouveau, et cette comédie-là n'est pas bonne à jouer tous les six mois. Mon avis est donc, et je persiste, qu'il faut laisser là l'*Encyclopédie*, et attendre un temps plus favorable (qui ne reviendra peut-être jamais) pour la continuer. S'il était possible qu'elle s'imprimât dans le pays étranger en continuant, comme de raison, à se faire à Paris, je reprendrais demain mon travail; mais le gouvernement n'y consentira jamais; et quand il le voudrait bien, est-il possible que cet ouvrage s'imprime à cent ou deux cents lieues des auteurs? *Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse.*

Parlons un peu de Genève et de vos ministres. Je n'ai garde, monsieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politesses* avec ces sociniens honteux; mais surtout ne passez pas les *politesses* et vos pouvoirs; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur secret, que je n'ai rien dit qui ne soit connu de toute l'Europe, et sur quoi ils se justifieraient vainement; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les représentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Proposez-leur à signer cette petite profession de foi de deux lignes: *Je soussigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer sont éternelles, et que* JESUS-CHRIST *est* Dieu, *égal en tout à son père.* Vous verrez les pharisiens aux prises avec les saducéens, et nous aurons les rieurs pour nous.

La commiſſion établie, *pour ſavoir ce qu'il faut faire*, reſſemble au grand conſeil qui ſe tint à Dreſde le lendemain du jour que *Charles XII* y paſſa; et je crois qu'elle aura la même iſſue. 1757.

Je reviens à l'*Encyclopédie;* je doute fort que votre article *Hiſtoire* puiſſe paſſer avec les nouveaux cenſeurs, et je vous renverrai cet article, quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue: mais rien ne preſſe; je doute que le huitième volume ſe faſſe jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il eſt impoſſible de faire: *Héréſie*, *Hiérarchie*, *Indulgence*, *Infaillibilité*, *Immortalité*, *Immatériel*, *Hébreux*, *Hobbiſme*, *Jéſus-Chriſt*, *Jéſuites*, *Inquiſition*, *Janſéniſtes*, *Intolérance*, &c., et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, ſur *Figure de la terre*, au ſixième volume.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, de mon lit, d'où je vois dix lieues de lac, 29 de janvier.

N'APPELEZ point vos lettres du bavardage, mon digne et courageux philoſophe; il faut, s'il vous plaît, s'entendre et parler de ſes affaires.

On fait une grande profeſſion de foi à Genève; vous aurez le plaiſir d'avoir réduit les hérétiques à publier un catéchiſme. On ſe plaint de l'article des *Comédiens* inféré dans celui de *Genève;* mais vous

1757. avez joint ce petit mot de la comédie à la requête des citoyens qui vous en ont prié. Ainsi d'un côté vous n'avez fait que céder à l'empressement des bourgeois, et de l'autre, vous n'avez fait que répéter le sentiment des prêtres, sentiment publié dans le catéchisme d'un de leurs théologiens, et débité publiquement devant vous dans toutes les conversations.

Quand je vous ai supplié de reprendre l'*Encyclopédie*, j'ignorais à quel excès de brutalité on avait poussé les libelles, et j'étais bien loin de soupçonner qu'ils fussent autorisés. Je vous ai écrit une grande lettre par madame de *Fontaine;* elle est votre voisine; ne pourriez-vous pas passer chez elle?

Il serait triste qu'on crût que vous quittez l'*Encyclopédie* à cause de l'article *Genève*, comme on affecte d'en faire courir le bruit; mais il serait encore plus triste de continuer en étant exposé à des dégoûts qui doivent vous révolter autant qu'ils déshonorent la nation. Etes-vous bien uni avec M. *Diderot* et les autres associés? *Funiculus triplex difficillimè rumpitur.* Quand vous signifierez tous ensemble que vous ne travaillerez qu'avec l'assurance de la liberté honnête qu'il vous faut, et de la protection qu'on vous doit, il faudra bien qu'on en vienne à vous prier de ne pas priver la France d'un monument devenu nécessaire. Les criailleries passeront, et l'ouvrage restera.

Il est beau de quitter tous ensemble et de donner des lois; il serait désagréable pour vous de quitter seul: il ne faut point que la tête se sépare du corps.

Quand vous donnerez le premier volume, faites rougir, dans une préface, les lâches qui ont permis qu'on insultât à ceux qui seuls aujourd'hui travaillent

pour la gloire de la nation ; et, pour Dieu, ne souffrez plus les insipides déclamations qu'on insère dans votre *Encyclopédie*. Ne donnez pas à nos ennemis le droit de se plaindre. Bannissez la morale triviale dont on enfle certains articles. Le lecteur veut savoir les différentes acceptions d'un mot, et déteste un fade lieu commun sur ce mot. Qui vous force à déshonorer l'*Encyclopédie* par cet entassement de fadeurs et de fadaises, qui donne un si beau champ aux critiques ? et pourquoi joindre du velours de gueux à vos étoffes d'or ? Rendez-vous les maîtres absolus, ou abandonnez tout. Malheureux enfans de Paris, il fallait faire cet ouvrage dans un pays libre. Vous avez travaillé pour des libraires, ils ont recueilli le profit, et vous recueillez les persécutions. Tout cela me fait trouver ma retraite charmante. Je vous y regrette de tout mon cœur. Plût à Dieu que vous n'eussiez point vu de prêtres quand vous vîntes chez nous ! Mettez-moi au fait de tout, je vous en prie. 1757.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 4 de février.

Je vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître ; vous pourriez, vous ou votre illustre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop ou de trop peu.

Un prêtre hérétique de mes amis, savant et philosophe, vous destine *Liturgie*. Si vous agréez sa

1757. bonne volonté, mandez-le-moi, et il vous servira bien.

Il s'élève, à ce que je vois, bien des partis fanatiques contre la raison; mais elle triomphera, comme vous le dites, au moins chez les honnêtes gens; la canaille n'est pas faite pour elle.

Je ne fais quel prêtre de *Calvin* s'est avisé d'écrire depuis peu un livre contre le déisme, c'est-à-dire contre l'adoration pure d'un Etre suprême, dégagée de toute superstition. Il avoue franchement que, depuis soixante ans, cette religion a fait plus de progrès que le christianisme n'en fit en deux cents années; mais il devait aussi avouer que ce progrès ne s'étend pas encore chez le peuple et chez les excrémens de collége. Je pense comme vous, mon cher et grand philosophe, qu'il ne serait pas mal de détruire les calomnies que *Garasse Berthier* ose dédier à monseigneur le dauphin, contre la partie la plus sage de la nation.

Ce n'est pas aux précepteurs de *Jean Châtel*, ce n'est pas à des conspirateurs et à des assassins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes, contre les seuls qui travaillent au bonheur du genre-humain.

Je vous dois des remercîmens, mon cher maître, sur l'inattention que vous m'avez fait apercevoir touchant l'expérience de *Molineux* et de *Bradley*.

Ils appelaient leur instrument parallactique, et ils nommaient parallaxe de la terre la distance où elle se trouve d'un tropique à l'autre, &c. J'ai transporté, de ma grâce, aux étoiles fixes, ce qui appartient à notre coureuse de terre.

Vous me feriez grand plaisir de me mander ce

qu'on reprend dans cette Hiſtoire générale. Je voudrais ne point laiſſer d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement ſous les yeux les abominations des *Campians*, des *Oldecorns*, des *Guignards* et conſors dans l'eſpace de dix ſiècles. Je me flatte que vous favoriſez cet ouvrage qui peut faire plus de bien que des controverſes. Uniſſez, tant que vous pourrez, tous les philoſophes contre les fanatiques. 1757.

LETTRE XXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de février.

Vous m'écrivez, mon cher et grand philoſophe, de votre lit où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou ſuffirait pourtant à mon bonheur, ſi la perſécution ne venait pas m'y chercher; mais la violence à laquelle elle eſt montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le ſort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. J'ai découvert encore de nouvelles atrocités, depuis ma dernière lettre. Il eſt très-certain que l'on a forcé M. de *Malesherbes* à laiſſer imprimer *les Cacouacs;* il eſt très-certain que la ſatire plus que violente, inſérée contre nous dans les *Affiches de province*, vient des bureaux d'un miniſtre, auſſi cacouac pour le moins que nous, mais qui a cru pouvoir faire ſa cour au redoutable protecteur des cacouacs, par un ſacrifice *in anima*

1757. *vili.* Jugez à préſent, mon cher et illuſtre maître, s'il eſt poſſible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avions commencé d'élever à la gloire des lettres. *Diderot* ſe borne à dire qu'il ne peut pas continuer ſans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière inſtance, mais je ſais que s'il continue, il ſe prépare des chagrins de toute eſpèce; Dieu veuille l'en préſerver! mais c'eſt ſon affaire. Il me paraît d'ailleurs impoſſible, d'un côté, que cet ouvrage ſe continue ſur le même pied qu'auparavant; de l'autre, qu'il puiſſe ſe continuer ſur un autre pied, et il vaut mieux le laiſſer imparfait que d'en faire une eſpèce de ſatire à tête d'homme et à pieds de bête. Je ſuis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a inſérées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître; comme je n'ai proprement de juridiction que ſur la partie mathématique, la voie de repréſentation eſt la ſeule dont je puiſſe uſer ſur le reſte: d'ailleurs M. *Diderot* a été ſouvent dans l'impoſſibilité de faire autrement. Tel auteur qui nous eſt utile par un grand nombre de bons articles, exige ſouvent, pour prix de ce qu'il nous donne de bon, qu'on admette auſſi ce qu'il fournit de mauvais; nous nous ſerions trouvés tout ſeuls, ſi nous avions voulu tyranniſer nos collégues. C'eſt un petit ou un grand mal, ſi vous voulez, que l'on a été forcé d'endurer pour un plus grand bien. Vous ne me parlez plus de votre diſciple; en avez-vous des nouvelles? le voilà plus couvert de gloire que jamais. J'oubliais de vous dire que *les Cacouacs* ſont de l'auteur d'une mauvaiſe brochure intitulée: *L'Obſervateur*

hollandais, qui, n'osant plus tourner le roi de Prusse en ridicule depuis ses victoires, s'est jeté sur l'*Encyclopédie*. Envoyez-moi, je vous prie, par M. de *Malesherbes* ou autrement, la profession de foi de vos ministres. J'ai proposé à M. de *Cubières* de leur en faire signer une fort courte : *Je reconnais que* JESUS-CHRIST *est Dieu, égal et consubstantiel à son père. Ils ne signeront pas cela*, me dit M. de *Cubières*. *Si cela est*, lui répondis-je, *j'ai eu raison;* car vous savez que le *consubstantiel* est le grand mot, *l'homoousios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient *l'homoiousios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miseras hominum mentes !* Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse de tout mon cœur. 1757.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de février.

VOICI une paperasse qu'un savant suisse me donne pour l'article *Isis*. Si l'article n'est pas fait à Paris, si celui-ci est passable, faites-en usage, sinon au rebut. Voici encore le mot *Liturgie* qu'un savant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir presque tout : et enfin, quand l'ouvrage a été transcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et sublime philosophe,

1757. quel progrès a fait la raiſon. C'eſt moi qui ſuis forcé de modérer la noble liberté d'un théologien qui, étant prêtre par état, eſt incrédule par ſens commun.

On dit, mon très-cher philoſophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une ſecte de *margouilliſtes :* ce devrait être le nom de toutes les ſectes.

Ces margouilliſtes, dérivés des janſéniſtes, leſquels ſont engendrés des auguſtiniſtes, ont-ils produit *Pierre Damiens?* Portez-vous bien, éclairez et mépriſez le genre-humain. N'oubliez pas de faire mes complimens à votre immortel confrère. Sans vous deux et quelques-uns de vos amis, que reſterait-il en France? *V.*

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, avril.

J'AI reçu et lu, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Liturgie.* Il faudra changer un mot dans les pſaumes, et dire, *ex ore* ſacerdotum *perfeciſti laudem, Domine.* Nous aurons pourtant bien de la peine à faire paſſer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort* à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion; mais avec quelques adouciſſemens tout ira bien, perſonne ne ſera pendu, et la vérité ſera dite. J'ai fait vos complimens à mon camarade, qui vous remercie de tout ſon cœur, et qui compte

vous faire lui-même les siens, en vous écrivant incessamment. Je suis charmé que vous ayez quelque satisfaction de notre ouvrage; vous y trouverez, je crois, presque en tout genre d'excellens articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contens que vous ne le serez; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à *Briasson* sa *Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous; car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garasse Berthier* qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau règlement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous que l'évêque de Soissons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots: *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens, &c.; que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit.* Je vous laisse à penser si ce mandement a réussi à Paris. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur. 1757.

1757.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 24 de mai.

VOICI, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Mages* de mon prêtre. Ce premier paſteur de Lauſane pourrait bien être condamné par la ſorbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me ſemble que ſon article eſt entièrement tiré des prolégomènes de dom *Calmet*, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je ſuis fâché de voir que le chevalier de *Jaucourt*, à l'article *Enfer*, prétende que l'enfer était un point de la doctrine de *Moïſe;* cela n'eſt pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer eſt une fort bonne choſe; mais il eſt bien évident que *Moïſe* ne l'avait pas connu. C'eſt ce monde-ci qui eſt l'enfer; Prague en eſt actuellement la capitale, la Saxe en eſt le faubourg, les Délices ſeront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphyſique qui me font bien de la peine; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choſes utiles, qu'en général le livre ſera un ſervice rendu au genre-humain.

Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE

LETTRE XXVIII. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de juillet.

VOICI encore ce que mon prêtre de Lausane m'envoie. Un laïque de Paris qui écrirait ainsi, risquerait le fagot; mais si, par apostille, on certifie que les articles sont du premier prêtre de Lausane, qui prêche trois fois par semaine, je crois que les articles pourront passer pour la rareté. Je vous les envoie écrits de sa main, je n'y change rien : je ne mets pas la main à l'encensoir.

Je vous conseille, mon illustre ami, de faire transporter, sur le trésor royal de Paris, votre pension de Berlin. Si les choses continuent du même train, je compte faire une pension au roi de Prusse; mais il me semble qu'on chante trop tôt victoire.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de juillet.

VOILA encore de l'érudition orientale de mon prêtre; il est infatigable. Vous avez sans doute quelque correcteur hébraïque? Si tous les articles étaient dans ce goût, les libraires n'y trouveraient pas leur compte.

1757. Il faut que je vous dise, mon cher et illustre philosophe, que j'ai fait la recrue d'un jésuite : il est venu à Genève pour se faire guérir son estomac par *Tronchin ;* il ferait tout aussi bien de se faire guérir de la rage de son fanatisme. Ne vous ai-je pas déjà parlé de ce vieux fou? Il s'appelle *Maire*, il était théologien de l'évêque de Marseille, *Belzunce*. Je crois vous avoir déjà mandé tout cela, Dieu me pardonne. Vous ai-je dit que ce capelan m'a donné un mandement contre les déistes, composé par lui *Maire*, sous le nom de son évêque? vous ai-je dit avec quelle fureur il déclame contre tous ceux qui croient un Dieu? Il attaque en cent endroits M. *Diderot*, il lui reproche de croire en DIEU, avec une amertume, avec un fiel si étrange ! il exhorte tous les Marseillois à n'y point croire. Je ne sais encore si l'absurdité de ces gens-là doit me faire pouffer de rire ou d'indignation. Rire vaut mieux ; mais il y a encore tant de sots que cela met en colère.

On prétend les affaires du roi de Prusse pires que jamais. On dit qu'il lève, en Silésie, ce qu'ils appellent le quatrième homme, et que ce quart des habitans ne veut pas se faire tuer pour lui ; que les officiers désertent ; qu'il en a fait arquebuser quarante. Quel diable de *Salomon !* mais peut-être que tout cela n'est pas vrai. *Interim vale.*

LETTRE XXX. 1757.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 21 de juillet.

J'AI reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illuſtre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages* de votre prêtre de Lauſane; j'ai en même temps envoyé votre lettre à *Briaſſon*, qui m'a fait dire que vos commiſſions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe ſont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philoſophie dans ce ſiècle. Laiſſez-la faire, et dans vingt ans la ſorbonne, toute ſorbonne qu'elle eſt, enchérira ſur Lauſane. Nous recevrons, avec reconnaiſſance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons ſeulement permiſſion à votre hérétique de faire *patte de velours* dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe: c'eſt le cas de reculer pour mieux ſauter. A propos, vous faites injure au chevalier de *Jaucourt* de mettre ſur ſon compte l'article *Enfer*; il eſt de notre théologien, docteur et profeſſeur de Navarre, qui eſt mort depuis à la peine, et qui ſait actuellement ſi l'enfer de la nouvelle loi eſt plus réel que celui de l'ancienne. Au reſte, cet article *Enfer* n'eſt pas ſans mérite; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raiſon: cela eſt fort pour un ſorboniſte.

1757. Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphysique ; mais, avec des censeurs théologiens et un privilége, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour, où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit. Vous serez, je crois, content de notre septième volume, qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà, je crois, ma pension à tous les diables ; mais j'en suis d'avance tout consolé. Si la guerre dure, je ne réponds pas que celles du trésor royal soient mieux payées.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 23 de juillet.

Voici encore de la besogne de mon prêtre. Je ne me soucie guère de *Mosaïm*, pas plus que de *Chérubim*. Si mon prêtre vous ennuie, brûlez ses guenilles, mon illustre ami.

Le maréchal de *Richelieu* a l'air d'aller couper le poing du payeur de la pension berlinoise. Prenez vos mesures, tout ceci va mal. Il n'y a que quelque énorme sottise autrichienne ou française qui puisse sauver mon ancien disciple. Je lui ai écrit sur la mort de sa mère. J'ai peur qu'il ne soit dans le cas de recevoir plus d'un compliment de condoléance. Pour vous, mon cher philosophe, il ne faudra jamais vous en faire ;

vous ſerez heureux par vous-même; et voilà ce que les philoſophes ont au-deſſus des rois. Mes complimens à l'autre conſul, M. *Diderot.* 1757.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

Et toujours mon prêtre! et moi je ne donne rien, mais c'eſt que je ſuis devenu ruſſe : on m'a chargé de *Pierre le grand;* c'eſt un lourd fardeau.

Je prie l'honnête homme, qui fera *Matière*, de bien prouver que le je ne ſais quoi qu'on nomme *Matière* peut auſſi bien penſer que le je ne ſais quoi qu'on appelle *Eſprit.*

Bonſoir, grand et aimable philoſophe; le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſe.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Chênes, 29 d'auguſte.

Me voici, mon cher et illuſtre philoſophe, à Lauſane; j'y arrange une maiſon où le roi de Pruſſe pourra venir loger quand il viendra à Neuchâtel, s'il va dans ce beau pays, et s'il eſt toujours philoſophe. Il m'a écrit, en dernier lieu, une lettre héroïque et

douloureuse. J'aurais été attendri, si je n'avais songé
1757. à l'aventure de ma nièce et à ses quatre baïonnettes.

Je recommande à mon prêtre moins d'hébraïsme et plus de philosophie; mais il est plus aisé de copier le *Targum* que de penser. Je lui ai donné *Messie* à faire; nous verrons comme il s'en tirera.

Je n'ai point vu votre théologal de l'*Encyclopédie;* ce prêtre est allé à Elian en Savoie. Il déménage; Dieu le conduise. Il est impossible que dans la ville de *Calvin*, peuplée de vingt-quatre mille raisonneurs, il n'y ait pas encore quelques calvinistes; mais ils sont en très-petit nombre et assez bafoués. Tous les honnêtes gens sont des déistes par *Christ*. Il y a des sots, il y a des fanatiques et des fripons; mais je n'ai aucun commerce avec ces animaux, et je laisse braire les ânes sans me mêler de leur musique.

On dit que vous viendrez leur donner une petite leçon; n'oubliez pas alors les Délices, et venez faire un petit tour aux Chênes, c'est le nom de mon hermitage lausanais. Les uns ont leurs Chênes, les autres ont leurs Ormes (*); mais il faut être dans les lieux qu'on a choisis, et non pas dans ceux où l'on vous envoie. J'aimerais mieux être à Tobolsk de mon gré, qu'au vatican par le gré d'un autre. J'ai encore de la peine à concevoir qu'on ne prenne pas de l'aconit quand on n'est pas libre. Si vous avez un moment de loisir, mandez-moi comment vont les organes pensans de *Rousseau*, et s'il a toujours mal à la glande pinéale. S'il y a une preuve contre l'immatérialité de l'ame, c'est cette maladie du cerveau; on a une fluxion sur l'ame comme sur les dents.

(*) Les Ormes, terre de M. d'*Argemon*.

Nous sommes de pauvres machines. Adieu, vous et M. *Diderot*, vous êtes de belles montres à répétition, et je ne suis plus qu'un vieux tournebroche ; mais ce tournebroche est monté pour vous estimer et vous aimer plus que personne au monde : ainsi pense la machine de ma nièce. 1757.

Je rouvre ma lettre ; je me suis à grand'peine souvenu de ma face ; j'en ai si peu ! Si vous voulez me fourrer à côté de *Campistron* et de *Crébillon*, ma face est à vos ordres. Madame de *Fontaine* fera tout ce que vous ordonnerez. J'aimerais mieux avoir la vôtre aux Délices.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de décembre.

Du Marsais n'a commencé à vivre, mon cher philosophe, que depuis qu'il est mort ; vous lui donnez l'existence et l'immortalité. Vous faites à jamais votre éloge par les éloges que vous faites. On m'apprend que celui de Genève se trouve dans le nouveau tome de l'*Encyclopédie ;* mais on prétend que vous y louez la modération de certaines gens. Hélas ! vous ne les connaissez point ; les Génevois ne disent point leur secret aux étrangers. Les agneaux que vous croyez tolérans, seraient des loups, si on les laissait faire. Ils ont, en dernier lieu, joué saintement un tour abominable à un citoyen philosophe, qu'ils

1757. ont empêché d'entrer dans la magistrature, par une calomnie trop tard reconnue et trop peu punie. *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

Je suis persuadé que vous êtes toujours exactement payé de votre pension brandebourgeoise. J'ai consolé, pendant deux mois, le roi de Prusse; à présent il faut le féliciter. Il est vrai que ses Etats ne sont pas encore en sureté, mais il y a mis sa gloire, et il est encore en état de payer douze cents francs. Courage; continuez, vous et vos confrères, à renverser le fantôme hideux, ennemi de la philosophie et persécuteur des philosophes. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 6 de décembre.

Je reçois, mon très-cher et très-utile philosophe, votre lettre du premier de décembre. Je ne sais si je vous ai assez remercié de l'excellent ouvrage dont vous avez honoré la mémoire de *du Marsais*, qui sans vous n'aurait point laissé de mémoire; mais je sais que je ne pourrai jamais vous remercier assez de m'avoir appuyé de votre éloquence et de vos raisons, comme on dit que vous l'avez fait, à propos du meurtre infame de *Servet*, et de la vertu de la tolérance, dans l'article *Genève*. J'attends ce volume avec impatience. Des misérables ont été assez du sixième siècle, pour oser dans celui-ci justifier l'assassinat de

Servet : ces misérables sont des prêtres. Je vous jure que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont écrit ; je me suis contenté de savoir qu'ils étaient l'opprobre de tous les honnêtes gens. L'un de ces coquins a demandé, au conseil des vingt-cinq de Genève, communication de ce procès qui rendra *Calvin* à jamais exécrable. Le conseil a regardé cette demande comme un outrage. Des magistrats déteſtent le crime auquel le fanatisme entraîna leurs pères, et des prêtres veulent canoniser ce crime ! Vous pouvez compter que ce dernier trait les rend aussi odieux qu'ils doivent l'être. J'en ai reçu des complimens de tous les honnêtes gens du pays. 1757.

Quel est donc cet autre jeune prêtre qui veut vous faire passer pour usurier ? Est-ce que vous auriez emprunté à usure à la bataille de Kollin, lorsque votre prussien paraissait devoir mal payer les pensions ? Mais vous m'avouerez qu'à la bataille du 5 tout le monde dut vous avancer de l'argent. Voici un nouveau rabat-joie pour les pensions, arrivé le 22 devant Breslau.

Les Autrichiens nous vengent et nous humilient terriblement. Ils ont fait à la fois treize attaques aux retranchemens prussiens, et ces attaques ont duré six heures : jamais victoire n'a été plus sanglante et plus horriblement belle. Nous autres drôles de Français, nous sommes plus expéditifs ; notre affaire est faite en cinq minutes.

Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers, tantôt en désespéré, tantôt en héros ; et moi, je tâche d'être philosophe dans mon hermitage. Il a obtenu ce qu'il a toujours désiré, de battre les Français, de leur plaire et de se moquer d'eux ; mais les Autrichiens

1757. se moquent sérieusement de lui. Notre honte du 5 lui a donné de la gloire ; mais il faudra qu'il se contente de cette gloire passagère, trop aisément achetée. Il perdra ses Etats avec ceux qu'il a pris, à moins que les Français ne trouvent encore le secret de perdre toutes leurs armées, comme ils firent dans la guerre de 1741.

Vous me parlez d'écrire son histoire ; c'est un soin dont il ne chargera personne ; il prend ce soin lui-même. Oui, vous avez raison, c'est un homme rare. Je reviens à vous, homme aussi célèbre dans votre espèce que lui dans la sienne ; j'ignorais absolument la sottise dont vous me parlez ; je vais m'en informer, et vous me ferez lire le *Mercure*.

Je fais comme *Caton*, je finis toujours ma harangue en disant : *Deleatur Carthago*. Comptez qu'il y a des traits dans l'éloge de *du Marsais* qui font un grand bien. Il ne faut que cinq ou six philosophes qui s'entendent, pour renverser le colosse. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la messe ou au prêche ; il s'agit d'arracher les pères de famille à la tyrannie des imposteurs, et d'inspirer l'esprit de tolérance. Cette grande mission a déjà d'heureux succès. La vigne de la vérité est bien cultivée par des d'*Alembert*, des *Diderot*, des *Bolingbroke*, des *Hume*, &c. Si votre roi de Prusse avait voulu se borner à ce saint œuvre, il eût vécu heureux, et toutes les académies de l'Europe l'auraient béni. La vérité gagne, au point que j'ai vu, dans ma retraite, des espagnols et des portugais détester l'inquisition comme des français.

Macte animo, generose puer ; sic itur ad astra.

autrefois on aurait dit : *Sic itur ad ignem.*

Je suis fâché des simagrées de *du Marsais* à sa mort. On a imprimé que ce provincial *Deslandes*, qui a écrit d'un style si provincial l'*Histoire de la philosophie*, avait recommandé, en mourant, qu'on brûlât son livre *Des grands-hommes morts en plaisantant*. Et qui diable savait qu'il eût fait ce livre ? Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le bavard vous embrasse de tout son cœur. Voyez-vous quelquefois l'aveugle clair-voyante (*)? Si vous la voyez, dites-lui que je lui suis toujours très-attaché. 1757.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de décembre.

Vous savez, mon cher philosophe, tous les murmures de la synagogue. M. de *Cubières* a dû vous en parler. Ces drôles osent se plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner, de croire un Dieu, et d'avoir plus de raison que de foi.

Quelques-uns m'accusent d'une confédération impie avec vous. Vous savez mon innocence. Ils disent qu'ils protesteront contre votre article. Laissez-les protester, et moquez-vous d'eux. Ils auront beau jurer qu'ils croient la Trinité, leurs camarades de Hollande, de Suisse et d'Allemagne, savent bien qu'il n'en est rien ; ils n'auront que la honte d'avoir renié inutilement leur créance ; mais vous à qui quelques-uns se sont ouverts, vous qui êtes instruit de leur foi

(*) Madame *du Deffant*.

1757. par leur bouche, ne vous rétractez pas ; il y va de votre salut : votre conscience y est engagée. Ces gens-là vont se couvrir de ridicule ; chaque démarche qu'ils font depuis le tombeau du diacre *Pâris*, la place où ils ont assassiné *Servet*, et jusqu'à celle où ils ont assassiné *Jean Hus*, les rend tous également l'opprobre du genre-humain. Fanatiques papistes, fanatiques calvinistes, tous sont pétris de la même boue détrempée de sang corrompu. Vous n'avez pas besoin de mes saintes exhortations pour soutenir la galle que vous avez donnée au troupeau de Genève. Vous serez ferme, je n'en suis pas en peine ; mais je ne peux m'empêcher de vous parler de leurs criailleries.

A l'égard de *Luc* (*), tantôt mordant, tantôt mordu, c'est un bien malheureux mortel ; et ceux qui se font tuer pour ces messieurs-là, sont de terribles imbécilles. Gardez-moi ce secret avec les rois et avec les prêtres, et croyez que je vous suis attaché avec l'estime infinie et la reconnaissance que je vous dois.

Le vieux Suisse V.

(*) Le roi de Prusse.

LETTRE XXXVII. 1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 29 de décembre.

Tibi soli.

MON cher et courageux philosophe, je viens de lire et de relire votre excellent article *Genève*. Je pense que le conseil et le peuple vous doivent des remercîmens solennels : vous en méritez des prêtres mêmes ; mais ils sont assez lâches pour désavouer leurs sentimens que vous avez manifestés, et assez insolens pour se plaindre de l'éloge que vous leur avez donné d'approcher un peu de la raison. Ils se remuent, ils aboient, ils voudraient engager les magistrats à solliciter à la cour un désaveu de votre part; mais assurément la cour ne se mêlera pas de ces huguenots, et vous soutiendrez noblement ce que vous avez avancé en connaissance de cause. *Vernet*, ce *Vernet* convaincu d'avoir volé des manuscrits, convaincu d'avoir supposé une lettre de feu *Giannone*, *Vernet* qui fit imprimer à Genève les deux détestables premiers volumes de cette prétendue *Histoire universelle*, *Vernet* qui reçut trois livres par feuille du libraire, *Vernet*, le professeur de théologie, n'a-t-il pas imprimé, dans je ne sais quel catéchisme qu'il m'a donné et que j'ai jeté au feu, n'a-t-il pas imprimé, dis-je, que *la révélation peut être de quelque utilité* ? n'avez-vous pas vingt fois entendu dire à

1757. tous les ministres qu'ils ne regardent pas JESUS-CHRIST comme DIEU ? Vous avez donc déclaré la vérité, et nous verrons s'ils auront l'audace et la bassesse de la trahir.

Quelque chose qu'il arrive, il demeurera consigné dans un livre immortel qu'il y a eu des prêtres, ou soi-disant tels, qui ont osé ne croire qu'un Dieu, et encore un Dieu qui pardonne, un Dieu *pardonneur*, comme disent les Turcs.

Vous me donnez l'article *Historiographe* à traiter, mes chers maîtres. Je n'ai point ici la minute de l'article *Histoire*. Il me semble que je le fis bien vîte, et que je le corrigeai encore plus vîte et plus mal. Il serait nécessaire que je le revisse, afin que je ne plaçasse point au mot *Historiographe* ce que j'aurais mis au mot *Histoire*, et que je pusse mieux mesurer ces deux articles.

Si donc vous avez quinze jours devant vous, renvoyez-moi *Histoire*. Cela est ridicule, je le sais bien ; mais je serais plus ridicule de donner un mauvais article. Je vous renverrai le manuscrit, trois jours après l'avoir reçu. Ayez la bonté de l'envoyer contresigné à Lausane.

Je cherche, dans les articles dont vous me chargez, à ne rien dire que de nécessaire, et je crains de n'en pas dire assez ; d'un autre côté, je crains de tomber dans la déclamation.

Il me paraît qu'on vous a donné plusieurs articles remplis de ce défaut ; il me revient toujours qu'on s'en plaint beaucoup. Le lecteur ne veut qu'être instruit, et il ne l'est point du tout par ces dissertations vagues et puériles, qui pour la plupart renferment

des paradoxes, des idées hasardées, dont le contraire est souvent vrai, des phrases ampoulées, des exclamations qu'on sifflerait dans une académie de province, qui sont bien indignes de figurer avec tant d'articles admirables. 1757.

M. le ministre *Vernes* vous a, je crois, donné l'article *Humeur;* mais si vous ne l'aviez pas de sa main, je me serais proposé. Il me semble, par exemple, qu'on doit d'abord définir ce qu'on entend par ce mot, ensuite rechercher la cause de l'humeur, faire voir qu'elle ne vient que d'un mécontentement secret, d'une tristesse dans les hommes les plus heureux, en montrer les inconvéniens; cela ne demande, à mon avis, qu'une demi-page; mais chacun veut étendre ses articles. On oublie, comme dit *Pascal*, qu'on est ligne, et on se fait centre. On veut occuper une grande niche dans votre panthéon: on ose dire *je* et *moi* dans votre *Dictionnaire*. Ah, que je suis fâché de voir tant de stras avec vos beaux diamans! mais vous répandez votre éclat sur les stras. J'attends, avec impatience, *le Père de famille*. Je salue et j'embrasse l'illustre auteur.

1758.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 11 de janvier.

Je reçois, presque en même temps, vos deux dernières lettres, mon très-cher et très-illustre philosophe, et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du docteur *Tronchin*, qui m'écrit au nom de vos ministres, pour me porter leurs plaintes; mais la manière dont ils se plaignent suffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit, et l'embarras où ils sont. Ils prétendent que je les ai accusés de *n'être pas chrétiens*, et se taisent sur le reste. Ma réponse a été bien simple; si M. *Tronchin* veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raisonnable et mesurée. Je réponds donc à l'ambassadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puisse faire croire que les ministres de Genève ne *sont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire, qu'ils respectaient JESUS-CHRIST et les écritures; ce qui suffit, *selon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien: du reste, comme monsieur *Tronchin* ne m'a dit mot ni sur le socinianisme, ni sur l'enfer, ni sur la divinité du verbe, je ne lui réponds rien non plus sur tous ces objets, et je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponse à M. *Tronchin* ne m'attire une seconde lettre, je ferai ce que vous me conseillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette affaire.

affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur signifier 1° que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aye recueilli de leurs conversations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, sur la manière actuelle de penser du clergé; 2° que ce n'est point par conséquent un secret que j'ai violé, puisque c'est une chose avouée de tout le monde, et que d'ailleurs ce n'est point tête-à-tête, mais en présence de témoins que j'ai eu des conversations avec eux; 3° que, bien loin d'avoir eu dessein de les offenser par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur faire honneur, persuadé comme je suis que, de toutes les sociétés séparées de l'Eglise romaine, les sociniens sont les plus conséquens; et que quand on ne reconnaîtra, comme font les protestans, ni tradition ni autorité de l'Eglise, la religion chrétienne doit se réduire à l'adoration d'un seul Dieu, par la médiation de JESUS-CHRIST. 1758.

On m'assure que ces messieurs vont envoyer une députation à la cour de France, pour m'obliger de me rétracter. Je ne sais si la cour leur fera l'honneur de les écouter, ni ce qu'elle exigera de moi; mais je sais bien que je ne répondrai jamais autre chose que ce que vous venez de lire. Savez-vous, pour comble de sottise, que cet article *Genève* a pensé être dénoncé au parlement, à ce parlement plus intolérant et plus ridicule encore que le clergé qu'il persécute? On prétend que je loue les ministres de Genève d'une manière injurieuse à l'Eglise catholique. Ce qui doit pourtant me rassurer, c'est que j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroisse qui regardent ce même article comme fort avantageux à l'Eglise romaine, parce que

1758. j'y prouve, disent-ils, par les faits, ce que *Bossuet* a démontré par le raisonnement, que le protestantisme mène au socinianisme. Tout cela n'est-il pas bien plaisant?

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés; je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous enverrai au premier jour, sous enveloppe, l'article *Histoire;* mais vous pouvez ne vous pas presser sur le reste. J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne le sera pas par moi. Je viens de signifier à M. de *Malesherbes* et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire. Les satires odieuses et même infames qu'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main; les sermons, ou plutôt les tocsins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi, *nemine reclamante;* l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa; toutes ces raisons, jointes à plusieurs autres, m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail.

Rien n'est plus vrai ni plus juste que ce que vous me mandez sur l'*Encyclopédie*. Il est certain que plusieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choses inutiles, et quelquefois de la déclamation; mais il

est encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que plusieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage, qui vraisemblablement demeurera à la postérité, comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire. 1758.

Oui, vraiment, votre disciple a repris Breslau, avec une armée toute entière qui était dedans, et des magasins de toute espèce : on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'est rendue le 30. Ainsi voilà les Autrichiens hors de Silésie, et sans armée. J'ai bien peur que, nous autres Français, nous ne soyons aussi bientôt sans armée et sur le Rhin. Que je suis fâché que le plus grand prince de notre siècle ait contristé celui qui était si digne d'écrire son histoire! Pour moi, comme français et comme philosophe, je ne puis m'affliger de ses succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue ; et voilà les gens dont on ambitionne le suffrage! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique de *Prades ;* mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi son bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philosophe ; mais je cesse de vous ennuyer en vous embrassant de tout mon cœur.

1758.

LETTRE XXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 20 de janvier.

C'EST à tort, mon cher et illuſtre philoſophe, que vous vous plaignez de mon ſilence; vous avez dû recevoir, il y a pluſieurs jours, une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura ſans doute ennuyé. Je vous y feſais part de mes diſpoſitions par rapport à l'article *Genève;* ces diſpoſitions ſont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces meſſieurs ſe borneront à ſe plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur *Tronchin* m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article *Genève*, de n'être pas chrétiens, ma réponſe ſera bien ſimple; elle ſe bornera à leur repréſenter, comme j'ai fait dans ma réponſe, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accuſent; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils diſent que j'ai trahi leur ſecret, et que je les ai repréſentés comme ſociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre, s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la diſant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi; et ſoyez sûr, quelque choſe qu'ils faſſent, qu'homme, dieu, ange ni diable ne m'en feront pas dire davantage.

A l'égard de l'*Encyclopédie*, quand vous me preſſez de la reprendre, vous ignorez la poſition où nous

sommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne sont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autorisés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, sont quelque chose, surtout quand ces libelles vomissent contre nous les personnalités les plus odieuses et les plus infames. Observez d'ailleurs que si nous avons dit jusqu'à présent, dans l'*Encyclopédie*, quelques vérités hardies et utiles, c'est que nous avons eu affaire à des censeurs raisonnables, et que les docteurs n'ont censuré que la théologie qui est faite pour être absurde, et qui cependant l'est moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établisse aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviseurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne par ces moyens des entraves intolérables, c'est à quoi je ne me soumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'existe pas, que d'être un répertoire de capucinades. Je ne sais quel parti *Diderot* prendra; je doute qu'il continue sans moi; mais je sais que s'il continue, il se prépare des tracasseries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on dise de nous : 1758.

Non sibi, sed patriæ scripserunt;
Nec plus scripserunt quàm illa voluit.

C'est une parodie de l'épitaphe du maréchal de *Catinat*, où il y a *vicit* au lieu de *scripserunt*.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous embrasse de tout mon cœur. Voilà votre *Alcibiade* qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre disciple qui traite le Meckelbourg comme il a

fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne est détruite
1758. par l'affaire du 5 et la prise de Breslau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges;* il faut que je les réimprime. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver; mon exemplaire est trop raturé pour que je vous l'envoye.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

A la réception de votre lettre du 28, j'ai lu vîte les articles dont vous parlez, homme selon mon cœur. Mon vrai, mon courageux philosophe, ces articles augmentent mes regrets. Non, il n'est pas possible que la saine partie du public ne vous redemande à grands cris; mais il faut absolument que tous ceux qui ont travaillé avec vous quittent avec vous. Seront-ils assez indignes du nom de philosophes, assez lâches pour vous abandonner? J'écrivis d'abord à M. *Diderot*, et je lui dis ce que je pense; je lui ai écrit encore. J'ai redemandé mes articles, et je n'ai point eu de réponse: ce procédé est rare.

La profession de foi des sociniens honteux est sous presse et presque finie. Les prêtres qui la font, ont voulu parler au nom des magistrats comme au leur, et les magistrats ne l'ont pas souffert. Ils ont consumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui est bien long, disait-on; il faut un peu de temps répondit

Hubert, quand il s'agit de donner un état à JESUS-CHRIST. La seule politesse que je fasse, consiste à dire que vous avez fait beaucoup d'honneur à la ville, que votre article est l'éloge de la liberté, et que le gouvernement doit être très-flatté ; que d'ailleurs vous n'avez certainement voulu blesser personne. 1758.

Qui donc a eu la bassesse d'envoyer un libelle en province ? est-ce quelque confesseur de quelque dame du palais ?

Madame de *Pompadour* semblait faite pour protéger l'*Encyclopédie*. L'abbé de *Bernis* doit chérir cet ouvrage, s'il a le temps de le lire. Ne se feront-ils pas tous deux honneur d'en être le soutien ? je n'en sais rien ; je vois tout de trop loin. Mettez-moi au fait, je vous en prie ; point tant de cachets quand vous m'écrirez ; quatre donnent du soupçon, un n'en donne pas.

Je ne me console point que les fanatiques vous rendent Paris désagréable, et vous empêchent de revoir les Délices. Mais pourquoi n'y pas revenir ? Quand la profession de foi est faite, la paix l'est aussi.

Que Paris est encore bête ! *Cicéron* et *Lucrèce* passèrent-ils par les mains des censeurs de livres ? pourquoi cette rage contre la philosophie ? Je ne m'accoutume point à voir les sages écrasés par les sots. J'ai le cœur navré.

1758.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Lauſane, 13 de février.

Je vous demande en grâce, mon cher et grand philoſophe, de me dire pourquoi *Duclos* en a mal uſé avec vous. Eſt-ce-là le temps où les ennemis de la ſuperſtition devraient ſe brouiller? ne devraient-ils pas, au contraire, ſe réunir tous contre les fanatiques et les fripons? Quoi! on oſe dans un ſermon, devant le roi, traiter de dangereux et d'impie un livre approuvé, muni d'un privilége du roi, un livre utile au monde entier, et qui fait l'honneur de la nation (je ne parle que d'une bonne moitié du livre)? Et tous ceux qui ont mis la main à cet ouvrage ne mettent pas la main à l'épée pour le défendre! ils ne compoſent pas un bataillon carré! ils ne demandent pas juſtice! M. de *Malesherbes* n'a-t-il pas été attaqué comme vous et vos confrères dans ce diſcours d'harangère, appelé ſermon, prononcé par *Garaſſe-Chapelain*, qui prêche comme *Chapelain* feſait des vers?

Je vous ai déjà mandé que j'avais écrit à *Diderot*, il y a plus de ſix ſemaines; premièrement, pour le prier de vous encourager ſur l'article *Genève*, en cas que l'on eût voulu vous intimider; ſecondement, pour lui dire qu'il faut qu'il ſe joigne à vous, qu'il quitte avec vous, qu'il ne reprenne l'ouvrage qu'avec vous. Je vous le répète, c'eſt une choſe infame de

n'être pas tous unis comme des frères dans une occasion pareille. J'ai encore écrit pour que *Diderot* me renvoye mes lettres, mon article *Histoire*, les articles *Hauteur*, *Hautain*, *Hémistiche*, *Heureux*, *Habile*, *Imagination*, *Idolâtrie*, &c. Je ne veux pas dorénavant fournir une ligne à l'*Encyclopédie*. Ceux qui n'agiront pas comme moi sont des lâches, indignes du nom d'hommes de lettres; et je vous prie de leur signifier cela de ma part : mais je veux absolument que *Diderot* remette mes lettres et mes articles chez M. d'*Argental*, en un paquet bien cacheté. 1758.

Je ne sais pas ce qui peut autoriser son impertinence de ne me point répondre; mais rien ne peut justifier le refus de me restituer mes papiers. Il faut avoir un style net et un procédé net.

Les Russes sont à Kœnisberg. L'année 1758 vaudra bien la dernière : d'ailleurs on ne fait que mentir. La fessade et le carcan de l'abbé de *Prades* sont des contes; mais il est triste qu'on les fasse. Quiconque est là, s'expose au moins à faire dire qu'il est fessé. *Feliciter vivit, qui liberè vivit.*

Que fait *Jean-Jacques* chez les Bataves? que va-t-il imprimer? sa rentrée dans le giron de l'Eglise de Genève?

Ce n'est point *Hubert* qui a dit que les prédicans étaient occupés à donner un état à JESUS-CHRIST, c'est madame *Cramer;* elle en dit quelquefois de bonnes. La lenteur et l'embarras de ces gens-là vous justifient à jamais.

1758.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 de février.

DIDEROT ne vous traite pas mieux, mon cher maître, que ses meilleurs et ses plus anciens amis. Pendant tout le temps que j'ai été à Lyon et à Genève, je n'en ai pas eu signe de vie. Il faut lui pardonner comme à *Crispin*, *à cause de l'habitude*. Je ne sais quel parti il prendra, mais je sais bien celui qu'il aurait dû prendre. Jusqu'à présent il se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi : il me semble qu'il devrait dire plus ; mais ce sont ses affaires. Il ne sait pas tous les dégoûts et toutes les tracasseries qui l'attendent. Au reste, nous n'en sommes pas moins bons amis, et nous le sommes assez pour que je lui fasse les reproches qu'il mérite de son silence à votre égard. Vos papiers sont entre mes mains, et n'en sont pas sortis ; je vous les renverrai, si vous le jugez à propos ; mais vous pouvez être sûr que je ne les laisserai sortir de mes mains que par votre ordre exprès.

Vous me demandez si monsieur et madame une telle ne nous protégent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! si vous saviez de quel bureau partent quelques-unes des satires dont nous nous plaignons ; si vous saviez que l'auteur des *Cacouacs* est le même que celui de l'*Observateur hollandais*, cette insipide satire de nos ennemis et du roi de Prusse en particulier ;

si vous saviez enfin que l'auteur des *Affiches de province*, où nous sommes à peu-près traités de *cartouchiens*, est le même que celui de la *Gazette de France*, et reçoit l'ordre des mêmes ministres, vous sentiriez combien vous avez raison quand vous dites que vous voyez tout de trop loin. Qu'ils s'adressent aux feseurs de *Cacouacs*, d'*Observateur* très-*hollandais*, de *libelles* et de *gazettes* pour faire l'*Encyclopédie*, s'ils veulent que cet ouvrage se continue. 1758.

Il faut que je vous divertisse un moment au sujet de l'article *Fornication*. Quatre évêques se trouvèrent, il y a peu de jours, chez un prince de l'Eglise romaine, mon double confrère; l'article fut mis sur le bureau, lu et pesé avec attention; on n'y trouva à redire que ces paroles: *En fesant abstraction de la religion, de la probité même*, &c. qui furent vivement défendues par un des assistans comme irréprehensibles; mais ce même assistant, homme de tête, comme vous allez voir, trouva un venin bien caché dans la fin de cet article, sur ce que j'y dis du peu de pouvoir de la religion pour servir de frein aux crimes. D'autre part, un vieux cacouac de mes amis m'a dit qu'il avait lu cet article sur le bruit qu'on en fesait, et qu'il le trouvait très-édifiant et très-favorable à la religion. Cela est un peu fort, mais à la bonne heure; tout cela prouve que nos fanatiques sentent les coups, sans savoir de quel côté ils viennent.

J'attends, avec la plus grande impatience, la profession de foi: le mot de votre ami *Hubert* est excellent. Je crois bien que nos sociniens honteux y auront été fort embarrassés; et j'imagine que cette profession de foi me donnera bien gain de cause: car on dit qu'il n'y

1758. a là-dedans non plus de *consubstantiel* ni d'*homoousios* que dans mon œil, et vous savez que le *consubstantiel* est en cette matière *res prorsùs substantialis*, comme disait *Newton* de quelque chose de mieux. Enfin nous la verrons; *Cubières* m'a promis de me l'apporter dès qu'il la recevrait. Il ne m'a pas trop caché que cet article de la *Divinité* de qui vous savez, embarrasse un peu les ministres, et qu'ils étaient au fond pour le père. Ce qu'il y a de certain, lui dis-je, c'est qu'*Arius* et *Eusèbe* de Nicomédie auraient signé le catéchisme de *Vernet*, sur cet article, ou plutôt l'auraient condamné; car leur hérésie consistait uniquement à dire que le fils était *semblable* au père, mais non le *même*; et voilà pourquoi les pères de Nicée les ont anathématisés. Il est vrai qu'ils ont eu leur revanche à Sirmich et à Rimini; je crois que ces deux conciles auraient retranché *Vernet* de leur communion. *Cubières* finit par me dire qu'assurément on était fort trompé à Genève sur mon compte, qu'on m'y croyait fort en peine, et qu'on ne savait pas combien je me réjouissais à leurs dépens.

Adieu, mon très-cher et très-illustre philosophe. On dit que vous jouez la comédie à Lausane tant que vous pouvez : celle que nous jouons ici n'est pas si bonne que la vôtre. L'année 1758 sera remarquable par deux époques un peu différentes, la déroute de l'*Encyclopédie* et de la sorbonne. Cette dernière est aux abois; elle refuse de garder le silence sur la constitution, et ne veut plus se taire sur ce qu'on a eu tant de peine à lui faire dire. Il y a déjà des exilés; la théologie est perdue.

LETTRE XLIII. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 19 de février.

ON doit avoir envoyé la profeſſion de foi à M. de *Malesherbes* pour M. d'*Alembert* : il doit être content. Les hérétiques ſe plaignent modeſtement qu'on diſe qu'ils ont du reſpect pour JESUS-CHRIST ; ils prétendent que ce mot de reſpect eſt beaucoup trop faible ; ils ont de la paſſion, du goût pour lui. A l'égard des peines éternelles, ils diſent qu'on en menace. Cela peut être regardé comme comminatoire ; cela peut auſſi avoir ſon effet. Ainſi tout le monde doit être content. Moi je ne le ſuis pas, et je redemande tous mes articles et les lettres écrites par moi à M. *Diderot*.

Je regarderai comme une lâcheté infame la faibleſſe de travailler encore au *Dictionnaire encyclopédique*, à moins qu'on n'obtienne une ſatisfaction authentique.

1758.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 25 de février.

DIEU merci, mon cher philosophe, *turpiter allucinaris, et magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* sur les petites intrigues de ce monde. Soyez très-sûr que madame de *Pompadour* et M. l'abbé de *Bernis* sont très-loin de se déclarer contre l'*Encyclopédie*. L'un et l'autre, je vous en réponds, pensent en philosophes, et agiront hautement dans l'occasion, quand on le pourra, sans se compromettre. Je ne réponds pas de deux commis dont l'un est un fanatique imbécille qui, grâces au ciel, est beaucoup plus vieux que moi, et l'autre un..... dont je ne veux rien dire.

Il y a quatre ou cinq barbouilleurs de papier, et l'auteur de la gazette en est un. C'est un misérable petit bel esprit, ennemi de tout mérite. Quelques coquins de cette trempe se sont associés, et les auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'associeraient pas! et ils ne feraient pas animés du même esprit! et ils auraient la bassesse de travailler en esclaves à l'*Encyclopédie*, et de ne pas attendre qu'on leur rende justice, et qu'on leur promette l'honnête liberté dont ils doivent jouir! N'y a-t-il pas trois mille souscripteurs intéressés à crier vengeance avec eux? Dès que je fus informé de l'article *Genève* et du bruit qu'il excitait, j'écrivis à *Diderot*, et je lui mandai qu'il y allait de votre

honneur à tout jamais si vous vous rétractiez; je lui écrivis aussi un petit billet au sujet du malheureux libelle des *Cacouacs*. Je n'ai point eu de réponse. Ce n'est point paresse, il a écrit au docteur *Tronchin*, qui tenait la plume du comité des prédicans de Genève. Je ne suis pas content de sa lettre à *Tronchin;* mais je suis indigné de son impolitesse grossière avec moi. Vous pouvez lui montrer cet article de ma lettre. (*) 1758.

Je veux absolument qu'il me rende tout ce que je lui ai écrit sur l'article *Genève* et sur les *Cacouacs*, et qu'il remette ces papiers à madame de *Fontaine* ou à M. d'*Argental*, ou à vous que je supplie de les rendre à madame de *Fontaine*.

Au reste, je n'ai point de terme pour vous exprimer combien je serai affligé et indigné si vos confrères continuent à écrire sous la potence. Attendez seulement un an, et il n'y aura qu'un cri dans le public pour vous engager à continuer en hommes libres et respectés.

M. de *Malesherbes* vous a, je crois, donné la profession *servetine* qu'on lui a envoyée pour vous. *Servet*, sans doute, aurait signé cette confession. C'est-là une des belles contradictions de ce monde. Ceux qui ont fait brûler *Servet*, pensent absolument comme lui, et le disent. On vient d'imprimer le socinianisme tout cru à Neuchâtel; il triomphe en Angleterre; la secte est nombreuse à Amsterdam. Dans vingt ans DIEU aura beau jeu.

Tout ce qu'on a écrit sur des officiers généraux

(*) Je reçois enfin ce 26 une lettre de *Diderot*. Quel procédé! après un mois! et quelle misère de mollir! lui, esclave des libraires! quelle honte!

1758. prussiens et sur l'abbé de *Prades* est faux ; on ne dit que des sottises. L'abbé de *Prades* est aux arrêts, pour avoir mandé des nouvelles assez indifférentes, les seules qu'il pouvait savoir. On traite à Paris les hommes comme des singes, ailleurs comme des ours. *Fortunatus et ille deos qui novit agrestes.* J'attends les beaux jours pour aller voir mes Délices. En attendant, nous jouons la comédie, et mieux qu'à Paris. *Vana absit gloria. Vive liber et felix.* Il faut que vous fassiez encore un voyage à Genève.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 26 de février.

Diderot doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne sais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles, ils sont tous entre mes mains, n'en sont pas sortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en sortiront que par votre ordre exprès. Si vous persistez à vouloir qu'on vous les renvoye, j'en ferai un paquet que je remettrai à monsieur d'*Argental*. J'y suis d'autant plus disposé que je persiste dans la résolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie*. Au reste, *Diderot* ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai su que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, soyez sûr que vous les aurez au premier mot que vous direz ; mais soyez sûr en même temps qu'ils ne courent aucun risque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il

Il est vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de *Duclos*. Dispensez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre, dans l'*Encyclopédie*, des choses auxquelles je me suis opposé. Du reste, on a fait sur notre désunion beaucoup d'histoires qui ne sont pas vraies. On n'oublie rien pour semer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu, approuvé et conseillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous ? J'ai soutenu que cela n'était pas vrai, et je le soutiendrai contre tous. 1758.

M. de *Cubières* vient de m'envoyer la profession de foi de Genève. Comme il serait facile d'embarrasser ces gens-là avec quatre lignes de réponse ! mais je veux bien me taire, pourvu que les choses en restent là, et que cette profession de foi ne soit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne sais ce que c'est que le prétendu voyage de *Jean-Jacques* en Hollande. Il est toujours à Montmorenci, haïssant, comme de raison, la nature humaine.

Adieu, mon cher et grand philosophe ; je suis aussi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui sont à Genève, surtout quand ils ne sont pas obligés de dire que les ministres croient la divinité de JESUS-CHRIST et les peines éternelles. *Vale*.

1758.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Lausane, 7 de mars.

En réponse de votre lettre du 26 de février, homme au-dessus de votre siècle et de votre pays, renvoyez-moi mes guenilles. M. d'*Argental* me les fera tenir comme il pourra, à moins que vous ne puissiez encore les faire contre-signer *Malesherbes*. Si on reprend la charrue mal attelée de l'*Encyclopédie*, et qu'on veuille de ces articles, je les renverrai corrigés. Je ne cesse d'exhorter à tout quitter, à déclarer qu'on ne veut point ramer aux galères. Je suis convaincu que trois mille souscripteurs vous redemanderont à grands cris, et que la voix publique sera votre protection. Si vous êtes unis, si on tient ferme, vous serez maîtres absolus; sinon on sera esclave des libraires, des censeurs et des sots.

Diderot parle de ses engagemens avec les libraires; c'est à eux à recevoir vos ordres et les siens. Il parle d'une trentaine de mille livres. Vous en auriez eu deux cents mille, si vous aviez voulu seulement entreprendre l'ouvrage à Lausane; et peut-être, si on s'entendait, si on avait du courage, si on osait prendre une résolution, on pourrait très-bien finir ici l'*Encyclopédie*, l'imprimer ici aussi bien qu'à Paris, envoyer les tomes à *Briasson*, qui ensuite donnerait aux souscripteurs les volumes des planches qu'on peut graver à Paris, sans que la sorbonne et les jésuites s'en

mêlent. Si on était assez peu de son siècle et de son pays pour prendre ce parti, j'y mettrais la moitié de mon bien. J'aurais de quoi vous loger tous, et très-bien. Je voudrais venir à bout de cette affaire, et mourir gaiement. 1758.

Berne, Zurich et la Batavie crient que la vénérable compagnie qui *s'est fait rendre compte de votre article*, et qui, *ouï le rapport*, a donné *son édit*, est plus que socinienne; mais cela ne fait aucune sensation. Nous jouons la comédie à Lausane, et pardieu mieux qu'à Paris, et on la joue dans tous les cantons, dans tous les villages. Nous avons établi l'empire des plaisirs, et les prêtres sont oubliés.

Plût à Dieu que les encyclopédistes pussent s'établir parmi nous! ils seraient reçus à bras ouverts; mais ils n'en sauront jamais jusque là; ils resteront à Paris, persécutés et mal payés.

Quels sont les cuistres, les saquins, les misérables, les théologiens qui osent dire que j'ai approuvé ce qu'on a vomi contre l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire contre moi? Que tout me fait aimer mon lac! et que je sens mon bonheur dans toute son étendue! A propos, vous avez dit, je ne sais où, dans l'*Encyclopédie*, ou du moins fait entendre que les lettres de *Leibnitz*, produites par *Kœnig*, n'étaient pas de *Leibnitz*. *Wolf* les avait vues et reconnues, et il me l'a écrit. Comptez qu'on ne vaut pas mieux à Berlin qu'à Paris, et qu'il n'y a de bon que la liberté. Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève qui se dit libre, et qui va se mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau? *Vale, et me ama. V.*

1758.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de mars.

Vous m'apprenez que je suis mort,
Je le crois et j'en suis bien aise ;
Dans mon tombeau fort à mon aise,
De vos vivans je plains le sort.
Loin du séjour de la folie,
Des rois sagement séquestré,
J'apprends à jouir de la vie,
Du jour que je fus enterré.

Me voilà revenu à mes Délices. Je ne peux pas ôter de la tête des prêtres l'idée que j'ai été votre complice. Je me recommande contre eux à DIEU *le père*, car pour *le fils*, vous savez qu'il a aussi peu de crédit que *sa mère* à Genève. Au reste, on peut fort bien n'être pas l'intime ami de ces messieurs, et vivre tout doucement. Je suis très-fâché que vous ne veniez pas voir vos *sociniens* en allant en Italie, très-fâché que vous ayez abandonné l'*Encyclopédie*, et encore plus fâché que *Diderot* et consors ne l'aient pas abandonnée avec vous. Si vous vous étiez tenus unis, vous donneriez des lois. Tous les *cacouacs* devraient composer une meute ; mais ils se séparent, et le loup les mange. J'ai reçu, depuis peu, une lettre du *cacouac* roi de Prusse ; mais j'ai renoncé à lui comme à Paris, et je m'en trouve à merveille. Allez voir le pape,

et tâchez de repaſſer par les Délices : j'en ai fait un séjour qui mérite le nom qu'elles portent. Je ne crois pas qu'il y ait ſur la terre un être plus libre que moi. Voilà comme vous devriez vivre. Vous avez déjà la plus grande réputation que mortel puiſſe avoir ; mais le roi de Pruſſe en a auſſi, et n'en eſt pas plus heureux. Je prie DIEU qu'il n'en ſoit pas ainſi de vous. Mon grand philoſophe, ſoyez à jamais libre et heureux ; je vous aime autant que je vous eſtime. 1758.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 7 de juin.

PAR ma foi, mon grand et aimable et indépendant philoſophe, vous devriez apporter votre *Dinamique* à Genève. Qui vous empêche de paſſer par le mont Cénis? Quoi, parce que quelques marmottes du pays, en manteau noir, ont ſigné qu'ils ſont d'accord avec vous dans le fond, et ont un peu biaiſé ſur la forme, vous éviteriez de paſſer par une ville où tous les honnêtes gens vous eſtiment et vous conſidèrent comme ils doivent! Qui vous empêche de venir coucher chez M. *Necker* à la ville, et chez moi à la campagne? Pour moi, je penſe que rien ne ſerait mieux pour vous et pour les Génevois. Vous feriez voir hardiment que, dans le ſiècle où nous ſommes, les diſputes ſur la conſubſtantialité n'altèrent point l'union des gens ſages, et qu'on commence à devenir plus humain que théologien ; en un mot, pour la

1758. rareté du fait, pour l'édification publique et pour mon plaisir, je vous prie de passer hardiment par chez nous. S'il y a des sots, il faut les braver; et d'ailleurs un sujet, un pensionnaire du roi de France, un académicien doit être respecté dans une ville qui est sous la protection du roi, et qui ne subsiste que par l'argent qu'elle gagne avec la France, argent dont elle fait cent fois plus de cas que de l'*omoïousios*.

Vous avez fait en digne philosophe de dédier la *Dinamique* à un disgracié. Ce n'est pas qu'il entende un mot de votre livre; mais il sera plus flatté de votre attention qu'il ne l'eût été quand il donnait des audiences.

Je vous remercie de la bonté que vous avez de me faire parvenir votre ouvrage. J'en entendrai ce que je pourrai; car j'ai bien renoncé à la physique, depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre le secret de se laver les mains dans du plomb fondu, sans se faire de mal, secret connu de tous les charlatans; et celui de chasser les mouches d'une maison comme font les bouchers de Strasbourg. Si vous savez ces grandes choses, je vous prie de m'en faire part.

Allez voir faire un pape, vous ne verrez pas grand'chose; un bel opéra est plus agréable.

Je suis persuadé que vos voyages ne vous feront pas oublier l'*Encyclopédie*. Vous l'embellirez aux articles *Rome*, et *Pape*, et *Moines*, et vous leur direz tout doucement leurs vérités.

J'ai changé *Histoire*; j'en ai fait un article outrecuidant. S'il passe, à la bonne heure; sinon je me passerai bien qu'on l'imprime. Mes nièces et l'oncle suisse vous aiment de tout leur cœur.

LETTRE XLIX. 1758.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juillet.

CETTE lettre vous sera rendue, mon cher et très-illustre confrère, par M. l'abbé *Morellet*, qui, quoique théologien et presque docteur, fait le voyage de Lyon à Genève, tout exprès pour vous voir, et pour aller de là s'en vanter à Rome où il compte se rendre pour le conclave, qui probablement ne tardera pas à se tenir. Je suis seulement fâché qu'il n'ait pas à vous demander des lettres de recommandation pour votre ami *Benoît XIV*. Vous serez moins étonné de l'empressement qu'un théologien a de vous voir, sans avoir envie de vous convertir, quand vous saurez que ce théologien est celui de l'*Encyclopédie*, mais non pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant scandalisé. M. l'abbé *Morellet* est une nouvelle et excellente acquisition que nous avons faite; il est le quatrième théologien auquel nous avons eu recours, depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le premier a été excommunié, le second expatrié, et le troisième est mort. Nous ne saurions en élever un; DIEU veuille que cela ne porte point de préjudice à notre nouveau collégue! J'ose vous assurer que vous en serez fort content. Vous le trouverez aussi tolérant, et probablement beaucoup plus aimable que votre prêtre de Lausane; et je crois que vos ministres de Genève, en le voyant, prendront assez bonne opinion

1758. de la sorbonne depuis que l'*Encyclopédie* se l'est associée. Je me flatte que, par amitié pour moi, et par l'estime que vous prendrez bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procurer, dans le pays où vous êtes, tous les agrémens qui dépendront de vous. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous voudrez bien présenter notre théologien à madame *Denis*. Celui-là lui permettrait bien de jouer la comédie à Genève; il ferait même homme à y prendre un rôle.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de septembre.

Vous vouliez, mon cher philosophe, aller voir le saint-père, et vous restez à Paris. Je ne voulais point aller en Allemagne, et j'en reviens. Je trouve en arrivant votre *Dinamique*. Je lis le discours préliminaire, je vous admire toujours, et je vous remercie de tout mon cœur.

Comment va l'*Encyclopédie*? est-il vrai que *Jean-Jacques* écrit contre vous, et qu'il renouvelle la querelle de l'article de Genève? On dit bien plus, on dit qu'il pousse le sacrilége jusqu'à s'élever contre la comédie, qui devient le troisième sacrement de Genève. On est fou du spectacle dans le pays de *Calvin*.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

On a donné trois pièces nouvelles faites à Genève même, en trois mois de temps, et de ces pièces je n'en ai fait qu'une. 1758.

Voilà l'autel du Dieu inconnu à qui cette nouvelle Athènes sacrifie. *Rousseau* en est le *Diogène;* et, du fond de son tonneau, il s'avise d'aboyer contre nous. Il y a en lui double ingratitude.

Il attaque un art qu'il a exercé lui-même, et il écrit contre vous qui l'avez accablé d'éloges. En vérité, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

N'êtes-vous pas à Paris dans la consternation? Le roi de Prusse est dans l'embarras, *Marie-Thérèse* est aux expédiens, tout le monde est ruiné. *Rousseau* n'est pas le plus grave fou de ce monde. Ah, quel siècle! quel pauvre siècle! Répondez à mes questions, et aimez un solitaire qui regrette peu d'hommes et peu de choses, mais qui vous regrettera toujours, qui vous admire et qui vous aime.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 19 de février.

J'AI besoin de savoir, mon cher et grand philosophe, si frère *Berthier*, de la société de JESUS, continue encore à farcir ses menstrues de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens qui ne pensent point à lui, tandis que douze de ses confrères sont dans les fers à Lisbonne, accusés et convaincus, dit-on, 1759.

1759. d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom de la vierge *Marie* et de ſon fils JESUS, conſubſtantiel au père.

J'ai beſoin de ſavoir ce que c'eſt qu'un monſtre bavard qui a juſtifié la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi.

Il me faut auſſi le nom de l'avocat ſans cauſe qui a griffonné des lettres hollandaiſes contre le roi de Pruſſe, juſqu'au moment du ſilence impoſé par la bataille de Rosbac, et qui depuis s'eſt acharné contre la raiſon.

Et quel eſt le malheureux qui a engagé le parlement de Paris à ſe faire géomètre, mécanicien, métaphyſicien, médecin, théologien, &c. pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie* ?

Vous qui ſavez tant de belles et bonnes choſes, ne pourriez-vous point ſavoir auſſi quelque choſe des odieuſes bêtiſes ſur leſquelles je voudrais être inſtruit ?

J'avoue que j'aimerais bien mieux ſavoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité eſt perſécutée par les fripons et par les ſots. Vous n'avez pas daigné revoir nos *ſociniens* de Genève; mais ſi vous allez jamais dans le pays du pape, des châtrés et des proceſſions, paſſez par chez nous. Vous verrez que les prédicans de Genève reſpectent les tours de Ferney, les foſſés de Tourney, et même les jardins des Délices. Dites-moi ſi *Jean-Jacques* eſt devenu tout-à-fait fou; dites-moi ſi *Diderot* ne l'eſt pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France; et moi, j'avouerai que vous êtes

très-sage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu! que de bavarderies sur la population, sur le commerce, &c. Eh, *Jeans f.....*, parlez moins de population, et peuplez. 1759.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'envoie deux cents vers de Breslau, pendant qu'il assemble près de deux cents mille hommes? que dites-vous d'*Helvétius* et de l'honneur qu'on lui a fait? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime?

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 24 de février.

Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises menstruelles du *Garasse* de Trévoux; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère *Berthier* et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. DIEU et M. de *Carvallho* nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi est un abbé de *Caveirac*, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, *Pompignan*, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

1759. L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui entre les batailles de Rosbac et de Lissa s'est mis à faire les *Cacouacs*, est un nommé *Moreau*, pensionné de la cour pour ses *Lettres hollandaises*.

Enfin le polisson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les sacremens), est un décrotteur d'Orléans, appelé *Chaumeix*, qui est venu à Paris, il y a six mois, avec des sabots, et qui, pour gagner son pain et boire son eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de *Jean-Jacques*, depuis sa capucinade contre moi. Pour *Diderot*, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie;* mais le chancelier, à ce qu'on assure, n'est pas de cet avis; il va supprimer le privilége de l'ouvrage, et donnera à *Diderot* la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Prusse que par son argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma pension de 1758. Vous voyez qu'il n'est en reste avec personne.

Je ne sais pas si on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'*Helvétius;* mais je sais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être aussi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philosophe, ne m'oubliez pas auprès de mesdames vos nièces.

LETTRE LIII.

1759.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mai, au château de Tourney. Venez nous y voir.

Je reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philosophe. Je dévorai d'abord votre *Laubrussellerie :* cela est excellent. On n'aurait jamais brûlé un *Laubrussel ;* on vous incendiera quelque jour. *Macte animo.* Vous ferez des nôtres. *Luc* (vous connaissez *Luc*) me mande, du 11 d'avril, entre autres choses: *Je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon sens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous avisez-vous de dire, dans vos *Elémens de philosophie*, que les sciences sont plus redevables aux Français qu'à aucune nation? est-ce que vous êtes devenu flatteur? est-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaissance de la lumière, l'inoculation, le semoir, les condons ou condoms? Parbleu, vous vous moquez; nous n'avons pas seulement inventé une brouette. Vous avez donc fait réimprimer votre article *Genève?* Vous avez très-bien fait; mais vous faites trop d'honneur aux prédicans sociniens; vous ne les connaissez pas, vous dis-je; ils sont aussi malins que les autres. Et les sociniens de Genève, et les calvinistes de Lausane, et les fakirs et les bonzes sont tous de la même

espèce. Je laisse faire ceux de Paris ; mais pour mes
1759. Suisses et mes Allobroges, je les range, et je n'ai fait la plaisanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de *Baal* à la première occasion. J'ai deux curés dont je suis assez content. Je ruine l'un, je fais l'aumône à l'autre ; il prie DIEU pour moi, et tout va bien.

Vous avez fort mal fait, quand vous êtes venu à Genève, de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez, ne voyez que vos amis ; vous serez fêté et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie* est le comble de l'insolence et de la bêtise. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi, vous répondez sérieusement à ce fou de *Rousseau*, à ce bâtard du chien de *Diogène* ! Vous m'enhardissez ; je réponds moi à frère *Berthier* et à *tutti quanti ;* et vous verrez avec quelle impudence. Mais non, vous ne le verrez point, car on ne laissera pas passer ma besogne. Pour vos quatre volumes philosophiques, ils passeront ; car tout brûlable que vous êtes, vous êtes plus sage que moi. Madame *Denis* vous fait mille complimens, vous lit et vous regrette ; ainsi fais-je.

LETTRE LIV. 1759.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 13 de mai.

VOUS ne m'avez pas bien lu, mon cher et illuſtre maître. Je n'ai point dit que les ſciences fuſſent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit ſeulement, et cela eſt vrai, que *l'aſtronomie phyſique* leur eſt *aujourd'hui* plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de *Newton*, les Anglais ne font preſque plus rien que de nous prendre des vaiſſeaux et de nous ruiner.

Ma *Laubruſſellerie* aurait mieux valu, ſi je l'avais faite auprès de vous; mais telle qu'elle eſt, je crois qu'elle ne ſera pas inutile à la philoſophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela: *exurgat Deus, et diſſipentur inimici ejus;* car ces gens-là ſont autant les ennemis de DIEU que ceux de la raiſon.

J'eus, il y a quelques jours, la viſite d'un fort honnête jéſuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que ſa ſociété avait eu grand tort de ſe brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en

1759. aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur fanatique *Berthier :* mon jésuite, qui apparemment n'aime pas *Berthier*, et qui n'est pas du *Journal*, applaudissait à mes remontrances. *Cela est bien fâcheux*, me disait-il ; *oui très-fâcheux, mon R. P.*, lui répondis-je, *car vous n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis.* Adieu, mon très-cher et très-illustre maître ; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jésuitique, et la canaille jansénienne, et la canaille sorbonique, et la canaille intolérante. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 d'auguste.

Connaissez-vous, mon cher philosophe, un *Siméon la Vallette*, ou *Siméon Vallette*, ou *Simon Valet*, lequel fait des lignes courbes et de petits vers? Il se renomme de vous ; mais j'ai perdu sa lettre. Je ne sais où le prendre : où est-il? et quel homme est-ce?

Que dites-vous de *Maupertuis*, mort entre deux capucins? Il était malade depuis long-temps d'une réplétion d'orgueil ; mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécille. Je ne vous conseille pas d'aller jamais remplir sa place à Berlin ; vous vous en repentiriez. Je suis *Astolphe* qui avertit *Roger* de ne pas se fier à l'enchantereſſe *Alcine ;* mais *Roger* ne le crut pas.

Votre

Votre livre eſt charmant ; il fait mes délices au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là aſſez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jéſuites : ils m'ont abandonné frère *Berthier ;* je leur fais de petits plaiſirs, et ils me diſent la meſſe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicans génevois n'oſent me regarder en face. Je brave M. *Catbrée* autant que je le mépriſe, et je plains *Diderot* d'être à Paris. 1759.

Toutes les lettres de Vienne diſent le marquis de Brandebourg écraſé ; quelques lettres de Saxe le diſent vainqueur, et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous ſavez qu'il faut peu croire ; ſoyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philoſophie ſans amitié.

LETTRE LVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de ſeptembre.

CETTE lettre vous ſera rendue, mon cher et illuſtre confrère, par M. l'abbé de *Saint-Non*, neveu de M. de *Boullongne*, qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne muſique, et y connaître les bouffons de toute eſpèce que ce pays renferme. Il paſſe par Genève pour aller à Rome ; et avant d'aller demander la bénédiction du pape, il ſouhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami

1759. *Benoît XIV* vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de *Saint-Non* tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera en attendant de toute la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos sociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois au reste que notre voyageur est peu curieux de sociniens comme eux; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philosophe; ne m'oubliez pas auprès de madame *Denis*.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Je trouve, mon cher philosophe, qu'un conseiller du parlement n'a rien de mieux à faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de *Saint-Non* m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, passez hardiment par Genève, et seulement ne donnez plus sur nous la préférence à des prêtres sociniens. Vous êtes bien bon de songer

s'ils existent. S'ils osaient, ils reconnaîtraient JESUS-CHRIST pour DIEU, s'ils pouvaient à ce prix assister à mes spectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tourney, tout près des Délices. Les Génevois se battent pour avoir des rôles. 1759.

Vous avez daigné accabler ce fou de *Jean-Jacques* par des raisons; et moi je fais comme celui qui, pour toute réponse à des argumens contre le mouvement, se mit à marcher. *Jean-Jacques* démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philosophes que *Jean-Jacques* écrivent sur la liberté, et moi je me suis fait libre. Si quelqu'un est en souci de savoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit: *Que fais-tu là, maraud?* Je lui réponds: *Je règne;* et j'ajoute que je plains les esclaves. Votre pauvre *Diderot* s'est fait esclave des libraires, et est devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en servirais pour tout ce qui se passe à Paris. Vous êtes né, mon cher philosophe, dans le temps de madame de *la Raubière;* vous demanderez ce que c'est; madame de *la Raubière* disait que c'était un f.... temps.

J'ai entendu parler d'un frère *l'Arrivée*, jésuite, qui confesse, dit-on, *Mesdames*, et qui est à la cour en grand crédit. On dit que c'est le plus pétulant idiot qui soit dans l'Eglise de DIEU. Ne trouvez-vous pas que le nom de *l'Arrivée* est celui d'un valet de comédie? On dit que ce maroufle se mêle d'être persécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les jansénistes, les molinistes se réunissent, et tous les philosophes sont ou dispersés ou ennemis les uns des

1759. autres. Quels chiens de philosophes ! ils ne valent pas mieux que nos flottes, nos armées et nos généraux.

Dulce mari magno, &c.

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embrasse en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron*, en *Julien*, en *Collins*, en *Hume*, en *Shaftesbury*, en *Midleton*, *Bolingbroke*, &c. &c.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 15 de décembre.

VOTRE *Siméon Valette*, ou *Valet*, ou *la Valette* est chez moi, mon cher philosophe; il s'est fait moine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas de moines sans savoir d'où ils viennent et qui ils sont. Cet homme ne donne aucuns renseignemens; il paraît assez bon diable, mais je veux au moins savoir qui est ce diable. Où l'avez-vous connu ? qui répond de lui ? *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando* ? Nous allons donc avoir la paix; votre pension berlinoise sera bien assurée. Je vous plaindrai, si vous restez à Paris; je vous plaindrai, si vous allez en Prusse; mais par-tout où vous serez, je vous aimerai de tout mon cœur. Mes complimens à frère *Berthier* et à *tutti quanti*.

LETTRE LIX. 1759.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de décembre.

Le nouveau moine ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illuſtre maître, m'a été adreſſé, il y a pluſieurs années, par une nièce de mademoiſelle *Quinault*, qui eſt mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous aſſez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaiſſances mathématiques. Il préſenta, quelque temps après, à l'académie des ſciences, un traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, ſans que j'en aye pu trouver les moyens. Je ſuis aiſe qu'il ait trouvé un aſile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelque ſecours; au ſurplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix ſi prochaine que vous, mais je la déſire encore plus que je n'en doute, et je la déſire par mille raiſons. Je ſuis bien las de Paris; mais ſerai-je mieux ailleurs? c'eſt ce qui eſt fort incertain. Vous avez choiſi, comme *Marthe*, la meilleure part; mais vous êtes riche et je ſuis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager; je tâterai de différens pays, *et quamprimùm tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquieſcam.* Peut-être, *quod Deus avertat!*

1759. finirai-je comme *Scarmentado*. On continue toujours ici à nous persécuter, et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'allemand qu'on fait à *Diderot* et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie* : j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la sorbonne. Adieu, mon cher philosophe; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de *Virgile* :

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis :
Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies; nullum maris æquor arandum.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 14 d'avril.

1760. QUAND on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux; car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le sont pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront DIEU et l'auteur. 1760.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève (*). Ne sauriez-vous point par hasard qui m'a fait ce présent-là? Ce ne saurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous soyez mort; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour successeur; votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère *Berthier* ou par M. de *Pompignan*.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites et notre saint-père le pape y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la comédie française une pièce intitulée: *Les philosophes modernes*. *Préville* doit y marcher à quatre pattes pour représenter *Rousseau*. Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

(*) Les *Quand*, volume de *Facéties*.

1760.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'avril.

MON cher et digne philosophe, j'avoue que je ne suis pas mort, mais je ne peux pas dire que je sois en vie ; *Berthier* se porte bien, et je suis malade ; *Abraham Chaumeix* digère, et je ne digère point : aussi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit ; il vous dit qu'il est sensiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philosophes, tandis que les philosophes divisés se laissent tranquillement égorger les uns après les autres. C'est grand dommage que *Jean-Jacques* se soit mis tout nu dans le tonneau de *Diogène ;* c'est le sûr moyen d'être mangé des mouches. Est-il possible qu'on laisse jouer cette farce impudente dont on nous menace? c'est ainsi qu'on s'y prit pour perdre *Socrate*. Je ne crois pas que la comédie des nuées approche des opéra comiques de la foire. Je crois *Favart* et *Vadé* fort supérieurs au *Gilles* d'Athènes, quoi qu'en dise madame *Dacier ;* mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des sages. La persécution éclate de tous côtés dans Paris ; les jansénistes et les jésuites se joignent pour égorger la raison, et se battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je suis aussi en colère contre les philosophes qui se laissent faire que contre les marauds qui les oppriment. Puisque je suis en train de me

fâcher, je passe à *Luc;* il fait le plongeon, il désavoue ses œuvres, il les fait imprimer tronquées; cela est bien plat, quand on a cent mille hommes; mais cet homme-là sera toujours incompréhensible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outrecuidans, les plus terribles de vers et de prose; des choses à faire coffrer le receveur, si le receveur était à Paris; et il ne m'envoie point l'épître qu'il vous a adressée, qui est, dit-on, son meilleur ouvrage. Il ne sait pas trop ce qu'il veut, et sait encore moins ce qu'il deviendra; il serait bien à souhaiter qu'il se mît à devenir sage; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philosophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui savez écrire, et qui osez écrire. Il est très-faux que l'abbé de *Prades* l'ait trahi: il écrivait seulement au ministre de France pour avoir la permission de faire un voyage en France, et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahison contre son bienfaiteur, soyez très-persuadé qu'on ne se serait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg. Vous savez que d'*Arget* a mieux aimé un petit emploi subalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de secrétaire. *Algarotti* a préféré sa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous savez que *Chazot* a pris le même parti; vous savez que *Maupertuis*, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau de vie, et en est mort; vous savez bien d'autres

1760.

1760. choſes ; vous ſavez ſurtout que vous n'avez une penſion de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions ſur tout cela. Je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié. Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en eſt la perſécution contre les ſeuls hommes qui puiſſent éclairer le genre-humain. N'imitez pas le pareſſeux *Diderot ;* conſacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet Diderot mori pro populo.*

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il ? ſera-t-il défiguré et avili par de lâches complaiſances pour des fanatiques, ou bien ſera-t-on aſſez hardi pour dire des vérités dangereuſes ? eſt-il vrai que de cet ouvrage immenſe, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à *Diderot*, tandis que ceux qui fourniſſent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour ? voyez-vous *Helvétius* ? connaiſſez-vous *Saurin* ? qui eſt l'auteur de la farce contre les philoſophes ? qui ſont les faquins de grands ſeigneurs et les vieilles catins dévotes de la cour qui la protégent ? Ecrivez-moi par la poſte, et mettez hardiment : *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Ferney, par Genève ;* car c'eſt à Ferney que je vais demeurer dans quelques ſemaines. Nous avons Tourney pour jouer la comédie, et les Délices ſont la troiſième corde à notre arc. Il faut toujours que les philoſophes aient deux ou trois trous ſous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du miniſtre des affaires étrangères, qui mépriſe autant

que nous le fanatisme moliniste, le fanatisme janséniste, et le fanatisme parlementaire. Je m'unis à vous en *Socrate*, en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron* et en tous les autres apôtres; et j'embrasse vos frères, s'il y en a, et si vous vivez avec eux. 1760.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mai.

Mon cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'est pas mal écrite, surtout dans le premier acte; que du reste il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont *Helvétius*, *Diderot*, *Rousseau*, *Duclos*, madame *Geoffrin* et mademoiselle *Clairon*, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cents cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient, furent révoltés au point qu'à la seconde représentation on

1760. a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principe et sans mœurs; et c'est M. *Palissot*, m..... de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames.....; ainsi la pièce a pour elle des *catins* en fonctions et des *catins* honoraires; en hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître *Aliboron* dit *Fréron*, de l'académie d'Angers; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs puissans. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, *Séguier* et *Joly de Fleuri*, auteurs de ce beau réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. *Séguier* a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je sais sur ce sujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger; vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre *Palissot*? en vaut-il la peine? contre des femmes, contre des gens puissans et inconnus qui protégent la pièce et qui le nient? C'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne; c'est à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile; c'est de

retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira. 1760.

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé: *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine.* C'est une satire violente des prêtres. Je ne sais ce qu'il deviendra, et moi aussi; mais si la philosophie n'a pas en lui un protecteur, ce sera grand dommage.

Je ne connais que légérement *Helvétius;* mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de *Saurin*, je le vois plus souvent; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaud: sa pièce de Spartacus a, ce me semble, de beaux endroits.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie.* J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord *Shaftesbury* appellerait bien

1760. aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle eſt malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 26 de mai.

Mon cher et grand philoſophe, j'ai ſuivi vos conſeils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouaſſent quelque choſe de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très-faible drame (*) ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon ſacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philoſophes; j'en ignore juſqu'au titre. Il pleut des monoſyllabes. On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Oui*, les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si*. Il eſt très-bon de rire aux dépens des faquins qui font les importans, et des abſurdes feſeurs de réquiſitoires; je crois que chacun aura ſon tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom. (**)

Pourriez-vous me rendre un petit ſervice? J'ai fait jadis des Elémens de *Newton*: ils ſe trouvent dans l'édition des *Cramer;* je les ai fait examiner avec ſoin.

(*) La tragédie de Tancrède.

(**) L'Ecoſſaiſe.

On trouve que je ne me suis pas mépris : pourrai-je les faire approuver par l'académie des sciences? comment faut-il s'y prendre? 1760.

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes; je tâcherai de les peindre; cela m'amuse quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir; les *Cramer* imprimeraient tout ce que vous voudriez; et à l'égard des plats sociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raison.

Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi fait madame *Denis*.

J'apprends que demoiselle *Clairon* est malade : cela concourt à la soustraction de ma pauvreté tragique; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

Mon cher philosophe et mon maître, les *Si*, les *Pourquoi* sont bien vigoureux; les remarques sur la *Prière du déiste* fines et justes; cela restera : on pourrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce qu'ils sont plaisans, et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences subsisteront.

La Vision est bien; mais c'est un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette plaisanterie, madame la princesse de *R* * *. J'en suis désespéré; ce trait a révolté. Il n'est pas permis

1760. d'insulter à une mourante, et le duc de *Choiseul* doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuse; j'en crains les suites pour la bonne cause. On a mis en prison *Robin-mouton* du palais royal (*); cela peut aller loin: cette seule pierre d'achoppement peut renverser tout l'édifice des fidelles.

Palissot m'a écrit, en m'envoyant sa pièce. J'ai prié M. d'*Argental* de vouloir bien lui faire passer ma réponse, et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponse que je regarde les encyclopédistes comme mes maîtres, &c. Sa lettre porte qu'il n'a fait sa comédie que pour venger mesdames de *R*..... et de *la M*... d'un libelle iésolent de *Diderot* contre elles, libelle avoué par *Diderot*. Je lui dis que je n'en crois rien; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie; et voilà que dans *la Vision* on insulte madame la princesse de *R*.....: cela est désespérant. Je ne peux plus rire; je suis réellement très-affligé. Dès que la préface ou post-face de la comédie des Philosophes parut, je fus indigné. J'écrivis à *Thiriot;* je le priai de vous parler, et de chercher le malheureux libelle de la *Vie heureuse*, du malheureux *la Métrie*, qu'on veut imputer à des philosophes. La cour ne sait pas d'où sont tirés ces passages scandaleux, et les attribuera aux frères, et dira, *Palissot est le vengeur des mœurs*, et on coffrera les frères, et on aura les philosophes en horreur.

O frères, soyez donc unis; *fratrum quoque gratia rara est.*

Mandez-moi, je vous en supplie, où l'on en est. On fera, sans doute, un recueil des pièces du procès.

(*) Le libraire *Robin*.

Serait-il

Serait-il mal à propos de mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la science, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adversaires? Mais, ô frères! soyez unis. 1760.

Quand je vous écrivis, en beau style académique, je m'en ...., et que vous me répondîtes en beau style académique que vous vous en ...., c'est que je riais comme un fou d'un ouvrage de quatre cents vers (*), fait il y a quelque temps, où *Fréron*, et *Pompignan*, et *Chaumeix* jouent un beau rôle. On dit que ce poëme est imprimé. Il est, je crois, de feu *Vadé*, dédié à maître *Abraham;* et maître *Joli* est prié de le faire brûler. La *Palissoterie* est venu sur ces entrefaites; et j'ai dit, ah! *Vadé*, pourquoi êtes-vous mort avant la *Palissoterie*?

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi* contre moi, et je disais je m'en .... en style académique.

Et dites au diacre *Thiriot* qu'il persévère dans son zèle, et qu'il m'envoye toutes les pièces des fidelles, et toutes celles des fanatiques, et des hypocrites ennemis de la raison. Et soyez unis en *Epicure*, en *Confucius*, en *Socrate* et en *Epictète;* et venez aux Délices qui sont devenues l'endroit de la terre qui ressemble le plus à Eden, et où l'on se ..... de maître *Joli* et de maître *Chaumeix*. Cependant mon ancien disciple-roi est un peu follet, et je le lui ai écrit, et il n'en est pas disconvenu. DIEU vous comble toujours de ses grâces! et vivez indépendant, et aimez-moi.

(*) Le pauvre Diable.

1760.

LETTRE LXV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 16 de juin.

Mon cher et illuſtre maître, 1°. ce n'eſt pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère. Vous ignorez ſans doute avec quelle fureur et quel ſcandale madame de *R*..... a cabalé pour faire jouer la pièce de *Paliſſot*; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie, que les comédiens voulaient repréſenter avant *les Philoſophes*, eſpérant par là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils ſont couverts; vous ignorez qu'elle s'eſt fait porter à la première repréſentation, toute *mourante* qu'elle eſt, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de ſortir avant la fin du premier acte. Quand on eſt atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me ſemble, aucune pitié, eût-on.... avec DIEU le père et ſon fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Viſion*: on dit, il eſt vrai, qu'elle eſt bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort; et ſi c'eſt-là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ſes billets d'enterrement; car puiſqu'il n'eſt pas permis de dire qu'elle ſe meurt, il le ſera encore moins de dire qu'elle eſt morte.

3°. Il eſt très-vrai qu'on a arrêté *Robin-mouton* du palais royal.

Ils m'ont pris ce pauvre Robin,
Robin-mouton qui par la ville 1760.
Vendait tout pour un peu de pain, &c.

Mais soyez sûr que madame de *R*.... n'en est pas la cause. Ceux qui persécutent les philosophes ne se soucient guère ni de DIEU ni d'elle; mais ils sont au désespoir d'être démasqués; *hinc iræ, hinc lacrymæ.* Ils croyaient qu'on serait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils se voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage; mais souvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre que vos *amis* l'étaient encore plus de *Palissot*, et relisez *la Vision* dans cette idée, vous verrez clair.

4°. Il est très-vrai que la persécution est plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la bastille un abbé *Morellet*, *Morlet* ou *Mords-les*, qu'on accuse ou qu'on soupçonne d'avoir fait cette *Vision*, item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi*, item les notes sur la *Prière du déiste*. Je ne sais ce qui en est; mais je sais seulement que c'est un homme de beaucoup d'esprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas: au reste, il est traité à la bastille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne sera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les *Palissots* mâles et femelles, contre les *Palissots* de Nancy et ceux de Versailles.

5°. *Palissot* se vante d'avoir reçu de vous une lettre

1760. pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'*Argental* sera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de *R*..... et de *la M*.... C'est un mensonge impudent; car depuis deux ans il est brouillé avec madame de *la M*...., et il en tient les propos les plus insolens et les plus infames. Elle ne l'ignore pas, non plus que M. d'*Ayen*, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que *Diderot* ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand *Diderot* aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de *R*....., attaquer *Helvétius* et tous les encyclopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme dont vous me parlez. Je suis certain que *feu Vadé* a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais s'il n'y a rien sur la pièce des *philosophes*, on ne sera pas content de *feu Vadé*.

9°. C'est très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de *Pompignan*? Il faut qu'il soit bien mécontent de l'académie, car il

ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit sur *sa naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa généalogie qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui jusqu'à son père. 1760.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti est toujours de finir par la phrase académique, *je m'en ....*; c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends votre catéchisme newtonien, et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de juin.

MA cousine *Vadé* me mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral depuis trois mois, et que notre cousin *Vadé* étant mort au commencement de 1758, il ne pouvait parler de ce qui se passe en 1760; mais il en parlera par voie de *prosopopée*.

Je n'ai point vu le mémoire de *Pompignan*. *Thiriot* m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons *Palissot* dit que je l'approuve. Qu'on aille chez M. d'*Argental*, il montrera ma lettre à lui adressée, en réponse de la comédie d'*Aristophane*, reliée en marroquin du Levant. Je ne puis publier

1760. cette lettre sans la permission de M. d'*Argental* : elle est naïve. Je pleure sur l'abbé *Morellet* et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philosophe! il faut.... festoyer les dames et les respecter.

N'aurons-nous point l'histoire de la persécution contre les philosophes, un résumé des âneries de maître *Joly*, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le tout avec les preuves? Ce serait-là le coup de foudre, *interim ridendum*. Oui, sans doute, le seigneur, le ministre dont il est question, a protégé *Palissot* et *Fréron*, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'est pas homme à persécuter personne, et il pense comme il faut, quoique *prædicaverit cum Freronio in collegio Clari-montis*, et quoique *Palissot* soit le fils de son homme d'affaires; mais l'insulte faite à son amie mourante est le tombeau ouvert pour les frères. Ah, pauvres frères! les premiers fidelles se conduisaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point; DIEU nous aidera, si nous sommes unis et gais. *Hérault* disait un jour à un des frères : *Vous ne détruirez pas la religion chrétienne.* — *C'est ce que nous verrons*, dit l'autre.

1760.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de juin.

Je voudrais que *Thiriot* m'envoyât les nouveautés, et surtout le mémoire de M. *le Franc de Pompignan*, natif de Montauban ; et *Thiriot* m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de *R*..... dans *la Vision*, parce que c'est un coup terrible à la bonne cause, parce que tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parce que le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit *morte morieris;* parce que c'est avancer sa mort ; parce qu'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences, parce qu'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe, parce que cette cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt, est ce qui a ulcéré M. le duc de *Choiseul;* parce que je le sais, et je le sais, parce qu'il me l'a écrit ; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin *Vadé* eût pu parler de la querelle présente ; mais, comme il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une vision.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*inf*... confondue.

1760. Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une seconde réponse que je viens de faire à une seconde lettre de *Palissot*, réponse qui passe par M. d'*Argental*, réponse dans laquelle je lui prouve qu'il a déféré et calomnié le chevalier de *Jaucourt*, ce qu'il me niait; qu'il a confondu *la Métrie* avec les philosophes, qu'il a falsifié les passages de l'*Encyclopédie*, &c. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* fesait à la France; puis vient un *Abraham Chaumeix* qui fournit des mémoires absurdes à maître *Joly de Fleuri*, frère de l'intendant de ma province. *Joly* croit *Chaumeix*, le parlement croit *Joly*: on persécute, et c'est dans ces circonstances que vous venez percer, vous *Palissot*, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lisent volontiers une feuille, et qui ne confronteront point sept volumes in-folio, &c. Vous faites donc un très-grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réussi; il faut ajouter à ce succès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre: je la crois hardie et sage; nous verrons si M. d'*Argental* la trouvera telle.

Je voudrais savoir quel est l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il est admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et *Diderot* parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que *Rousseau* ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'est. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il

faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchissans. 1760.

Je voudrais que vous écrasassiez l'*inf...*; c'est-là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et vous en viendrez à bout, si vous voulez: c'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre-humain. Vous pensez bien que je ne parle que de la superstition; car pour la religion, je l'aime et la respecte comme vous.

Adieu, mon grand-homme; je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

Mon cher philosophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que *Diderot* entre à l'académie, vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de *Choiseul* vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas; il se fera un mérite de vous servir, vous et les penseurs. Quoi! vous imaginez qu'il vous en veut, parce qu'il a donné du pain à *Palissot*, fils de son homme d'affaires, et qu'il a souffert, dans son antichambre, son ancien préfet *Fréron*. Il a laissé jouer la *Palissoterie* pour rire, pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, si cette malade était morte le jour de la représentation, jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la

1760. bastille : d'ailleurs il abandonne *Palissot* aux coups de bâton, si quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très-grande apparence qu'il protégera *Diderot*. Il ne sera pas difficile d'avoir pour nous madame de *Pompadour ;* l'évêque d'Orléans ne parlera pas contre lui, comme eût fait le mage *Yebor* qui signait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*, au lieu de signer *l'anc. ;* il croyait mettre l'abréviation d'ancien, et il signait son nom tout au long.

En un mot, il faut mettre *Diderot* à l'académie ; c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la pièce contre les philosophes. L'académie est indignée contre *le Franc de Pompignan ;* elle lui donnera, avec plaisir, ce soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorsque *Diderot* sera nommé, et je l'allumerai avec le réquisitoire de *Joly de Fleuri*, et le déclamatoire de *le Franc de Pompignan*. Ah, qu'il serait doux de recevoir à la fois *Diderot* et *Helvétius !* mais notre siècle n'est pas digne d'un si grand coup. Bonsoir, ame ferme que j'aime.

J'ai depuis six mois une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes sur *Gauchat*, *Moreau*, *Chaumeix*, *Hayer*, *Trublet*, et leurs complices ?

LETTRE LXIX. 1760.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 18 de juillet.

Vous me paraiſſez perſuadé, mon cher et grand philoſophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines perſonnes; je ſuis perſuadé, moi, que vous vous trompez ſur ces mêmes gens; il ne reſte plus qu'à ſavoir qui de nous deux a raiſon; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choſes de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en ſoit, vous pouvez rendre un grand ſervice à la philoſophie, en intercédant auprès de M. de *Choiſeul* pour le pauvre abbé *Morellet*. Il y a quinze jours que madame de *R*..... eſt morte, et il y a ſix ſemaines qu'il eſt à la baſtille: il me ſemble qu'il eſt aſſez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir *Diderot* à l'académie. Je ſens tout le bien qui en réſulterait pour la cauſe commune; mais cela eſt plus impoſſible que vous ne pouvez l'imaginer. Les perſonnes dont vous me parlez le ſerviraient peut-être, mais très-mollement, et les dévots crieraient, et l'emporteraient. Mon cher philoſophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer ſur les ruines de Jéruſalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les ſoirs, en ſe couchant, par la phraſe académique: c'eſt-là le plus ſage parti.

1760. Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au ſervice de qui que ce ſoit (n'ayez pas peur que je faſſe cette ſottiſe), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embraſſe.

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juillet.

Je vous demande pardon, mon très-cher philoſophe; tout grand-homme que vous êtes, c'eſt vous qui vous trompez, c'eſt vous qui êtes éloigné, et c'eſt moi qui ſuis réellement ſur les lieux. Il y a plus d'un an que la perſonne dont vous me parlez daigne m'écrire aſſez ſouvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite et par quelques petits ſervices que le haſard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je ſuis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette perſonne penſe très-noblement; la manière dont elle en a uſé envers *Marmontel* en eſt une preuve évidente. C'eſt peut-être avoir agi en trop grand ſeigneur que d'avoir protégé *Paliſſot* et ſa pièce, ſans conſidérer qu'en cela il feſait tort à des perſonnes très-eſtimables. C'eſt un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui ſe mordent dans la rue.

Il avait donné à *Paliſſot* de quoi avoir du pain,

parce que *Paliſſot* eſt le fils de ſon homme d'affaires; mais ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous ſupplie pourtant de tenir ſecrets) : *On peut donner des coups de bâton à Paliſſot, je le trouverai fort bon.* 1760.

Il doit donc vous être moralement démontré (ſuppoſé qu'il y ait des démonſtrations morales) que ce miniſtre, véritablement grand ſeigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'*Argenſon.*

Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète, ſix lignes très-imprudentes de *la Viſion* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à *Marmontel*, d'avoir inſulté M. le duc d'*Aumont.* L'outrage fait à madame la princeſſe de *R.....* a augmenté ſon indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes ſans frein, qui ne reſpectent aucune bienſéance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la ducheſſe de *Luxembourg* demande la grâce de l'abbé *Morellet*, lorſque la cendre de ſa fille eſt encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la claſſe* du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la claſſe* de Beſançon. Cependant, il faut tout tenter; et ſi *Jean-Jacques* n'a pu diſpoſer madame de *Luxembourg* à parler fortement, j'écrirai fortement, moi chétif; les petits réuſſiſſent quelquefois en donnant de bonnes raiſons; je ſaurai du moins préciſément ce qu'on peut eſpérer ſur l'abbé *Morellet;* c'eſt un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le ſervir.

L'admiſſion de M. *Diderot* à l'académie ne me

1760. paraît point du tout impoſſible; mais ſi elle eſt impoſſible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuſe qu'elle peut être, comme un coup eſſentiel. Je voudrais qu'au temps de l'élection il fît ſes viſites, non pas comme demandant la place préciſément, mais comme eſpérant la première vacante, quand ſes principes et ſa conduite ſeront mieux connus. Je voudrais que dans ces viſites il déſarmât les dévots et ameutât les ſages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce ſerait un triomphe préliminaire. Il y a plus; il ſe peut que madame de *Pompadour* le ſoutienne, qu'elle s'en faſſe un mérite et un honneur, qu'elle déſabuſe le roi ſur ſon compte, et qu'elle ſe plaiſe à confondre une cabale qu'elle mépriſe.

Je ſuis encore aſſez impudent pour en écrire à madame de *Pompadour*, ſi vous le jugez à propos; et elle eſt femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'eſt donc à vous, mon cher philoſophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philoſophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens enſemble, prenez la choſe à cœur; ſi vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en aſſez pour faire voir qu'un philoſophe n'eſt point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des ſciences.

Le couſin *Vadé*, le ſieur *Aletof*, le père de la doctrine chrétienne, n'ont rien à ſe reprocher; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raiſon ridicules; c'eſt à vous à rendre la raiſon reſpectable. Tâchez, je vous en

conjure, d'être de mon avis sur la démarche que je vous propose; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien. 1760.

Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront, ne réussissent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réussi? Il me semble que le succès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande surtout la charité aux frères, et l'union la plus grande; je vous estime comme le plus bel esprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 3 d'auguste.

Il y a apparence, mon cher et grand philosophe, que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question, se trompera long-temps; car nous ne paraissons disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé *Morellet* est enfin sorti de la bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. *Duclos* (avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il

1760. est nécessaire pour la bonne cause) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au sujet de l'admission de *Diderot* à l'académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes, et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en désespère. Je crois bien que madame de *Pompadour*, et même M. de *Choiseul* seront favorables; mais je doute que tout puissans qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit point réussir.

A quoi vous servirait ce zèle impétueux?
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reste, l'élection ne se fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai *Diderot*, je reparlerai à *Duclos*, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

L'Ecossaise a un succès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que *Fréron* avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue; et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, *si un décrotteur m'avait insulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me presserais pas de mettre la tête à la fenêtre.*

Quelqu'un

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard; *c'eſt apparemment*, lui dis-je, que *Fréron était monté à l'hôtel de ville.* 1760.

Un conſeiller de *la claſſe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, diſait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans *Fréron;* on lui répondit qu'il allait voir quelque choſe de meilleur, l'extrait de *Fréron* dans la pièce.

Ce n'eſt ni *Bourgelat* ni perſonne de ma connaiſſance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Pruſſe; c'eſt apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reſte, les endroits outrecuidans ne ſe trouvent pas dans l'imprimé, et j'en ſuis fort aiſe.

Savez-vous que votre ami *Paliſſot* a eu une priſe très-vive dans les foyers avec M. *Séguier*, qui avait pourtant fort protégé *les Philoſophes?* Il trouvait (lui *Paliſſot*) que l'Ecoſſaiſe était une choſe atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne ſont point contens de votre troiſième lettre. Il ne faut point plaiſanter avec de pareilles gens, ſurtout lorſqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme *Paliſſot* a fait dans ſes dernières réponſes. Adieu, mon cher philoſophe.

1760.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 d'auguſte.

Vous êtes aſſurément, mon divin *Protagoras*, un des plus ſalés philoſophes que je connaiſſe; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre ſel cette troupe de poliſſons hypocrites, qui veut tantôt être ſérieuſe et tantôt plaiſante, et qui n'eſt jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de ſon côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils ſont pour nous.

Sans doute, il faut ſe réunir avec *Duclos*, et même avec *Mairan*, quoiqu'il ſe ſoit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection; il faut qu'on puiſſe couvrir tous les philoſophes d'un manteau; marchez, je vous en conjure, en bataillon ſerré. Je ſuis enivré de l'idée de mettre *Diderot* à l'académie; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à ſon *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce *Dictionnaire* ſans *Diderot*; cela pourra exciter une petite guerre civile; et à votre avis, la guerre civile n'eſt-elle pas fort amuſante? Après avoir fait entrer *Diderot*, je prétends qu'on faſſe entrer l'abbé *Mords-les*. Il ne ſe paſſait pas de jour de poſte que je n'écriviſſe pour cet abbé, que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais j'aime paſſionnément mes frères en *Belzébuth*. Je crois, entre

nous, que M. d'*Argental* a fait déterminer le temps de sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus servi que *Jean-Jacques* à délivrer notre frère. 1760.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* que *Charles Palissot* a fait imprimer. Je ne sais pas si un bon chrétien comme lui, qui se respecte et qui observe toutes les bienséances, est en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le texte en plusieurs endroits; mais il en reste encore assez pour que le public ait quelques reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son procès lui-même: le pis de la chose, c'est qu'il croit sa pièce bonne, parce qu'elle n'est pas absolument mal écrite; il ne sait pas encore qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une lettre au vieux *Stentor-Astruc*, qu'on dit qui fait crever de rire; j'espère que le fidelle *Thiriot* me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philosophe; quoique j'aye dit à *Palissot* que vous m'écrivez quelquefois des lettres de lacédémonien, je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel; je veux finir ma vie par le supplice que demandait *Arlequin;* il voulait mourir de rire. Engagez l'ami *Thiriot* ou le prêtre de *Baal*, *Mords-les*, à me donner les éclaircissemens suivans que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur *Gauchat* et *Chaumeix*, quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy *Pompignan*, en recommandant à l'ami *Thiriot* de m'envoyer la *Réconciliation de la piété et de l'esprit*, le nom de la

1760. m . . . . . nommée par l'archevêque pour directrice de l'hôpital, le nom du magistrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulsionnaires, le nom du révérend père jésuite du collége de Louis-le-grand, qui passe pour aimer le plus tendrement la jeunesse. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade;* cela m'amuse plus que *Pierre le grand.* J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le Conte du tonneau* a fait plus de mal à l'Eglise romaine que *Henri VIII.*

Je viens de lire le passage d'un jacobin; le voici: „ Le prêtre qui célèbre fait beaucoup plus que DIEU „ n'a fait; car celui-ci travailla pendant sept jours „ à faire des ouvrages de boue; l'autre engendre DIEU „ même, la cause des causes, &c. „ Ce passage est de frère *Alain de la Roche, in Tractu de dignitate sacerdotum.* L'abbé *Mords-les* devrait bien déférer ce jacobin à nosseigneurs de *la classe* du parlement.

LETTRE LXXIII. 1760.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 de septembre.

Il y a un siècle, mon cher et grand philosophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage de géométrie, que je viens de mettre sous presse, en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'académie des voix pour *Diderot*, mais 1°. de lui en trouver assez pour qu'il soit élu; 2°. de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'exclûraient à jamais; 3°. d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles; chacun de nos candidats y a déjà ses protecteurs. Je sais que cela ferait une guerre civile; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a, et dès qu'il sera sédentaire à Paris, il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que, dans vos lettres à *Palissot*, vous appelez *la Vision* une ..... pièce ou autant vaut: c'est pourtant cette ..... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à *Thiriot* le peu d'anecdotes que je savais sur les différens personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que *Chaumeix* a, dit-on, gagné

1760. la ..... à l'opéra comique; que l'abbé *Trublet* prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessionnal, lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'Ecossaise a été bravement et avec affluence jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de Saint-Louis, à l'académie française, un morceau contre les mauvais poëtes et en votre honneur. Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est *d'être français et vivant.* C'est par-là que je finissais, et le public a battu des mains, beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai aussi étrillé les *Wasp* en passant. En un mot, cela a fort bien réussi. Adieu, mon cher et grand philosophe.

1760.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 22 de ſeptembre.

MON cher et illuſtre maître, je viens de remettre à l'ami *Thiriot* une copie de ma petite drôlerie que vous me paraiſſez avoir envie de lire. Je ſouhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je déſire encore plus vos conſeils. Perſonne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne ſortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troiſième fois, à Tancrède. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à ſe taire. Laiſſez dire les *Aliborons*, et ſoyez sûr que cette pièce reſtera au théâtre. Mademoiſelle *Clairon* y eſt incomparable, et au-deſſus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité, elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaiſſance. Vous avez célébré *Gauſſin* qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître ſur la déclamation, ſur l'art du théâtre, ſur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une ſtatue pour la poſtérité. Vous ſaurez de plus qu'elle eſt philoſophe; qu'elle a été la ſeule, parmi ſes camarades, qui ſe ſoit déclarée ouvertement contre la pièce de *Paliſſot;* qu'elle a pris grande part au ſuccès de l'Ecoſſaiſe, quoiqu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle eſt digne, à tous égards,

1760. d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talens que par sa manière de penser.

L'abbé d'*Olivet*, qui ne lit qu'*Aristophane* et *Sophocle*, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que, depuis défunt *Roscius* pour lequel *Cicéron* plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé *Trublet*, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant qu'elle finirait par me mettre à mal, et que

Si non pertæsum cunni penisque *fuisset*,
Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de *Maudave*. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens; c'est celle de M. *Turgot*, maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car, *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe.

LETTRE LXXV. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'octobre.

J'AI eu, mon très-cher maître, votre discours et M. de *Maudave*, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les sots. Je vous sais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poësie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie, de ne pas croire que j'aye fait Tancrède comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle *Clairon* a couvert les sottises dont ces messieurs ont enrichi ma pièce, pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici; et, si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de nos acteurs. Grâce au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de *Jean-Jacques*. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un singulier prosélyte. Un ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit sans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'instruire sa famille et ses amis. La vigne du Seigneur n'est pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire et moi aussi; mais

1760.

En riant quelquefois on rase
D'assez près ces extravagans
A manteaux noirs, à manteaux blancs,
Tant les ennemis d'Athanase,
Honteux ariens de ce temps,
Que les amis de l'hypostase
Et ces fots qui prennent pour base
De leurs ennuyeux argumens
De Baïus quelque paraphrase.
Sur mon bidet, nommé Pégase,
J'éclabousse un peu ces pédans;
Mais il faut que je les écrase
En riant.

Laissons là ce rondeau; ce n'est pas la peine de le finir; le temps est trop cher. M. le chevalier de *Maudave* m'a donné des commentaires sur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre; c'est le *Phallum*. Il m'a l'air d'en porter sur lui une belle copie.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetasser cette partie du dictionnaire (*). *Signa T suprà caput dolentium.* Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler; il nous faut jouer la comédie deux fois par semaine. Nous avons eu, dans notre trou, quarante-neuf personnes à souper, qui parlaient toutes à la fois comme dans l'Ecossaise; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos, vous frondez la perruque de *Boileau;* vous avez la tête bien près du bonnet. S'il

(1) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philos. Voyez la lettre *T*.

avait fait une épître à sa perruque, bon; mais il en parle en un demi-vers, pour exprimer en passant une chose difficile à dire dans une épître morale et utile. 1760.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître à *Clairon*, et je vous promets de n'y point parler de ma perruque. Il n'y a point de *metum Judæorum*. Nous avons ici deux maîtres de requêtes qui m'ont annoncé M. *Turgot*. Nous allons avoir un conseiller de grand'-chambre : c'est dommage qu'*Omer Joly de Fleuri* n'y vienne pas.

Luc est remonté sur sa bête, et sa bête est *Daun*.

Aimez-moi un peu; et s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laissez pas ignorer.

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 18 d'octobre.

Je m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'indien que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître *Aliboron*, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu; et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je sais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous

1760. met au-dessous de tous les poëtes passés, présens et à venir, depuis *Homère* jusqu'à *Pompignan*. J'ai hésité si je vous annoncerais crûment cette humiliation; mais je veux être l'esclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne sais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à *Tancrède*; mais je sais que, pour un roué, il avait encore très-bonne grâce. Au reste, je suis bien aise de vous apprendre encore, car je veux absolument vous humilier aujourd'hui, que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'aussi faible;* il est vrai qu'on dit cela les yeux gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment, je vous félicite de tout mon cœur de la conquête que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur*. Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois; il est vrai que vous étiez fait plus que personne pour lui persuader que trois ne font qu'un; car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu que M. de *Maudave* vous a apporté des Indes (*). Ces gens-là sont plus sensés que nous; nous avons fait notre dieu d'une gaufre; les Indiens vont, comme *Barthelomée*, *droit au solide*.

(2) C'était un *Lingam* ou *Phallus*, très-révéré dans l'Inde. C'est l'instrument qui distinguait le dieu *Priape*, et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération.

Priapum
Maluit esse deum. 1760.

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père.*

Je passe à *Boileau* d'avoir parlé en vers de sa perruque, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poësie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent; elle est faite pour exprimer de grandes choses, nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. *Jourdain*, de la prose sans le savoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiselle *Clairon*, et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aise, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre perruque; et s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de *Pompignan*, *Fréron* et *Trublet*, que vous avez déjà si bien peignées.

M. *Turgot* m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois; vous en serez surement très-content. C'est un homme d'esprit, très-instruit et très-vertueux, en un mot, un très-honnête cacouac, mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop paraître; car je suis payé pour savoir que la *Cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la sienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conseiller de grand'chambre, sans compter le duc de *Villars* et compagnie!

1760. Vous êtes donc comme le père de famille de l'évangile, qui admet à son festin les clair-voyans et les aveugles, les boiteux et ceux qui marchent droit. Votre maison va être comme la bourse de Londres; le jésuite et le janséniste, le catholique et le socinien, le convulsionnaire et l'encyclopédiste vont bientôt s'y embrasser de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager *Jean-Jacques Rousseau* à venir à quatre pattes, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je crois que pour *Jean-Jacques*, l'heure de la grâce n'est pas encore venue.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu remonté sur sa bête; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous fesons sur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de *Broglie*,

Sage en projets, et vif dans les combats,
Qui va venger les malheurs de la France?

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poëfies, que, si on coupait les ailes aux Zéphirs et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions

pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela lorsqu'il lisait à l'académie son poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage *Yébor*, qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de singe, et qui semblait lui dire : *Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous disiez ; on ne m'attrape pas ainsi.* Que Dieu le bénisse, lui, ses vers et sa prose ! On dit qu'il a permission d'aller se promener dans ses abbayes ; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plutôt. Il ne reste plus qu'à savoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre. 1760.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La *guerre* est un opprobre, et la *paix* un devoir.

Quant à nos sottises intestines, elles commencent à foisonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier général de l'*Encyclopédie* et de *la Palissoterie*. La philosophie est entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse respirer !

Adieu, mon cher et illustre maître ; continuez à rire de tout ce qui se passe. J'en ris tout autant que vous, quoique je sois dans la poële : heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de sauter dehors ! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître est une *lettre de lacédémonien ;* pourvu qu'elle ne vous paraisse pas une lettre de *béotien*, je serai consolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je suis raccommodé, vaille que vaille, avec madame

1760. *du Deffant;* elle prétend qu'elle n'a point protégé *Paliſſot* ni *Fréron*, et j'ai tout mis aux pieds, non du ....., mais de *Socrate*. Ainſi, qu'elle ne ſache jamais ce que je vous avais écrit pour me plaindre d'elle; cela me ferait de nouvelles tracaſſeries que je veux éviter.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de novembre.

Mon cher maître, mon digne philoſophe, je ſuis encore tout plein de M. *Turgot*. Je ne ſavais pas qu'il eût fait l'article *Exiſtence :* il vaut encore mieux que ſon article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus inſtruit; et, ce qui eſt aſſez rare chez nos métaphyſiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez pluſieurs ſages de cette eſpèce dans votre ſecte, je tremble pour l'*inf*...; elle eſt perdue dans la bonne compagnie. M. de *Leire* n'eſt pas encore venu chez les fidelles des Délices; s'il y vient, il ſera reçu comme un initié chez ſes frères. Il me paraît que l'infant parmeſan ſera bien entouré. Il aura un *Condillac* et un de *Leire;* ſi avec cela il eſt bigot, il faudra que la grâce ſoit forte.

Vous n'aurez ni échafaud ni potence à Tancrède, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à la *belle pénitente* (*); ainſi conſolez-vous.

Si vous voyez notre diaconeſſe madame *du Deffant*,

(*) Caliſte, tragédie de *Colardeau*.

ſaluez-la

saluez-la pour moi en *Belzébuth;* dites-lui que je ne sais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. 1760.
Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poste. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite, c'est le loisir. Il faut que je plante, et le czar *Pierre* me lutine; je ne sais comment m'y prendre avec monsieur son fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de son côté, quand son père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son père avait la gonorrhée.

Luc me mande qu'il est un peu scandalisé que j'aye fait, dit-il, l'histoire des loups et des ours: cependant ils ont été à Berlin des ours très-bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de prussiens, fait trois mille prisonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après sa défaite, a donné le lendemain un second combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illustres massacres ne sont pas tirés au clair; mais le résultat presque infaillible de cette guerre sera que les philosophes perdront un protecteur de la philosophie. Ce protecteur est un peu malin et dangereux, mais enfin c'était un bon appui pour les fidelles. Travaillez, mon cher *Paul*, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent sots ne font de mal. C'est un grand plaisir de voir croître son petit troupeau. Vous ne serez point mordu des loups, vous êtes aussi sage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la semence que dans le

1760. bon terrain. Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres ! Mille respects à madame *du Deffant*. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'esprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout son cœur, et comme je vous aime.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 de janvier.

1761. Mon cher et aimable philosophe, je vous salue, vous et les frères. La patience soit avec vous. Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Thimotée-Thiriot* saura que la capilotade est achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne* par voie de prophétie, ou à peu-près. Dieu m'a fait la grâce de comprendre que, quand on veut rendre les gens ridicules et mépriſables à la postérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. Or, le sujet de *Jeanne* étant cher à la nation; et l'auteur, inspiré de Dieu, ayant retouché et achevé ce saint ouvrage avec un zèle pur, il se flatte que nos derniers neveux siffleront les *Fréron*, les *Hayet*, les *Caveirac*, les *Chaumeix*, les *Gauchat*, et tous les énergumènes et tous les fripons ennemis des frères. Vous savez d'ailleurs que je tâche de rendre service au genre-humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jésuites, mes voisins, à rendre à six gentilshommes,

tous frères, tous officiers, tous en guenilles, un domaine considérable que St *Ignace* avait usurpé sur eux. Sachez encore, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'espère, Dieu aidant, en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite lettre *al signor marchese* (*) *Albergati Capacelli*, *senatore di Bologna la grassa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France, et surtout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie monsieur *Albergati Capacelli* d'instruire le pape que je ne suis ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune *classe* du parlement, mais catholique romain, sujet du roi, attaché au roi, et détestant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse; j'édifie tout le clergé, et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel, mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Eglise de Paris, venons aux faquins de Genève. Les successeurs du picard qui fit brûler *Servet*, les prédicans qui sont aujourd'hui *Servétiens*, se sont avisés de faire une cabale très-forte dans le couvent de Genève appelée ville, contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de *Calvin* et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer Alzire et Mérope dans le château de Tourney en France. *Jean-Jacques Rousseau*, homme fort sage et fort conséquent, avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de 1761.

(*) Voyez la correspondance générale.

1761. l'Egliſe de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à *Satan* et à ſes pompes. Je vous propoſe pour problème de me dire ſi on eſt plus fou et plus ſot à Genève qu'à Paris. Je vous ai déjà mandé que votre ami *Necker* a demandé pardon au conſiſtoire, et a été privé de ſa profeſſorerie pour avoir couché avec une femme, et que le cocu qui lui a tiré un coup de piſtolet, a été condamné à garder ſa chambre un mois. *Nota benè* qu'un cocu aſſaſſin eſt impuni, et que *Servet* a été brûlé à petit feu pour l'hypoſtaſe. *Nota benè* que le curé que je pourſuis pour avoir aſſaſſiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la meſſe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de vos nouvelles et de celles des fidelles. Je vous embraſſe.

Urbis amatorem fuſcum ſalvere jubemus
Ruris amatores.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 de février.

Mon cher et grand philoſophe, vous devenez plus néceſſaire que jamais aux fidelles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Pruſſe; un général ne doit point quitter ſon armée. J'ai vu un extrait de votre diſcours à l'académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux

des gens de lettres. Je sais avec quelle bonté vous avez parlé de moi ; j'y suis d'autant plus sensible, 1761.
que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des *Cerbères;* mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le discours entier ? Vous savez que je n'ai pas abusé de la première faveur ; je serai aussi discret sur la seconde.

Vous n'avez pas probablement toute l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon.* Je ne crois pas qu'il faille la publier sitôt ; il faut attendre du moins que *Clairon* soit guérie, et *Fréron* châtié.

Ne mettrez-vous point *Diderot* dans l'académie? Personne ne respecte l'abbé *le Blanc* plus que moi ; mais je ne crois pas qu'avec tout son mérite, il doive passer devant *Diderot.*

Un grand-homme comme lui devrait au contraire employer son crédit pour procurer à M. *Diderot* cette faible consolation de toutes les injustices qu'il a essuyées. Nous remettons tout à votre prudence; vous savez agir comme écrire.

Votre *Chaumeix* ne s'appelle-t-il pas *Sinon* dans son nom de baptême? n'est-il pas détaché par quelque *Ulysse*, et *Omer* n'est-il pas dans le cheval?

Il y a des gens assez mal-avisés pour dire que le petit singe à face de *Thersite* s'appelle un *Omer* dans le pays des singes ; voyez la méchanceté ! Je pense que voici le temps de faire sentir aux pédans en rabat, en soutane, en perruque, en cornette, qu'on les brave autant qu'on les méprise.

Pour moi, qui n'ai que deux jours à vivre, je les mettrai à persécuter les persécuteurs, mais surtout je les mettrai à vous aimer.

1761.

LETTRE LXXX.

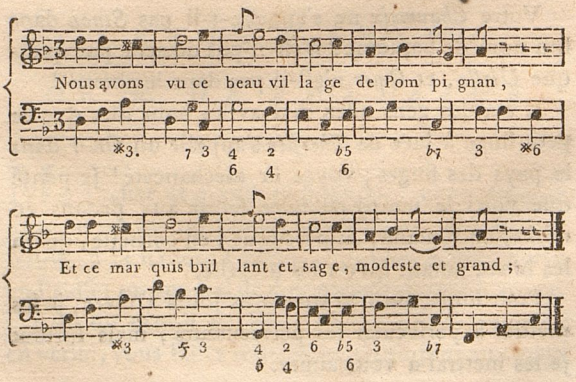
DE M. DE VOLTAIRE.

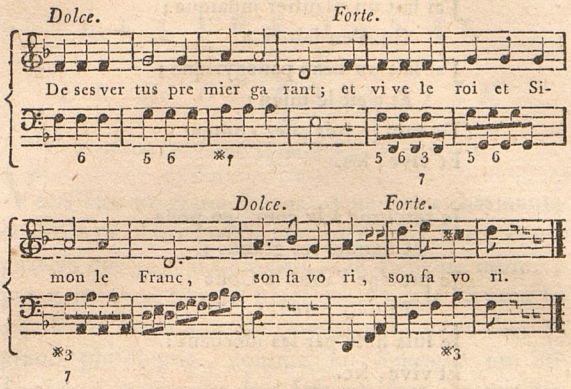
Le 21 de février.

J'ENVOIE à mon digne et parfait philosophe ces coïonneries qui me sont venues de Montauban. Nous avons chanté l'hymne avec l'accompagnement. Je joins ici l'air noté. Les philosophes devraient le chanter en goguettes, car il faut que les philosophes se réjouissent.

HYMNE

Chantée au village de Pompignan.





1761.

Il a recrépi sa chapelle
Et tous ses vers ;
Il poursuit avec un saint zèle
Les gens pervers.
Tout son clergé s'en va chantant :
Et vive, &c.

En aumusse un jeune jésuite
Allait devant ;
Gravement marchait à sa suite
Sir Pompignan
En beau satin de président :
Et vive, &c.

Je suis marquis, robin, poëte,
Mes chers amis ;
Vous voyez que je suis prophète
En mon pays :
A Paris c'est tout autrement :
Et vive, &c.

1761.

J'ai fait un pſautier judaïque ;
On n'en ſait rien.
J'ai fait un beau panégyrique ;
Et c'eſt le mien :
De moi je ſuis aſſez content :
Et vive, &c.

Je retourne à la cour, en poſte,
Charmer les grands ;
Je protége l'abbé la Coſte
Et mes parens ;
Je ſuis ſifflé par les méchans :
Et vive, &c.

Bientôt il revient à Verſaille
D'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
Serrant la main ;
Récitant ſes vers dignement :
Et vive le roi, et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE LXXXI. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 de février.

Vous êtes un franc savant, dans votre charmante et drôle de lettre; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la messe de minuit, parce que mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philosophe, comme un *Saumaise* ou un *Scaliger;* mais vous êtes fort plaisant, ce que les *Scaliger* n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaisanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de se déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous accusent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque qui est un sot, et qui me regarde comme un persécuteur de l'Eglise de DIEU, parce que je poursuis vivement la condamnation d'un curé grand diseur de messes et assassin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de *Jésus-Christ*, de se joindre à moi pour ôter le scandale de la maison d'*Israël;* les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleste devant eux; quand on a l'honneur de rendre le pain béni à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée.

Je regarde le succès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de DIEU et des progrès des frères; il est clair que le public n'était pas mal disposé contre cet homme qu'on a

1761. voulu rendre si odieux ; point de cabales, point de murmures ; le public a fait taire les *Palissots* et les *Fréron ;* le public est donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philosophe, que je suis de bon cœur pour la langue française. J'avoue qu'elle est bien lâche sous la plume de nos bavards ; mais elle est bien ferme et bien énergique sous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'académie ; je conseille qu'on fasse l'abbé *le Blanc* portier ; je vous réponds qu'alors personne ne voudra plus entrer. M. de *M*.... avilit la littérature, j'en conviens ; il est philosophe, et il fait tort à la philosophie, d'accord ; il aime le chamaillis ; il fait payer le *Journal des savans* qui ne se vend point, par le produit des infamies de *Fréron* qui se vendent ; c'est le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent qui se fait en plein parlement le secrétaire et l'écolier d'*Abraham Chaumeix*, un lâche délateur public, qui cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du sens commun, voilà ce qu'il faudrait faire siffler dans la cour du palais par les laquais des philosophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me consoler, votre roide discours sur l'histoire, prononcé avec tant d'applaudissemens dans l'académie. On dit que cette journée fut brillante ; j'ai d'autant plus besoin de votre discours, qu'on réimprime actuellement mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop ménagé mon monde ; mais,

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à dissimuler.

Il faut peindre les choſes dans toute leur vérité, c'eſt-à-dire dans toute leur horreur. 1761.

Je vous embraſſe, vous aime, eſtime, et révère.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

A quelque choſe près, je ſuis de votre avis en tout, mon cher et vrai philoſophe. J'ai lu avec tranſport votre petite drôlerie ſur l'hiſtoire, et j'en conclus que vous ſeul êtes digne d'être hiſtorien: mais daignez dire ce que vous entendez par la défenſe que vous faites d'écrire l'hiſtoire de ſon ſiècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que *Louis XIV* feſait de bien et de mal en 1662? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne ſais pas encore s'il eſt bon de prendre les choſes à rebours. Je conçois bien qu'on ne court pas grand riſque de ſe tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puiſſans; mais ſi vous voulez qu'on commence par le dix-ſeptième ſiècle, avant de connaître le ſeizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du belier qui diſait à ſon camarade: *Commence par le commencement.*

J'aime à ſavoir comment les jéſuites ſe ſont établis, avant d'apprendre comment ils ont fait aſſaſſiner

1761. le roi de Portugal. J'aime à connaître l'Empire romain, avant de le voir détruit par des *Albouins* et des *Odoacres ;* ce n'eſt pas que je déſapprouve votre idée, mais j'aime la mienne quoiqu'elle ſoit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaiſir que m'a fait votre diſſertation, ou de la reconnaiſſance que je vous dois d'avoir ſi noblement combattu en ma faveur ; cela eſt d'une ame ſupérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas oſé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raiſons pour être lâches et jaloux ; il fallait un homme de votre trempe pour oſer dire tout ce que vous dites. Quelques perſonnes vous regardent comme un novateur ; vous l'êtes ſans doute : vous enſeignez aux gens de lettres à penſer noblement. Si on vous imite, vous ſerez fondateur ; ſi on ne vous imite pas, vous ſerez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre diſcours au *Journal encyclopédique* ? Il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit inſtruire et plaire ; je vous le demande en grâce pour mon pauvre ſiècle qui en a beſoin.

Adieu, être raiſonnable et libre ; je vous aime autant que je vous eſtime, et c'eſt beaucoup dire. *V.*

LETTRE LXXXIII. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 de mars.

MON très-digne et ferme philoſophe, vrai ſavant, vrai bel eſprit, homme néceſſaire au ſiècle, voyez, je vous prie, dans mon épître à madame *Denis*, une partie de mes réponſes à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux *Trublet* eſt donc de l'académie ! il compilera un beau diſcours de phraſes de *la Mothe*. Je voudrais que vous lui répondiſſiez, cela ferait un beau contraſte. Je crois que vous accuſez à tort *Cicéron-d'Olivet ;* il n'eſt pas homme à donner ſa voix à l'aumônier d'*Houdart* et de *Fontenelle*. Imputez tout au ſurintendant de la reine. (*)

Ce qu'il y a de déſeſpérant pour la nature humaine, c'eſt que ce *Trublet* eſt athée comme le cardinal de *Tençin*, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philoſophes ſont déſunis; le petit troupeau ſe mange réciproquement, quand les loups viennent le dévorer ; c'eſt contre votre *Jean-Jacques* que je ſuis le plus en colère. Cet archifou qui aurait pu être quelque choſe, s'il s'était laiſſé conduire par vous, s'aviſe de faire bande à part; il écrit contre les ſpectacles, après avoir fait

(*) Le préſident *Hénault*.

1761. une mauvaise comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit ; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de *Diogène*, il se met dedans pour aboyer ; il abandonne ses amis ; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots : *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'asile qu'elle vous a donné ;* comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de *prédicans sociniens*, comme si j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponse à sa lettre : M. de *Ximenès* a répondu pour moi, et a écrasé son misérable roman. Si *Rousseau* avait été un homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainsi. Quant aux courtisans de *Pompignan* et de *Fréron*, il n'est pas mal de plonger le museau de ces gens-là dans le bourbier de leurs maîtres.

Mon digne philosophe, que deviendra la vérité? que deviendra la philosophie ? Si les sages veulent être fermes, s'ils sont hardis, s'ils sont liés, je me dévoue pour eux ; mais s'ils sont divisés, s'ils abandonnent la cause commune, je ne songe plus qu'à ma charrue, à mes bœufs et à mes moutons ; mais en cultivant la terre, je prierai DIEU que vous l'éclairiez toujours, et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré de *Midas-Omer* ? Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXIV. 1761.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'avril.

JE vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante épître sur l'agriculture, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'est, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance, qui en ont pensé comme moi, et qui ne sont pas descendus d'*Ismaël*, car *ils servent et Baal et le Dieu d'Israël*, l'ont trouvée si bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers *mal-sonnans* et *offensant les oreilles pieuses*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Eve*, au lieu du *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète, et au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaisant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au sujet des parrains de l'archidiacre.

Je suis sûr, au moins, autant qu'on le peut être, que le surintendant de la reine a nommé *Saurin*; mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille

1761. de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre ; c'est ce que je ne sais pas assez positivement pour pouvoir vous l'assurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir ; par malheur *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne sait pas lire, et *Batteux* qui ne sait pas écrire ; mais en revanche nous avons un directeur qui sait lire et écrire, qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à *Rémond de Saint-Marc, la tête bien ferme.* A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera surement l'ombre de *Fontenelle*, et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses *bonnes fortunes ;* car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessionnal et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'académie, mais ce ne sera pas, je crois, pour *Marmontel.* M. le duc d'*Aumont* fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à la fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause, *auteur des Cacouacs ;* car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer *Chaumeix* ou *Omer* à ma place, surtout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère *Berthier.*

Je viens à *Jean-Jacques*, non pas à *Jean-Jacques*

le

le Franc de Pompignan qui *penſe être quelque choſe*, mais à *Jean-Jacques Rouſſeau* qui *penſe être cynique*, et qui n'eſt qu'inconſéquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites; et je n'aurai ſur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il eſt déſuni et diſperſé?* Nous ne voyons point que ni *Platon*, ni *Ariſtote*, ni *Sophocle*, ni *Euripide* aient écrit contre *Diogène*, quoique *Diogène* leur ait dit à tous des injures. *Jean-Jacques* eſt un malade de beaucoup d'eſprit, et qui n'a d'eſprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager. 1761.

A propos, j'oubliais de vous demander ſi vous avez reçu un mémoire que j'ai fait ſur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation eſt mauvaiſe, mais que ſes partiſans ont aſſez mal raiſonné juſqu'ici, et ne ſe ſont pas doutés de la queſtion. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a ſix mois à une aſſemblée publique de l'académie des ſciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impreſſion ſur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité aſſez obſcure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé ſon fils, le fils eſt mort de l'inoculation, et que le père eſt mort de chagrin. Ce fait, s'il eſt vrai, ſerait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne ſoit pas déciſif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus *de l'académie françaiſe*; je crains qu'il

1761. ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que *Jacques Roſtbif* dit du nom de *monſieur : Il y a trop de faquins qui le portent.* Adieu.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 d'avril.

Je me hâte de vous répondre, mon grand calculateur de petite vérole, plein d'eſprit et de génie, et antipode des calculateurs.....: *Diligo adhuc Ciceronianum-Olivetum quia optimus grammaticus, quia* il fut mon maître, et qu'il me donnait des claques ſur le cu quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la choſe qui n'eſt pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'oſe. Certainement votre nom n'y eſt pas. Il peut avoir quelque fineſſe, ayant été jéſuite. Il a voulu ſe jouer de votre vivacité pariſienne, et vous arracher votre ſecret. Vous avez peut-être donné dans le panneau. Soyez très-sûr que je ne vous compromettrai jamais, et que vous pouvez donner l'eſſor avec moi à votre très-plaiſante imagination en toute ſureté.

Vous me paraiſſez bien honnête de dire qu'un homme de trente ans peut en eſpérer trente autres. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans ſur la maſſe totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte; je vais vous relire : à Paris on ne relit point. Vive la campagne où le temps eſt à nous. En général, je vois que vous en ſavez plus que notre ſourdaud.

Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer que la reine eſt bien *bonne*, et que ſi elle était la maîtreſſe, nous aurions un ſiècle bien éclairé. Je vous donne mon blanc ſeing pour ma place à l'académie, à la première fantaiſie que vous aurez de réſigner; cela ſera aſſez plaiſant, et c'eſt une facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remercîment, et je vous réponds de la ſigner. A l'égard de *Jean-Jacques*, s'il n'était qu'un inconſéquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de ſa lettre l'infamie de cabaler du fond de ſon village avec des pédans *ſociniens*, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tourney, ou du moins pour empêcher ſes concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, ſe préparer un retour triomphant dans ſes rues baſſes; c'eſt l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de *Platon*, s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raiſon du laquais de *Diogène*. Je n'aime ni ſes ouvrages ni ſa perſonne, et ſon procédé eſt haïſſable. L'auteur de la nouvelle *Aloïſia* n'eſt qu'un poliſſon mal-feſant. Que les philoſophes véritables faſſent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'aſſemblent, qu'ils ſe ſoutiennent, qu'ils ſoient fidelles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie ſecrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes, et toutes celles de Paris; mais chacun ne ſonge qu'à ſoi, et on oublie le premier des devoirs qui eſt d'anéantir l'*inf*....

1761.

Je vous prie, mon grand philoſophe, de dire à

1761. madame *du Deffant* combien je lui suis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penser avec elle; je voudrais y souper: je l'aime d'autant plus que j'ai les sots en horreur. Mes complimens à l'abbé *Trublet;* j'attends sa harangue avec l'impatience du parterre qui a des sifflets en poche, et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, haïssez-vous toujours M. de *Chimène* ou *Ximenès?* il vient d'acheter une maison, des prés, des vignes et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de l'épître sur l'agriculture. Je suis devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que j'ai fait la capilotade; c'est un chant qui entre dans la Pucelle: il y aura toujours place pour les personnes que vous me recommanderez. J'ai souffert quarante ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi, confondez l'*inf*.... le plus que vous pourrez.

N. B. J'ai lu le mémoire contre les jésuites banqueroutiers. L'avocat a raison; aucun jésuite ne peut traiter sans engager ses supérieurs. — Quand je les ai chassés d'un domaine qu'ils avaient usurpé, il a fallu que le provincial signât le désistement; mais je les ai chassés sans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaisir.

LETTRE LXXXVI. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 ou 8 de mai.

MONSIEUR *le Protée*, monsieur le multiforme, je crois que votre discours sur l'étude est celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir, soit parce que c'est le dernier, soit parce que je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes grand penseur et grand metteur en œuvre, mais ce n'est pas assez de montrer qu'on a plus d'esprit que les autres. Allons donc, rendez quelque service au genre-humain; écrasez le fanatisme, sans pourtant risquer de tomber comme *Samson* sous les ruines du temple qu'il démolit; faites sentir à notre siècle toute sa petitesse et tout son ridicule; renversez ses idoles. Quel est ce polisson qui a répondu à mademoiselle *Clairon* par du galimatias? a-t-on jamais rien vu de plus sot que le livre de cet avocat? La séance contre l'*Encyclopédie* et l'absurde réquisitoire d'*Omer*, ne sont-ils pas dignes du quatorzième siècle? faut-il qu'une troupe de convulsionnaires, tels que des *Chaumeix*, des *Gauchat*, &c. soit toute-puissante? et ne doit-on pas rougir, quand on est homme, de ne pas sonner le tocsin contre ces ennemis de l'humanité? On se plaignait autrefois des jésuites; mais St *Médard* devient plus à craindre que St *Ignace*. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils

1761. n'aient plus pour eux que le faubourg Saint-Marceau et les halles. Mon cher philosophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raison ; mais ces grands protégent dans l'occasion ; ils peuvent faire du bien ; ils méprisent l'infame superstition ; ils ne persécuteront jamais les philosophes, pour peu que les philosophes daignent s'humaniser avec eux.

Notre académie a donné, pour sujet de son prix, les louanges d'un chancelier janséniste, persécuteur de toute vérité, mauvais cartésien, ennemi de *Newton*, et faux savant. Passe pour le maréchal de *Saxe* qui aimait les filles, et qui ne persécutait personne. Je suis indigné de ce qui m'est revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puissiez venger la raison. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra : je veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez bon ; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit l'empire des cuistres dans la bonne compagnie. L'oracle des fidelles devrait faire une prodigieuse sensation ; mais la nation est trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

A propos, je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine ; mais il est clair que, nous autres animaux à deux pieds, nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre, l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit espérer soixante. J'en ai soixante et sept, et je suis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon ame aux quatre élémens.

Dites, je vous prie, à madame *du Deffant* combien je lui suis attaché. Elle pense et parle, et il y en a de par le monde qui ne savent pas même parler. 1761.

LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de juin.

Mon cher philosophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus, cependant il faut donner signe de vie. Dites-moi en conscience à quelle distance vous croyez que nous sommes éloignés du soleil, depuis le passage de *Vénus*, et si vous pensez que cette *Vénus* ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je suis occupé actuellement de mademoiselle *Corneille*, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand-homme.

M. l'abbé *Grizel* me charge de vous faire ses complimens. *Omitte res cœlestes*, et envoyez un petit mot à votre vieil ami. *V.* chez M. *Damilaville*.

1761.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Pontoise, le 9 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philosophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il est vrai que je suis un peu en retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'espère être bientôt débarrassé. Je ne sais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le *Grizel;* ce *Grizel* est un drôle de corps. Si Me *Huerne* avait aussi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni Me *Huerne*, ni Me *le Dain*, ne sont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jésuites même ne les ont plus depuis qu'ils se sont brouillés avec la philosophie; ils sont à présent aux prises avec les gens du parlement, qui trouvent que la *société de Jésus* est contraire à la *société* humaine, comme la société de *Jésus* trouve de son côté que *l'ordre* du parlement n'est pas de l'ordre de ceux qui ont le sens bien droit, et la philosophie jugerait que la société de *Jésus* et l'ordre du parlement ont tous deux raison.

Je ne sais ce qui arrivera du *laquais* de *Vénus;* j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage, qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si *Fontenelle* n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde; par

exemple, que *Vénus* a trop de satellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où *Vénus* se promenait toute seule dans le ciel, *sans laquais*, *sans ajustement*, *de ses seules grâces ornée*, &c. Son chancelier *Trublet* vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai moi, plus sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie, pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru jusqu'ici. 1761.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'académie française sur l'édition de *Pierre Corneille;* il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques-uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie et à la nation; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques.

Adieu, mon cher maître; que le ciel vous tienne toujours en joie! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne sais pas s'il en est de même du professeur *Formey*, et s'il prendra cette qualité dans ses lettres aux journalistes, et dans sa bibliothéque partiale, toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

1761.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 d'auguſte.

MESSIEURS de l'académie françoiſe ou françaiſe, prenez bien à cœur mon entrepriſe, je vous en prie; ne manquez pas les jours des aſſemblées, ſoyez bien aſſidus. Y a-t-il rien de plus amuſant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de ſe faire lire mes obſervations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire ſon avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. *Duclos* s'intéreſſe à la choſe. Je me flatte que vous vous en amuſerez, et que je verrai quelquefois de vos notes ſur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je ſuis docile comme un enfant; je ne veux que le bien de la choſe; j'aime mieux *Corneille* que mes opinions; j'écris vîte, je corrige de même; ſecondez-moi, éclairez-moi et aimez-moi.

LETTRE XC. 1761.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de septembre.

Je ne sais, mon cher maître, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoise. Je vous y parlais, ce me semble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre disciple et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'académie vos Remarques sur les Horaces, sur Cinna et sur le Cid, la préface du Cid, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées, et *Duclos* nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître, sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de *Corneille*, et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec plus de droit que personne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choses fort utiles aux uns et aux autres, que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos Remarques sur les Horaces; beaucoup moins de celles sur Cinna,

1761. qui nous ont paru faites à la hâte. Les Remarques sur le Cid sont meilleures, mais ont encore besoin d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez *Corneille*, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée; et il est de la plus grande importance pour vous, pour *Corneille*, pour l'académie et pour l'honneur de la littérature française, que vos Remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à *Corneille*, en soit aussi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les persécute en riant, ne soutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *sur la terre et sur l'onde;* et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le parlement se bat *à outrance* avec les jésuites, et Paris en est encore plus

occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi qui n'aime ni les fanatiques convulsionnaires ni les fanatiques de St *Ignace*, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs sur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois un parlement plus intolérant que des capucins, aux prises avec des imbécilles, des ignorans et des intolérans, je suis tenté de lui dire ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade : Jeune écervelé, que je suis content de te voir à la tête des affaires ! tu me feras raison de ces marauds d'Athéniens.* La philosophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jésuites; mais qui la vengera des autres fanatiques? pouvons-nous nous flatter que la destruction de la canaille jésuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille jansénienne, &c.? Prions DIEU mon cher confrère, que la raison obtienne de nos jours ce triomphe sur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez *Corneille*, et aimez-moi. 1761.

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de septembre.

Vos très-plaisantes lettres, mon cher philosophe, égayeraient *Socrate* tenant en main son gobelet de ciguë, et *Servet* sur ses fagots verts. Vous demandez qui nous défera des fanatiques; ce sera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots.

1761. Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle ; mais c'est la première nation du monde pour saisir une bonne plaisanterie, et ce qu'assurément vous ne trouverez pas à Berlin, souvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à *Pierre*. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point son édition de 1664, quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout sera très-exact. Je n'oublierai pas surtout les petits persécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber sur eux.

J'ai déjà mandé à M. *Duclos* que je n'envoyais que des esquisses ; mon unique but est d'avoir le sentiment de l'académie, après quoi je marche à mon aise et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été assez poli, je le sais bien ; les complimens ne me coûteront rien : mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raison. Ou mon cœur est un fou, ou j'ai la plus grande raison quand je dis que les remords de *Cinna* viennent trop tard ; que son rôle serait attendrissant, admirable, si le discours d'*Auguste*, au second acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir *Cinna* persister avec *Maxime* dans son crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a ensuite ne paraissent point naturels, ils ne sont plus fondés, ils sont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant *Maxime ;* c'est un défaut capital que *Metastasio* a soigneusement évité dans sa Clémence de *Titus*. Il ne s'agit pas seulement

de louer *Corneille*, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux, et l'encensoir à la main. 1761.

Il est vrai que, dans l'examen de Polyeucte, je me suis armé quelquefois de vessie de cochon au lieu d'encensoir. Laissez faire, ne songez qu'au fond des choses; la forme sera toute autre. Ce n'est pas une petite besogne d'examiner trente-deux pièces de théâtre, et de faire un commentaire qui soit à la fois une grammaire et une poëtique. Ainsi donc, Messieurs, quand vous vous amuserez à parcourir mes esquisses, examinez-les comme s'il n'était pas question de *Corneille;* souvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue française dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas; c'est-là l'objet principal. On apprend notre langue à Moscou, à Copenhague, à Bude et à Lisbonne. On n'y fera point de tragédies françaises; mais il est essentiel qu'on n'y prenne point des solécismes pour des beautés: vous instruirez l'Europe, en vous amusant.

Vous serez, mon cher ami, colloqué pour deux; mais si le roi, les princes et les fermiers généraux qui ont souscrit, payent les *Cramer*, vous nous permettrez de présenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui ne sont ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris sur cela *in mea epistola ad Olivetum-Ciceronianum.* Adieu. Je suis absolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie.

Je suis harassé de fatigue; je bâtis, je commente, je suis malade, je vous embrasse de tout mon cœur.

1761.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

Je ne sais pas, mon cher et illustre maître, si mes lettres sont aussi plaisantes que vous le prétendez, mais je sais que tout ce qui se passe y fournit bien matière; et s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il est bon de rire un peu pour la santé, jamais saison n'a été si favorable pour se bien porter. Voici, par exemple, *Paul le Franc de Pompignan* (je ne sais si c'est *Paul* l'apôtre ou *Paul* le simple) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire par son *Eloge historique du duc de Bourgogne*. J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce, et qu'en la lisant vous aurez dit comme l'hermite de *la Fontaine :*

Voici de quoi, si tu sais quelque tour;
Il te le faut employer, frère Luce.

Je sais que la matière est un peu délicate, et qu'en donnant des croquignoles au vivant, il faut prendre garde d'égratigner le mort; mais *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire*. On prétend que *Pompignan* sollicite pour récompense, de son bel ouvrage, une place d'*historiographe des enfans de France;* je voudrais qu'on la lui donnât, avec la permission de commencer *dès le ventre de la mère*, et la défense d'*aller au-delà de sept ans*. Je ne sais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi; mais il est sûr que

... Si

. . . Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu, 1761.
Certes le *Franc* verrait beau jeu.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien *Martin Kahle* qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons là et *Martin Kahle* et *Pompignan*, et parlons de *Corneille*.

Nous avons relu vos Remarques sur Cinna, et vous avez dû recevoir la réponse de l'académie sur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je *vous parle net* comme le misanthrope, et sur la pièce et sur vos remarques? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et sans intérêt; que c'est une conversation en cinq actes, et en style tantôt sublime, tantôt bourgeois, tantôt suranné; que cette froideur est le grand défaut, selon moi, de presque toutes nos pièces de théâtre, et qu'à l'exception de quelques scènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, et du quatrième d'Héraclius, je ne vois rien (dans *Corneille* en particulier) de *cette terreur et de cette pitié* qui fait l'ame de la tragédie. Si je suis si difficile, prenez-vous-en à vos pièces qui m'ont accoutumé à chercher sur le théâtre tragique de l'intérêt, des situations et du mouvement. Si je suivais donc mon penchant, je dirais que presque toutes ces pièces sont meilleures à lire qu'à jouer; et cela est si vrai qu'il n'y a presque personne aux pièces de *Corneille*, et médiocrement à celles de *Racine;* mais ce n'est pas le tout d'avoir raison, il faut être poli; il faut donc de grands ménagemens,

1761. pour avertir les gens qu'ils s'ennuyent et qu'ils n'osent le dire.

A l'égard de vos raisonnemens et des nôtres sur les remords de *Cinna* qui, selon vous, viennent trop tard, et qui selon nous viennent assez tôt, ce sont-là, ce me semble, de ces questions sur lesquelles on peut dire le pour et le contre sans se convaincre réciproquement. Je voudrais donc, sans prétendre que vous ayez tort (car le diable m'emporte si j'en sais rien), je voudrais que vous ne fissiez aucune critique qui fût sujette à contradiction, et que vous vous bornassiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire; vous aurez encore assez de besogne. Croyez-moi, ne donnez point de prise sur vous aux sots et aux mal-intentionnés, et songez qu'un vivant qui critique un mort en possession de l'estime publique, doit avoir raison et demie pour parler, et se taire quand il n'a que raison. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les sottises d'*Homère;* ils avaient pourtant au moins raison et demie, ces pauvres diables-là; et le grand tort de *la Mothe* n'a pas été de critiquer l'*Iliade*, mais d'en faire une.

Réservez donc, mon cher maître, *les vessies de cochon au lieu d'encensoir* pour les *Pompignans* et consors; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaisir de faire rire et d'avoir raison. Il est vrai que, si la guerre continue, je crois que *Pompignan* même ne fera plus rire personne. Pour moi, je rirai le plus long-temps que je pourrai, et je vous aimerai plus long-temps encore. Adieu, mon cher philosophe.

LETTRE XCIII. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

A quoi penſez-vous, mon très-cher philoſophe, de ne vouloir que rire de l'hiſtoriographe *le Franc de Pompignan*? ne ſavez-vous pas qu'il compte être à la tête de l'éducation de M. le duc de *Berri*, avec ſon fou de frère? que ce ſont tous deux des perſécuteurs? que les gens de lettres n'auront jamais de plus cruels ennemis? Il me paraît qu'il eſt d'une conſéquence extrême de faire ſentir à la famille royale elle-même ce que c'eſt que ce malheureux. Il faut ſe mettre à genoux devant monſieur le dauphin, en feſſant ſon hiſtoriographe.

Voici ce qu'une bonne ame m'envoie de Montauban. Si vous étiez une bonne ame de Paris, cela vaudrait bien mieux; mais, meſſire *Bertrand*, vous vous ſervez de la patte de *Raton*.

Il eſt sûr que ce déteſtable ennemi de la littérature a calomnié tous les gens de lettres, quand il a eu l'honneur de parler à monſieur le dauphin. Son épître dédicatoire eſt pire que ſon diſcours à l'académie; ce ſont-là de ces coups qu'il faut parer. Il ne faut pas ſeulement le rendre ridicule, il faut qu'il ſoit odieux. Mettons-le hors d'état de nuire, en feſant voir combien il veut nuire.

Vraiment, vous avez mis le doigt deſſus en diſant que *Corneille* eſt froid, du moins Cinna n'eſt pas

1761. fort chaud; mais d'où vient en partie cette glace? de la note de l'académie. Elle me dit dans sa note (et c'est vous qui l'avez écrite) qu'*on s'intéresse à Auguste*. Eh! messieurs, c'est à *Cinna* qu'on s'intéresse dans le premier acte; car vous savez qu'on aime tous les conspirateurs. *Cinna* est conjuré, il est amant, il fait un tableau terrible des proscriptions, il rend *Auguste* exécrable; et puis, Messieurs, on s'intéresse, dites-vous, à *Auguste!* on change donc d'intérêt; il n'y en a donc point; et voilà ce qui fait que votre fille est muette. Proposez ce petit argument quand vous irez là; mais ce n'est pas assez de savoir la langue, il faut connaître le théâtre. Ah! mon cher philosophe, il n'est que trop vrai que notre théâtre est à la glace. Ah! si j'avais su ce que je sais, si on avait plutôt purgé le théâtre de petits maîtres, si j'étais jeune! mais tout vieux que je suis, je viens de faire un tour de force, une espièglerie de jeune homme. J'ai fait une tragédie en six jours; mais il y a tant de spectacle, tant de religion, tant de malheur, tant de *nature*, que j'ai peur que cela ne soit ridicule. L'œuvre des six jours est sujette à rencontrer des railleurs.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de France. Nous avons joué Mérope; mademoiselle *Corneille* a été applaudie; madame *Denis* a fait pleurer des anglaises. Les prêtres de Genève ont une faction horrible contre la comédie; je ferai tirer sur le premier prêtre socinien qui passera sur mon territoire.

Jean-Jacques est un jean.... qui écrit tous les quinze jours à ces prêtres pour les échauffer contre les spectacles. Il faut pendre les déserteurs qui combattent

contre leur patrie. Aimez-moi beaucoup, je vous en prie; car je vous aime, car je vous eſtime prodigieuſement; car tous les êtres penſans doivent être tendrement unis contre les êtres non penſans, contre les fanatiques et les hypocrites également perſécuteurs. 1761.

LETTRE XCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 d'octobre.

Je ſuis, mon cher et illuſtre maître, un peu inquiet de votre ſanté; il faut qu'elle ne ſoit pas ſi bonne que l'année paſſée. Il y a un an que vous vouliez, diſiez-vous, ne faire que rire de tout pour vous bien porter; aujourd'hui vous voulez vous fâcher, et c'eſt contre *Moïſe de Montauban!* Voilà un plaiſant objet pour vous échauffer la bile! eh, pardieu, laiſſez-le devenir hiſtoriographe, inſtituteur, correcteur, éberneur des enfans de France, et tout ce qu'il voudra; et ſoyez, vous, mais toujours en riant, l'hiſtoriographe de ſes ſottiſes, l'inſtituteur de votre nation, et le correcteur des fanatiques.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne ame de Montauban;* je l'ai lu avec plaiſir, et j'en ferai part aux *bonnes ames de Paris.* Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile, ſi la bonne ame de Montauban n'avait voulu que rire, et n'avait point voulu ſe fâcher. Vous voyez, mon cher philoſophe, combien j'ai profité

1761. de vos leçons; autrefois tout me donnait de l'humeur, depuis la comédie des *Philoſophes* juſqu'au mémoire de *Pompignan;* aujourd'hui je verrais *Moïſe de Montauban* premier miniſtre, et *Aaron* grand aumônier, que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui, à la vérité, ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes poſſibles; mais qui pourtant fait parfois des actes de juſtice. Qui aurait dit, par exemple, il y a dix ans, aux jéſuites, que ces bons pères, qui aiment tant à brûler les autres, verraient bientôt venir leur tour, et que ce ſerait le Portugal, c'eſt-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe, qui jetterait le premier jéſuite au feu? Ce qu'il y a de très-plaiſant, c'eſt que cette aventure commence à réconcilier les janſéniſtes avec l'inquiſition qu'ils haïſſaient juſqu'ici mortellement: *En vérité*, diſent-ils, cet *établiſſement a du bon; les affaires y ſont jugées avec beaucoup plus de maturité et de juſtice qu'on ne croit en France, et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que *Malagrida* ſe ſouvenait encore, dans l'oiſiveté de la priſon, de ſon ancien métier de jéſuite; qu'on l'a ſurpris quatre fois s'amuſant tout ſeul, pour donner, diſait-il, du ſoulagement à ſon corps. Notez qu'il a ſoixante et treize ans; cela ſerait en vérité fort beau à cet âge-là; mais je crois que les janſéniſtes n'en parlent que par envie.

Laiſſons brûler *Malagrida*, et venons à *Corneille* qui, ſelon vous et ſelon moi, n'eſt pas ſi *chaud*. Si c'eſt moi qui ai écrit qu'on *s'intéreſſe à Auguſte*, je n'ai écrit en cela que l'avis de l'académie, et point

du tout le mien ; je ne crois ni avec elle qu'on s'intéreſſe à *Auguſte*, ni avec vous qu'on s'intéreſſe à *Cinna ;* je crois qu'on ne s'intéreſſe à perſonne, qu'on ne ſe ſoucie pas plus d'*Auguſte*, d'*Emilie* et de *Cinna*, que de *Maxime* et d'*Euphorbe*, et que cet ouvrage eſt meilleur à lire qu'à voir jouer. Auſſi n'y va-t-il perſonne. 1761.

Oui, en vérité, mon cher maître, notre théâtre eſt à la glace. Il n'y a, dans la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action, ni dialogue. Donnez-nous vîte votre *Oeuvre des ſix jours*, mais ne faites pas comme DIEU, et ne vous repoſez pas le ſeptième. Ce n'eſt point un plat compliment que je prétends vous faire ; mais je ne vous dis que ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : vos pièces ſeules ont du mouvement et de l'intérêt ; et ce qui vaut bien cela, de la philoſophie, non pas de la philoſophie froide et *parlière*, mais de la philoſophie en action. Je ne vous demande plus d'échafaud ; je ſais et je reſpecte toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis *Malagrida* les échafauds aient leur mérite ; mais je vous demande de nous faire voir, ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de tragédies nous ne ſommes encore que des enfans bien élevés, et les autres peuples de vieux enfans. Votre réputation vous permet de riſquer tout ; vous êtes à cent lieues de l'envie ; oſez, et nous pleurerons, et nous frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie, voilà la nature : *Corneille* differte, *Racine* converſe, et vous nous remuerez.

A propos, vraiment, j'oubliais de vous remercier de la mention honorable que vous avez faite de

1761. moi dans votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, telle que vous l'avez envoyée au *Journal encyclopédique ;* car il eſt bon de vous dire que mon nom ni celui de *Duclos* ne ſe trouvent point dans l'imprimé de Paris, malgré ce que vous aviez recommandé à ce ſujet, comme je le ſais de ſcience certaine ; c'eſt votre ancien inſtituteur, *Joſephus Olivetus*, qui a fait, en tout bien et tout honneur, cette petite ſuppreſſion dont j'aurai le plaiſir de le remercier à la première occaſion favorable, mais toujours en riant, parce que *cela eſt bon pour la ſanté.*

Oui vraiment, les prêtres de Genève ſont comme des diables contre la comédie ; mais on dit auſſi que vous en êtes un peu la cauſe. Vous vous êtes un peu trop moqué de ces ſociniens honteux ; vous avez fait rire à leurs dépens ; et pour s'en venger, ils voudraient bien que vous ne fiſſiez pleurer perſonne. Il faut que les comédiens de l'égliſe et ceux du théâtre ſe ménagent réciproquement. A l'égard de *Rouſſeau*, j'avoue que c'eſt un *déſerteur qui combat contre ſa patrie ;* mais c'eſt un déſerteur qui n'eſt plus guère en état de ſervir, ni par conſéquent de faire du mal ; ſa veſſie le fait ſouffrir, et il s'en prend à qui il peut. Prions DIEU qu'il conſerve la nôtre.

On dit que les jéſuites font courir dans les maiſons trois mémoires manuſcrits pour leur juſtification. C'eſt beaucoup que *trois*, car je crois qu'ils auraient de la peine à en faire lire un ſeul, tant l'animoſité publique eſt grande. On dit qu'ils prouvent, dans un de ces mémoires, que le parlement a falſifié et tronqué les paſſages de leurs conſtitutions. Cela pourrait bien être, puiſqu'*Omer-Anitus*, dans ſon beau

réquisitoire, a bien falsifié et tronqué, d'après *Abraham Chaumeix*, les passages de l'*Encyclopédie*. Adieu, mon cher philosophe; faites des tragédies, moquez-vous de tout, et portez-vous bien. 1761.

LETTRE XCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de janvier.

Vous avez dû, mon cher et illustre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par M. *Damilaville*, le *Manuel des Inquisiteurs*, que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse et si à plaindre? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher* d'en frémir *et d'en rire*. L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était si bon de faire connaître, m'a prié de vous présenter son ouvrage de sa part, en vous assurant des sentimens qu'il vous a voués, et qui vous sont dus par tous les amateurs de la raison et des lettres. Cet auteur est le même abbé *Morellet*, ou *Morlet*, ou *Mords-les*, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquisition arragonoise, mais à la petite inquisition de France, pour avoir dit, dans une *Vision* meilleure que celle d'*Ezéchiel*, qu'une méchante femme, qu'il ne nommait pas, était *bien malade*. 1762.

1762. Admirez, mon cher philosophe, combien la raison gagne de terrain ; cet ennemi de la persécution, qui travaille si bien à la rendre ridicule, est un prêtre, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure*, où vous verrez entre autres que St *Ambroise* ou St *Augustin* (je ne sais plus lequel) compare les dimensions de l'arche à celles du corps de l'homme, et la petite porte de l'arche au trou du derrière ; c'est un beau passage qui vous a échappé dans votre chapitre sur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien, écrivez-moi, je vous prie, un mot d'honnêteté pour cet honnête ecclésiastique ; il le mérite par son zèle pour la bonne cause, et par son respect pour vous.

Je ne sais si je vous ai prié de remercier M. le chevalier de *Molmire* de ses *Etrennes aux sots*, et M. le rabbin *Akib* de son *sermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que si l'un s'avise encore de *prêcher*, et l'autre de donner des *étrennes*, ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos Remarques sur *Corneille*, et nous venons de finir Héraclius. Je prends la liberté de vous répéter à ce sujet ce que vous m'avez déjà permis de vous dire ; ne critiquez *Corneille* que lorsque vous aurez deux fois raison ; il a un nom très-respecté, il est mort ; voilà déjà une raison bien forte (je ne vous dis pas bien bonne) en sa faveur. Vous savez mieux que moi que, dans un genre tel que celui du théâtre, dont les règles renferment beaucoup d'arbitraire, on peut condamner et justifier presque tout ; et pour peu que *Corneille* soit justi-

fiable par des raisons telles quelles, dans les endroits où vous l'attaquez, vous êtes sûr d'avoir contre vous les pédans et les fots, qui déchireraient *Corneille* s'il n'était pas mort, et qui feront bien aises de vous déchirer parce que vous êtes vivant. Attendez-vous, par exemple, au mal qu'ils diront de Zulime. Je ne ferai pas chorus avec eux, car cette pièce m'a fait beaucoup de plaisir, au moins dans le rôle principal; j'y trouve la passion bien ressentie, bien exprimée et bien différente de cet amour de ruelle qui affadit notre théâtre. 1762.

Si par hasard vous connaissez l'auteur de l'Ecueil du sage, dites-lui aussi, je vous prie, que son ouvrage m'a fait plaisir, qu'il est surtout très-moral, et par cette raison digne de rester au théâtre; que le troisième et le quatrième acte sont excellens, qu'il y a dans les autres des scènes fort agréables, et des détails très-intéressans. J'y voudrais un autre cinquième acte: la pièce eût été meilleure en quatre, ou même en trois; mais voilà ce que fait la superstition des règles. Il me semble que les auteurs dramatiques font pour les règles comme les Français pour les impôts; ils y obéissent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien disciple? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles; vous écrit-il toujours? Je le crois aux abois, et c'est grand dommage; la philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la superstition et du fanatisme.

On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire général en France; on ajoute qu'ils

1762. en sont très-mécontens : leur principale raison pour se plaindre est que, si on leur donne ce vicaire, *ils ne feront plus rien;* c'est précisément ce qu'il faut qu'ils soient.

Je fais mon compliment, non à vous, mais au gouvernement, sur la pension qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous, l'Etat donnerait beaucoup moins, et encouragerait beaucoup plus.

Adieu, mon cher philosophe; portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois, et surtout moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de solide. Le vicaire général des jésuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement, il va y avoir en France un *vice-général* de plus: voilà de quoi vivent les Parisiens.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Si j'ai lu la belle jurisprudence de l'inquisition! et oui, mordieu, je l'ai lue, et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de *César* sur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre, puisqu'il y a encore du bois et du feu, et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces monstres dans leurs infames repaires. Mon cher frère, embrassez en mon nom le digne frère qui a fait cet ouvrage excellent; puisse-t-il être traduit en portugais et en castillan! Plus nous sommes attachés à la sainte religion de notre Sauveur *Jésus-Christ*,

plus nous devons abhorrer l'abominable usage qu'on fait tous les jours de sa divine loi. 1762.

Il est bien à souhaiter que vos frères et vous, donniez tous les mois quelque ouvrage édifiant qui achève d'établir le royaume du *Christ*, et de détruire les abus. Le trou du cu est quelque chose; je voudrais qu'on mît en sentinelle un jésuite à cette porte de l'arche.

On a imprimé en Hollande le testament de *Jean Meslier;* ce n'est qu'un très-petit extrait du testament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à DIEU d'avoir enseigné le christianisme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce testament de l'*antechrist*, puisque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle voie vous voulez qu'il vous parvienne; il est écrit avec une simplicité grossière qui, par malheur, ressemble à la candeur. Vraiment, il s'agit bien de Zulime et du Droit du seigneur ou de l'Ecueil du sage, que le philosophe *Crébillon* a mutilé et estropié, croyant qu'il égorgeait un de mes enfans! Jurez bien que cette petite bagatelle est d'un académicien de Dijon, et soyez sûr que vous direz la vérité; mais ces misères ne doivent pas vous occuper; il faut venir au secours de la sainte vérité qu'on attaque de toutes parts. Engagez vos frères à prêter continuellement leur plume et leur voix à la défense du dépôt sacré.

Vous m'avez envoyé un beau livre de musique (*),

(*) Elémens de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. *Rameau*, par M. d'*Alembert*.

1762. à moi qui fais à peine solfier; je l'ai vîte mis ès mains de notre nièce la *virtuose*.

Je suis le coq qui trouva une perle dans son fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiselle *Corneille* a une jolie voix; mais elle ne peut comprendre ce que c'est qu'un dièse.

Pour son oncle le rabâcheur et le déclamateur, le cardinal de *Bernis* dit que je suis trop bon et que je l'épargne trop.

J'ai fait très-sérieusement une très-grande perte dans l'impératrice de toutes les Russies.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 de février.

Mon cher et universel, vous avez le nez fin, et c'est pour cela que j'ai voulu que vous lussiez Olimpie; mais après avoir mandé à madame de *Fontaine* de vous donner cette corvée, je lui mandai de n'en rien faire, attendu que j'ai le nez fin aussi, et que je m'étais très-bien aperçu que *Cassandre* et *Olimpie* ne remuaient pas comme ils doivent remuer. J'avais, DIEU et le duc de *Villars* m'en sont témoins, j'avais broché en six jours cette besogne. Il n'appartient qu'au Dieu de *Moïse* de créer en six jours un monde. J'avais fait le chaos; j'ai débrouillé beaucoup, et voilà pourquoi je ne voulais plus que vous vissiez mon ours avant que je l'eusse léché. Toutes vos critiques me paraissent assez justes; ce n'est point peu

pour un auteur d'en convenir : il n'y en a qu'une qui me paraît mauvaise. Vous voulez qu'un homme qui est à la porte d'une église interrompe une cérémonie qu'on fait dans le sanctuaire, et à laquelle il n'a nul droit, nul prétexte de s'opposer. 1762.

On voit bien que vous n'allez jamais à la messe. Je suppose que vous vissiez *Fréron* et *Chaumeix*, &c. communier à Notre-Dame, iriez-vous leur donner des coups de bâton à l'autel ? n'attendriez-vous pas qu'ils allassent de l'église au b.....? Vous ne savez pas combien les cérémonies de l'Eglise sont respectables.

Il y a encore d'autres remarques sur lesquelles je pourrais disputer ; mais le grand point est d'intéresser, tout le reste vient ensuite. J'ai choisi ce sujet moins pour faire une tragédie, que pour faire un livre de notes à la fin de la pièce, notes sur les mystères, sur la conformité des expiations anciennes et des nôtres, sur les devoirs des prêtres, sur l'unité d'un Dieu prêchée dans tous les mystères, sur *Alexandre* et ses consors, sur le suicide, sur les bûchers où les femmes se jetaient dans la moitié de l'Asie ; cela m'a paru curieux et susceptible d'une hardiesse honnête : *Meslier* est curieux aussi. Il part un exemplaire pour vous ; le bon grain était étouffé dans l'ivraie de son in-folio. Un bon suisse a fait l'extrait très-fidellement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponse aux insolens fanatiques qui traitent les sages de libertins ! quelle réponse, misérables que vous êtes, que le testament d'un prêtre qui demande pardon à DIEU d'avoir été chrétien ! Le livre de *Mords-les* sur l'inquisition, me met toujours en fureur.

1762. Si j'étais *Candide*, un inquisiteur ne mourrait que de ma main.

Mademoiselle *Corneille* est bien élevée ; il faut remercier DIEU d'avoir arraché cette ame à l'horreur d'un couvent.

Je fais un peu de bien dans la mission que le ciel m'a confiée. O, mes frères ! travaillez sans relâche, semez le bon grain, profitez du temps pendant que nos ennemis s'égorgent. Madame *Denis* est très-contente de votre musique.

Quoi ! *Meslier* en mourant aura dit ce qu'il pense de *Jésus*, et je ne dirai pas la vérité sur vingt détestables pièces de *Pierre*, et sur les défauts sensibles des bonnes? Oh, pardieu, je parlerai ; le bon goût est préférable au préjugé. *Salvâ reverentiâ.*

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 29 de mars.

MON cher et grand philosophe, vous avez donc lu cet impertinent petit libelle d'un impertinent petit prêtre, qui était venu souvent aux Délices, et à qui nous avons daigné faire trop bonne chère. Le sot libelle de ce misérable était si méprisé, si inconnu à Genève, que je ne vous en avais point parlé. Je viens de lire, dans le *Journal encyclopédique*, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever son infamie. Vous voyez que les presbytériens ne valent

pas

pas mieux que les jésuites, et que ceux-ci ne sont pas plus dignes du carcan que les jansénistes. 1762.

Vous avez fait à la ville de Genève un honneur qu'elle ne méritait pas ; je ne me suis vengé qu'en amusant ses citoyens. On joua Cassandre ces jours passés sur mon théâtre de Ferney, non le Cassandre que vous avez vu croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau suivant votre goût. Les ministres n'ont osé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer génevois et génevoises pendant cinq actes, et je n'ai jamais vu une pièce si bien jouée ; et puis un souper pour deux cents spectateurs, et puis le bal : c'est ainsi que je me suis vengé.

On venait de pendre un de leurs prédicans à Toulouse, cela les rendait plus doux ; mais on vient de rouer un de leurs frères, accusé d'avoir pendu son fils, en haine de notre sainte religion pour laquelle ce bon père soupçonnait dans son fils un secret penchant. La ville de Toulouse, beaucoup plus sotte et plus fanatique que Genève, prit ce jeune pendu pour un martyr. On ne s'avisa pas d'examiner s'il s'était pendu lui-même, comme la chose est très-vraisemblable. On l'enterra pompeusement dans la cathédrale ; une partie du parlement assista pieds nuds à la cérémonie ; on invoqua le nouveau saint ; après quoi la chambre criminelle fit rouer le père à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement était d'autant plus chrétien, qu'il n'y avait aucune preuve contre le roué. Ce roué était un bon bourgeois, un bon père de famille, ayant cinq enfans en comptant le pendu ; il a pleuré son fils en mourant, il a protesté de son innocence sous les coups de

1762. barre, il a cité le parlement au jugement de DIEU. Tous nos cantons hérétiques jettent les hauts cris; tous disent que nous sommes une nation aussi barbare que frivole, qui fait rouer, et qui ne sait pas combattre; et qui passe de la Saint-Barthelemi à l'opéra comique. Nous devenons l'horreur et le mépris de l'Europe; j'en suis fâché, car nous étions faits pour être aimables.

Je vous promets de n'aller ni à Genève ni à Toulouse; on n'est bien que chez soi.

Pour l'amour de Dieu, rendez aussi exécrable que vous le pourrez le fanatisme qui a fait pendre un fils par son père, ou qui a fait rouer un innocent par huit conseillers du roi.

Mandez-moi, je vous prie, quel est le corps que vous méprisez le plus; je suis empêché à résoudre ce problème.

Interim, vous savez combien je vous aime, estime et révère.

LETTRE XCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mars.

UN mal-entendu a été cause, mon cher philosophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de *Jean Meslier*, que vous m'aviez adressé, il y a près d'un mois; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé : *Ci gît un fort honnête prêtre, curé de village,*

en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à DIEU *d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par-là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne font pas cent bêtes.* Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un suisse qui *entend fort bien le français*, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et serré, et je bénis l'auteur de l'extrait quel qu'il puisse être. 1762.

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un peu de temps, et je ne sais si tous ces livres seront nécessaires, et si le genre-humain n'aura pas assez d'esprit pour comprendre *par lui-même* que trois ne sont pas un, et que du pain n'est pas DIEU. Les ennemis de la raison font dans ce moment assez sotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanson :

Pour détruire tous ces gens-là,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Je ne sais ce que deviendra la religion de *Jésus*, mais sa *compagnie* est dans de mauvais draps. Ce que *Pascal*, *Nicole* et *Arnaud* n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques absurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait si peu au dehors ; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ses colonies, et chassé les jésuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec si peu de force apparente, produise d'aussi grands effets.

Il s'en faut beaucoup, j'en conviens, que les

1762. fanatiques d'un certain rang tiennent, entre les fanatiques de *Loyola* et les fanatiques de Saint-Médard, *la balance* auſſi égale qu'un certain philoſophe de vos amis; mais laiſſons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raiſon n'aura plus que les pandoures à combattre, elle en aura bon marché.

A propos de pandoures, ſavez-vous qu'ils ne laiſſent pas de faire encore quelques incurſions par-ci par-là ſur nos terres? Un curé de Saint-Herbland, de Rouen, nommé *le Roi* (ce n'eſt pas le roi des orateurs), qui prêche à Saint-Euſtache, vous a honoré, il y a environ quinze jours, d'une ſortie apoſtolique, dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec *Bayle*. N'oubliez pas cet honnête homme, à la première bonne digeſtion que vous aurez; ſon ſermon mérite qu'il ſoit recommandé au prône.

En voilà aſſez ſur les ſots et les ſottiſes. Tout cela ne ſerait rien, ſi nous n'avions pas perdu la Martinique, et ſi tout, juſqu'aux Ruſſes, ne ſe moquait pas de nous. Eh bien, que dites-vous de votre ancien diſciple? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous *Eliſabeth Petrowna*. Par ma foi, il avait beſoin de cette mort, et il en a bien promptement tiré parti. Je me ſouviens de ce que vous me diſiez, il y a ſix ans: *Il a plus d'eſprit qu'eux tous*. Dieu veuille que nous profitions de l'exemple ou du prétexte que les Ruſſes nous donnent pour nous débarraſſer de cette maudite alliance autrichienne, qui nous coûtera plus que l'Eſpagne n'a coûté à *Louis XIV*.

Laiſſons les rois s'égorger, ainſi que les parlemens et les jéſuites, et parlons un peu de votre tragédie.

Je suis charmé des corrections que vous y faites ; *il faut qu'Olimpie et Cassandre intéressent*, et c'est-là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait *Antigone* au premier acte, pendant la bénédiction nuptiale de *Cassandre* et d'*Olimpie*, je ne prétends point du tout qu'*Antigone* doive troubler cette bénédiction. Je suis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne, dans l'église, des coups de pied dans le cu à un prêtre qui fait ses fonctions ; mais, pour s'épargner cette incartade, quand on n'est pas sûr de soi, il faut faire comme vous, mon cher maître, il faut ne point aller à l'église : et pourquoi *Antigone* y reste-t-il pour y faire une si sotte figure? que ne se tient-il chez lui pendant ce temps-là? Il me paraît que sa présence et son silence le rendent, en cette occasion, un personnage de comédie. Tout cela soit dit, mon cher maître, sauf votre meilleur avis, comme de raison ; je suis aussi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions. 1762.

Où en est l'édition de *Corneille*? Il y a bien longtemps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu, soyez sur vos gardes ; ayez raison autant qu'il vous plaira, mais soyez poli ; c'est où vos ennemis vous attendent ; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitiez *Corneille ;* et quand vous n'y serez plus, il ne leur en coûtera rien pour dire que vous aviez raison : ne serez-vous pas bien avancé?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de *la Chalotais*. C'est, à mon avis, un terrible livre contre les jésuites, d'autant plus qu'il est fait avec modération. C'est le seul ouvrage philosophique qui ait été fait jusqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien

1762. que cet esprit de philosophie règne dans les parlemens. Vous savez, sans doute, ce que le parlement de Toulouse vient de faire, en condamnant à la corde un pauvre ministre dont tout le crime était d'avoir fait, au *désert*, des baptêmes et des mariages; et en fesant rouer vif un pauvre vieillard protestant de soixante et dix ans, accusé faussement d'avoir pendu son fils. Tous les inquisiteurs ne sont pas à Lisbonne.

Adieu, mon cher philosophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes possibles! encore s'il n'était que ridicule sans être atroce, il n'y aurait que demi-mal; les impertinences jésuitiques et médardiques, feraient les menus plaisirs de la philosophie; mais peut-on avoir le courage de rire, quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les sottises des prêtres et pour celles des rois? Tâchons, mon cher maître, de ne nous laisser égorger ni par personne ni pour personne. Je ne sais, mais cette année 1762 me paraît *grosse* de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de quoi parler, les fanatiques de quoi crier, et les philosophes de quoi réfléchir. Adieu; je suis charmé que mademoiselle *Corneille* croisse, comme *Jésus-Christ*, *en sagesse et en grâce* devant DIEU et devant les hommes.

LETTRE C. 1762.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

Oui, mon cher et illuſtre maître, j'ai lu ou plutôt parcouru, en bâillant, l'impertinente diatribe de ce petit ſocinien honteux, qui mériterait bien d'être catholique, et qui m'a fait l'honneur de m'aſſocier avec vous pour être l'objet de ſa plate ſatire. Il me ſerait bien aiſé de le couvrir de ridicules, mais c'eſt un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occaſion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaiſſance: ſes variations plaiſantes ſur la *révélation*, dont il a d'abord fait valoir la *néceſſité*, qu'il a bornée à de l'*utilité* dans une édition ſuivante, et qu'apparemment il aſſurera dans la troiſième être une choſe tout-à-fait *commode*, et, comme on dit, *bien gracieuſe;* ces ſottiſes et d'autres donneraient beau jeu à la plaiſanterie : mais l'auteur et le ſujet ſont trop plats pour qu'on ſoit tenté d'en plaiſanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites d'avoir fait trop d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raiſonnables; ce ſera, ſi vous voulez, une fable morale que je voulais faire ſervir d'inſtruction à nos prêtres fanatiques : mais ſi vos Génevois ſont offenſés du bien que j'ai dit d'eux, ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour auſſi ſots qu'ils veulent l'être. Nos jéſuites de

1762. Paris se défendent, à tort ou à droit, d'être des assassins, des voleurs, des fourbes, &c. et encore cela en vaut-il la peine. Vos jésuites presbytériens se défendent de toutes leurs forces d'avoir le sens commun; ils sont bien plus avancés que les nôtres.

Est-ce que les Génevois osent aller à vos comédies? on m'avait pourtant assuré que la séréniſſime ou obscuriſſime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui serait atteint et convaincu d'avoir assisté à cette œuvre du démon, ne pourrait jamais devenir *magistrat*. Vous n'avez que votre théâtre dans la tête, et vous ne vous souciez guère, à ce que je vois, que les Etats de ce monde soient bien gouvernés.

Quant à nous, malheureuse et drôle de nation, les Anglais nous font jouer la tragédie au dehors, et les jésuites la comédie au dedans. L'évacuation du collége de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi, ceci est très-sérieux, et les *classes* du parlement n'y vont pas de main morte. Ils croient servir la religion, mais ils servent la raison sans s'en douter; ce sont des exécuteurs de la haute justice, pour la philosophie, dont ils prennent les ordres sans le savoir; et les jésuites pourraient dire à St *Ignace: Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Ce qui me paraît singulier, c'est que la destruction de ces fantômes, qu'on croyait si redoutables, se fasse avec aussi peu de bruit. La prise du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la prise des biens des jésuites à nosseigneurs du parlement. On se contente, à l'ordinaire, d'en plaisanter. On dit que *Jésus-christ* est un pauvre capitaine

réformé, qui a perdu sa *compagnie*. Il n'y a pas jusqu'aux sulpiciens qui ne s'avisent aussi d'être plaisans. Le curé de Saint-Sulpice, qui n'est pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'ose demander pour son petit séminaire la maison du noviciat des jésuites, parce qu'il a peur des *revenans*. Quant au père de *la Tour*, il se croit pour le moins *Caton* et *Socrate: Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qu'il plaira à* DIEU, *je n'en serai pas moins l'être le plus vertueux qui existe*. Cela me fait souvenir de l'abbé de *Dangeau* qui disait, dans le temps de nos malheurs à Hochstet et à Ramillies: *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans*, en montrant son bureau, *trois mille verbes bien conjugués*. 1762.

Votre parlement de Toulouse, qui ne se presse pas de chasser les jésuites, comme il ne s'en pressa pas du temps de l'assassinat d'*Henri IV*, et qui en attendant fait rouer des innocens, ressemble, s'il est permis de rire en matière si triste, à ce capitaine suisse qui fesait enterrer les blessés pour morts, et qui s'écriait sur leurs plaintes: *Bon, bon, si on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort.*

Ecrasez l'inf..., me répétez-vous sans cesse: eh, mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même; elle y court plus vîte que vous ne pensez. Savez-vous ce que dit *Astruc*? *Ce ne sont point les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'Encyclopédie, mordieu, c'est l'Encyclopédie.* Il pourrait bien en être quelque chose, et ce marouste d'*Astruc* est comme *Pasquin, il parle quelquefois d'assez bon sens*. Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après

1762. avoir fait périr, cette année-ci, les jésuites de mort violente, la tolérance s'établir, les protestans rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien disciple qui doit offrir une si belle chandelle à DIEU, et dire un si beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de sa position actuelle ? je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar; assurément la chose en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma prose, en vous embrassant mille fois.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de juillet.

Le nom de *Zoïle* me pique, mon cher philosophe, il est très-injuste. Je vais au-delà des bornes quand je loue *Corneille*, et en deçà quand je le critique. Je crois d'ailleurs faire un ouvrage très-utile, et que la comparaison des pièces de *Shakespeare* et de *Calderon* avec *Corneille*, sur des sujets à peu-près semblables, est un grand éloge de *Pierre*, et un service à la littérature. Je ne me relâcherai en rien, parce que je suis sûr que j'ai raison : j'en suis sûr, parce que j'ai cinquante ans d'expérience, parce que je me connais au théâtre, parce que je consulte toujours

des gens qui s'y connaiſſent, et qui ſont entièrement de mon avis. Eſt-ce à vous à vouloir des ménagemens, et à conſeiller la faibleſſe? que m'importe que le préjugé crie, quand j'ai pour moi la raiſon? je ne ſonge qu'au vrai et à l'utile. La Bérénice de *Corneille* eſt déteſtable: je fais imprimer à côté celle de *Racine* avec des remarques. 1762.

Attila eſt au-deſſous des pièces de *Danchet*. Je m'en tiens au *holà* de *Boileau*. Je le loue de l'avoir dit, et je ne l'approuve pas de l'avoir imprimé, parce que cela n'en valait pas la peine. Mon cher philoſophe, prenez le parti de la vérité, et point de faibleſſe humaine.

Sans doute, il faut ſe réjouir que *Jean-Jacques* ait oſé dire ce que tous les honnêtes gens penſent, et ce qu'ils devraient dire tous les jours; mais ce miſérable n'en eſt que plus coupable d'avoir inſulté ſes amis, ſes bienfaiteurs. Sa conduite fait honte à la philoſophie. Ce petit monſtre n'écrivit contre vous et contre les ſpectacles que pour plaire aux prédicans de Genève; et voilà ces prédicans qui obtiennent qu'on brûle ſon livre, et qu'on décrète l'auteur de priſe de corps. Vous m'avouerez que le magot s'eſt conduit comme un fou. Il s'eſt borné à dire que les hommes ont pu nous tromper; et les fripons répandent toujours que DIEU a parlé par la bouche de ces hommes; et les ſots croiront les fripons. Il me paraît que le teſtament de *Jean Meſlier* fait un plus grand effet: tous ceux qui le liſent demeurent convaincus: cet homme diſcute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs diſent vrai: voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean Meſlier* doit

1762. convertir la terre. Pourquoi ſon évangile eſt-il en ſi peu de mains? Que vous êtes tièdes à Paris! vous laiſſez la lumière ſous le boiſſeau.

Je ne veux point croire que *Paliſſot* ait vingt mille livres de rente, mais il en a certainement trop; de pareils exemples découragent. Il m'a envoyé ſa comédie, elle eſt curieuſe par la préface et par les notes.

Je ſuis actuellement occupé d'une tragédie plus importante, d'un pendu, d'un roué, d'une famille ruinée et diſperſée, le tout pour la ſainte religion. Vous êtes, ſans doute, inſtruit de l'horrible aventure des *Calas*, à Toulouſe. Je vous conjure de crier et de faire crier. Voyez-vous madame *du Deffant* et madame de *Luxembourg*? pouvez-vous les animer? Adieu, mon grand philoſophe.

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 31 de juillet.

COMMENT avez-vous pu imaginer, mon cher et illuſtre maître, que j'aye eu intention de vous comparer à *Zoïle*? je ne ſuis ni injuſte ni ſot à ce point-là; j'ai ſeulement cru devoir vous repréſenter que vos ennemis, qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et auſſi peu méritées, ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification, pour peu que vous laiſſiez ſubſiſter dans vos Remarques

sur *Corneille* ce ton sévère qui se montre surtout dans celles sur Rodogune, et qui a paru blesser quelques-uns de nos confrères. Il pourrait nuire même à vos critiques les plus justes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup, en mon particulier, que je trouve Rodogune une bonne pièce, soit pour le fond, soit pour le style; mais si j'avais des coups de bâton à lui donner, ce serait comme *Alcidas* à *Sganarelle*, dans le Mariage forcé, avec de grandes protestations de respect et de désespoir d'y être obligé. *On me fait haïr*, dit *Montagne*, *les choses les plus évidentes, quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui adoucissent la témérité de nos propositions : il me semble, par aventure, il pourrait être*, &c. 1762.

Vous trouvez si mauvais, dans votre critique de Polyeucte, qu'il aille briser à grands coups les autels et les idoles; ne faites donc pas comme lui; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole, qu'il croyait d'or pur, est farcie d'alliage; vous ferez pour lors très-utile, sans vous nuire à vous-même. Les adoucissemens que je vous propose sont d'ailleurs d'autant plus nécessaires qu'en matière de pièces de théâtre (vous le savez mieux que moi), l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui sera trouvée excellente dans une pièce médiocre, trouvera des contradicteurs dans une pièce consacrée (à tort ou à droit) par l'estime publique. Et que ne justifie-t-on pas quand on le veut? combien y a-t-il dans *Homère* d'absurdités qui ne sont encore des absurdités que pour très-peu de gens? Je suis convaincu que la plupart des pièces de *Corneille* n'auraient aujourd'hui

1762. qu'un médiocre succès ; qu'elles sont froides, boursouflées, peu théâtrales et mal écrites ; mais je me garderai bien de le dire, et encore moins de l'imprimer, à moins que je ne veuille être banni à perpétuité du royaume, comme les prêtres de paroisse qui refusent les sacremens aux jansénistes. Le public est un animal à longues oreilles qui se rassasie de chardons, qui s'en dégoûte peu à peu, mais qui brait quand on veut les lui ôter de force ; ses opinions moutonnières, et le respect qu'il veut qu'on leur porte, me paraissent dire aux auteurs : *Il se peut faire que je ne sois qu'un sot, mais je ne veux pas qu'on me le dise.*

Voyez un peu ce pauvre diable de *Jean-Jacques ;* le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux, les prêtres, les rois et les auteurs. On dit qu'il est actuellement dans les Etats du roi de Prusse, près de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y restât ; car le roi de Prusse, tout roi de Prusse qu'il est, n'est pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin ; et les vénérables pasteurs de ce pays-là n'entendent point raillerie sur l'affaire de la religion : c'est une vieille ..... pour laquelle ils ont d'autant plus d'égards qu'ils s'en soucient moins.

On dit que son livre cause de la rumeur parmi le peuple à Genève ; que ce peuple trouve la religion de *Jean-Jacques* meilleure que celle qu'on lui prêche, et qu'il le dit assez haut pour embarrasser ses dignes pasteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le ministre *Vernet* trouve à la révélation, est pourtant bien agréable. Il serait fâcheux d'être obligé de renoncer ainsi aux commodités de ce monde. On prétend que *Rousseau* fait actuellement trois partis dans la sérénissime

république : les miniſtres pour l'auteur et contre le livre, le conſeil pour le livre et contre l'auteur, et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez, ſans doute, un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur; et j'avoue que ce parti-là peut avoir auſſi ſes raiſons; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut, ſurtout à Paris, car *Jean-Jacques* y eſt un peu le roi des halles. 1762.

Vous nous reprochez de la tiédeur; mais je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots eſt très-rafraîchiſſante. Vous voudriez que nous fiſſions imprimer le *Teſtament de Jean Meſlier*, et que nous en diſtribuaſſions quatre ou cinq mille exemplaires; le fanatiſme infame, puiſqu'*infame* y a, n'y perdrait rien ou peu de choſe, et nous ſerions traités de fous par ceux-mêmes que nous aurions convertis. Le genre-humain n'eſt aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le ſoleil ſe montrait tout-à-coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux; l'excès de lumière ne ſerait bon qu'à les aveugler ſans reſſource. Ce que vous ſavez doit être attaqué comme *Pierre Corneille*, avec ménagement.

Ce qui n'en mérite point, c'eſt le parlement de Toulouſe, ſi en effet, comme il y a toute apparence, les *Calas* ſont innocens. Il eſt très-important que tout le public ſoit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné aſſez d'exemplaires des *pièces juſtificatives*: à peine les connaît-on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écou-

1762. teront; jéſuites, janſéniſtes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereuſe. Enfin le ſix du mois prochain, nous ſerons délivrés de la canaille jéſuitique; mais la raiſon en ſera-t-elle mieux, et l'*inf*... plus mal?

Madame *du Deffant* me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, ſi elle ne vous importune point de ſes lettres, c'eſt par attention pour vous et par reſpect pour votre temps; qu'elle a pris beaucoup de part au rétabliſſement de votre ſanté; qu'elle eſt toujours de la bonne doctrine, et *n'encenſe point les faux dieux;* c'eſt ce qu'elle m'a expreſſément recommandé de vous dire.

Adieu, mon cher et grand philoſophe; portez-vous bien, moquez-vous de la ſottiſe des hommes; j'en fais autant que vous, mais je n'ai pas la ſottiſe de m'en moquer trop haut ni trop fort; il ne faut point faire ſon tourment de ce qui ne doit ſervir qu'aux menus plaiſirs.

LETTRE CIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de ſeptembre.

L'ACADEMIE m'a chargé, mon cher confrère, en l'abſence de M. *Duclos*, de vous remercier de la traduction que vous lui avez envoyée du Jules-Céſar de *Shakeſpeare*. Elle l'a lue avec plaiſir, et elle penſe que vous avez très-bien fait de relever, par ce parallèle, le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à vous

vous pour la fidélité de la traduction, n'ayant pas eu d'ailleurs l'original sous les yeux. Elle est étonnée qu'une nation qui n'est pas barbare puisse applaudir à des rapsodies si grossières ; et rien ne lui paraît plus propre, comme vous l'avez très-bien pensé, à assurer la gloire de *Corneille*. 1762.

Après m'être acquitté des ordres de l'académie, voici maintenant pour mon compte. Quelque absurde que me paraisse la pièce de *Shakespeare*, quelque grossiers que soient réellement les personnages, quelque fidélité que je pense que vous ayez mise dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original soit aussi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes ;* il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*, ou peut-être *worthy gentlemen*, expression qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui est attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous savez d'ailleurs mieux que moi que *gentleman* en anglais ne signifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'assassinat de *César*, *l'ambition vient de payer ses dettes :* cela est ridicule en français, et je ne doute point que cela ne soit fidellement traduit ; mais cette façon de parler est-elle ridicule en anglais ? je m'en rapporte à vous pour le savoir. Si je disais de quelqu'un qui est mort : *Il a payé ses dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement ; cependant la phrase latine correspondante, *naturæ solvit debitum*, n'aurait rien de répréhensible. Vous sentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous proposer mes

1762. doutes; je sais très-médiocrement l'anglais; je n'ai point l'original sous les yeux; la présomption est pour vous à tous égards; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi: mais comme l'anglais et le français sont deux langues vivantes, et dans lesquelles, par conséquent, on connaît parfaitement ce qui est bas ou noble, propre ou impropre, sérieux ou familier, il est très-important que dans votre traduction vous ayez conservé par-tout le caractère de l'original dans chaque phrase, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expressions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu aussi dans l'imprimé la fin des notes sur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuscrites. Vous pouvez tout dire, et vous ferez même très-bien; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie française, le jour de la Saint-Louis, un morceau sur la poësie, et principalement sur l'ode: les partisans de *Rousseau* (qui n'en a plus guère) ne seront pas trop contens de moi, car j'ai osé dire que ce poëte pensait peu, et que chez lui la partie du sentiment est nulle. Comme rien n'est plus vrai, les clameurs que cette décision pourra exciter ne m'inquiètent guère, d'autant que *Rousseau* n'a pas encore, comme *Corneille*, les honneurs de l'apothéose. J'ai trouvé occasion, dans le même écrit, de vous rendre la justice que vous méritez, à l'occasion de l'usage de la philosophie dans la poësie, genre de mérite rare et précieux que vous seul avez eu parmi nous.

Qu'eſt-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une ſatire ſous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? Quoique je penſe abſolument comme l'auteur de cette brochure ſur le mérite de *Crébillon*, je ſuis très-fâché qu'on ait choiſi le moment de ſa mort pour jeter des pierres ſur ſon cadavre; il fallait le laiſſer pourrir de lui-même, et cela n'eût pas été long. 1762.

Les amis de *Rouſſeau* (non plus de *Rouſſeau* le poëte, mais de *Rouſſeau* de Genève) répandent ici que vous le perſécutez, que vous l'avez fait chaſſer de Berne, et que vous travaillez à le faire chaſſer de Neuchâtel. Je ſuis perſuadé qu'il n'en eſt rien, et que, malgré les torts que *Rouſſeau* peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraſer à terre. Je me ſouviens d'un beau vers de Sémiramis:

La pitié dont la voix,
Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes lois.

Souvenez-vous d'ailleurs que ſi *Rouſſeau* eſt perſécuté, c'eſt pour avoir jeté des pierres, et d'aſſez bonnes pierres, à cet infame fanatiſme que vous voudriez voir écraſé, et qui fait le refrain de toutes vos lettres, comme la *deſtruction de Carthage* était le refrain de tous les diſcours de *Caton* au ſénat. *Rouſſeau* reſſemble à cet homme des *Fables* d'*Eſope*, qui donnait des ſoufflets aux paſſans, et à qui on conſeilla, pour ſon malheur, d'aller ſouffleter auſſi un ſot accrédité qui ſe trouva ſur ſon chemin, et qui lui fit payer les ſoufflets pour lui et pour les autres paſſans. Mais il ne faut pas que la philoſophie, tout inſultée qu'elle eſt par lui, puiſſe être accuſée d'avoir contribué ou

1762. même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient de faire contre lui un grand diable de mandement, qui donnera envie de lire sa *Profession de foi* à ceux qui ne la connaissaient pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité; cela s'appelle sortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de *prêcher : c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux.* Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événement. A peine en a-t-on parlé deux jours, et ces jésuites si orgueilleux périssent comme des capucins, sans faire de sensation.

Savez-vous que frère *Berthier* a pensé être instituteur des enfans de France? heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu; voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hommes! si on le fesait balayeur de la bibliothéque du roi, je le trouverais mieux placé.

Que dites-vous de la révolution de Russie, et de votre ancien disciple dont vous vous obstinez à ne me point parler? Vous avez toujours cru qu'il périrait; il s'en tirera pourtant, si je ne me trompe, grâce à son activité et à son courage. Je me flatte qu'après la paix qu'on nous fait espérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous me négligez un peu; je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin à loin, et je trouve cela très-mauvais.

1762.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, par Genève, 15 de septembre.

MON très-aimable et très-grand philosophe, je suis emmitouflé. Je vise à être sourd et aveugle. Si je n'étais qu'aveugle, je reviendrais voir madame *du Deffant;* mais étant sourd il n'y a pas moyen.

Je vous prie de dire à l'académie que je la régalerai incessamment de l'Héraclius de *Calderon*, qui pourra réjouir autant que le César de *Shakespeare*. Soyez très-persuadé que j'ai traduit *Gilles Shakespeare*, selon l'esprit et selon la lettre. *L'ambition qui paye ses dettes* est tout aussi familier en anglais qu'en français, et le *dimitte nobis debita nostra* n'en est pas plus noble pour être dans le *Pater*.

On a bien de la peine avec les *Calas;* on n'a été instruit que petit à petit, et ce n'est qu'avec des difficultés extrêmes qu'on a fait venir les enfans à Genève, l'un après l'autre, et la mère à Paris. Les mémoires ont été faits successivement, à mesure qu'on a été instruit. Ces mémoires ne sont faits que pour préparer les esprits, pour acquérir des protecteurs, et pour avoir le plaisir de rendre un parlement et des pénitens blancs, exécrables et ridicules.

Comment peut-on imaginer que j'aye persécuté *Jean-Jacques*? voilà une étrange idée; cela est absurde. Je me suis moqué de son *Emile*, qui est assurément

1762. un plat personnage : son livre m'a ennuyé ; mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en marroquin ; en vérité, ai-je le nez tourné à la persécution ? croit-on que j'aye un grand crédit auprès des prêtres de Berne ? Je vous assure que la prêtraille de Genève aurait fait retomber sur moi, si elle avait pu, la petite correction qu'on a faite à *Jean-Jacques*, et que j'aurais pu dire, *jam proximus ardet Eucalegon*, si je n'avais pas des terres en France, avec un peu de protection. Quelques cuistres de calvinistes ont été fort ébahis et fort scandalisés que l'illustre république me permît d'avoir une maison dans son territoire, dans le temps qu'on brûle et qu'on décrète de prise de corps *Jean-Jacques* le citoyen ; mais comme je suis fort insolent, j'en impose un peu, et cela contient les sots. Il y a d'ailleurs plus de *Jean Meslier* et de *Sermon des cinquante*, dans l'enceinte de nos montagnes, qu'il n'y en a à Paris. Ma mission va bien, et la moisson est assez abondante. Tâchez de votre côté d'éclairer la jeunesse autant que vous le pourrez.

J'ai envoyé à frère *Damilaville* un long détail d'une bêtise imprimée dans les journaux d'Angleterre ; c'est une lettre qu'on prétend que je vous ai écrite : vous auriez un bien plat correspondant, si je vous avais en effet écrit de ce style.

Le factum de l'archevêque de Paris contre *Jean-Jacques* me paraît plus plat que l'éducation d'*Emile ;* mais il n'approche pas de certains réquisitoires Je suis très-sûr qu'on a proposé *Berthier* pour la place de maître *Editue*. Il faut avouer qu'il y a certaines familles où l'on élève bien les enfans ; mais, Dieu merci, nous n'avons eu qu'une fausse alarme.

Je vous parle rarement de *Luc*, parce que je ne penſe plus à lui : cependant, s'il était capable de vivre tranquille et en philoſophe, et de mettre à écraſer l'*inf*... la centième partie de ce qui lui en a coûté pour faire égorger du monde, je ſens que je pourrais lui pardonner. 1762.

Vous avez vu, ſans doute, la belle lettre que *Jean-Jacques* a écrite à ſon paſteur, pour être reçu à la ſainte Table : je l'ai envoyée à frere *Damilaville*. Vous voyez bien que ce pauvre homme eſt fou : pour peu qu'il eût eu un reſte de ſens commun, il ſerait venu au château de Tourney que je lui offrais ; c'eſt une terre entièrement libre. Il y eût bravé également et les prêtres ariens, et tous les fanatiques ; mais ſon orgueil ne lui a pas permis d'accepter les bienfaits d'un homme qu'il avait outragé.

Criez par-tout, je vous en prie, pour les *Calas* et contre le fanatiſme, car c'eſt-là l'*infame* qui a fait leur malheur. Vous devriez bien venir un jour à Ferney avec quelque bon cacouac. Je voudrais vous embraſſer avant que de mourir, cela me ferait grand plaiſir.

1762.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de septembre.

Ce que vous me mandez de votre santé, mon cher et illustre maître, m'inquiète et m'afflige. Votre conversation et la lecture de vos ouvrages m'ont tant fait remercier DIEU de n'être ni sourd ni aveugle, que je le trouverais bien injuste, s'il vous punissait par deux sens que vous avez rendus si précieux à tous ceux qui savent penser. J'espère que vous conserverez vos yeux en les ménageant, et c'est de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles, je n'y sais point d'autre remède que d'entendre le moins de sottises que vous pourrez; par malheur ce remède n'est pas d'une observation facile.

J'ai annoncé à l'académie l'Héraclius de *Calderon;* et je ne doute point qu'elle ne le lise avec plaisir, comme elle a lu l'arlequinade de *Gilles Shakespeare*. Ce que je vous marquais sur votre traduction n'était qu'un doute; et je suis convaincu, puisque vous m'en assurez, que vous avez conservé dans cette traduction le génie des deux langues; personne n'est plus à portée de cela que vous.

Grâces à vous, j'espère que les *Calas* viendront à bout de prouver leur innocence; mais savez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs mémoires? c'est qu'il n'est pas possible d'imaginer, je ne dis pas que des magistrats, mais que des hommes qui ne

marchent pas à quatre pattes, aient condamné sur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il est absolument nécessaire (et je le leur ai dit) qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection, en demandant que les pièces du procès soient mises sous les yeux du public. Cela est d'autant plus important qu'il y a ici des émissaires du parlement de Toulouse, qui répandent que *Calas* le père a été justement condamné, que toute la ville de Toulouse en est convaincue, et que c'est par commisération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient aussi. La justification est bien ridicule, puisque de façon ou d'autre il s'ensuivrait que les juges auraient prévariqué; mais n'importe, il y a des sots qui se payent de pareilles raisons, et ces sots-là en entraînent d'autres, et de sots en sots l'innocence et la vérité restent opprimées. 1762.

Je ne suis pas plus édifié que vous de la *Profession de foi* de *Jean-Jacques*, d'autant que je ne crois pas cette momerie fort nécessaire pour dîner et souper tranquillement, et dormir de même, dans les Etats de votre ancien disciple, où *Jean-Jacques* s'est réfugié après avoir dit assez de mal du maître. Je plains le malheur que sa bile et ses persécuteurs lui causent; mais s'il a besoin pour être heureux d'*approcher de la sainte Table*, et d'appeler *sainte*, comme il le fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au reste, je ne suis surpris ni que vous lui ayez offert un asile, ni qu'il l'ait refusé; il eût été trop inconséquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de son pays*, car c'est ainsi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a

1762. travaillé sans le vouloir, et beaucoup mieux qu'il ne pensait, pour la *vigne du Seigneur*, et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne sais ce que c'est que cette bêtise qu'on a imprimée, sous votre nom et sous le mien, dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir, je suis prêt à donner tous les désaveux que vous jugerez nécessaires.

Frère *Berthier* avait envie, à ce qu'il disait, d'aller à la trape, et il a fini par vouloir être à Versailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-sept ou dix-huit *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les *classes* du parlement les appellent; ils se sont réfugiés là; jamais il n'y en a tant eu, et ils ont dit, en quittant Paris, à frère *Berthier*, comme *Strabon* au paysan son pourvoyeur:

Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

On dit qu'il se mêlera de l'éducation sans avoir de titre; il se contentera d'être *appelé* sans être *élu*.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous? que les jésuites commençaient à vous faire pitié, et que vous feriez presque tenté d'écrire en leur faveur, s'il était possible de rendre intéressans des gens que vous avez rendus si ridicules. Croyez-moi, point de faiblesse humaine; laissez la canaille janséniste nous défaire tranquillement de la canaille jésuitique, et n'empêchez point ces araignées de se dévorer les unes les autres.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philosophie de voir votre ancien disciple remonté sur sa bête. Il m'a envoyé, il y a un mois, trois

pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le siége de Schweidnitz ; ce serait trop d'avoir à la fois la maison d'Autriche et la géométrie sur les bras. 1762.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; conservez votre santé, vos yeux, vos oreilles, votre gaieté, et surtout votre amitié pour moi. Mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à frère *Thiriot*. S'il plaît aux rois de faire la paix, je ne désespère pas d'avoir encore le plaisir de vous embrasser.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de septembre.

Avez-vous répondu, mon cher philosophe, à M. de *Schouvalof* (*)? Vous voilà entre *Frédéric* et *Catherine*. Voyez de laquelle de ces deux planètes vous voulez grêler sur le persil d'*Omer*? Vous resterez en France; mais il est bon de faire connaître que, si la superstition et la sottise contristent la face de votre beau pays, les Vandales et les Scythes se disputent l'honneur de venger les *Socrates* des *Anitus*.

Ces misérables doivent être bien humiliés, et moi bien joyeux. Voulez-vous m'adresser votre réponse à M. de *Schouvalof*, et la donner à notre frère *Damilaville*?

(*) M. le comte de *Schouvalof* avait proposé à M. d'*Alembert* de la part de l'impératrice de Russie, d'être l'instituteur du grand duc son fils.

1762.

LETTRE CVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 d'octobre.

Oui, mon cher et illuſtre maître, j'ai reçu l'invitation de M. de *Schouvalof*, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, et quitta les Romains;
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme;
Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela eſt bien honnête à moi, que je n'en ai pas trop de ſujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remercîmens; *il n'y a pas de quoi*. Je mettrais bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, ſi jamais nous la finiſſons :

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.

Vous mettriez peut-être *ces ſots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raiſon.

L'air doux qu'on reſpire en France me fait ſupporter l'air du fanatiſme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du phyſique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peſte, prendre les précautions raiſonnables, et enſuite aller ſon chemin, et s'abandonner à la Providence, ſi Providence y a. Voilà, mon cher et grand philoſophe,

mes dispositions; je ne désire, même dans mon propre pays, ni places ni honneurs; jugez si j'en irai chercher à huit cents lieues; mais je suis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire servir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la superstition et de la sottise; il faut que toute l'Europe sache que la vérité persécutée par les bourgeois de Paris, trouve un asile chez des souverains qui auraient dû l'y venir chercher; et que la lumière, chassée par le vent du midi, est prête à se réfugier dans le nord de l'Europe, pour venir ensuite refluer de là contre ses persécuteurs, soit en les éclairant, soit en les écrasant. 1762.

Avouez pourtant, mon cher philosophe, malgré vos plaintes continuelles, que vous ne devez pas être trop mécontent de votre mission; vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les trônes. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle, la reine de Suède a continué, *Catherine* les imite tous deux, et fera peut-être mieux encore; quelques autres, à ce qu'on dit, *branlent au manche*, et je rirais bien de voir *le chapelet se défiler* de mon vivant.

Il n'y a point ici de sottises nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adressée à *Jean-Jacques* sur son *Emile;* je ne l'ai point encore lue; j'entends dire qu'elle est gaie et de bon goût, à l'exception de la réfutation du savoyard, qui est plate et ennuyeuse. Si la czarine avait proposé à *Jean-Jacques* l'éducation de son fils, j'imagine que sa première question aurait été: *Madame, quel métier voulez-vous que je lui fasse apprendre?* Il y a aussi une grosse et longue réfutation de *Rousseau*

1762. par quelque prêtre de paroiſſe ; on pourrait l'intituler : *Réfutation du vicaire ſavoyard, par un décrotteur.*

Un homme d'eſprit, qui par malheur a beſoin d'être théologien ou de le contrefaire, vient de donner en deux gros volumes in-12 un *Dictionnaire des héréſies*, qui mérite d'être parcouru ; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponſes de l'autre, et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas ſon compte avec la *bonne foi*. Par ma foi, c'eſt un terrible livre, à mon avis, contre l'*inf*... que vous haïſſez tant. Ce que l'auteur dit entre autres choſes pour expliquer la tranſſubſtantiation (voilà un cruel mot à concevoir et à prononcer) eſt tout-à-fait comique ; il prétend qu'au moyen d'une *viteſſe infinie* un corps peut être en pluſieurs lieux à la fois, et que moyennant un million de fois plus d'agilité qu'un lévrier, le corps de *Jéſus-Chriſt* peut ſe trouver à la fois dans les pains de Paris et dans ceux de Goa.

Avouez que tous les matins ce pauvre corps-là ne ſait à qui entendre, et qu'il doit avoir beſoin de repos l'après midi. Pauvre eſpèce humaine ! je ſerais tenté de dire à l'auteur :

C'eſt trop peu ſi c'eſt raillerie ;
C'en eſt trop ſi c'eſt tout de bon.

Adieu, mon très-cher et très-illuſtre maître. Comment vont les oreilles et les yeux ?

LETTRE CVIII. 1762.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 17 d'octobre.

MON cher confrère, mon cher et vrai philosophe, je vous ai envoyé la traduction de cette infame lettre anglaise insérée dans les papiers de Londres, du mois de juin. C'est la même que M. le duc de *Choiseul* a eu la bonté de me faire parvenir. Si je vous avais écrit une pareille lettre, il faudrait me pendre à la porte des petites maisons : et il serait très-triste pour vous d'être en correspondance avec un mal-honnête homme si insensé.

Après y avoir bien rêvé, je crois que vous n'avez autre chose à faire qu'à m'envoyer, sous l'enveloppe de M. le duc de *Choiseul*, la lettre que je vous écrivis au mois de mai ou d'avril, sur laquelle on a mis cette abominable broderie. Je crois que c'était un billet en petit papier, que ce billet était ouvert, et que je l'avais adressé chez M. d'*Argental*, ou chez M. *Damilaville*, ou chez M. *Thiriot*. Je me souviens que je vous instruisais de l'affaire des *Calas*, et que je vous disais très-librement mon avis sur les huit juges de Toulouse qui, malgré les remontrances de cinq autres, ont fait un service solennel à un jeune protestant comme à un martyr, et ont roué un père innocent comme un parricide. J'ai pu vous dire ce que je pensais de ces juges, ainsi que quinze avocats de Paris et un avocat du conseil l'ont dit et imprimé

1762. dans leurs mémoires. J'ai pris, comme je le devais, le parti d'un vieillard que je connaissais, et dont les enfans sont chez moi. J'ai pu vous parler avec peu de respect pour les juges, comme je leur parlerais à eux-mêmes : mais il me paraît essentiel que M. de *Choiseul* voye si le roi et les ministres sont mêlés si indignement et si mal à propos dans ma lettre, et si j'ai écrit les bêtises, les absurdités et les horreurs qu'on a si charitablement ajoutées à mon billet. Cherchez-le, je vous en conjure ; vous devez à vous et à moi la preuve de la vérité que je demande : c'est la seule manière de confondre une telle imposture, et il est bon que le ministère voye combien on calomnie les gens de lettres. Il y a soixante ans que j'y suis accoutumé, mais je n'y suis pas encore entièrement fait. Tâchez, encore une fois, de retrouver mon billet ; envoyez, je vous en supplie, l'original de ma main à M. le duc de *Choiseul*, et à moi copie. S'il y a quelque chose de trop fort dans ce billet, je veux bien en porter la peine : je n'ai point d'ailleurs fait serment de fidélité aux juges de Toulouse ; je l'ai fait au roi ; je me crois un de ses plus fidelles sujets, et je pense que quiconque a écrit ce qui se trouve dans la lettre anglaise mérite une punition exemplaire.

Pour une cour de judicature, c'est autre chose : je ne lui dois rien que des épices quand j'ai des procès. En un mot, je vous supplie de chercher ce billet, et de l'envoyer à M. le duc de *Choiseul*, à mes risques, périls et fortunes.

Il y a un *Méhégan*, place Sainte-Geneviève, anglais ou irlandais d'origine, travaillant au *Journal encyclopédique* ;

encyclopédique; on dit qu'il y eſt maltraité, et qu'il doit connaître ſes ennemis. Je le récompenſerai bien, 1762.
s'il en vient à bout. Joignez-vous à moi, je vous en ſupplie; vous en voyez l'importance.

Je ne vous écris pas de ma main; je ſuis malade, j'ai peur d'être aſſez ſot pour être malade de chagrin; mais que mes ennemis ne le ſachent pas.

LETTRE CIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 26 d'octobre.

Je crois, mon cher et illuſtre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraiſſez déſirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite, le 29 de mars, et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de *Choiſeul;* vous êtes à portée de le lui faire parvenir, ſi vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'eſt rien revenu de ſa part ſur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai ſuppoſé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite; je me ſuis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi ſi légérement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir auſſi peu de lumières que de goût, et ſe connaître auſſi mal en ſtyle qu'en hommes, pour vous croire capable d'écrire une auſſi plate et auſſi indigne lettre,

1762. et moi de la faire courir, de quelque part que je l'eusse reçue; pour imaginer que vous donniez des éloges à un aussi mauvais poëme que celui du *Balai*, que vous vous déchaîniez indignement contre la Majesté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le respect qui lui est dû, et que vous vouliez manquer grossièrement et bêtement à des ministres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous est trop facile, mon cher et illustre maître, de confondre la calomnie, pour être aussi affecté que vous me le paraissez de l'impression qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme *Horace*, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de personne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire.

Nous sommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécille et impudent faussaire ait conservé quelques phrases de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produisant l'original, de mettre l'imposture à découvert. Il est certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé *Trublet*. On les vendait manuscrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuileries où il avait acheté la sienne. De vous dire comment ces copies ont couru, c'est ce que j'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai donné ni laissé prendre à personne; mais d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à cela, puisqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous

met à portée de vous justifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité messieurs de Toulouse comme le méritent des pénitens blancs, je n'imagine pas que Versailles puisse vous en faire un crime; la canaille fanatique, tant jésuitique que convulsionnaire, est ici-bas pour le menu plaisir des sages; il faut s'en amuser comme des chiens qui se battent. 1762.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'au fabricateur de la lettre en question: on pourrait savoir de l'auteur du Journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'est l'ouvrage de quelque maraud de français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation française odieuses à toute l'Europe. Je lui abandonne l'une de tout mon cœur, et même une grande partie de l'autre, comme qui dirait la faction janséniste et jésuitique, aussi méprisables l'une que l'autre; mais je respecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir prouvé aux dépens de ma fortune. La Prusse et la Russie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un faussaire obscur, sans esprit et sans pudeur.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, si une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuser le travail et le changement de saison que la bêtise et l'imposture. Je me garderai vraiment bien de convenir qu'une pareille cause ait pu altérer votre santé; ce serait bien le cas de dire:

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

1762. Adieu; le ciel vous tienne en paix et en joie! Quand aurons-nous *Corneille*, la suite du czar, Olimpie, &c. &c. Voilà ce qui mérite de vous occuper, et non pas des atrocités absurdes.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, premier de novembre.

Mon très-digne philosophe, n'est-ce pas *Mécène* qui disait, *non omnibus dormio?* et moi chétif je vous dis, *non omnibus ægroto*. J'étais du moins fort aise que M. le duc de *Choiseul* sût à quel point il m'avait chagriné: il avait pu me soupçonner d'être ingrat. Je lui ai les plus grandes obligations; c'est à lui seul que je dois les priviléges de ma terre. Toutes les grâces que je lui ai demandées pour mes amis, il me les a accordées sur le champ; je suis d'ailleurs attaché depuis vingt ans à M. le comte de *Choiseul*. Il faudrait que je fusse un monstre pour parler mal du ministère dans de telles circonstances. Vous avez parfaitement senti combien cette infame accusation retombait sur vous. On voulait nous faire regarder, nous et nos amis, comme de mauvais citoyens, et rendre notre correspondance criminelle; cette abominable manœuvre a dû m'être infiniment sensible. Mon cœur en a été d'autant plus pénétré que, dans le temps même que M. le duc de *Choiseul* me faisait des reproches, il daignait accorder, à ma recommandation, le grade de lieutenant colonel à un de mes

amis : c'était *Auguſte* qui comblait *Cinna* de faveurs. J'en ai le cœur percé, et je ne lui pardonne pas encore de nous avoir pris pour des conjurés. Je ne conçois pas comment il a pu imaginer un moment que cette infame et ſotte lettre fût de moi. Je lui ai envoyé la véritable avec votre petit billet. Il verra à qui il a affaire, et que nous ſommes dignes de ſon eſtime et de ſes bontés. 1762.

Je perſiſte à croire que le parlement de Toulouſe doit réparation à la famille des *Calas*, qu'*Omer* doit faire amende honorable à la philoſophie, et que ce n'eſt pas aſſez d'abolir les jéſuites, quand on a tant d'autres moines.

Nous ſommes au dixième tome de *Corneille* le ſublime et le rabâcheur. Sa nièce joue la comédie très-joliment, et me fait plus de plaiſir que ſon oncle. Nous avons à Ferney des ſpectacles toutes les ſemaines, et en vérité d'excellens acteurs. Il y a beaucoup à travailler à Olimpie; l'ouvrage des ſix jours était fait pour que l'auteur ſe repentît. Il m'a fallu mettre un an à polir ce qu'une ſemaine avait ébauché. Les difficultés ont été grandes; nous verrons ſi j'en ferai venu à bout. Au bout du compte, il eſt aſſez plaiſant de faire les pièces, le théâtre, les acteurs, les ſpectateurs. Les déſerts du pays de Gex ſont fort étonnés. La ſuperſtition commence à y être fort bafouée. Rendez-lui toujours le petit ſervice de la montrer dans tout ſon ridicule et dans ſa laideur. Le curé d'Etrepigni fait de merveilleux effets en Allemagne. J'ai lu le *Dictionnaire des héréſies;* je connais quelque choſe d'un peu plus fort. Dieu nous aidera.

Adieu; je vous embraſſe tendrement.

1762.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 17 de novembre.

Vous auriez eu très-grand tort, mon cher et illuſtre maître, de faire une ſatire contre un miniſtre à qui vous avez, dites-vous, de ſi grandes obligations; vous auriez même eu tort de l'outrager, quand vous euſſiez été intéreſſé dans la comédie des *Philoſophes*, dont il a procuré et favoriſé la repréſentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que ſoi. D'ailleurs, c'eſt peine perdue que l'éloge ou la ſatire d'un homme en place, parce que toutes ſes actions étant, pour ainſi dire, au ſoleil, il n'y a perſonne qui ne ſache par ſoi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juſte, et ſait bien mettre à leur place les auteurs ou les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi, qui par bonheur ou par malheur (comme il vous plaira) n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui, et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal, j'ai pris pour deviſe à leur égard ce beau paſſage de *Tacite*: *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, et ſine odio dicendus eſt.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût ſoupçonné d'être le bureau d'adreſſe des ſatires qu'on s'aviſe de faire contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me

plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, si j'en étais perſécuté, que par une conduite qui fît rougir les perſécuteurs. Mais de quoi je ſuis bien étonné, c'eſt qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapſodie où il n'y a ni goût, ni ſtyle, ni fineſſe, et où on a même eu l'eſprit de défigurer le peu qu'on a conſervé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de *Choiſeul* doit voir à préſent que nous ſommes dignes de ſon *eſtime*; à l'égard de ſes *bontés*, je vous en ſouhaite la continuation. Vous devriez l'engager, puiſqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouſe. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter ſon mémoire; ce ſpectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas ſe plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'eſt à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'eſt tout ce que je puis faire: mais s'ils ſont innocens, comme j'en ſuis perſuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouſe à leur réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire: *Dans quel pays ſommes-nous!* 1762.

Pour la philoſophie, je ne crois pas qu'*Omer* et *Paliſſot* lui faſſent réparation ſitôt; mais, en attendant, on fait juſtice de ſes ennemis. Cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jéſuites retirés à Verſailles; ce ſont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypſe*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et ſe propoſe, dit-on, dès qu'il ſera rentré, d'enfumer le terrier où ſe ſont accroupis ces renards, ou plutôt ces vieux lapins, car ils ne ſont plus guère renards. L'abbé de *Chauvelin* ſera dans cette chaſſe le baſſet à jambes torſes.

1762. Eh bien, que dites-vous de la paix? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien disciple s'en tire? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince *Clément;* ce sera une maison crossée et mitrée. A propos de ceux qui la crossent, avez-vous des nouvelles de la czarine? On a mis, dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire; les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal à propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie: je crois bien être cher à quelques français qui me le font aussi; mais, *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être.

Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le *Corneille*. N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime;* et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire: vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blesserez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez; je ne doute point, sur ce que vous m'en dites, de la bonté de vos acteurs; je crois pourtant que vous aimeriez bien autant *Clairon* et *Préville*, si vous les aviez. On vient de m'apporter le billet d'enterrement du pauvre *Sarrazin*, que vous m'avez entendu si bien contrefaire. Vous pourriez me dire comme *Phèdre:*

Seigneur, il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.

A l'égard du fanatisme, si les dégoûts qu'on lui donne continuent, il ne sera pas nécessaire de lui arracher le masque, il tombera de lui-même; en tout cas, je crois trop dangereux de l'arracher, mais très-bien fait de le décoller peu à peu. *Plus fait douceur que violence.* 1762.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; portez-vous bien, moquez-vous de tout, et même des méchancetés qu'on veut vous faire, et aimez-moi comme je vous aime. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je serai bien content de voir Olimpie régénérée, je crois qu'elle en avait besoin : il n'y a que *Candide* au monde qui puisse trouver *que tout soit bien* dans l'ouvrage des six jours. J'ai bien entendu parler de ce *Dictionnaire des héréſies* dont vous ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie de le voir; la mine est précieuse et abondante.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de novembre.

Mon cher confrère, mon grand philosophe, vous ne me paraissez pas trop compter sur l'amitié des grands; n'avez-vous jamais éprouvé que les petits n'aiment guère mieux? Pour moi, qui ai le bonheur d'être petit, je vous avertis que je vous aime de tout mon cœur. A l'égard du duc de *Choiseul*, convenez que je lui ai une très-grande obligation, puisque je

1762. lui dois d'être libre chez moi, et de ne pas dépendre d'un intendant. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un intendant de province. Le frère d'*Omer* me manda un jour qu'il n'était en place que pour faire du mal; aussi voulut-il m'en faire, et j'eus les franchises de ma terre malgré lui. C'est à M. le duc de *Choiseul* que je dois tout cela. S'il a eu le malheur de croire, sur une lecture rapide, que j'avais écrit une sotte lettre, il a bien réparé son erreur; il a noblement avoué son tort : autrefois les ministres ne fesaient jamais de tels aveux.

Pour *Luc*, quoique je doive être fâché contre lui, je vous avoue qu'en qualité d'être pensant et de français, je suis fort aise qu'une très-dévote maison n'ait pas englouti l'Allemagne, et que les jésuites ne confessent pas à Berlin. La superstition est bien puissante vers le Danube. Vous me dites qu'elle perd son crédit vers la Seine, je le souhaite; mais songez qu'il y a trois cents mille hommes gagés pour soutenir ce colosse affreux, c'est-à-dire, plus de combattans pour la superstition que la France n'a de soldats. Tout ce que peuvent faire les honnêtes gens, c'est de gémir entre eux, quand cette superstition est persécutante, et de rire quand elle n'est qu'absurde; d'éclairer le plus d'esprits bien nés qu'on peut, et de former insensiblement, dans l'esprit des hommes destinés aux places, une barrière contre ce fléau abominable. Ils doivent savoir que, sans les disputes sur la transsubstantiation et sur la bulle, *Henri III*, *Henri IV* et *Louis XV* n'auraient pas été assassinés. C'est un bon arbre, disent les scélérats dévots, qui a produit de mauvais fruits; mais, puisqu'il en a tant produit,

ne mérite-t-il pas qu'on le jette au feu? Chauffez-vous-en donc, tant que vous pourrez, vous et vos amis. 1762.

Courage, mes frères; prêchez avec force, et écrivez avec adresse, DIEU vous bénira.

Protégez, mon frère, tant que vous pourrez, la veuve *Calas;* c'est une huguenotte imbécille, mais son mari a été la victime des pénitens blancs. Il importe au genre-humain que les fanatiques de Toulouse soient confondus. Un autre fanatique de *Patouillet*, aidé de *Caveirac*, a écrit deux volumes contre l'*Histoire générale :* tant mieux, si on lit leur livre, cela fera naître des éclaircissemens. J'avais levé un coin du voile dans la première édition, je le déchire un peu dans la seconde. Vous y trouverez de quoi vous édifier. En attendant, j'enverrai à l'académie l'Héraclius de *Calderon :* il fera connaître le génie espagnol. En vérité, ils sont dignes d'avoir chez eux l'inquisition. Que faites-vous à présent? travaillez-vous en géométrie, en histoire, en littérature?

1763.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 12 de janvier.

Il eſt vrai, mon cher et illuſtre maître, que je n'aime *les grands* que quand ils le ſont comme vous, c'eſt-à-dire, par eux-mêmes, et qu'on peut vraiment ſe tenir pour honoré de leur amitié et de leur eſtime; pour les autres, je les ſalue de loin, je les reſpecte comme je dois, et je les eſtime comme je peux. Je ne dis pas cependant que, ſi j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendans, je ne fuſſe très-reconnaiſſant envers le miniſtre qui me délivrerait de l'intendant, et qui affranchirait mes terres;

Mais pour moi, Dieu merci, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

dit *Deſpréaux*. J'ajoute, et je ne dis ni bien ni mal des gens en place, pourvu que je conſerve la mienne, qui eſt trop petite pour incommoder perſonne, et pour faire envie aux intendans.

S'il eſt vrai que le duc de *Choiſeul* ait protégé la comédie des *Philoſophes*, et qu'en même temps il rende à la philoſophie (peut-être ſans le vouloir) le bon ſervice de la délivrer des jéſuites, la philoſophie pourra dire de lui ce que *Corneille* diſait du cardinal de *Richelieu :*

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien. 1763.

Au surplus, si vous voulez savoir mon tarif, je trouve qu'un philosophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un ministre qu'un intendant, un intendant qu'un conseiller, un conseiller qu'un jésuite, et un jésuite qu'un janséniste; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris ensemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Versailles de juger enfin, à force de discernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre insolente et absurde : il est vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les sottises qui se font; *c'est la philosophie*, comme *Crispin* dit, *c'est votre léthargie*. Savez-vous que c'est à la philosophie que ces messieurs imputent nos disgrâces? Il est vrai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Prusse ne sont pas philosophes.

A propos de ce roi de Prusse, le voilà pourtant qui surnage; et je pense bien comme vous, en qualité de français et d'être pensant, que c'est un grand bonheur pour la France et pour la philosophie. Ces Autrichiens sont des capucins insolens qui nous haïssent et nous méprisent, et que je voudrais voir anéantis avec la superstition qu'ils protégent : je parle, comme vous, de la superstition, et non pas de la religion chrétienne, que j'honore comme les sociniens honteux de Genève honorent son divin fondateur. Voilà encore le socinien *Vernet* qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et contre moi; il ne m'a pas été possible de les achever : cela est d'un style et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on

1763. pas pourtant donner sur les oreilles à ce prestolet? mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au sujet de son catéchisme; et puis il faudrait avoir du temps de reste pour lire toutes ces rapsodies, et pour en écrire d'autres sur celle-là, et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique, intitulée *la Renommée littéraire*, où on dit que vous êtes assez maltraité? que de chenilles qui rongent la littérature! Par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une saison. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai pas eu le temps ni le courage de lire, est un certain *le Brun* à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remercîment sur une mauvaise ode qu'il vous avait adressée. Je me souviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finissait par *les lauriers touffus :* une femme avec qui je lisais cette ode trouva l'épithète singulière : *Je la trouve comme vous*, lui dis-je; *je ne crois pourtant pas que ce soit une faute d'impression.* Les lauriers de M. *le Brun* se contentent de rimer à touffus, mais ne le font pas.

Laissons là toutes ces vilenies, et dites-moi où vous en êtes de *Corneille*, du czar et d'Olimpie. A propos, on dit que vous serez obligé de changer le titre de cette dernière pièce, à cause de l'équivoque, *ô l'impie !* et puis dites que nous ne sommes pas plaisans.

Il paraît que l'affaire des *Calas* prend une tournure assez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Toulouse que

les absous sont coupables, mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi, je suis persuadé, comme vous, que cette malheureuse famille a été la victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un conseiller au parlement disait, il y a quelques jours, à un des avocats de la veuve *Calas*, que sa requête ne serait point admise, parce qu'il y avait en France plus de magistrats que de *Calas*? Voilà où en sont ces *pères de la patrie*. 1763.

En attendant que vous répondiez à *Caveirac* qui n'en vaut pas la peine, le châtelet vient de décréter ce *Caveirac* de prise de corps, pour avoir fait l'*Appel à la raison* en faveur des jésuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raison; mais la raison fait pour eux comme la mort:

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et les laisse crier.

On dit que frère *Grifet* pourrait bien se trouver impliqué dans l'affaire de *Caveirac*, qui très-sagement a pris la fuite. Notez que ledit *Caveirac* est l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que son nom; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jésuites*. Au surplus, pourvu qu'il soit pendu, n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour quelques mauvais propos; cela affriande ces messieurs, et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu, mon cher et illustre maître.

Nous n'avons point encore reçu à l'académie l'Héraclius de *Calderon*; je le crois sans peine digne d'être placé à côté du César de *Shakespeare*. A propos

1763. de *Calderon* et de *Shakeſpeare*, que dites-vous du mauſolée qu'on fait élever à *Crébillon*? Je crois que vous pouvez être tranquille; ce mauſolée-là ſera bien ſon tombeau, et ne ſera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le miniſtère élève aux lettres; il me ſemble qu'on aurait pu commencer plutôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philoſophe; je ſuis actuellement abſorbé dans la géométrie; on m'a reproché que je n'en feſais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an paſſé, et j'en vais encore donner deux. *Damilaville* m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans l'*Hiſtoire générale*; vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement; vous avez pourtant toute raiſon, mais ces meſſieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

Mon cher philoſophe, ſi vous faites de la géométrie pour votre plaiſir, vous faites bien; s'il s'agit de vérités utiles, encore mieux; mais s'il ne s'agit que de difficultés ſurmontées, je vous plains un peu de prendre tant de peine. J'aimerais bien mieux, pour ma ſatisfaction, que vous donnaſſiez de nouveaux mémoires de littérature, qui amuſent et qui inſtruiſent tout le monde; mais l'eſprit ſouffle où il veut.

Dès

Dès qu'il ne fera plus si froid, j'enverrai à monsieur le secrétaire l'Héraclius espagnol, et j'espère qu'il vous fera rire. 1763.

Nous ne connaissons point du tout ici les deux lettres de ce pauvre *Vernet*. Vous savez que le père du cardinal *Mazarin* étant mort à Rome, on mit dans la Gazette de Rome : *Nous apprenons de Paris que le seigneur Pierre Mazarin, père du cardinal, est mort ici;* de même nous apprenons de Paris qu'il y a à Genève un nommé *Vernet* qui a écrit deux lettres.

La philosophie a fait de si merveilleux progrès, depuis cinq ou six ans, dans ce pays-ci, qu'on ignore parfaitement tout ce que font ces cuistres-là. Cette philosophie n'a pourtant pas empêché qu'on ait incendié le livre de *Jean-Jacques;* mais ça été une affaire de parti dans la petitissime république. *Jean-Jacques* fait des lacets dans son village avec les montagnards; il faut espérer qu'il ne se servira pas de ces lacets pour se pendre. C'est un étrange original, et il est triste qu'il y ait de pareils fous parmi les philosophes. Les jésuites ne sont pas encore détruits; ils sont conservés en Alsace; ils prêchent à Dijon, à Grenoble, à Besançon; il y en a onze à Versailles, et un autre qui me dit la messe.

Je suis vraiment très-édifié du discours sage et mesuré de votre conseiller au parlement, qui s'adresse à l'avocat des *Calas* pour lui dire qu'ils n'obtiendront point justice, parce qu'ils plaident contre *messieurs*, et qu'il y a plus de *messieurs* que de roués. Je crois pourtant que nous avons affaire à des juges intègres qui ont une autre jurisprudence.

O l'impie! n'est pas juste, car rien n'est plus pie

1763. que cette pièce ; et j'ai grand'peur qu'elle ne ſoit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes, le jour de la fête de l'abbeſſe.

Comment donc, ce *le Brun, ſous les lauriers touffus*, me pique de ſes épines ! lui qui m'a fait une ſi belle ode pour m'engager à prendre la nièce à *Pierre !* On ne ſait plus à qui ſe fier dans le monde.

Il eſt difficile de plaindre l'abbé *Caveirac*, quoique perſécuté. Cet aumônier de la Saint-Barthelemi eſt, dit-on, un des plus grands fripons du royaume, et employé par pluſieurs évêques pour ſoutenir la bonne cauſe.

Pour l'autre prêtre qu'on a pendu pour avoir parlé, il me ſemble qu'il a l'honneur d'être unique en ſon genre ; c'eſt, je crois, le premier, depuis la fondation de la monarchie, qu'on ſe ſoit aviſé d'étrangler pour avoir dit ſon mot ; mais auſſi on prétend qu'à ſouper, chez les mathurins, il s'était un peu lâché ſur l'abbé de *Chauvelin ;* cela rend le cas plus grave ; et il eſt bon que *meſſieurs* apprennent aux gens à parler.

Depuis quelque temps, les folies de Paris ne ſont pas trop gaies ; il n'y a que l'opéra comique qui ſoutienne l'honneur de la nation. Nos laquais pourtant le ſoutiennent ici, car ils ont donné un bal avec un feu d'artifice, en l'honneur de la paix, avec les laquais anglais. Un ſcélérat de génevois a dit qu'il n'y avait que les laquais qui puſſent ſe réjouir de cette paix ; il ſe trompe, tous les honnêtes gens s'en réjouiſſent. J'eſpère que l'auguſte maiſon d'Autriche fera auſſi la ſienne, et que les révérends frères jéſuites de Prague et de Vienne ne ſeront pas deſpotiques dans le ſaint empire romain.

Mon cher philosophe, je dicte, parce que je perds les yeux au milieu des neiges. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous serai attaché tant que je végéterai et que je souffrirai sur notre globule terraqué. 1763.

N. B. On a lu le *Sermon des cinquante* publiquement, pendant la messe de minuit, dans une province de ce royaume, à plus de cent lieues de Genève; la raison va grand train.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

Mon cher et illustre confrère, il semble que si quelques pédans ont attaqué en France la philosophie, ils ne s'en sont pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puissances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Russie vous venge bien : elle ressemble à la lettre que *Philippe* écrivit à *Aristote* le jour de la naissance d'*Alexandre*.

Je me souviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Moscou à un académicien de Paris. Je suis du temps de la création, et voilà quatre femmes de suite qui ont perfectionné en Russie ce qu'un grand-homme y avait commencé. Votre galanterie française doit quelques complimens au sexe féminin sur cette singularité dont l'histoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de *Catherine !* Ni

1763. Ste *Catherine* de Sienne, ni Ste *Catherine* de Bologne, ni Ste *Catherine* d'Alexandrie, n'en auraient jamais écrit de pareilles. Si les princeſſes ſe mettent ainſi à cultiver leur eſprit, la loi ſalique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands exemples et les grandes leçons nous viennent du Nord. Les *Newton*, les *Locke*, les *Guſtave*, les *Pierre le grand* et gens de cette eſpèce ne furent point élevés à Rome dans le collége de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours derniers une groſſe apologie des jéſuites, pleine d'*ithos* et de *pathos*. On y fait le dénombrement des grands génies qui illuſtrent notre ſiècle; ils ſont tous jéſuites; c'eſt, dit l'auteur, un *Peruſſeau*, un *Neuville*, un *Grifet*, un *Chapelain*, un *Bodauri*, un *Buffier*, un *Desbillons*, un *Caſtel*, un *la Borde*, un *Briet*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Huth*, et enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je ſuis aſſez comme M. *Chicaneau*, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère *Berthier* que je croyais mort ſur le chemin de Verſailles; mais enfin je ſuis ravi que la France ait encore tant de grands-hommes.

On dit auſſi que l'on compte parmi ces ſublimes génies un M. *le Roi* prédicateur de Saint-Euſtache, qui prêche contre les philoſophes avec l'éloquence du révérend père *Garaſſe*. (*)

A vous parler ſérieuſement, je trouve que, ſi quelque choſe fait honneur à notre ſiècle, ce ſont les trois factums de MM. *Mariette*, *Elie de Beaumont* et

(*) Jéſuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, en ſtyle burleſque, contre les incrédules.

Loyſeau, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. 1763.

Employer ainſi ſon temps, ſa peine, ſon éloquence, ſon crédit; et loin de recevoir aucun ſalaire, procurer des ſecours à des opprimés: c'eſt-là ce qui eſt véritablement grand, et ce qui reſſemble plus au temps des *Cicéron* et des *Hortenſius*, qu'à celui de *Brict*, de *Huth* et de frère *Berthier*. Je m'embarraſſe fort peu du jugement qu'on rendra; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de différens pays, qui penſent de même et compoſent, ſans le ſavoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit du corps.

Je ne ſais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de *Crébillon*. Je ne connais ni cet examen ni ces injures; j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. *Pierre le grand* et le grand *Corneille* m'occupent aſſez: j'en ſuis malheureuſement à Pertharite, et je marie ſa nièce pour me conſoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle eſt couſine germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît pour ſes parens ni *Grimoald* ni *Unulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition ſoit achevée. Beaucoup de grands ſeigneurs ont ſouſcrit très-généreuſement; les graveurs diſent que leurs noms ne ſont pas des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'Héraclius eſpagnol que j'ai traduit de *Calderon*, et qui eſt imprimé avec l'Héraclius français. Vous jugerez quel eſt l'original de

1763. *Calderon* ou de *Corneille ;* vous pâmerez de rire. Cependant vous verrez qu'il y a, de temps en temps, dans le *Calderon* de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez aussi bientôt une certaine Histoire générale. Le genre-humain y est peint cette fois des trois quarts ; il ne l'était que de profil aux autres éditions. Quoique je sois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connaître.

Adieu, mon illustre philosophe ; je suis obligé de dicter, je deviens aveugle comme *la Mothe;* quand l'abbé *Trublet* le saura, il trouvera mes vers meilleurs.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 février.

Je commence à croire, mon cher et illustre maître, que le fanatisme pourrait bien avoir le même sort que l'Empire romain, d'être détruit par les Tartares. Les souverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées ; et *Fontenelle* eût dit à *Catherine* qu'elle est destinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi, de la manière dont les choses sont arrangées dans ce meilleur des mondes possibles; au Midi, la philosophie persécutée, vilipendée sur le théâtre ; au fond du Nord, une princesse qui la protége et qui la cultive :

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé,
Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que *Catherine* d'Alexandrie, qui confondit, *comme vous ſavez*, les philoſophes avec tant de ſuccès, ne voye de fort mauvais œil, l'accueil que leur fait *Catherine* de Ruſſie, et ne ſe récuſe pour ſa patronne. Il faut eſpérer que la cour de Pétersbourg ſera plus fidelle au traité qu'elle fait avec la philoſophie, qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de *Bernis*. Il eſt vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes, et que la philoſophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne ſais pourtant ſi juſqu'ici elle doit ſe réjouir ou s'affliger, tant ſes ſuccès ſont équivoques, du moins ſur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philoſophie ne peut ſe réſoudre à quitter ces bords, malgré les dégoûts qu'elle y éprouve, et le peu de proſélytes qu'elle y fait. Les philoſophes ſont comme la femme du Médecin malgré lui, qui veut que ſon mari la batte. Il eſt vrai que, pour ſe dédommager, ils viennent de faire donner aux jéſuites quelques coups de bâton, et qu'ils ſe flattent même d'être au moment d'en faire maiſon nette; il faudra voir ce que cela produira. 1763.

Je n'ai point lu l'apologie des jéſuites dont vous me parlez; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut eſpérer que le collége de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter, par-deſſus le marché, ce prédicateur *le Roi*, qui vraiſemblablement n'eſt pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans ſon quartier, a eu le bonheur de parvenir juſqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. *le Roi*

1763. prêche à Paris. Je voudrais que les avocats de la famille infortunée des *Calas* eussent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique ; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur désintéressement font un véritable honneur à notre siècle ; tant de vertu me fait désirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiselle *Corneille*, si elle n'avait pour dot que les souscriptions des gens de Versailles. Tout le mercure est infecté d'épitaphes de *Crébillon*, qui sont ignorées comme ses vers ; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaissance, à condition qu'elle ne servirait de longtemps : *Il fut l'auteur de la Henriade...., &c. &c. et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épitaphe-là, on peut se passer d'un mausolée fait par *le Moine*, et même d'être loué après sa mort dans le mercure ; mais en attendant les petits cousins que vous allez donner à Cinna, puissiez-vous, mon cher maître, donner encore longtemps des frères à Tancrède ! J'attends l'Héraclius de *Calderon*, mais je suis bien plus curieux de l'Histoire générale. Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre-humain tout-à-fait de face ; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits ; je crains même qu'il ne se trouve trop hideux étant montré de trois quarts, et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau, et de crier au feu contre le peintre qui heureusement se trouvera à cent lieues des *Omer* et des *Berthier*. Adieu, mon cher et illustre philosophe ; conservez bien vos yeux, sans quoi les fanatiques diraient que vous ressemblez à *Tirésie* que les dieux aveuglèrent pour

avoir révélé leur secret aux hommes. Vivez, voyez et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres, pour le progrès de la raison, et pour le bien de l'humanité ; et souvenez-vous quelquefois qu'il y a sur les bords de la Seine un homme qui vous aime, vous honore et vous admire, et qui vous eût conservé les mêmes sentimens sur les bords de la Sprée et sur ceux de la Neva. 1763.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

Mon cher et grand philosophe, je suis aveugle quand il neige, et je commence à voir quand la terre a pris sa robe verte. Vous me demandez ce que je fais ; je vois et je voudrais bien vous voir : comptez que c'est un très-grand plaisir d'avoir les yeux crevés pendant quatre mois, cela rend les huit autres délicieux. Je souhaite que madame *du Deffant* puisse avoir mon secret. Quand je serai aveugle tout-à-fait, je lui écrirai régulièrement ; mais je ne suis pas encore digne d'elle.

J'ai lu la *Poëtique* dont vous me parlez : on voit que c'est un philosophe-poëte qui a fait cela. Si vous ne le faites pas *intrare in nostro digno corpore* à la première occasion, en vérité, Messieurs, vous aurez grand tort. Il faut qu'il entre, et qu'ensuite *Diderot* entre, et si *Jean-Jacques* avait été sage, *Jean-Jacques* aurait entré ou serait entré ; mais c'est

1763. le plus grand petit fou qui ſoit au monde. Il y a des choſes charmantes dans ſa lettre à *Chriſtophe :* il lui prouve que le tout eſt plus petit que la partie chez les papiſtes. Il prétend qu'il eſt très-vraiſemblable que *Chriſt*, en inſtituant la divine Euchariſtie, mangea de ſon pain béni, et qu'alors il eſt viſible qu'il mit ſa tête dans ſa bouche ; mais nous répondrons à cela que la tête dans le pain n'était pas plus groſſe qu'une tête d'épingle. Au reſte, *Jean-Jacques* parle un peu trop de lui dans ſa lettre ; il aſſure que tous les Etats policés lui doivent une ſtatue ; il jure qu'il eſt chrétien, et donne à notre ſainte religion tous les ridicules imaginables. Il y a un petit mot ſur *Omer Fleuri ;* il ſoupçonne *Omer* d'être un ſot, mais ce n'eſt qu'en paſſant : *Chriſtophe* et *Chriſt* ſont ſes grands objets. *Luc* lui donne un habit par an, du bois et du blé, et il vit dans ſon tonneau aſſez fièrement à Motier-Travers, entre deux montagnes.

Pour *Simon le Franc*, apprenez qu'on ſe moque de lui à Montauban comme à Paris : on y chante ſa chanſon, et il fait de nouveaux cantiques hébraïques dans ſa belle bibliothéque. Depuis *Montmor*, l'abbé *Malotru* et M. *Chiantpot-la-perruque*, perſonne n'a plus égayé ſa nation.

Si vous allez voir *Luc*, paſſez par chez nous : vous trouverez que Genève a fait de grands progrès, et qu'il y a plus de philoſophes que de ſociniens. *Luc* eſt l'ami de votre impératrice ; rien ne vous empêchera d'aller voir votre *Catherine*. Vous ſerez plus fêté, plus honoré que tous nos ambaſſadeurs ; mais repaſſez par chez nous en revenant. Je vous avertis

que toute la cour de *Catherine* joue des pièces françaises. Bientôt on parlera français chez les Calmoucks. 1763.
Ce n'eſt pourtant ni à meſſieurs du parlement, ni à meſſieurs des convulſions, ni à nos généraux, ni à nos premiers commis qu'on doit cette petite diſtinction. Une douzaine d'êtres penſans, à la tête deſquels vous êtes, empêche que la France ne ſoit la dernière des nations. Continuez, mon cher philoſophe, à lui faire honneur; jouiſſez de votre conſidération perſonnelle et de votre noble indépendance. C'eſt à vous qu'il appartient de rire de tout, car vous vous portez bien, et je ne ſuis qu'un vieux malade.

N. B. Voici un jeune anglais digne de vous voir et qui veut vous voir, c'eſt M. *Macartney*, ſavant pour ſon âge, philoſophe, et qui brillera comme un autre et mieux qu'un autre en *parlement*. Je prends la liberté de recommander *liberum hominem homini libero*.

LETTRE CXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

Depuis ſix ſemaines, mon cher confrère, que je ſuis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire ſans en pouvoir trouver le moment; différentes occupations et des diſtractions de toute eſpèce m'en ont empêché; cependant je ne veux pas retourner en

1763. France sans vous donner signe de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés possibles. Je puis vous assurer que ce prince est supérieur à la gloire même qu'il vient d'acquérir par la justice qu'il rend à ses ennemis, et par la modestie bien sincère avec laquelle il parle de ses succès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raison, que la destruction de sa puissance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philosophie. Les gazettes ont dit, mais sans fondement, que j'étais président de l'académie; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le désire, et j'ose vous dire que l'académie même m'a paru le souhaiter beaucoup; mais mille raisons dont aucune n'est relative au roi, et dont la plupart sont relatives à moi seul, ne me permettent pas de fixer mon séjour en ce pays. Le roi me parle souvent de vous. Il sait vos ouvrages par cœur, il les lit et les relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'Histoire générale. Je puis vous assurer qu'il vous rend bien toute la justice que vous pouvez désirer. Le marquis d'*Argens* me charge de vous faire mille complimens de sa part; il vous regrette beaucoup, et me le dit souvent; il n'en fait pas de même de *Maupertuis* qui, ce me semble, n'a pas laissé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en sais point; et vous savez combien elles sont stériles dans ce pays où personne, excepté le roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt du parlement de Paris pour consulter la *faculté de*

théologie sur l'inoculation, cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de sacremens? Cette nouvelle sottise française nous rend la fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne démentons notre gloire sur rien. 1763.

Adieu, mon cher et illustre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France, adressez-moi votre réponse à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie, et vous embrasser en allant ou en revenant.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de septembre.

J'APPRENDS que *Platon* est revenu de chez *Denys* de Syracuse; ce n'est pas que je ne vous croye au-dessus de *Platon*, et l'autre au-dessus de *Denys*, mais les vieux noms font un merveilleux effet. Vous avez par-devers vous deux traits de philosophie dont nul grec n'a approché; vous avez refusé une présidence et un grand gouvernement. Tous les gens de lettres doivent vous montrer au doigt, comme un homme qui leur apprend à vivre. Pour moi, mon illustre et incomparable voyageur, je ne vous pardonnerai jamais de n'être pas revenu par Genève. Vous dédaignez les petits triomphes; vous auriez été bien content de voir l'accomplissement de vos prédictions. Il n'y a plus dans la ville de *Calvin* que quelques gredins qui croient au consubstantiel. On pense

1763. ouvertement comme à Londres, ce que vous savez est bafoué. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre ministre de village, prêchant devant quelques citoyens qui ont des maisons de campagne, un de ces messieurs le fit taire. Vous m'ennuyez, lui dit-il, allons dîner; il fit sortir de l'église toute l'honorable compagnie. *Jean-Jacques*, il est vrai, a été condamné, mais c'est parce que dans un petit livret intitulé *Contrat social*, il avait trop pris le parti du peuple contre le magistrat: aussi le peuple, très-reconnaissant, a pris à son tour le parti de *Jean-Jacques*. Sept cents citoyens sont allés deux à deux en procession protester contre les juges; ils ont fait quatre remontrances. Ils soutiennent que *Jean-Jacques* était en droit de dire tout ce qu'il voulait contre la religion chrétienne, qu'il fallait conférer amicalement avec lui, et non pas le condamner. Vous aurez, dans quelques mois, le plaisir d'apprendre qu'on aura destitué quatre syndics pour avoir jugé *Jean-Jacques*. Quand destituera-t-on *Omer*? Les Français arrivent tard à tout.

Il m'est revenu qu'on vend dans votre ville de Paris une petite brochure fort dévote, intitulée *le Catéchisme de l'honnête homme*. Je crois que frère *Damilaville* en a un exemplaire: je vous exhorte à vous en procurer quelques-uns; c'est un ouvrage, dit-on, qui fait beaucoup de bien. Il faut que ce soit le curé du vicaire savoyard qui en soit l'auteur. J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélé. Vous enfouissez vos talens; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraser en quatre pages,

en ayant la modeſtie de lui laiſſer ignorer qu'il meurt de votre main ? C'eſt à *Méléagre* à tuer le ſanglier. Lancez la flèche ſans montrer la main. Faites-moi quelque jour ce petit plaiſir. Conſolez-moi dans ma vieilleſſe. 1763.

Savez-vous bien que j'ai chez moi un jéſuite pour aumônier ? Je vous prie de le dire à frère *Berthier*, quand vous irez à Verſailles. Il eſt vrai que je ne l'ai pris qu'après m'être bien aſſuré de ſa foi.

Je vous embraſſe très-tendrement, mon cher philoſophe.

LETTRE CXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 d'octobre.

Je ne me pique, mon cher et illuſtre maître, d'être ni auſſi ſublime que *Platon*, s'il eſt vrai qu'il ſoit auſſi ſublime qu'on le prétend, ni auſſi obſcur qu'il me paraît l'être ; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez *Denys* de Syracuſe, et que vous avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à ſe faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les miniſtres feraient bien de ſe mettre en penſion chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ſuis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le ſoutien de la philoſophie ne ſoit pas bien avec tous les philoſophes ; que ne donnerais-je point pour que cela fût ? Il m'a écrit,

1763. peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laiſſera la préſidence vacante juſqu'à ce qu'il me plaiſe de venir l'occuper. Il m'a donné ſon portrait, m'a très-bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma ſatisfaction eût été parfaite ſi j'avais pu me trouver à Potſdam avec vous.... Mais... que je ſuis fâché de ce qui s'eſt paſſé! Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'*Argens* à la tête, qui eſt aſſurément bien votre ſerviteur et votre ami. Il ne dit pas la même choſe, ni les autres non plus, du défunt préſident, à qui DIEU faſſe paix.

Je n'ai point repaſſé par chez vous, parce que je comptais vous voir en allant en Italie; mais des raiſons de ſanté et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'eſt que partie remiſe; croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne ſuis point étonné que ce que vous ſavez ſoit bafoué à Genève, comme à Paris, par les gens raiſonnables. Je ne ſerais pas fâché non plus que *Jean-Jacques*, tout fou qu'il eſt, fût réhabilité pour l'honneur de la bonne cauſe qui a ſervi de prétexte à la perſécution qu'il a éprouvée. Nous avons lu à Sans-ſouci *le Catéchiſme de l'honnête homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raiſon; je ſuis bien peu zélé, et je me le reproche; mais ſongez donc que le bon ſens eſt empriſonné dans le pays que j'habite:

En quoi peut un pauvre *reclus*
Vous aſſiſter? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

Savez-vous

Savez-vous que *Jean-George le Franc*, frère de *Jean-Simon le Franc*, vient de faire une groſſe *Inſtruction paſtorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer; je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur, en deux mots, que ſurement c'était une mépriſe, et que ce préſent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponſe, de lui faire une chanſon ſur l'air: *M. l'abbé, où allez-vous, vous allez vous caſſer le cou, vous allez ſans chandelle*, &c. Achevez le reſte, mon cher maître; il me ſemble que *vous allez ſans chandelle* eſt aſſez heureux. Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; celui que je viens de quitter l'eſt plus que jamais en tout ſens, et me l'a rendu auſſi en tout ſens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penſer, comme l'Eccléſiaſte, qu'à me moquer de tout en liberté; ce n'eſt pas que *Jean-George le Franc* n'aſſure que vous n'avez pas entendu l'Eccléſiaſte; mais j'en crois plutôt vos commentaires que les ſiens. Adieu; je vous embraſſe mille et mille fois. 1763.

LETTRE CXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de décembre.

J'AI, mon cher et illuſtre maître, des remercîmens et des reproches tout à la fois à vous faire; les remercîmens ſeront de grand cœur, et les reproches ſans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la Lettre du quakre que vous m'avez envoyée: c'eſt

1763. apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à *Jean-George*. Je ne sais si je vous ai dit que ce *Jean-George* (qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était *George* son patron) a fait une réponse impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très-poliment qu'il était un sot et un menteur, et *Jean-George*, tout *Jean-George* qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quakre, le chapeau sur la tête, mais le chapeau sous le bras, en lui donnant, à la vérité, de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire essuyer quelque petite humiliation publique, de lui donner en cinq ou six pages quelques petits dégoûts sur sa charmante *Instruction*. Il y donne assurément beau jeu, et ne s'attend pas aux questions que je lui ferais; mais celles que lui fait notre ami le quakre me paraissent suffisantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes additions à l'Histoire générale, non-seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de *César* aux Chinois, et l'arrivée du brame philosophe parmi nous, sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'*Esope*,

se vendent ici assez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de *Malesherbes*. Il est vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leurs haines, et l'élévation de leurs sentimens; mais enfin il me semble que personne n'aura à se plaindre, si la presse, la religion et la *couckerie* sont également libres en France. 1763.

Venons à présent aux reproches. J'ai entendu parler d'un Traité sur la tolérance, qui est aussi d'un de vos amis, à ce qu'on m'assure, et qui ne vient pas de Philadelphie; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois, comme *Iphigénie* demande *Achille*, et je ne puis parvenir à l'avoir; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi, et qui, sans me vanter, ne sont pas aussi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites, je vous prie, à votre ami qu'il n'est pas trop équitable dans ses préférences. Je pourrais faire là-dessus un long commentaire, mais les commentaires ne sont pas faits pour l'ami dont je parle; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin *Marmontel* de l'académie. J'en suis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui fesait au sujet de M. d'*Aumont* n'était qu'un prétexte pour ceux qui désiraient de l'exclure. La véritable raison était sa liaison avec des gens qu'on a pris fort en haine, je ne sais pas pourquoi, à quatre lieues d'ici; en un mot, avec les philosophes qui

1763. font aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le sont pas. L'affaire de *Marmontel* était comme celle des jésuites; il y avait une raison apparente qu'on mettait en avant, et une raison vraie que l'on cachait. Heureusement pour la philosophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas pensé de même. M. le prince *Louis de Rohan*, tout coadjuteur qu'il est de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occasion être le coadjuteur de la philosophie, et lui a rendu, sans manquer à son état, tous les services imaginables : c'est par lui que vous avez aujourd'hui dans l'académie française un partisan et un admirateur de plus. M. le prince *Louis* mérite en vérité la reconnaissance de tous les gens de lettres, par la manière dont il sait les défendre et les servir dans l'occasion; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami sur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remercîmens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous serve la bonne cause suivant ses petits moyens. Vous la servez de votre plume, et moi, à qui on n'en laisserait pas une sur le dos, si j'en fesais autant, je tâche de lui gagner des partisans dans le pays ennemi; et ces partisans ne feront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être, mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils devraient recevoir de vous le tribut de reconnaissance que tous les êtres pensans leur doivent. A propos de la bonne cause, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuses tracasseries au sujet de mon voyage de

Pruſſe ; on m'a prêté des diſcours que je n'ai jamais tenus, et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Pruſſe lui-même, et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis s'ils méritaient que je la leur fiſſe lire. Vous ſavez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui, en attendant le paradis de *Mahomet*, eſt venu voir votre ancien diſciple de la part du ſultan *Mouſtapha*. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que, ſi le roi voulait ſeulement dire un mot, ce ſerait une belle occaſion pour engager le ſultan à faire rebâtir le temple de Jéruſalem. Cela nous vaudrait vraiſemblablement une nouvelle inſtruction paſtorale de *Jean-George*, où il nous prouverait que, quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment, le *Chriſt* n'en aurait pas moins dit la vérité. Que penſez-vous de ce projet? il me ſemble que l'exécution en ſerait fort divertiſſante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore penſé ; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon cher et illuſtre maître ; aimez-moi, je vous prie, toujours. Il me ſemble que vous me négligez un peu ; vous m'écrivez de petits billets, et vous ne m'envoyez preſque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu, je vous embraſſe mille fois. 1763.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui ſe paſſe ici au ſujet des déclarations, des édits, des impôts. Je laiſſe meſſieurs du parlement ſe mêler de tout cela ſans y rien entendre. Il y a deux de ces meſſieurs

1763. qui sont à Berlin; ils ont désiré de voir le roi de Prusse, et le roi n'y a consenti qu'après qu'ils ont assuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de consulter la sorbonne sur l'inoculation, et de s'opposer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la sorbonne n'ont point de reproches a se faire mutuellement.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de décembre.

Mon très-aimable et très-grand philosophe, ne faites point de reproches à votre pauvre ami presque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quakre qui a voulu absolument écrire un mot d'amitié à *Jean-George*, ce rêveur qui a envoyé une ambassade de *César* à la Chine, et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides, cet autre fou qui trouve mauvais que les hommes se détestent, s'emprisonnent pour des paragraphes, quelques autres insensés de cette espèce, ont pris tout mon temps.

Vous ne savez pas d'ailleurs combien il est difficile de faire parvenir de gros paquets par la poste. Trouvez-moi un contre-signeur qui puisse vous servir de couverture, et vous serez inondé de rogatons.

Je hasarde, par cet ordinaire, une Tolérance que j'envoie pour vous à M. *Damilaville* qui a ses ports francs, mais dont on saisit quelquefois les paquets,

quand ils sont d'une grosseur un peu suspecte. Les pauvres philosophes sont obligés de faire mille tours de passe-passe, pour faire parvenir à leurs frères leurs épîtres canoniques. 1763.

Que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous découragent point; n'en soyons que plus fermes dans la foi, et plus zélés pour la bonne cause. DIEU bénira tôt ou tard nos bonnes intentions; mais vous ferez très-coupable d'avoir enfoui votre talent, si vous ne faites pas à *Jean-George* une correction fraternelle à laquelle tous nos frères répandus dans différentes églises se sont attendus.

Les deux frères, *Simon le Franc* et *Jean-George*, sont des victimes dévouées au ridicule, et c'est à vous de les immoler.

Je ne suis pas étonné qu'à votre retour de Berlin on vous ait fait tenir des discours dans lesquels vous vous moquez de Paris; cela prouve que les frondeurs veulent s'appuyer de votre nom, et que les frondés le craignent. On ambitionne votre suffrage, et il me semble que vous jouez un assez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs qui fesaient la destinée des hommes avec des paroles.

Je ne crois pas que *Mouſtapha* s'avise de faire rebâtir le temple des Juifs; mais quand vous voudrez, vous détruirez le temple de l'erreur à moins de frais. On m'a envoyé l'ouvrage de *du Marsais* attribué à *Saint-Evremont;* c'est un excellent ouvrage très-mal imprimé. Je vous exhorte, mon très-cher frère, à déterminer quelqu'un de vos amés et féaux à faire réimprimer ce petit livre qui peut faire un bien infini. Nous touchons au temps où les hommes vont

1763. commencer à devenir raisonnables : quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace, la grand'chambre et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. *Despréaux*, *Racine* et *la Fontaine* étaient de grands-hommes dans leur genre; mais en fait de raison, ils étaient au-dessous de madame *Dacier*.

Je suis enchanté que M. *Marmontel* soit notre confrère, c'est une bien bonne recrue; j'espère qu'il fera du bien à la bonne cause. Dieu bénisse M. le prince *Louis de Rohan!* J'envoie une Tolérance à M. le prince de *Soubise*, le ministre d'Etat, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très-peu d'exemplaires; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ses ballots, une route si détournée et si longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année : c'est un contre-temps dont Dieu nous afflige, résignons-nous. Conservez-moi votre amitié; défendez la bonne cause, *pugnis*, *unguibus et rostro;* animez les frères, continuez à larder de bons mots les sots et les fripons.

P. S. Vous remarquerez que, si vous n'avez pas de Tolérance, c'est la faute de votre ami *Bourgelat* qui, dans son hippomanie, a rué contre les *Cramer*. Ces *Cramer*, éditeurs de l'ouvrage du saint prêtre auteur de la Tolérance, n'ont pu obtenir de lui qu'il laissât passer les ballots par Lyon. Vous pensez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres *Cramer* ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe, pour arriver à Paris. Le grand écuyer *Bourgelat* s'est en cela conduit

comme un fiacre. S'il eſt un de nos frères, vous devez lui laver la tête, et l'exhorter à réſipiſcence. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre. 1763.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

MON très-aimable philoſophe, c'eſt pour vous dire que l'ouvrage du ſaint prêtre ſur la tolérance ayant été très-toléré des miniſtres et des perſonnes plus que miniſtres, et ayant même été jugé fort édifiant, quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient ſe ſcandaliſer, il a ſemblé bon au Saint-Eſprit et à nous, mon cher frère, de vous ſupplier de donner une ſaccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre la Tolérance, et qui l'a empêché d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot eſt actuellement ſur l'avare mer, expoſé à être pris par les Numides avec qui nous ſommes en guerre. Si votre ami M. *Bourgelat* avait un mors de votre façon, ſon allure deviendrait plus aiſée. Les frères *Cramer* feraient au plus vîte une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon, en guiſe d'un ballot de ſoie, et les fidelles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils ſont privés. Dieu ſait quand vous recevrez votre exemplaire.

Je vous demande en grâce de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré *Jean-George*. Vous

1763. savez qu'on a imprimé un examen de notre sainte religion, attribué à *Saint-Evremont*, et qui est de *du Marsais*. Je ne l'ai point vu; mais, comme je sais que *du Marsais* était un très-bon chrétien, je souhaite passionnément que cet ouvrage soit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien; lisons bien la *Sainte-Ecriture*, et *écr. l'inf.*

LETTRE CXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 de décembre.

Je vous prends au mot, mon cher et illustre maître, comme *Fontenelle* prenait la nature sur le fait. M. de *la Reynière*, fermier des postes, veut bien me servir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques; faites-moi donc le plaisir de lui adresser dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire de la Tolérance que vous m'annoncez. Tous les corsaires ne sont pas à Tetuan et sur la Méditerranée; cependant frère *Damilaville* me donne encore quelque espérance.

Dieu conduise la barque, et la mène à bon port! J'ai écrit à frère *Hippolyte Bourgelat*. J'ai bien de la peine à croire qu'il soit coupable; car c'est un des meilleurs tireurs de la voiture philosophique, et assurément des mieux dressés, et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage: mais il ignorait sans doute ce que ce ballot contenait; il se trouvait dans la circonstance

critique du changement de ministre de la librairie; il n'a osé rien hasarder, il a craint d'être mis en fourrière, et assurément la voiture y aurait perdu beaucoup : mais aussi pourquoi MM. *Cramer* n'ont-ils pas attendu huit jours ? Puisque vous dites que l'ouvrage du saint prêtre sur la tolérance a été toléré des ministres et des personnes plus que ministres, un petit mot dit de leur part à *Hippolyte Bourgelat*, qui ne se pique pas d'être plus intolérant qu'un ministre, aurait levé toute difficulté, et le ballot serait présentement à Paris, au lieu qu'il est peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc, qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corsaires que de celle des religions, et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux esclaves chrétiens, pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre mathurin ou père de la Merci dans les prisons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il se passerait bien de cette aubaine que MM. *Cramer* lui auront valu. 1763.

Je vous envoie de mémoire, car je n'en ai point gardé de copie, mon petit commerce avec *Jean-George* (*); vous verrez qu'il n'est pas long. *Jean-*

(*) *Lettre de M. d'Alembert à M. l'évêque du Puy.*

MONSEIGNEUR,

ON vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je suis personnellement insulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil présent : c'est sans doute une méprise de votre libraire à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de l'évêque.

CE n'est point par mon ordre, Monsieur, que mon *Instruction pastorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers, et je suis fâché de cette méprise, puisqu'elle vous a déplu. Je le suis aussi

1763. *George* n'a pas répondu à la réplique qui, en effet, était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on prouve géométriquement qu'il n'est pas autre chose. Sa réponse sera apparemment pour la prochaine instruction pastorale. Vous m'accusez d'enfouir mes talens, parce que je n'ai pas donné les étrivières, comme je le pouvais, à ce fanatique *Aaron;* prenez-vous-en au peu de sensation que sa rapsodie a faite à Paris. C'était lui donner une existence que de l'attaquer sérieusement; car, dans la position où je suis, je ne pouvais l'attaquer que de la sorte, et des plaisanteries auraient mal réussi, surtout après les vôtres. Au reste, ne m'accusez point, mon respectable patriarche, de ne pas servir la bonne cause; personne peut-être ne lui rend de plus grands services que moi. Savez-vous à quoi je travaille

de ce que vous vous regardez comme personnellement insulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus sincères, &c.

Réplique.

Vous m'avez mis expressément, Monseigneur, dans votre *Instruction pastorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les passages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation si publique et si injuste, faite par un évêque, était une insulte personnelle, sans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en soit, je vois, par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puisqu'il m'a expressément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'académie française. Vous voyez bien, Monseigneur, qu'il était nécessaire de vous avertir de cette petite méprise, dont je ne suis d'ailleurs nullement blessé, non plus que de l'insulte. J'espère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre &c.

actuellement? à faire chaſſer de Siléſie la canaille jéſuitique, dont votre ancien diſciple n'a que trop d'envie de ſe débarraſſer, attendu les trahiſons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne diſe que les philoſophes de France ſont étonnés que le roi des philoſophes, le protecteur déclaré de la philoſophie, tarde ſi long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres ſont lues au roi qui eſt très-ſenſible, comme vous le ſavez, à ce que les vrais croyans penſent de lui; et cette ſemence produira ſans doute un bon effet, moyennant la grâce de DIEU qui, comme dit très-bien l'*Ecriture*, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinſſions à faire rebâtir le temple des Juifs, ſi votre ancien diſciple ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions. 1763.

Marmontel, dans ſon diſcours à l'académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en penſons tous. Je me flatte comme vous que c'eſt une acquiſition pour la bonne cauſe. Petit à petit l'Egliſe de DIEU ſe fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de *du Marſais*, dont vous me parlez. S'il eſt en effet auſſi utile que vous le dites, je prie DIEU de donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchiſſement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très-ſainte meſſe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait très-grand plaiſir, ce ſont deux jolis contes qui courent le monde, et qui feront, à ce qu'on m'aſſure, ſuivis de beaucoup

1763. d'autres. Que le Seigneur béniſſe et conſerve l'aveugle très-clair-voyant à qui nous devons de ſi jolies veillées! puiſſe-t-il faire long-temps de pareils contes, et ſe moquer long-temps de ceux dont on nous berce! Il y aurait encore bien d'autres choſes dont il pourrait ſe moquer, s'il le voulait; mais il a, car je ſuis en train de citer l'*Evangile*, la *prudence du ſerpent*, et peut-être auſſi la *ſimplicité de la colombe*, en croyant de ſes amis des gens qui n'en ſont guère. Après tout, il eſt bon que la philoſophie faſſe flèche de tout bois, et que tout concoure à la ſervir, même les parlemens qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui la déteſtent; mais qui, tout en la déteſtant, lui ſont utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir!

Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe.

LETTRE CXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

Mon cher philoſophe, vous ne me dites point ſi vous avez reçu la Tolérance. Je ne ſais plus où j'en ſuis. On a arrêté à la poſte conſécutivement deux exemplaires de cet ouvrage, que les *Cramer* envoyaient à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* ſon fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de *Pompadour* et plus d'un miniſtre d'Etat ont donnée à ce petit livret qui eſt ſi

honnête? Deux paquets adressés à M. *Damilaville* sont restés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie, puisque je n'ai aucune nouvelle de vous: tout cela m'embarrasse. Je vois qu'on ne tolère ni la Tolérance ni les tolérans. On a beau se contraindre dans des matières si délicates, jusqu'au point d'être sage, les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi, et peut-être, dans ce moment-ci où les finances mettent tous les esprits en fermentation, on ne veut pas qu'ils s'échauffent sur d'autres objets. 1763.

On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait, dit-on, supprimer amicalement; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelque côté que vous vous tourniez à Paris, vous avez de quoi exercer votre philosophie. Vous vous contentez de rire des sottises des hommes; ils ne méritent pas que vous les éclairiez: cependant, il est toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, dussent-elles renaître. Ce monstre, en se souvenant du couteau, en est moins hardi et moins insolent; il voit que vous tenez la massue prête à l'écraser, et il tremble.

J'ai été si dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choses sérieuses, que je me suis mis à faire des contes de ma *Mère-l'oie*. J'en suis un peu honteux, à mon âge; mais ce qui convient à tous les âges, c'est de vous aimer et de vous admirer.

1764.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de janvier.

ENFIN je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette Tolérance non tolérée, à peu-près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très-cher philosophe, de faire adresser un exemplaire à M. de *la Reynière;* on lui saisirait son exemplaire tout comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poste à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous me direz qu'à la poste M. de *la Reynière* est bien plus grand seigneur que M. de *Trudaine;* désabusez-vous, s'il vous plaît; un exemplaire adressé à M. *Bouret*, le puissant *Bouret*, l'intendant des postes *Bouret*, l'officieux *Bouret*, a été saisi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juste que les prêtres et les cagots l'ont emporté, dans cette affaire, sur les ministres d'Etat les mieux intentionnés, et sur les personnes les plus puissantes. Vous conclurez qu'il y a tant de querelles en France sur les finances qu'on n'entend point, que le ministère craint de nouvelles tracasseries sur la religion qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureusement le Traité sur la tolérance, effarouche les consciences timorées.

timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête; et vous, qui citez si bien et si à propos la *Sainte-Ecriture*, vous en trouverez les passages les plus édifians fidellement recueillis. 1764.

Je vous suis très-obligé de votre petit commerce épistolique avec *Jean-George:* voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de *monseigneur;* aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de *Pompignan.* Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en *monseigneur* le titre de *révérendissime père en* DIEU, qu'ils avaient porté douze cents ans.

Pour *Jean-George*, il n'est assurément que ridiculissime. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre *Simon le Franc de Pompignan*, frère aîné de *Jean-George.* Vous direz comme *Marot:*

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux, tous deux comme de cire.

L'ouvrage qui est en partie de *du Marsais*, et qu'on attribue à *Saint-Evremont* se débite dans Paris, et je suis étonné qu'il ne soit point parvenu jusqu'à vous. Il est écrit, à la vérité, trop simplement; mais il est plein de raison. C'est bien dommage que cette raison funeste, qui nous égare si souvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'est que trop capable d'affermir les incrédules, et d'ébranler la foi des plus croyans.

1764. Vous voulez donc, mon grand philoſophe, vous abaiſſer juſqu'à chaſſer les jéſuites de Siléſie. Je n'ai pas de peine à croire que vous réuſſiſſiez dans cette digne entrepriſe; mais vous n'aurez pas le plaiſir de chaſſer des jéſuites français; il y a long-temps que *Luc* s'eſt défait d'eux. Il n'y a plus en Siléſie que de gros vilains jéſuites allemands, ivrognes, fripons et fanatiques, qui ne ſont pas aſſurément les favoris du philoſophe *Sans-ſouci*.

Continuez, je vous prie, à m'aimer un peu, à vous moquer des ſots, à faire trembler les fripons; et ſi vous faites jamais ce voyage d'Italie que vous projetiez, de grâce paſſez par chez nous.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 15 de janvier.

Ce que j'ai d'abord de plus preſſé, mon très-cher et très-reſpectable maître, c'eſt de juſtifier frère *Hippolyte Bourgelat* qui, comme je m'en doutais bien, n'eſt point coupable, ainſi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce ſujet, et dont je vous envoie copie. J'eſpère que M. *Galatin* échappera aux griffes des vautours, et que je pourrai lire enfin cette Tolérance dont noſſeigneurs de la rue Plâtrière, qui ont preſqu'autant d'eſprit que noſſeigneurs du parlement, me privent avec une cruauté ſi intolérable. La vérité eſt que ceux qui ont lu le livre ne ſe ſoucient guère qu'on le liſe, et que les fanatiques

qui en ont eu vent craignent qu'il ne soit lu. Voilà la solution du problème que vous me proposez sur le calcul des probabilités. 1764.

Si je n'avais pas donné du monseigneur à *Jean-George*, il aurait fait imprimer ma lettre, et mis contre moi tous les monseigneurs et les *monsignori* de l'Europe; mais un évêque s'appelle *monseigneur* comme un chien *citron*. Le point essentiel, c'est d'avoir prouvé à monseigneur qu'il est un sot et un menteur; c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en soit, je vous promets, s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père, et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne désespère pas de lui en dire quelque chose un jour plus solennellement que je n'ai fait, au risque d'être excommunié au Puy en Velay.

Tandis que j'écris des *lettres obscures* à ce plat monseigneur, il en est un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre ostensible, pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il se conduit avec les gens de lettres: c'est M. le prince *Louis de Rohan*, qui serait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'estime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaison avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. *Simon* et *George le Franc*), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les sentimens que vous pouvez désirer, et qu'il n'est pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poste.

A propos d'académie, ne croyez pas que moi et

1764. quelques autres de vos amis exigions la plate souscription de *très-humble et très-obéissant serviteur* (*) : la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de suivre l'usage ; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marsais* dont je n'ai aucune connaissance ; c'était un grand serviteur de DIEU. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacremens, et qui venait de l'exhorter : *Monsieur, je vous remercie ; cela est fort bien ; il n'y a point là-dedans d'alibiforains.* Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre secrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la lisant *Simon le Franc* ne s'écrie :

Quid domini facient, audent cum talia fures ?

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main ; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne s'avise de se comparer aux oies du capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont séparée. Il a fait, pour leur défense, un grand diable de mandement qui va,

(*) Dans la dédicace des *Commentaires sur Corneille*.

dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. de *Fitz-James;* ils prétendent que cela sera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement, comme M. de *Pourceaugnac : Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.* 1764.

Que dites-vous du nouveau contrôleur général? auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissent en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'Etat, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de buche. Et du cardinal de *Bernis*, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poëme des *Quatre saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclaircissement*, comme dit la comédie, *nous éclaircira;* et moi j'attends tout en patience, sûr de me moquer de quelqu'un et de quelque chose, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu, depuis quelque temps, des nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoye les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui.

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez, car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre santé, et continuez à rire aux dépens des sots et des fanatiques. *Marmontel* engraisse à vue d'œil, depuis qu'il est de l'académie; ce n'est pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

1764.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de janvier.

Mon illuſtre philoſophe m'a envoyé la lettre d'*Hippias-B.* Cette lettre de *B* prouve qu'il y a des *T*, et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de *Malesherbes* l'avait tirée. Ce demi-ſavant et demi-citoyen d'*Agueſſeau* était un *T*: il voulait empêcher la nation de penſer. Je voudrais que vous euſſiez vu un animal nommé *Maboul;* c'était un bien ſot *T*, chargé de la douane des idées ſous le *T* d'*Agueſſeau.* Enſuite viennent les ſous-*T* qui ſont une demi-douzaine de gredins dont l'emploi eſt d'ôter pour quatre cents francs par an tout ce qu'il y a de bon dans les livres.

Les derniers *T* ſont les poliſſons de la chambre ſyndicale; ainſi je ne ſuis pas étonné qu'un pauvre homme, qui a le privilége des fiacres à Lyon, ne veuille pas s'expoſer à la colère de tant de *T* et de ſous-*T*. J'avoue qu'il ne doit pas riſquer ſes fiacres pour faire aller *Gabriel Cramer* en carroſſe.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, mon cher philoſophe, que l'auteur de la Tolérance eſt un bon prêtre, un brave théologien, et qu'il y aurait une injuſtice manifeſte à m'attribuer cet ouvrage. Je conſeille à l'auteur de ne le pas publier ſitôt; il n'eſt pas juſte que la raiſon s'aviſe de paraître au milieu de tant de remontrances, de mandemens, d'opéra comiques qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliſte fait actuellement l'hiſtoire des ſinges. Si cet auteur eſt à Paris, il doit avoir d'excellens mémoires. 1764.

Je ne ſais encore ſi le *carnifex* de *meſſieurs* a brûlé la paſtorale de monſeigneur. Que vous êtes heureux! vous devez rire du matin au ſoir de tout ce que vous voyez. Vous avez aſſurément l'eſprit en joie; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre ſaiſons* ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèſe. Il a la rage d'être archevêque; j'en ſuis bien fâché. Je lui dirais volontiers :

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraſer l'*inf...*; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monſtre. Je ne vous demande que cinq ou ſix bons mots par jour, cela ſuffit; il n'en relèvera pas. Riez, *Démocrite;* faites rire, et les ſages triompheront. Si vous voyez frère *Damilaville*, il peut vous faire avoir le livre de *du Marſais*, attribué à *Saint-Evremont*. Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi; vos lettres me prolongeront la vie : je les relis vingt fois, et mon cœur ſe dilate. Une lettre de vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans.

Je vous aime comme je vous eſtime.

1764.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

GARDEZ-VOUS bien, mon très-cher philosophe, d'alarmer la foi des fidelles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parce que je sais que les philosophes sont têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raisonnemens au bien de la bonne cause. Le bon homme, auteur de la Tolérance, n'a travaillé qu'avec les conseils de deux très-savans hommes. Vous vous doutez bien que ce n'est pas de son chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens sont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que ce peuple abominable, qui égorgeait, dit-on, vingt-trois mille hommes pour un veau, et vingt-quatre mille pour une femme, &c.; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance; il souffre dans son sein une secte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette secte. Trouvez-moi sur le reste de la terre une plus forte preuve de tolérantisme dans un gouvernement. Oui, les Juifs ont été aussi indulgens que barbares; il y en a cent exemples frappans : c'est cette énorme contradiction qu'il fallait développer, et elle ne l'a jamais été que dans ce livre.

On a très-long-temps examiné, en composant l'ouvrage, s'il fallait s'en tenir à prêcher simplement

l'indulgence et la charité, ou si l'on devait ne pas craindre d'inspirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choses qui menaient, malgré l'auteur, à cette indifférence fatale, parce qu'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils soient indulgens dans le fanatisme, et qu'il faut leur apprendre à mépriser, à regarder même avec horreur les opinions pour lesquelles ils combattent. 1764.

On ne peut cesser d'être persécuteurs sans avoir cessé auparavant d'être absurdes. Je peux vous assurer que le livre a fait une très-forte impression sur tous ceux qui l'ont lu, et en a converti quelques-uns. Je sais bien qu'on dit que les philosophes demandent la tolérance pour eux; mais il est bien fou et bien sot de dire, *que quand ils y seront parvenus, ils ne tolèreront plus d'autre religion que la leur;* comme si les philosophes pouvaient jamais persécuter, ou être à portée de persécuter. Ils ne détruiront certainement pas la religion chrétienne, mais le christianisme ne les détruira pas, leur nombre augmentera toujours; les jeunes gens destinés aux grandes places s'éclaireront avec eux, la religion deviendra moins barbare et la société plus douce. Ils empêcheront les prêtres de corrompre la raison et les mœurs. Ils rendront les fanatiques abominables, et les superstitieux ridicules. Les philosophes, en un mot, ne peuvent qu'être utiles aux rois, aux lois et aux citoyens. Mon cher *Paul* de la philosophie, votre conversation seule peut faire plus de bien dans Paris que le jansénisme et le molinisme n'y ont jamais fait de mal; ils tiennent le haut du pavé chez les bourgeois, et vous dans la

1764. bonne compagnie. Enfin, telle est notre situation, que nous sommes l'exécration du genre-humain, si nous n'avons pas pour nous les honnêtes gens; il faut donc les avoir à quelque prix que ce soit; travaillez donc à la vigne, écrasez l'*inf*... Que ne pouvez-vous point faire sans vous compromettre? ne laissez pas une si belle chandelle sous le boisseau. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne fût effarouché de la Tolérance; on ne l'est point, tout ira bien. Je me recommande à vos saintes prières et à celles des frères.

Le petit livret de la Tolérance a déjà fait au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre diable des galères, et un autre de prison. Leur crime était d'avoir entendu en plein champ la parole de DIEU prêchée par un ministre huguenot. Ils ont bien promis de n'entendre de sermon de leur vie. On a dû vous donner Macare et Thélème; je crois d'ailleurs que *Macare* est votre meilleur ami, et vous le méritez bien.

N. B. M. *Galatin* était chargé pour vous de deux exemplaires cachetés. *Ecr. l'inf*..., vous dis-je.

LETTRE CXXX. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de février.

Tu dors, Brutus, et Crévier veille !

SOUFFRIREZ-VOUS, mon cher et intrépide philosophe, que ce cuistre de *Crévier* attaque si insolemment *Montesquieu* dans les seules choses où l'auteur de l'*Esprit* sur *les lois* a raison ? n'est-ce pas vous attaquer vous-même, après le bel éloge que vous avez fait du philosophe de Bordeaux. Le malheureux *Crévier* vous désigne assez visiblement dans sa sortie contre les philosophes, à la fin de son ouvrage. Vous devez le remercier, car il vous fournit le sujet d'un ouvrage excellent; et vous pouvez, en le réfutant avec le mépris qu'il mérite, dire des choses très-utiles que votre style rendra très-intéressantes. C'est à vous de venger la raison outragée.

On dit que le parlement de Toulouse refuse d'enregistrer la déclaration du roi qui ordonne le silence; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'instruction des honnêtes gens et pour la confusion des sots. Je vous embrasse très-tendrement, et je me recommande à vos prières.

1764.

LETTRE CXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 22 de février.

Je crains, mon cher et illuſtre maître, que votre frère et diſciple *Protagoras* ne vous ait contriſté par ce que vous appelez ſes *cruelles critiques*. Quoique vous m'aſſuriez que mes lettres vous divertiſſent, je ſuis encore plus preſſé de vous conſoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant ſans m'embarraſſer de ce qu'ils deviendraient, et ſurtout d'être perſuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaiſent. Permettez-moi cependant, toujours ſous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaiſes, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenſes temporelles, les ſeules qui leur fuſſent promiſes : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une ſimple opinion d'école, ſur laquelle leurs docteurs étaient libres de ſe partager, comme nos vénérables théologiens ſe partagent en ſcotiſtes, thomiſtes, mallebranchiſtes, deſcartiſtes et autres rêveurs et bavards en *iſtes*. Direz-vous pour cela que ces meſſieurs ſont

tolérans, eux qui jetteraient si volontiers dans le même feu calvinistes, anabaptistes, piétistes, spinosistes, et surtout philosophes, comme les Juifs auraient jeté philistins, jébuséens, amorrhéens, cananéens, &c. dans un beau feu que les pharisiens auraient allumé d'un côté, et les saducéens de l'autre? Juifs et chrétiens, rabbins et sorbonistes, tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que DIEU est habillé de rouge, mais ils disputent entre eux si les bas sont de la couleur de l'habit. 1764.

J'ai bien peur, ainsi que vous, mon cher et illustre confrère, qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance, sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner tranquillement son cher frère? mais d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot *d'indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce sont des enfans méchans et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire: *Mes chers amis, ce n'est pas le tout que d'être absurde, il faut encore n'être pas atroce.* La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance (parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres et quelques évêques qui ne les en désavouent pas) sont *véhémentement suspectés* (comme disent nosseigneurs du parlement), et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si

1764. raisonnable et si pernicieuse. Mon avis serait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politesses, de leur dire qu'ils ont raison, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent est clair comme le jour, qu'il est impossible que tout le monde ne finisse par penser comme eux ; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il est bon de permettre à chacun de penser ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaisir de voir tout le monde de leur avis ; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques-uns en chemin jusqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette conviction et réunion universelle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentula mea*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin *Helvétius* et le chevalier de *Jaucourt*. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le faisaient désirer, et la chose a été faite sur le champ ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je sais par cœur Macare et Thélème ; cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On vous dira comme M. *Thibaudois : Conte-moi un peu, conte ;* et *je veux que tu me contes*, &c. C'est bien dommage que vous vous soyez avisé si

tard de ce genre dans lequel vous réuſſiſſez à ravir comme dans tant d'autres. Ce n'eſt pourtant pas que 1764.
je n'aye entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage, à des gens qui à la vérité ſont un peu difficiles, excepté ſur les feuilles de *Fréron*. Ce ſont pourtant des gens que vous louez (*), que vous croyez de vos amis, à qui vous écrivez, et même en proſe et en vers : je vous les laiſſe à deviner; mais ſi vous devinez juſte, ne me trahiſſez pas, et faites-en ſeulement votre profit.

A propos de lettres, vous en avez écrit une charmante au prince *Louis* qui en eſt ravi; il la montre à tout le monde ; et en vérité il mérite ce que vous lui dites, par la manière dont il ſe conduit avec les gens de lettres.

Noſſeigneurs du parlement travaillent à force leurs groſſes et peſantes remontrances ſur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jéſuites : cela eſt bien long, et ſurtout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances ſera d'expulſer les frères jéſuites de Verſailles, et peut-être du royaume : je leur ſouhaite à tous un bon voyage. Leur ami *Caveirac*, auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il eſt temps de parler ;* je crois qu'on y répondra par : *Il eſt temps de partir*. Notez que ce *Caveirac*, qui écrit pour de l'argent, a autrefois fait des factums contre le père *Girard* en faveur de *la Cadière* : ainſi ſont faits ces marauds-là.

Adieu, mon cher maître. Vous me conſeillez de rire, j'y fais de mon mieux, et je vous aſſure que

(*) La marquiſe *du Deffant*.

1764. j'ai bien de quoi. Je ne sais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre saisons ;* mais si son ambition se borne à faire le saint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois ; je vous embrasse et vous révère. Vous prétendez que mes lettres vous amusent ; je vous répondrai comme le feu médecin *Dumoulin*, grand fesse-matthieu de son métier : *Mes enfans*, disait-il à ses héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse, que j'en ai eu à l'amasser.*

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mars.

Je dois vous dire, mon très-cher philosophe, que si j'avais des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a par-tout, même au jeu qui est un commerce de fripons, même chez les voleurs ;

Hanno lor legg' i malandrini ancora.

C'est ainsi que le bon prêtre, auteur de la Tolérance, a dit aux *Velches*, nommés francs et français : Mes amis, soyez tolérans, car *César* qui vous donna sur les oreilles, et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne, était tolérant. Les Anglais, qui vous

vous ont toujours battus, reconnaissaient depuis cent ans la nécessité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'absurde, parce qu'elle est fondée, je ne sais comment, sur la religion du petit peuple juif, le plus absurde et le plus barbare de tous les peuples; mais je vous prouve, mes chers Velches, que tout abominable qu'était ce peuple, tout atroce, tout sot qu'il était, il a cependant donné cent exemples de la tolérance la plus grande. Or, si les tigres et les loups de la Palestine se sont adoucis quelquefois, je propose aux singes, mes compatriotes, de ne pas toujours mordre et de se contenter de danser. 1764.

Voilà, mon cher philosophe, tout le système de ce bon prêtre. Il voulait dans son texte inspirer de l'indulgence, et rendre dans ses notes les Juifs exécrables. Il voulait forcer ses lecteurs à respecter l'humanité, et à détester le fanatisme. Six personnes des plus considérables de votre royaume ont approuvé ces maximes, et c'est beaucoup.

On n'aurait pas, il y a soixante ans, trouvé un seul homme d'État, à commencer par le chancelier d'*Aguesseau*, qui n'eût fait brûler le livre et l'auteur. Aujourd'hui on est très-disposé à permettre que ce livre perce dans le public avec quelque discrétion, et je voudrais que frère *Damilaville* vous en fît avoir une demi-douzaine d'exemplaires, que vous donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient lire à d'autres gens honnêtes; ces sages missionnaires disposeraient les esprits, et la vigne du Seigneur serait cultivée.

Je sais bien, mon cher maître, qu'on pouvait s'y

1764. prendre d'une autre façon pour prêcher la tolérance ; eh bien, que ne le faites-vous ? qui peut mieux que vous faire entendre raiſon aux hommes? qui les connaît mieux que vous ? qui écrit comme vous d'un ſtyle mâle et nerveux? qui ſait mieux orner la raiſon ? mais venons au fait. Cette tolérance eſt une affaire d'Etat, et il eſt certain que ceux qui ſont à la tête du royaume ſont plus tolérans qu'on ne l'a jamais été ; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatiſme en horreur. Les premières places ſeront un jour occupées par des philoſophes ; le règne de la raiſon ſe prépare ; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours, et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de *Crévier ;* feſſez cet âne qui brait et qui rue.

Vraiment je ſais très-bien à quoi m'en tenir depuis long-temps ſur la perſonne dont vous me parlez ; mais, entre quinze-vingts, il faut ſe pardonner bien des choſes. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi ; vous ſavez d'ailleurs que dans la ſociété on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien, je ſuis indulgent pour les pécheurs et les pécheresſes. Je ne connais rien de ſérieux que la culture de la vigne, je vous la recommande ; provignez, mon cher philoſophe, provignez.

Je ſuis bien aiſe que les contes de feu *Guillaume Vadé* vous amuſent. Mademoiſelle *Catherine Vadé*, ſa couſine, en a beaucoup de cette eſpèce, mais elle n'oſe les donner au public. Son couſin *Vadé* les feſait

pour amuſer ſa famille pendant l'hiver, au coin du feu ; mais le public eſt plus difficile que ſa famille. 1764.
Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt comparable au chapitre des torche-cus de *Gargantua*. Ce ſont de petits amuſemens qu'il faut permettre aux ſages : on ne peut pas toujours lire les pères de l'Egliſe, il faut ſe délaſſer. Riez, mon cher philoſophe, et inſtruiſez les hommes. Conſervez-moi votre amitié. *Ecr. l'inf...*

LETTRE CXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de mars.

Je n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illuſtre maître, cet ouvrage ou rapſodie de *Crévier*, dont vous me parlez ; et j'en ignorerais l'exiſtence, ſi vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève qu'un cuiſtre, dans ſon galetas, barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on diſe à un homme qui, parlant dans ſon *Hiſtoire romaine* d'un cordonnier devenu conſul, dit, à ce qu'on m'a aſſuré, que cet homme *paſſa du tranchet aux faiſceaux*? Il faut l'envoyer écrire chez ſon compère le ſavetier les ſottiſes qu'il *ſe chauſſe* dans la tête ; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieuſement ce livre eſt ſi parfaitement ignoré que

1764. ce ferait lui donner l'exiſtence qu'il n'a pas que d'en faire mention; et je vous dirai comme le valet du joueur:

Laiſſez-le aller;
Que feriez-vous, Monſieur, du nez d'un marguillier?

Il eſt vrai que cette canaille janſéniſte, dont *Crévier* fait gloire d'être membre, devient un peu inſolente depuis ſes petits ou grands ſuccès contre les jéſuites: mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enſeignent ſont trop abſurdes pour *étrenner*. La doctrine des ci-devant jéſuites était bien plus faite pour réuſſir; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été perſécuteurs et inſolens. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de ſigner; cela eſt attendriſſant. Les janſéniſtes ſont un peu déroutés de leur voir tant de *conſcience*, dont ils ne les ſoupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amuſant quelques réflexions fort ſimples ſur l'embarras où les jéſuites ſe trouvent entre leur ſouverain et leur général. Le but de ces réflexions eſt de prouver qu'ils font une grande ſottiſe de ſe laiſſer chaſſer, et qu'ils peuvent en *conſcience* (puiſque *conſcience* y a) ſigner le ſerment qu'on leur demande: mais je ſuis ſi aiſe de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir; et ſi je fais imprimer mes réflexions, ce ſera quand je les ſaurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux; car vous ſavez qu'il n'y a de bon que de ſe moquer de tout. Une autre raiſon me fait déſirer beaucoup de voir, comme on dit, leurs talons; c'eſt que le dernier jéſuite qui ſortira du royaume emmènera avec

lui le dernier janſéniſte dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant ſoi-diſant janſéniſtes*, comme noſſeigneurs du parlement diſent aujourd'hui les *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*. Le plus difficile ſera fait, quand la philoſophie ſera délivrée des grands grenadiers du fanatiſme et de l'intolérance; les autres ne ſont que des coſaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jéſuites abſolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la perſécution qu'on leur fait ſouffrir, et ſur la précipitation avec laquelle on les expulſe. Je leur ai répondu que le parlement reſſemblait à ce capitaine ſuiſſe qui feſait enterrer ſur le champ de bataille des bleſſés encore vivans; et qui, ſur les repréſentations qu'on lui feſait, répondait que, ſi on voulait s'amuſer à les écouter, il n'y en aurait pas un ſeul qui ſe crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas. 1764.

A propos de ſuiſſe, ſavez-vous que frère *Berthier* ſe retire dans votre voiſinage? les uns diſent à Fribourg, les autres chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puiſqu'on l'accuſe de les vouloir aſſaſſiner; mais l'évêque de Bâle eſt roi auſſi dans ſon petit village; et à ſa place je ne me croirais pas en ſureté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce frère *Berthier*, ſi ſcrupuleux ſur ſon vœu d'*obéiſſance*, ne l'eſt pas tant ſur ſon vœu de pauvreté, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'il s'en aille avec quatre mille livres de penſion pour la bonne nourriture qu'il a adminiſtrée aux enfans de France. Par ma foi, mon cher maître, ſi cet homme eſt ſi près de

1764. chez vous, vous devriez quelque jour le prier à dîner, et m'avertir d'avance, je m'y rendrais; nous nous embrasserions; nous conviendrions réciproquement, nous, que nous ne sommes pas chargés de foi, lui, qu'il est ennuyeux; et tout serait fini, et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le *Corneille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens), et que vous ne soyez réduit à dire comme *George-Dandin : J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.* Après tout, l'essentiel est pourtant d'avoir raison; cela est de précepte, et la politesse n'est que de conseil. En attendant, riez, ainsi que moi, de toutes les espèces de fanatiques, loyolistes, médardistes, homéristes, cornélistes, racinistes, &c.; ayez soin de vos yeux et de votre santé; aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire; mais surtout laissez ce *Crévier* en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme *Jean-George* et *Simon* son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

LETTRE CXXXIV. 1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

Je vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoiqu'en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que *Palissot* vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs *Mécènes*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur, pour avoir représenté, dans sa pièce des *Philosophes*, de très-honnêtes gens comme des cartouchiens, a été loué à la cour, protégé, récompensé. Il s'avise, dans sa *Dunciade*, de dire que *Crévier* est un âne; *Crévier*, vieux janséniste, se plaint au parlement; le parlement veut mettre *Palissot* au pilori; et les protecteurs de *Palissot* le font exiler, pour le soustraire au parlement; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi, j'en suis fort content; et si je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou si j'avais le malheur d'en

1764. faire une, ce ne ſerait ni M. *Blin*, ni M. *du Roſoi*, ni M. *Sabatier*, ni M. *Rochon*, ni même M. *Fréron* que j'y mettrais, ce ſerait des noms plus illuſtres.

Laiſſons toutes ces infamies, et parlons d'Olimpie. Je vous félicite de ſon grand ſuccès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de *Statira* et celui de l'hiérophante ſont beaux, celui de *Caſſandre* a des momens de chaleur qui intéreſſent, celui d'*Antigone* et d'*Olimpie* m'ont paru faibles; mais mademoiſelle *Clairon* y eſt admirable au dernier acte. Quand elle ſerait un mandement d'évêque ou l'*Encyclopédie*, elle ne ſe jetterait pas au feu de meilleure grâce. *Voiture* lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le ſpectacle eſt d'ailleurs grand et auguſte, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée: la repréſentation m'a fait très-grand plaiſir, et la lecture que j'en ai refaite depuis a ajouté au plaiſir de la repréſentation.

J'ai lu auſſi depuis peu, par une eſpèce de fraude, un certain conte intitulé, *l'Education d'un prince;* cela me paraît bien fort pour feu *Vadé;* croyez-vous qu'il ait fait cela? Pour moi, ſans faire tort à la manière de *Vadé*, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une perſonne, qui ſe dit de vos amies, dénigre Macare; le fruit de cet avertiſſement (après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette perſonne et de ſes jugemens) eſt une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des Trois

manières, en la priant de vouloir bien lui être favorable; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. 1764.
Encore passe si vous n'en offriez qu'à des diables de cette espèce, qui, après tout, ne sont que des diablotins; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *sacrifiez sur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le savez, est une *abomination devant le Seigneur*, du moins, si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous souvenez mieux que moi.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites; et ce qui m'étonne, c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire, et que le soleil ne s'obscurcit pas. La dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. L'univers ne sent pas la perte qu'il va faire (voilà un beau vers de tragédie).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple; il me mande que, depuis qu'il a fait la paix, il n'est en guerre ni avec les cagots, ni avec les jésuites, et qu'il laisse à une nation belliqueuse, comme la française, le soin de ferrailler envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de *Crévier*? je m'en garderai bien; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah! M. *Crévier*, que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites!

Cette Tolérance n'est point encore tolérée, et je ne sais quand elle pourra parvenir à l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le *Corneille;* il est entre les mains d'un cuistre

1764. nommé *Marin*, qui doit décider si le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainsi que de tout le reste. Adieu, mon cher confrère.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 d'avril.

Mon cher philosophe, auriez-vous jamais lu un chant de la Pucelle, dans lequel tout le monde est devenu fou, et où chacun donne et reçoit sur les oreilles à tort et à travers? Voilà précisément le cas de vos chers compatriotes les Français. Parlemens, évêques, gens de lettres, financiers, anti-financiers, tous donnent et reçoivent des soufflets à tour de bras; et vous avez bien raison de rire; mais vous ne rirez pas long-temps, et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuistre de *Crévier* fait déjà voir qu'il n'est pas permis de dire d'un janséniste qu'il est un plat auteur. Vous serez les esclaves de l'université avant qu'il soit deux ans. Les jésuites étaient nécessaires, ils faisaient diversion; on se moquait d'eux, et on va être écrasé par des pédans qui n'inspireront que l'indignation. Ce que vous écrit un certain goguenard couronné doit bien faire rougir votre nation belliqueuse.

Répandez ce bon mot tant que vous pourrez, car il faut que vos gens sachent le cas qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi, je gémis sérieusement sur la persécution que les philosophes et la philosophie

vont infailliblement essuyer. N'avez-vous pas un souverain mépris pour votre France, quand vous lisez l'Histoire grecque et romaine? trouvez-vous un seul homme persécuté à Rome, depuis *Romulus* jusqu'à *Constantin*, pour sa manière de penser? le sénat aurait-il jamais arrêté l'*Encyclopédie*? y a-t-il jamais eu un fanatisme aussi stupide et aussi désespérant que celui de vos pédans? 1764.

Vraiment oui, j'ai donné une chandelle au diable; mais vous auriez pu vous apercevoir que cette chandelle devait lui brûler les griffes, et que je lui fesais sentir tout doucement qu'il ne fallait pas manquer à ses anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me parlez, sachez que ceux qui habitent ces hauts lieux sont philosophes, sont tolérans, et détestent les intolérans avec lesquels ils sont obligés de vivre.

Je ne sais si le *Corneille* entrera en France, et si on permettra au roi d'avoir ses exemplaires. Ce dont je suis bien sûr, c'est que tous ceux qui s'ennuient à Sertorius et à Sophonisbe, &c. trouveront fort mauvais que je m'y ennuye aussi; mais je suis en possession depuis long-temps de dire hardiment ce que je pense, et je mépriserai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puisse être. Ce qui me déplaît dans presque tous les livres de votre nation, c'est que personne n'ose mettre son ame sur le papier, c'est que les auteurs feignent de respecter ce qu'ils méprisent; vos historiens surtout sont de plates gens. Adieu, mon cher philosophe; si vous pouvez écraser l'*inf.*. écrasez-la et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

1764.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de mai.

Les uns me disent, mon cher philosophe, qu'il y aura un lit de justice, les autres qu'il n'y en aura point, et cela m'est fort égal. Quelques-uns ajoutent qu'on fera passer en loi fondamentale du royaume l'expulsion des jésuites, et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics, et je ne prêterai pas un sou; mais je vous parlerai de vous et de *Corneille*. On me trouve un peu insolent, et je pense que vous me trouvez bien discret; car, entre nous, je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes: il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile; si j'en avais dit davantage, j'aurais passé pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit, j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers; *Scaliger* et *Saumaise* n'en ont pas tant fait.

Avez-vous regretté madame de *Pompadour*? oui, sans doute, car dans le fond de son cœur elle était des nôtres; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait: voilà un beau rêve de fini. On dit qu'elle est morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les paysannes meurent ainsi; mais à la cour la chose est plus rare, on y regrette plus la vie, et je ne sais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquisition sur

la littérature ; on s'eſt aperçu que les ailes commençaient à venir aux Français, et on les leur coupe. Il n'eſt pas bon qu'une nation s'aviſe de penſer ; c'eſt un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais. J'ai peur que certains hommes d'Etat ne faſſent comme madame de *Bouillon*, qui diſait : *Comment édifierons-nous le public le vendredi ſaint ? feſons jeûner nos gens.* Ils diront, quel bien ferons-nous à l'Etat ? perſécutons les philoſophes. Comptez que madame de *Pompadour* n'aurait jamais perſécuté perſonne. Je ſuis très-affligé de ſa mort. 1764.

S'il y a quelque choſe de nouveau, je vous demande en grâce de m'en informer. Vos lettres m'inſtruiſent, me conſolent et m'amuſent, vous le ſavez bien ; je ne peux vous le rendre, car que peut-on dire du pied des Alpes et du mont Jura ?

Rencontrez-vous quelquefois frère *Thiriot* ? Je voudrais bien ſavoir pourquoi je ne peux pas tirer un mot de ce pareſſeux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage ; ſi vous y mettez votre nom, vous n'oſerez pas dire la vérité : je voudrais que vous fuſſiez un peu fripon. Tâchez, ſi vous pouvez, d'affaiblir votre ſtyle nerveux et concis ; écrivez platement, perſonne aſſurément ne vous devinera ; on peut dire peſamment de très-bonnes choſes ; vous aurez le plaiſir d'éclairer le monde ſans vous compromettre ; ce ſerait-là une belle action, ce ſerait ſe faire à tout pour la bonne cauſe, et vous ſeriez apôtre ſans être martyr. Ah ! mon Dieu, ſi trois ou quatre perſonnes comme vous avaient voulu ſe donner le mot, le monde ſerait ſage, et je mourrai peut-être avec

1764. la douleur de le laiſſer auſſi imbécille que je l'ai trouvé.

Avez-vous toujours le projet d'aller en Italie ? Plût à Dieu ! je me flatte qu'alors je vous verrais en chemin, et je bénirais le Seigneur. Je vous embraſſe de trop loin, et j'en ſuis bien fâché.

LETTRE CXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

30 de juin.

CETTE lettre, mon cher et illuſtre confrère, vous ſera remiſe par M. *Deſmarets*, homme de mérite et bon philoſophe, qui déſire de vous rendre hommage en allant en Italie où il ſe propoſe des obſervations d'hiſtoire naturelle, qui pourraient bien donner le démenti à *Moïſe*. Il n'en dira mot au maître du ſacré palais ; mais ſi par haſard il s'aperçoit que le monde eſt plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un ſecret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un ſavant plein de lumières, et qui eſt auſſi digne qu'empreſſé de vous voir. Adieu, mon cher et illuſtre confrère ; je vous embraſſe de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. *Deſmarets* le plaiſir qu'il aura de ſe trouver avec vous.

1764.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de juillet.

Si vous aviez l'honneur, mon cher et illuſtre maître, d'être *Simon le Franc*, je vous dirais comme défunt le *Chriſt* à défunt *Simon Pierre : Simon, dormis?* Il y a un ſiècle que je n'ai entendu parler de vous. Je ſais que vous êtes très-occupé, et même à une beſogne très-édifiante; mais laiſſez là le *Talmud* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela je vous laiſſerai en liberté reprendre *Moïſe* et *Eſdras* au cu et aux chauſſes. Votre long ſilence m'a fait craindre un moment que vous ne fuſſiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis ſur le *Corneille*, comme vous me l'aviez demandé; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous bleſſer, puiſqu'il ſe réduit à dire que vous n'avez pas fait aſſez de révérences, en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une aſſez bien conditionnée à maître *Aliboron* et à l'honnête homme qui, comme vous le dites très-plaiſamment, lui *fait ſa litière*. Il eſt vrai que vous l'aviez belle, et qu'on ne peut pas préſenter ſon nez de meilleure grâce. Cette croquignole était d'autant plus néceſſaire

1764. que maître *Aliboron*, à ce qu'on m'a assuré, répandait sourdement que vous lui aviez fait faire des propositions de paix. J'ai prétendu que, si vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme *Sganarelle* en fait à sa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître *Aliboron* est allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laissé ses feuilles à fabriquer, pendant son absence, à quelques sous-marauds qui sont à sa solde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison.

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? Elle me dit ces propres paroles: *On devrait faire dans tout gouvernement éclairé une loi qui défende aux citoyens de s'entre-persécuter, de quelque façon que ce soit.... Les guerres de plumes, qui, en décourageant les talens, détruisent le repos des citoyens sous le misérable prétexte de quelques différences d'opinion, sont aussi détestables que minutieuses.... Vous me dites*, ajoute-t-elle, *que le Nord donne des leçons au Midi: mais d'où vient donc que vous autres peuples du Midi, passez pour si éclairés, si les règles les plus naturelles et les plus simples n'ont pas encore pris racine chez vous? ou est-ce qu'à force de*

raffinement

raffinement elles vous ont échappé? Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très-plaisamment: *Chez nous on respecte trop le spirituel pour le mêler au temporel, et celui-ci se prête à soulager l'autre des vanités qui lui sont étrangères.* Avouez, mon cher philosophe, que tous les princes et princesses, sans en excepter le duc des Deux-Ponts, ne sont pas aussi avancés; mais, comme dit très-bien la *Sainte-Ecriture*, l'*esprit souffle où il veut.* Je ne sais de quel côté le vent va souffler pour la philosophie. Voilà déjà des parlemens qui concluent à garder les jésuites: j'ai bien peur que ce ne soit enterrer le feu sous la cendre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble, à en juger par bien de petites circonstances, que depuis la mort d'une certaine dame (qui n'aimait pourtant pas les philosophes), le parti jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord, à la vérité insensiblement, et comme le père *Canaye*, par un mouvement de fesse imperceptible. Si ce mouvement de fesse allait en s'accélérant comme la chute des graves, la pauvre philosophie se trouverait une seconde fois dans le margouillis dont DIEU et vous la vouliez préserver. En attendant, il faut qu'elle se tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, sans pourtant se refuser le plaisir de jeter de temps en temps quelques pétards aux passans qui lui déplairont, lorsqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièvreté* la fasse mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à *Saint-Evremont*, et qu'on dit de *du Marsais*, dont vous m'avez parlé il y a long-temps: cela est bon, mais le testament de *Meslier*, par extrait, vaut encore mieux. 1764.

1764. On m'a parlé auſſi d'un Dictionnaire (*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement ſur les oreilles; je voudrais bien qu'il me fût poſſible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaiſſiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie sûre; il peut être perſuadé que j'en ferai bon uſage. Eh bien, voilà pourtant les *Calas* qui vraiſemblablement gagneront tout-à-fait leur procès, et tout cela grâce à vous. Meſſieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être ſi noirs. Adieu, mon cher philoſophe; vous ne me parlez jamais de madame *Denis;* eſt-ce qu'elle m'a entièrement oublié? Je voudrais bien vous aller embraſſer, mais j'ai un eſtomac qui me joue d'auſſi mauvais tours que ſi je l'obligeais à digérer tout ce qui ſe fait et tout ce qui ſe dit en France.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

Mon grand philoſophe, et pour dire encore plus, mon aimable philoſophe, vous ne pouvez me dire ni *Simon dors-tu?* ni *tu dors Brutus;* car aſſurément je ne me ſuis pas endormi, demandez-le plutôt à *l'inf...*

Comment avez-vous pu imaginer que je fuſſe fâché que vous ſoyez de mon avis? non, ſans doute, je n'ai pas été aſſez ſévère ſur les vaines déclamations, ſur les raiſonnemens d'amour, ſur le ton bourgeois

(*) Le Dictionnaire philoſophique.

qui avilit le ton sublime, sur la froideur des intrigues; mais j'étais si ennuyé de tout cela, que je n'ai songé qu'à m'en débarrasser au plus vîte. 1764.

Il se pourrait très-bien faire que St *Crépin* prît à ses gages maître *Aliboron;* il m'a su mauvais gré de ce que j'avais une fluxion sur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Russie est plus honnête; elle vous écrit des lettres charmantes, quoique vous ne soyez point allé la voir. C'est bien dommage qu'on ne puisse imprimer sa lettre, elle servirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il reste des jésuites en France; tant qu'il y en aura, les jansénistes et eux s'égorgeront; les moutons, comme vous savez, respirent un peu quand les loups et les renards se déchirent. Le testament de *Meslier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre, plein de candeur, qui demande pardon à DIEU de s'être trompé, doit éclairer ceux qui se trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable Dictionnaire; c'est un ouvrage de *Satan*. Il est tout fait pour vous, quoique vous n'en ayez que faire. Soyez sûr que, si je peux le déterrer, vous en aurez votre provision. Heureusement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage, j'en serais bien fâché; je suis l'innocence même, et vous me rendrez bien justice dans l'occasion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre petit écervelé de *Jean-Jacques* n'a fait qu'une bonne chose en sa vie, c'est son *Vicaire savoyard*, et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le reste de ses jours. Le pauvre diable est pétri d'orgueil, d'envie, d'inconséquences, de contradictions

1764. et de misère. Il imprime *que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs:* il faudrait que je fusse aussi méchant qu'il est fou pour le persécuter. Il me prend donc pour maître *Omer!* il s'imagine que je me suis vengé, parce qu'il m'a offensé. Vous savez qu'il m'écrivit, dans un de ses accès de folie, que *je corrompais les mœurs de sa chère république, en donnant quelquefois des spectacles* à Ferney qui est en France. Sa chère république donna depuis un décret de prise de corps contre sa personne; mais, comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur général de la *parvulissime*, il me semble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur, physiquement parlant, pour sa cervelle; cela n'est pas trop à l'honneur de la philosophie; mais il y a tant de fous dans le parti contraire qu'il faut bien qu'il y en ait chez nous. Voici une folie plus atroce. J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, dans laquelle on soutient que tous les *Calas* étaient coupables, et qu'on ne peut se reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que s'ils me tenaient, ils pourraient bien me faire payer pour les *Calas*. J'ai eu bon nez de toutes façons de choisir mon camp sur la frontière; mais il est triste d'être éloigné de vous, je le sens tous les jours; madame *Denis* partage mes regrets. Si vous êtes amoureux, restez à Paris; si vous ne l'êtes pas, ayez le courage de venir nous voir, ce serait une action digne de vous. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons le plus tendrement du monde.

1764.

LETTRE CXL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'août, ou d'auguſte, ou ſextile, comme il vous plaira.

Vous recevrez, mon cher et illuſtre maître, preſque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère *Damilaville*, un ouvrage intitulé *Sur le ſort de la poëſie en ce ſiècle philoſophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poëſie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'eſt un de mes amis, nommé *Chabanon*, de l'académie des belles-lettres, qui eſt digne par ſes talens et par ſon caractère de vous intéreſſer. Je crois que vous ſerez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte aſſez ſur votre amitié pour moi, pour eſpérer que vous voudrez bien l'étendre juſqu'à lui.

Parlons un peu à préſent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce ſpéciale de la Providence, ce Dictionnaire de *Satan* dont vous me parlez. Si j'avais des connaiſſances à l'imprimerie de *Belzébuth*, je le prierais de m'en procurer un exemplaire; car cette lecture m'a fait un plaiſir de tous les diables. Vous, mon cher philoſophe, qui êtes aſſez bien dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère *Berthier*, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit ſervice? Je vous avoue que je ſerais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aiſe ce que j'ai été obligé d'avaler

1764. gloutonnement, en mettant, comme on dit, les morceaux en double. Assurément, si l'auteur va jamais dans les Etats de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal, il sera au moins son premier ministre; personne ne lui a rendu des services plus importans; et il est vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là, ni *tu dors*, *Brutus*, ni *tu dors*, *Brute*.

A propos de *Brute*, savez-vous que *Simon le Franc* est à Paris? il est vrai que c'est bien incognito, et qu'il n'y tient pas de table de vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'*Argenson*, où il était comme *parent*, et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir, ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver, me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout son fanatisme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher:

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaisir d'aller aussi à mon enterrement, si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis, qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conseillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à peu-près comme ils m'auraient conseillé de voir un confesseur. Les remèdes que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que les hommes aient inventée;

à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet est bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon estomac, je me suis prescrit un régime dont je me trouve très-bien, et que je suivrai très-fidellement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé. 1764.

Je doute fort qu'il en soit de même pour les jésuites, quoique plusieurs parlemens aient jugé à propos de les conserver sous le masque, et d'enfermer ainsi le loup dans la bergerie.

Nosseigneurs de la classe de Paris ont prétendu être *essentiellement* et *uniquement* la cour des pairs. Nosseigneurs des autres classes en ont mis leur bonnet de travers; et en conséquence, parce qu'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de *Fitz-james*, frère d'un évêque janséniste, leur bon ami, ils laissent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoisonneurs publics, assassins, cartouchiens, &c. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'esprit conséquent qui dirige toutes les démarches de ces messieurs, et de l'esprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien disciple, pleine d'une très-saine et très-utile philosophie. C'est bien dommage que ce prince philosophe ne soit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philosophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût!

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponse. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *restez à Paris*. A propos de quoi me supposez-vous l'amour en tête? je n'ai pas ce bonheur

1764. ou ce malheur-là. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis amoureux, que si on vous mandait des fausſetés plus atroces dont on eſt bien capable. On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions.

Mes amours prétendus me rappellent une choſe charmante que j'ai lue ſur l'amour propre dans ce Dictionnaire du diable; que l'amour propre reſſemble à l'inſtrument de la génération qui nous eſt néceſſaire, qui nous fait plaiſir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaiſon eſt auſſi charmante que juſte. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette ſeule différence entre l'inſtrument phyſique et le moral; que le priapiſme eſt l'état naturel et perpétuel du ſecond, et que dans l'autre c'eſt une maladie dont frère *Thiriot* aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il eſt bien guéri. Adieu, mon cher philoſophe et mon illuſtre maître.

1764.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de septembre.

MON cher philoſophe, vos lettres ſont comme vous, au-deſſus de notre ſiècle, et n'ont aſſurément rien de velche. Je voudrais pouvoir vous écrire ſouvent pour m'en attirer quelques-unes. C'eſt donc de votre eſtomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez ! Vos calomniateurs ſe ſont mépris. Il ſemble qu'on vous injurie, vous autres philoſophes, quand on vous ſoupçonne d'avoir des ſentimens. Il paraît que vous en avez en amitié, puiſque vous avez été fidelle à M. d'*Argenſon* après ſa diſgrâce et après ſa mort. Vous avez aſſiſté à ſon enterrement comme ſon confrère; mais *Simon le Franc* qui n'eſt le confrère de perſonne a prétendu y être comme parent : il feſait par vanité ce que vous feſiez par reconnaiſſance.

Vous me parlez ſouvent d'un certain homme. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureuſement la main pour écraſer l'*inf...*, je pourrais lui pardonner; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et je crois qu'il faut un peu modérer notre enthouſiaſme pour le Nord : il produit d'étranges philoſophes. Vous ſavez bien ce qui s'eſt paſſé, et vous avez fait vos réflexions; Dieu merci, je ne connais plus que la retraite. Je laiſſe madame

1764. *Denis* donner des repas de vingt-six couverts, et jouer la comédie pour ducs et préſidens, intendans et paſſe-volans qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas, et je ferme ma porte. *Omnia fert ætas.*

Vraiment j'ai lu ce Dictionnaire diabolique, il m'a effrayé comme vous; mais le comble de mon affliction eſt qu'il y ait des chrétiens aſſez indignes de ce beau nom pour me ſoupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage auſſi anti-chrétien. Hélas! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère *Damilaville* en a quatre, et qu'il y en a un pour vous. Je ſuis conſolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en ſi bonnes mains. Qui eſt plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains ſophiſmes? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raiſonnemens et dans vos bons mots; et ſi vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cauſe, du moins vous écraſerez la mauvaiſe, en diſant ce que vous penſez. Votre converſation vaut au moins tous les écrits des ſaints pères. En vérité, le cœur ſaigne quand on voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philoſophes, qui à peine ſe connaiſſent, vinrent ces jours paſſés ſouper chez moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie, dit: Meſſieurs, je crois que le *Chriſt* ſe trouvera mal de cette ſéance. Ils ſaiſirent tous ce texte. Je les prenais pour des conſeillers du prétoire de *Pilate;* et cette ſcène ſe paſſait devant un jéſuite et à la porte de *Calvin!* Je vous avoue que les cheveux me dreſſaient à la tête. J'eus beau leur

représenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raisons convaincantes d'*Augustin*, de l'abbé *Houteville* et du père *Garasse*, on me traita d'imbécille. Enfin la perversité est venue au point qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croye en *Christ;* et quand ils en voient passer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfans quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur serré en vous mandant ces horreurs, elles enflammeront peut-être votre zèle; mais vous aimez mieux rire que servir. Conservez-moi votre amitié, elle me servira à finir doucement ma carrière. Je me flatte que votre d'*Argenson*, mon contemporain, est mort avec componction et avec extrême-onction. C'est-là un des grands agrémens de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous; on ne leur épargne, Dieu merci, aucune des consolations qui rendent la mort si aimable. Toutes ces choses-là sont si sages, qu'on les croirait inventées par des Velches, s'ils avaient jamais inventé quelque chose. *Vale.* Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif.* 1764.

1764.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de septembre.

On dit, mon cher philosophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais yeux vous béniront; mais moi qui perds la vue dès qu'il fait froid, et qu'il y a un peu de neige sur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre physique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique Dictionnaire, que je tremble que l'ouvrage et l'auteur ne soient brûlés par les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil est de plusieurs mains, comme vous vous en ferez aisément aperçu. Je ne sais par quelle fureur on s'obstine à m'en croire l'auteur. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, est de bien assurer, sur votre part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer, qui d'ailleurs est très-mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre personnes qui crient que j'ai soutenu la bonne cause, que je combats dans l'arène jusqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me béniſſent et me perdent. C'est trahir ses frères que de les louer en pareille occasion; il faut agir en conjurés et non pas en zélés. On ne sert assurément ni la vérité ni moi, en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédans

à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront ce plaisir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout Dictionnaire jusqu'à celui de la *Bible* par dom *Calmet*. Je crois qu'il y a dans Paris très-peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique, et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses; mais dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires. 1764.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Russies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince *Ivan* ou *Jean* a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'octobre.

PREMIEREMENT, mon cher et grand philosophe, je vous conjure encore d'affirmer, sur votre part de paradis, que votre frère n'a nulle part au *Portatif*: car votre frère jure et ne parie pas que jamais il n'a composé cette infamie, et il faut l'en croire, et il ne faut pas que les frères soient persécutés. Ce n'est point le *mensonge officieux* que je propose à mon frère,

1764. c'est la clameur officieuse, le service essentiel de bien dire que ce livre renié par moi n'est point de moi; c'est de ne pas armer la langue de la calomnie et la main de la persécution. Ce livre est divin, à deux ou trois bêtises près qui s'y sont glissées, *quas aut* INCURIA *fudit aut humana parum cavit* NATURA; mais je jure par *Sabaoth* et *Adonaï*, *quia non sum autor hujus libri*. Il ne peut avoir été écrit que par un saint inspiré du diable; car il y a du moral et de l'infernal.

Mon second point, c'est que je suis tombé aujourd'hui sur l'article *Dictionnaire* en votre *Encyclopédie*. J'ai vu avec horreur ce que vous dites de *Bayle : Heureux s'il avait plus respecté la religion et les mœurs!* ou quelque chose d'approchant. Ah! que vous m'avez contristé! Il faut que le démon de *Jurieu* vous ait possédé dans ce moment-là. Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes. Qu'auriez-vous dit de plus de *Spinosa* et de *la Fontaine?* Que ces lignes soient baignées de vos larmes! Ah, monstres! ah, tyrans des esprits! quel despotisme affreux vous exercez, si vous avez contraint mon frère à parler ainsi de notre père!

Ut ut est, je vous demande en grâce, mon cher philosophe, que je ne sois jamais l'auteur de ce *Portatif;* c'est une rapsodie, un recueil de plusieurs morceaux détachés de plusieurs auteurs. Je sais à quel point on est irrité contre ce livre. Les *Fréron* et les *Pompignan* crient qu'il est de moi, et par conséquent les gens de bien doivent crier qu'il n'en est pas. On ne peut ni vous estimer ni vous aimer plus que je fais.

N. B. J'apprends dans ce moment que les orages s'élèvent contre le *Portatif*. La chose est très-sérieuse. L'ouvrage est d'un nommé *Dubut* proposant, lequel n'a jamais existé ; mais pourquoi me l'imputer ? 1764.

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'octobre.

Vous ne voulez donc pas absolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand scandale des *Garasses* de notre siècle ? Vous avez assurément bien raison de ne vouloir pas être soupçonné de cette production d'enfer ; et je ne vois pas d'ailleurs sur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il est évident, comme vous dites, que l'ouvrage est de différentes mains ; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celles de *Belzébuth*, d'*Astaroth*, de *Lucifer* et d'*Asmodée ;* car le docteur angélique, dans son *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce sont quatre personnes différentes, et qu'*Asmodée* n'est pas *consubstantiel* à *Belzébuth* et aux autres. Après tout, puisqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire *le Journal chrétien* (car ils sont tout autant à cette édifiante besogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un Dictionnaire diabolique. Il n'y a pas jusqu'à l'imprimeur qui ne soit aussi un *pauvre diable ;* car assurément il n'a su ce

1764. qu'il fesait, tant l'ouvrage est misérablement imprimé. Soyez donc tranquille, mon cher et illustre confrère, et surtout n'allez pas faire comme *Léonard de Pourceaugnac* qui crie: *Ce n'est pas moi*, avant qu'on songe à l'accuser. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il soit, n'a rien à craindre; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat sont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, passe de main en main sans bruit et sans scandale; on le lit, on a du plaisir, et on fait le signe de la croix pour empêcher que le plaisir ne soit trop grand, et tout se passe fort en douceur. Il y a pourtant une femme (*) de par le monde qui, se trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est un chiffon posthume de *Fontenelle*, parce que l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec beaucoup de justesse selon moi) que c'est l'*étoffe de la nature que l'imagination a brodée*. Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien, quand même l'abbé *Trublet* serait de mon avis. Je ne vous nomme point cette femme; mais vous la connaissez de reste, et vous êtes, après *Fréron*, la personne qu'elle estime le plus. Les lettres que vous avez la bonté de lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand plaisir à celles de l'*Année littéraire*, dont elle goûte fort les gentillesses qui, à la vérité, ne sont pas du *Fontenelle*. Ah, mon cher maître, que les lettres et la philosophie ont d'ennemis! Les ennemis publics et découverts ne sont rien, ceux-là on les secoue et on les écrase; ce sont les ennemis *cachés* et *puissans*, ce sont les

(*) La marquise *du Deffant*.

faux

faux amis qui ſont à craindre. Je me pique de ſavoir démêler un peu les uns et les autres, et aſſurément ils ne peuvent pas ſe vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre contemporain d'*Argenſon* eſt mort aſſez joliment; une heure avant que d'expirer, il diſait à ſon curé qui lui parlait de ſacremens: *Cela ne preſſe pas.* On dit pourtant qu'il a eu l'extrême-onction; grand bien lui faſſe! C'eſt un homme que les gens de lettres doivent regretter, du moins il ne les haïſſait pas. 1764.

Ma bonne amie de Ruſſie vient de faire imprimer un grand manifeſte ſur l'aventure du prince *Ivan* qui était en effet, comme elle le dit, une eſpèce de bête féroce. *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable, que le diable nous tue.* Si les princes prenaient des deviſes comme autrefois, il me ſemble que celle-là devrait être la ſienne. Cependant il eſt un peu fâcheux d'être obligé de ſe défaire de tant de gens, et d'imprimer enſuite qu'on en eſt bien fâché, mais que ce n'eſt pas ſa faute. Il ne faut pas faire trop ſouvent de ces ſortes d'*excuſes* au public. Je conviens avec vous que la philoſophie ne doit pas trop ſe vanter de pareils élèves; mais que voulez-vous? il faut aimer ſes amis *avec leurs défauts.* Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; c'eſt dommage que le papier me manque, car je ſuis en train de bien dire, auſſi mon eſtomac va-t-il mieux; on cherche le ſiége de l'ame, c'eſt à l'eſtomac qu'il eſt.

1764.

LETTRE CXLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

Vous me paraiſſez, mon illuſtre maître, bien alarmé pour peu de choſe; j'ai déjà tâché de vous raſſurer par ma lettre précédente, et je vous répète que je ne vois pas juſqu'ici de raiſon de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous ſoyez l'auteur de cette production diabolique? et quelle preuve peut-on en avoir? et ſur quel fondement peut-on vous l'attribuer? Vous me mandez que c'eſt un petit miniſtre poſtulant, nommé *Dubut*, qui eſt l'auteur de cette abomination; au lieu du petit miniſtre *Dubut*, j'avais imaginé le *grand diable Belzébuth*: je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là, et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'eſt pas de vous, ne vous mettez pas en peine; *je vous réponds*, comme *Criſpin, d'une bouche auſſi large* qu'il eſt poſſible de le déſirer. Il eſt évident, comme je vous l'ai dit, que cette production de ténèbres eſt l'ouvrage ou d'un diable en trois perſonnes, ou d'une perſonne en trois diables. A vous parler ſérieuſement, je ne m'aperçois pas, comme je vous l'ai dit, que cette abomination alphabétique cauſe autant de ſcandale que vous l'imaginez, et je ne vois perſonne tenté de s'arracher l'œil à cette occaſion, comme l'Evangile le preſcrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat,

les seuls à craindre en cette circonstance, sont allés voir leurs confrères les dindons, et quand ils reviendront de leurs chaumières, le mal sera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à *Saül*, que diantre voulez-vous qu'ils disent à *Dubut*? 1764.

Vous me faites une querelle de suisse que vous êtes, au sujet du *Dictionnaire de Bayle;* premièrement, je n'ai point dit: *Heureux s'il eût plus respecté la religion et les mœurs!* ma phrase est beaucoup plus modeste; mais d'ailleurs qui ne sait que, dans le maudit pays où nous écrivons, ces sortes de phrases sont *style de notaire*, et ne servent que de passe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs? Personne au monde n'y est trompé, et vous me cherchez là une mauvaise chicane. Je trouverais, si je voulais, à peu-près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans plusieurs ouvrages où assurément vous ne le désapprouvez pas, et jusque dans le Dictionnaire même de *Dubut*, quelque infernal qu'il vous paraisse ainsi qu'à moi. Adieu, mon cher confrère; soyez tranquille; comptez que je vais braire comme un âne, mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale.*

1764.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'octobre.

Mon cher philosophe, on ne peut pas toujours rire; il faut cette fois-ci que je vous écrive sérieusement. Il est très-certain que la persécution s'armerait de ses feux et de ses poignards, si le livre en question lui était déféré. On en a déjà parlé au roi comme d'un livre dangereux, et le roi en a parlé sur ce ton au président *Hénault*. On me l'attribue et on peut agir contre moi-même aussi-bien que contre le livre.

Il est très-vrai que cet ouvrage est de plusieurs mains. L'article *Apocalypse* est tout entier d'un M. *Abauzit* si vanté par *Jean-Jacques;* je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois aussi vous avoir mandé, et que vous savez d'ailleurs, que ce M. *Abauzit* est le patriarche des ariens de Genève. Son *Traité sur l'apocalypse* court depuis long-temps en manuscrit chez tous les adeptes de l'arianisme. En un mot, il est public que l'article *Apocalypse* est de lui.

Messie est tout entier de M. *Polier*, premier pasteur de Lausane. Il envoya ce morceau avec plusieurs autres à *Briasson*, qui doit avoir encore l'original; il était destiné à l'*Encyclopédie*.

Enfer est en partie de l'évêque de Glocester, *Warburton*.

Idolâtrie doit encore être chez *Briasson* ou entre les mains de *Diderot*, et fut envoyé pour l'*Encyclopédie*.

Il y a des pages entières copiées presque mot pour

mot des Mélanges de littérature qu'on a imprimés sous mon nom. 1764.

Il est donc évident que le Dictionnaire philosophique est de plusieurs mains. Quelques personnes ont rassemblé ces matériaux, et je puis y avoir eu quelque part; c'était uniquement dans la vue de tirer une famille nombreuse de la plus affreuse misère. Le père avait une mauvaise imprimerie; il a imprimé détestablement: mais on en fait en Hollande une édition très-jolie qu'on dit fort augmentée, et qu'on espère qui sera correcte. Si vous vouliez fournir un ou deux articles, vous embelliriez le recueil, vous le rendriez utile, et on vous garderait un profond secret.

Une main comme la vôtre doit servir à écraser les monstres de la superstition et du fanatisme; et quand on peut rendre ce service aux hommes sans se compromettre, je crois qu'on y est obligé en conscience. J'ose vous demander ce petit travail comme une grande grâce, et je vous demande le reste comme une justice. Rien n'est plus vrai que tout ce que je vous ai dit sur le Dictionnaire philosophique. Votre voix est écoutée; et quand vous direz que ce recueil est de plusieurs mains différentes, non-seulement on vous croira, mais on verra que ce n'est pas un seul homme qui attaque l'hydre du fanatisme; que des philosophes de différens pays et de différentes sectes se réunissent pour le combattre. Cette réflexion même sera utile à la cause de la raison si indignement persécutée par des fripons ignorans, si lâchement abandonnée par la plupart de ses partisans, mais qui à la fin doit triompher.

1764. Dites-moi, je vous en prie, si ce n'est pas *Diderot* qui est l'auteur d'un livre singulier, intitulé *De la nature?* Adieu, mon cher philosophe; défendez la cause de la vérité et celle de votre ami. Quelle plus belle et plus juste pénitence pouvez-vous faire de ces deux cruelles lignes qui vous sont échappées contre *Pierre Bayle?* et de qui attendrons-nous quelque consolation, si ce n'est de nos frères, et d'un frère tel que vous?

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

Non, vous ne brairez point, mon cher et grand philosophe, mais vous frapperez rudement les Velches qui braient. Je vous défie d'être plus indigné que moi de la maligne insolence de ces malheureux qui, dans leurs lettres sur l'*Encyclopédie*, vous ont attaqué si mal à propos, si indignement et si mal. Je voudrais bien savoir le nom de ces ennemis du sens commun et de la probité. Ils sont assez lâches pour réimprimer, à la fin de leur livre, les arrêts du conseil contre l'*Encyclopédie*. Par-là ils invitent le parlement à donner de nouveaux arrêts; ils embouchent la trompette de la persécution; et, s'ils étaient les maîtres, il est sûr qu'ils verseraient le sang des philosophes sur les échafauds.

Vous souvenez-vous en quels termes s'exprima

Omer dans son réquisitoire? On l'aurait pris pour l'avocat général de *Dioclétien* et de *Galérius :* on n'a jamais joint tant de violence à tant de sottises. Il prétendait que, s'il n'y avait pas de venin dans certains articles de l'*Encyclopédie*, il y en aurait surement dans les articles qui n'étaient pas encore faits. Les renvois indiquaient visiblement les impiétés des derniers volumes; au mot *Arithmétique*, voyez *Fraction;* au mot *Astre*, voyez *Lune;* il était clair qu'aux mots *Lune* et *Fraction*, la religion chrétienne serait renversée : voilà la logique d'*Omer*. 1764.

Votre intérêt, celui de la vérité, celui de vos frères, ne demande-t-il pas que vous mettiez dans tout leur jour ces turpitudes, et que vous fassiez rougir notre siècle en l'éclairant?

Il vous serait bien aisé de faire quelque bon ouvrage sur des points de philosophie, intéressans par eux-mêmes, et qui n'auraient point l'air d'être une apologie; car vous êtes au-dessus d'une apologie. Vous exposeriez au public l'infamie de ces persécuteurs; vous ne mettriez point votre nom, mais ils sentiraient votre main, et ils ne s'en relèveraient pas. Permettez-moi de vous parler encore de ce Dictionnaire portatif; je sais bien qu'il y en a peu d'exemplaires à Paris, et qu'ils ne sont guère qu'entre les mains des adeptes. J'ai empêché jusqu'ici qu'il n'en entrât davantage, et qu'on ne le réimprimât à Rouen; mais je ne pourrai pas l'empêcher toujours. On le réimprime en Hollande. Vous me demandez pourquoi je m'inquiète tant sur un livre auquel je n'ai nulle part, c'est qu'on me l'attribue; c'est que, par ordre du roi, le procureur général prépare actuelle-

1764. ment un réquisitoire; c'est qu'à l'âge de soixante et onze ans, malade et presque aveugle, je suis prêt à essuyer la persécution la plus violente; c'est qu'enfin je ne veux pas mourir martyr d'un livre que je n'ai pas fait. J'ai la preuve en main que M. *Polier*, premier pasteur de Lausane, est l'auteur de l'article *Messie;* ainsi c'est la pure vérité que ce livre est de plusieurs mains, et que c'est un recueil fait par un libraire ignorant.

Par quelle cruauté a-t-on fait courir sous mon nom, dans Paris, quelques lignes de cet ouvrage? Enfin, mon cher maître, je vous remercie tendrement d'élever votre belle voix contre celle des méchans. Je vous avertis que je ferai très-fâché de mourir sans vous revoir.

N. B. Un abbé d'*Estrées*, jadis confrère de *Fréron*, a donné un *Portatif* au procureur général.

LETTRE CXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de novembre.

J'ai su par M. *Duclos*, mon cher et grand philosophe, qu'il s'était dit un petit mot à l'académie touchant le *Portatif*. C'est vous, sans doute, qui m'avez rendu justice, et qui avez certifié que cet ouvrage est de plusieurs mains; recevez mes remercîmens. Il est

plus difficile quelquefois de faire connaître la vérité au roi qu'aux académies; cependant je crois être parvenu à détromper un peu sa Majesté, et à lui faire au moins approuver ma conduite dans cette petite affaire. Je crois qu'il a lu une partie du livre. Il y a dans le monde des *gens* qui ont l'esprit moins juste et le cœur moins bienfesant. Je ne sais si je vous ai mandé qu'un de ces *gens* disait qu'il ne serait point content, s'il ne voyait pendre quelques philosophes. Je vois, par vos lettres, que vous n'avez nulle envie d'être pendu, et je ne crois pas les philosophes si pendables. Il me semble qu'eux seuls ont un peu adouci les mœurs des hommes, et que sans eux nous aurions deux ou trois Saint-Barthelemi de siècle en siècle. Eux seuls ont prêché la tolérance dans le temps que toutes les sectes sont intolérantes autant qu'elles le peuvent. Les philosophes sont les médecins des ames dont les fanatiques sont les empoisonneurs. 1764.

En vérité, mon cher maître, vous devriez bien donner quelques aphorismes de médecine, en préférant le bonheur de servir les hommes à la gloire de vous faire connaître. En attendant, je vous prie de juger le procès sur le *Testament* prétendu *du cardinal* de *Richelieu*, qui n'est pas plus philosophique que les autres testamens.

Je vous prie de me dire votre avis qui me tiendra lieu de décision. Que dites-vous du nouveau roi de Pologne qui m'invite à l'aller voir, comme on va passer quinze jours à la campagne? C'est un homme plein d'esprit et de goût.

Je ne sais qui est le plus philosophe de lui, du roi de Prusse et de la czarine. On est étonné des progrès

1764. que la raison fait dans le Nord, et il faut espérer qu'elle rendra les hommes très-heureux, puisque sa rivale les a rendus si misérables.

Je vous envoie un ouvrage honnête qui ne fera pendre personne.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Mon cher philosophe, à la réception de votre billet, j'écris à *Gabriel Cramer*, et je lui remontre son devoir. Il aurait dû commencer par envoyer des exemplaires à l'académie. Je ne me suis mêlé en aucune manière du temporel : j'ai eu beaucoup de peine avec le spirituel, et je me repentirai toute ma vie d'avoir été trop indulgent. Je respecte fort *Pierre Corneille;* j'aime sa nièce, mais je suis pour ses tragédies ce que *la Couture* était pour les sermons; il disait qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raisonner*.

J'attends certains papiers dont vous ne me parlez pas, et dont je vous rendrai bon compte quand ils me seront parvenus. On gardera le secret comme chez des initiés et des conjurés.

Je crois que les malins et les gens à réquisitoires sont trop occupés de finances pour brûler de la philosophie : c'était, comme je vous l'avais dit, cet honnête abbé d'*Estrées* qui avait été le premier délateur. Vous savez qu'il est généalogiste; c'est une belle

science, et dans laquelle on met souvent du génie. Il était à la campagne en qualité de généalogiste et de polisson, chez M. de *la Roche-Aymon*, dont la terre touche à celle du procureur général. 1764.

C'est là qu'il fit sa belle manœuvre. Il a un petit bénéfice auprès de Ferney; il vint se faire recevoir prieur, il y a un an, en grande pompe, monté sur une haridelle; il se donna pour un descendant de *Gabrielle d'Estrées*. Je n'allai pas au-devant de lui, parce que je ne suis pas bon généalogiste; il me fut fort mauvais gré de mon peu de respect: si on me brûle, je lui en aurai l'obligation; mais, pourvu que j'évite les décrets éternels de DIEU et ceux du parlement, je bénirai ma destinée.

Je vous embrasse, mon grand philosophe, avec bien de la tendresse.

LETTRE CL.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

J'AI lu, mon cher philosophe, l'histoire de la *Destruction*, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite, et avec un plaisir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des *Lettres provinciales*. Je vous demanderai, comme à *Pascal*, comment avez-vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un sujet si aride? Je ne connais rien de plus sage et de plus fort; vous êtes le prêtre de la raison qui

1764. enterrez le fanatisme. Ce monstre expire dans les mains de tous les honnêtes gens de l'Europe ; il ne végète plus, et ne fait entendre ses sifflemens que dans les galetas des auteurs du *Journal chrétien* et de la *Gazette ecclésiastique*. Dieu vous bénisse ! Dieu vous le rende ! Vous écrasez, en vous jouant, les molinistes, les jansénistes ; vous faites le bien de l'Etat en rendant également mépriſables les deux partis qui l'ont troublé. On va se mettre dans deux jours à l'impression. *Cramer* vous enverra incessamment ce que vous savez. On a lapidé les jésuites avec les pierres des décombres du Port-royal ; vous lapidez les convulsionnaires avec les ruines du tombeau du diacre *Pâris*, et la fronde dont vous lancez vos cailloux va jusqu'à Rome frapper le nez du pape.

Cher défenseur de la raison, *macte animo*, et passez joyeusement votre vie à écraser de votre main les têtes de l'hydre, sans qu'elle puisse, en expirant, nommer celui qui l'assomme.

LETTRE CLI. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de janvier.

Je ne vous le dissimule point, mon cher maître; vous me comblez de satisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cause commune, et que *la superstition*, avec toutes les révérences que je fais semblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous assez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, assurément ce serait *de tout mon cœur, de tout mon esprit et de toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer DIEU; mais je ne suis posté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me semble que je ne m'en suis pas mal acquitté. Puisque vous voulez bien veiller à l'impression, je vous prie de faire main basse sur tout ce qui vous paraîtra long ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie aussi d'engager M. *Cramer* à hâter l'impression; je désirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aisément, et aussi pour ses intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville*. J'espère qu'il obtiendra sans peine la permission de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, si vous le savez,

1765. ce que c'eſt qu'une hiſtoire qu'on fait courir d'une lettre des Corſes à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur légiſlateur? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corſes l'avaient ſeulement prié de mettre leurs lois en *bon français:* cela me paraît un perſiflage ou de leur part ou de la vôtre. C'eſt comme ſi *noſſeigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corſe*, ou aux ſauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait aſſez à certains réquiſitoires. Quoi qu'il en ſoit, dites-moi, je vous prie, ce que vous ſavez là-deſſus de certain. On aſſure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* (que peut-être vous ſerez à portée de voir), dans laquelle il ſe félicite beaucoup de l'honneur que les Corſes lui font; et, en même temps, on aſſure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Ducheſne*, ſon libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corſes eſt fauſſe, et que c'eſt un nouveau tour que lui jouent ſes ennemis. On ajoute que c'eſt vous qui lui avez joué ce tour-là, mais ſans en apporter la moindre preuve. Je ſais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au ſujet des comédies que vous feſiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans ſa ſolitude, où il eſt déjà aſſez malheureux par ſa ſanté, par ſa pauvreté, et ſurtout par ſon caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combuſtion; mais qui vraiſemblablement, ſi j'en crois ſes plus zélés partiſans, ne feront pas grande ſenſation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard ſur le ſocinianiſme qu'il me reprochait

d'avoir imputé aux Génevois. Ce n'eſt pas la première fois qu'il ſe contredit; mais il ſouffre, il eſt malheureux, il faut bien lui paſſer quelque choſe. Il faut dire de lui comme le régent diſait d'un homme qui prenait force lavemens à la Baſtille : *Il n'a que ce plaiſir-là.* Vous avez cru comme moi, ſans fondement, que l'abbé de *Condillac* était mort; heureuſement il eſt tiré d'affaires, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philoſophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconſolable. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; n'oubliez pas votre Commentaire de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* m'a dit que vous veniez de lui écrire à ce ſujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer*. 1765.

Si vous voulez ſavoir la *généalogie* du deſcendant de *Gabrielle d'Eſtrées*, adreſſez-vous à l'abbé d'*Olivet* qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais de feu M. de *Maucroix;* ce ne ſerait pas un tort, ſi le fils n'était pas un maraud; *mais ce n'eſt pas le tout d'être laquais, il faut être honnête.*

Dites-moi un peu, je vous prie, ſous le ſceau de la confeſſion, ce que vous penſez d'un M. le chevalier de *la Tremblaye* qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête de vanité. Des perſonnes très-conſidérables déſireraient de ſavoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander.

1765.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de janvier.

Mon cher et grand philosophe, en réponse à votre lettre du 3, je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Destruction;* il m'assura qu'il édifierait dès le lendemain, et vous enverrait ce que vous savez. Or, ce que vous savez est bien peu pour un si bon ouvrage. Depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris, dans le moment, pour le sommer de sa parole. Il donne beaucoup de promesses, ce *Gabriel*, et les tient rarement; il avait promis de remplir son devoir envers l'académie, et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci; il est un peu intrigué, ainsi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracasseries pour étrennes, au sujet des élections; elles ont été très-fortes cette année. Il y a beaucoup de dissentions entre le conseil et le peuple, qui se croient tous deux souverains. *Jean-Jacques* a un peu attisé le feu de la discorde. La députation des Corses à *Jean-Jacques* est une fable absurde; mais les querelles génevoises sont une vérité. C'est dommage pour la philosophie que *Jean-Jacques* soit un fou, mais il est encore plus triste que ce soit un mal-honnête homme. La lettre insolente et absurde qu'il m'écrivit, au sujet des spectacles de Ferney, était à la fois d'un insensé et d'un brouillon.

brouillon. Il voulait se faire valoir alors auprès des pédans de Genève, qui prêchaient contre la comédie par jalousie de métier; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot, boursouflé d'orgueil, fut piqué de mon silence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève, tant que je serais possesseur des Délices; et, huit jours après, il se brouilla avec *Tronchin* pour jamais. 1765.

A peine arrivé dans sa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans sa patrie; il excite les citoyens contre le magistrat; il se plaint, dans ce livre, qu'on l'a condamné sans l'entendre; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (*); il joue le rôle de délateur et de calomniateur : voilà, je vous avoue, un plaisant philosophe; il est comme les diables dans *Quinault :*

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Et savez-vous dans quel temps ce malheureux fesait ces belles manœuvres? C'était lorsque je prenais vivement son parti, au hasard même de passer pour mauvais chrétien; c'était en disant aux magistrats de Genève, quand par hasard je les voyais, qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques;* mais, lui m'ayant offensé, il s'imaginait que je devais le haïr, et écrivait partout que je le persécutais, dans le temps que je le servais et que j'étais persécuté moi-même.

Tout cela est d'un prodigieux ridicule, ainsi que la plupart des choses de ce monde; mais je pardonne

(*) Voyez le premier volume de la Philosophie.

1765. tout, pourvu que l'infame ſuperſtition ſoit décriée comme il faut chez les honnêtes gens, et qu'elle ſoit abandonnée aux laquais et aux ſervantes, comme de raiſon.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était reſſuſcité : *Tronchin* le croyait mort avec raiſon, puiſqu'il ne l'avait pas traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*, tout ce que je ſais, c'eſt qu'il doit réuſſir auprès des hommes par la douceur de ſes mœurs, et auprès des dames par ſa figure.

Vous voilà inſtruit de tout, mon cher maître; je vous ferai part de la réponſe de *Gabriel*, s'il m'en fait une.

LETTRE CLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

Mon cher philoſophe, j'ai vu aujourd'hui le commencement de la *Deſtruction* en gros caractère, comme vous le ſouhaitez. C'eſt une charmante édification que cette *Deſtruction ;* on n'y changera pas une virgule, on n'omettra pas un ïota de la loi, juſqu'à ce que toutes choſes ſoient accomplies. J'aurai plus de ſoin de cette beſogne que des Commentaires de *Pierre* qui m'ennuyaient prodigieuſement. Frère *Cramer*, afin que vous le ſachiez, eſt très-actif pour ſon plaiſir, et très-pareſſeux pour ſon métier. Tel était *Philibert Cramer*, ſon frère, qui a renoncé à la typographie. *Gabriel* et *Philibert* peuvent mettre au rang de leurs

négligences, de n'avoir pas fait préſenter à l'académie un exemplaire de mes fatras ſur les fatras de *Pierre Corneille*. *Gabriel* dit, pour excuſe, que la *Brunet*, votre imprimeuſe, était chargée de cette cérémonie, et qu'elle ne s'en eſt pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel*, *Gabriel* a grondé la *Brunet*, et vous m'avez grondé, moi qui ne me mêle de rien, et qui ſuis tout ébaubi. 1765.

Gabriel dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin*, et que ce *Merlin* doit préſenter un fatras cornélien à monſieur le ſecrétaire perpétuel. Si cela n'eſt pas fait, je vous ſupplie de m'en inſtruire, parce que ſur le champ je ferai partir, par la diligence de Lyon, le ſeul exemplaire que j'aye, lequel je ſupplierai l'académie de mettre dans ſes archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cauſe. C'eſt le premier fou qui ait été mal-honnête homme; d'ordinaire les fous ſont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu, dans ſon livre, le ſecret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui, mais on ne peut ſe conduire plus mal. N'importe, *Peregrinus* eſt content, pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'eſpère cependant que la bonne cauſe pourra bien ſe ſoutenir ſans lui. *Jean-Jacques* a beau être un miſérable, cela n'empêche pas que *Ezéchiel* ne ſoit un homme à mettre aux petites maiſons, ainſi que tous ſes confrères. Il faut avouer, quoi qu'on en diſe, que la raiſon a fait de terribles progrès depuis environ trente ans. Elle en fera tous les jours; il ſe trouvera toujours quelque bonne ame qui dira ſon mot en paſſant.

1765.

LETTRE CLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de janvier.

Je commence, mon cher et illuſtre maître, par vous remercier des ſoins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie monſieur *Cramer* de hâter l'impreſſion. Je ne lui parle qu'en paſſant de ce qui concerne mes intérêts; c'eſt votre affaire de lui dire là-deſſus ce qui convient; cela devrait être fait de ſa part. Je déſirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraiſemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme réſolu de ne plus rien imprimer en France. Aſſurément je n'ai point envie de me faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat; mais c'eſt bien aſſez de me couper les ongles moi-même de bien près, ſans qu'un cenſeur vienne encore me les couper juſqu'au ſang. M. *Cramer* peut compter, ſi j'ai lieu d'être content de lui en cette occaſion, qu'il imprimera déſormais tout ce que je ne voudrai pas ſoumettre à l'inquiſition de nos *Midas*.

Je ſuis bien fâché, pour la philoſophie et pour les lettres, du parti que prend *Jean-Jacques*, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans ſon dernier livre que je n'ai pu lire, tant la matière eſt peu intéreſſante pour qui n'eſt pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous

lui aviez fait une réponſe injurieuſe; je ne l'ai pas cru, et des gens en état d'en juger, qui ont lu cette réponſe, m'ont aſſuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu, ſi vous lui répondez, ce qui n'eſt peut-être pas néceſſaire (du moins c'eſt le parti que je prendrais à votre place), répondez-lui avec le ſang froid et la dignité qui vous conviennent. Il me ſemble que vous avez beau jeu, ne fût-ce qu'en oppoſant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de ſa patrie tous les éloges qu'il en a faits, il y a quatre ou cinq ans, dans la dédicace d'un de ſes ouvrages, ſans compter ſon petit procédé avec moi, à qui il a donné tort et raiſon, ſelon que ſes intérêts l'exigeaient. Il eſt bien fâcheux que la diſcorde ſoit au camp de la philoſophie, lorſqu'elle eſt au moment de prendre Troye. Tâchons du moins de n'avoir rien à nous reprocher de ce qui peut nuire à la cauſe commune. 1765.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

Vous devez, mon cher philoſophe, avoir reçu une lettre ſatisfeſante de ce joufflu de *Gabriel Cramer*. Il eſt bien heureux d'imprimer la *Deſtruction*: cette *Deſtruction* ſuffirait pour bien établir un libraire de Paris. La quatrième feuille eſt déjà imprimée. Je vous remercie de m'avoir fourré là, j'en ſuis tout glorieux. Je me trouve enchâſſé avec des diamans

1765. que vous avez répandus sur le fumier des jansénistes et des molinistes.

Votre ami le roi de Prusse, à qui j'ai été obligé d'écrire, m'a félicité d'être toujours occupé à écraser l'*inf*.... Hélas! je ne l'écrase pas, mais vous la percez de cent petits traits dont elle ne se relèvera jamais chez les honnêtes gens. Le bon de l'affaire, c'est qu'étant percée à jour de votre main forte et adroite, elle n'osera pas seulement se plaindre.

Je vais faire partir mon exemplaire de *Corneille* pour l'académie. *Gabriel* m'en rendra un de la seconde édition.

Vous voilà en train de détruire; amusez-vous à détruire successivement toutes nos sottises velches; un destructeur tel que vous sera un fondateur de la raison.

LETTRE CLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

Mon adorable philosophe, nous en sommes à *H*. Vous me rendez les lettres de l'alphabet bien précieuses. Vous me comblez de joie en me faisant espérer que vous ne vous en tiendrez pas aux jésuites. Un homme qui a des terres près de Cîteaux me mande que le chapitre général va s'assembler; on donne à chacun six bouteilles de vin pour sa nuit; cela s'appelle le vin du chevet, et vous savez que ce vin

est le meilleur de France. Ces moines-là ne vous paraissent-ils pas plus habiles que les jésuites? Cîteaux jouit de deux cents mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage; mais il est juste de combler de biens des hommes si utiles à l'Etat. Détruisez, détruisez, tant que vous pourrez, mon cher philosophe; vous servirez l'Etat et la philosophie. 1765.

J'espère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de soufflets que vous donnez à tour de bras aux jansénistes et aux molinistes. C'est bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis ejusdem farinæ hominibus*, vous ne vous soyez pas entendus pour écraser l'*inf*.... Le plus grand de mes chagrins est de voir les imposteurs unis et les amis du vrai divisés. Combattez, mon cher *Bellérophon*, et détruisez la chimère.

N. B. Vous saurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adresse de M. *Duclos*, à la chambre syndicale, par la diligence de Lyon. Je supplie le philosophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais: c'est un philosophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embrasse; je suis bien vieux et bien malade.

1765.

LETTRE CLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

Mon cher et illustre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Destruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a plusieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait aussi plusieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Destruction* puisse servir *in ædificationem multorum!* Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des seconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers; mais je compte m'être si bien mis à couvert de leurs morsures, que *fragili quærens illidere dentem offendet solido.* Je respecterai toujours, comme de raison, la religion, le gouvernement, et même les ministres; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres sottises, et assurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvulissime. Je vous conseillerais cependant, attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus insolens et plus sots, de conserver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suisses.

Fréron a pensé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir insulté grossièrement, à son ordinaire, mademoiselle *Clairon*: elle s'en est plainte,

mais le roi ſon compère (*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui eſt toujours cependant aux arrêts chez lui, ſous la verge de la police. Il eſt bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections reſpectables ; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.* Puiſque les choſes ſont ainſi, je prétends moi avoir auſſi mon franc-parler, et, à l'exception des choſes et des perſonnes auxquelles je dois reſpect, je dirai mon avis ſur le reſte. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siége de Calais qu'on joue actuellement avec grand ſuccès ? Comme cette pièce eſt pleine de patriotiſme, on dit pour rendre les philoſophes odieux, qu'ils ſont déchaînés contre elle. Rien n'eſt plus faux, mais cela ſe dit toujours, pour ſervir *ce que de raiſon.* Quelle pauvre eſpèce que le genre-humain ! Adieu, mon cher maître ; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon. 1765.

LETTRE CLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 16 de mars.

FRERE *Gabriel*, mon cher deſtructeur, obéit ponctuellement à vos ordres ; la *Deſtruction* ſera magnifiquement reliée et envoyée à ſa deſtination. Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente-cinq pages, le ſeul de tous les livres qui reſtera ſur ce procès qui a produit tant

(*) Le roi *Staniſlas* était le parrain du fils de *Fréron*.

1765. de volumes. Je vous réponds que quand il sera arrivé à Paris, il sera enlevé en quatre jours. Je suis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jésuite, et que même il a eu l'honneur d'être chassé de la société; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaisanterie.

Je voudrais bien savoir qu'est devenu le petit jésuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la procession de son village. Est-il vrai que le jésuite qui avait.... du prince de G*** est mort? ne s'appelait-il pas *Marsy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

Dieu vous maintienne, mon cher destructeur, dans la noble résolution où vous êtes de faire main basse sur les fanatiques, en fesant patte de velours! Vous serez cher à tous les gens de bien. *Ecr..... l'inf.*

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de mars.

Mon cher philosophe utile et agréable au monde, sachez que votre ouvrage est comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais si bien ressemblé à son père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent: Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le relisait; on en cite tous les jours des passages. J'écrivis à mon ami M. de

Cideville que je le croyais déjà répandu à Paris ; je lui parlai du plaisir qu'il aurait à le lire, et je lui recommandai, dans deux lettres consécutives, de ne vous point nommer, précaution entre nous fort inutile : il est impossible qu'on ne vous devine pas à la seconde page. Vous aurez à la fois le plaisir de jouir du succès le plus complet, et de nier que vous ayez rendu ce service au public devant les fripons et les sots qui ne méritent pas même la peine que vous prenez de vous moquer d'eux. 1765.

Je suis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Calas*. On roue un homme plus vîte qu'on ne lui donne une pension. Vous avez bien raison dans ce que vous dites du style des avocats ; ils n'ont jamais su combien la déclamation est l'opposé de l'éloquence, et combien les adjectifs affaiblissent les substantifs, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas ; mais, après tout, les raisons que frère *Beaumont* a détaillées sont fortes et concluantes, il y a de la chaleur, et le public reste convaincu de l'innocence des *Calas*, *quod erat demonstrandum*. Tout ce que je demande au ciel, c'est que le parlement de Toulouse casse l'arrêt souverain des maîtres des requêtes. Je ne me souviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que ses ennemis fissent des sottises. Le fanatisme commence à être en horreur, d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand seigneur espagnol, que je ne connais point, s'avise de m'écrire une lettre tout-à-fait antifanatique, pour me demander des armes contre ce monstre, en dépit de la sainte hermandad.

1765. *Jean-Jacques* est devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverserait sa chère patrie que je corrompais, dit-il, en donnant chez moi des spectacles ; il n'a pas mieux réussi en qualité de boute-feu, qu'en qualité de charlatan philosophe.

Est-il vrai qu'*Helvétius* est à Berlin ? Il me paraît que le réquisitoire composé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralysie sur les trois doigts avec lesquels on tient la plume. Est-ce qu'il ne savait pas qu'on peut mettre l'*inf*.... en pièces, sans graver son nom sur le poignard dont on la tue ? Madame *Denis* vous embrasse de tout son cœur, et moi aussi.

LETTRE CLX.

DE M. D'ALEMBERT.

26 de mars.

Oh, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* sur l'affaire des malheureux *Sirven* (*) ! aussi a-t-elle le plus grand et le plus juste succès ; on se l'arrache, on verse des larmes, et on la relit, et on en verse encore, et on finit par désirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je suis bien heureux que ma rapsodie sur la destruction de *Loyola* n'ait pas paru en même temps ; votre lettre l'aurait

(*) Voyez Politique et Législation, tome II, page 257. Cette lettre est adressée, par erreur, à M. d'*Alembert*.

effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne sais quand ma *Destruction* arrivera ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a des personnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon secret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en soit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz fera l'avis de beaucoup de gens, et surtout le fera vendre ; car c'est-là l'essentiel pour que M. *Cramer* ne soit pas lésé. 1765.

Je ne sais ni le nom ni le sort du jeune jésuite que *Simon le Franc* suivait à la procession. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une seule fois, à l'enterrement de M. d'*Argenson*, où il était, non comme homme de lettres, car il est trop grand seigneur pour se parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il est encore à Paris, c'est si obscurément que personne n'en sait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin*, que les satires de *Despréaux* obligèrent à se cacher si bien, que le *Mercure* annonça sa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en est arrivé à peu-près autant au poëte *Roi*, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu sa belle ame à son créateur.

Oui vraiment, le bâtard du Portier des chartreux, *Marsy*, *olim* jésuite, comme il l'a mis à la tête d'un de ses ouvrages, est allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'associé d'*Aliboron* avec qui il s'était ensuite brouillé, du

1765. moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.

Vous avez su que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès; c'est à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous seul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne sais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cause; je voudrais bien qu'avec une si belle ame et si honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ses mémoires tant de pathos de collége. Le parlement de Toulouse est furieux, dit-on, et veut casser l'arrêt qui casse le sien; il ne lui manque plus que cette sottise-là à faire.

Adieu, mon cher maître; moquez-vous de tout, comme vous faites, sans cesser de secourir les malheureux et d'écraser le fanatisme. Mes respects à madame *Denis*. Je suis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janséniste et loyoliste ne trouvera pourtant guère drôle.

LETTRE CLXI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'avril.

MA reconnaiſſance eſt vive, je l'avoue, mais ce n'eſt pas elle qui fait mon enthouſiaſme pour vous; c'eſt votre zèle auſſi intrépide que ſage, c'eſt votre manière d'avoir toujours raiſon, c'eſt votre art d'attaquer le monſtre, tantôt avec la maſſue d'*Hercule*, tantôt avec le ſtylet le plus affilé; et puis, quand vous l'avez mis ſous vos pieds, vous vous moquez de lui fort plaiſamment. Que j'aime votre ſtyle! que votre eſprit eſt net et clair! plût à Dieu que tous les autres frères euſſent écrit ainſi! l'*inf*..... ne ſe débattrait pas encore comme elle fait ſous la vérité qui l'écraſe. Je voudrais bien ſavoir quel eſt le poliſſon de théologien à qui vous faites tant d'honneur. Quoi qu'il en ſoit, vous ſerez obéi ponctuellement et promptement.

Avez-vous lu le Siége de Calais? je ſuis ami de l'auteur, je dois l'être; je trouve que le retour du maire et de ſon fils, à la fin, doit faire un bel effet au théâtre. Il ſe peut d'ailleurs qu'il y ait dans la pièce quelques défauts qui vous aient choqué; mais ce n'eſt pas à moi de m'en apercevoir, et d'ailleurs le patriotiſme excuſe tout. Je voudrais ſavoir juſqu'à quel point vous êtes bon patriote; j'ai peur que vous ne vous borniez à être bon juge. Je vous aime et révère; *écr. l'inf*....

1765.

LETTRE CLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 d'avril.

MON cher et grand philoſophe, dans un fatras de lettres que je recevais par la voie de Genève, mon étourderie a ouvert celle que je vous envoie. Je ne me ſuis aperçu qu'elle vous était adreſſée qu'après avoir fait la ſottiſe de la décacheter; je vous en demande très-humblement pardon, en vous proteſtant, foi de philoſophe, que je n'en ai rien lu. J'avais ordonné en général qu'on retirât toutes celles qui vous feraient adreſſées d'Italie. Je n'ai trouvé que celle-là dans mon paquet; je me flatte qu'elle n'eſt pas du pape régnant; je préſume qu'elle eſt d'un être penſant, puiſqu'elle eſt pour vous.

Il y a peu de ces êtres penſans. Mon ancien diſciple couronné me mande qu'il n'y en a guère qu'un ſur mille; c'eſt à peu-près le nombre de la bonne compagnie; et s'il y a actuellement un millième d'hommes de raiſonnable, cela décuplera dans dix ans. Le monde ſe déniaiſe furieuſement. Une grande révolution dans les eſprits s'annonce de tous côtés. Vous ne ſauriez croire quels progrès la raiſon a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embraſſent ouvertement le ſyſtême de *Spinoſa*, je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes ſur la nature des choſes, qui ne

ſavent

savent point ce qui est, mais qui savent très-bien ce qui n'est pas : voilà mes vrais philosophes. Je peux vous assurer que, de tous ceux qui sont venus me voir, je n'en ai trouvé que deux qui fussent des sots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'esprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquisition sur les livres est sévère ; on me mande que les souscripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'est pas seulement être sévère, c'est être très-injuste. Si on arrête le débit de ce livre, on vole les souscripteurs, et on ruine les libraires. Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution ; ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'*Evangile* avait coûté douze cents sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie. 1765.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie*, en qualité d'étranger et de suisse. On veut bien que les Suisses se damnent, mais on veille de près, à ce que je vois, sur le salut des Parisiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque chose pour achever ma damnation, vous me feriez un plaisir diabolique dont je vous serais très-obligé. Je ne peux plus travailler, mais j'aime à me donner du bon temps, et je veux quelque chose qui pique.

Il faut que je vous dise que je viens de lire *Grotius, De veritate*, &c. Je suis bien étonné de la réputation de cet homme ; je ne connais guère de plus sot livre que le sien, excepté l'ampoulé *Houteville*. On avait, de son temps, de la réputation à bon marché. Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*.

1765. Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme votre discours préliminaire !

Adieu, mon très-cher philosophe ; sera-t-il dit que je mourrai sans vous revoir ?

LETTRE CLXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 9 d'avril.

Vous avez dû, mon cher et illustre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère *Damilaville*, un excellent manuscrit pour justifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata, si par hasard cet endroit était déjà imprimé. J'espère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravasés à Paris, avant que le tout soit arrivé ; cette imprudence est cause que la canaille janssénienne et jésuitique a crié d'avance contre la *Destruction*, et que la publication en est suspendue par ordre du magistrat, quoique tous les gens sages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, sage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'est que pendant tous ces délais on n'en fasse une édition furtive qui pourrait léser M. *Cramer*. Ce ne sera pas la faute de l'auteur, mais il faut espérer que ceci servira d'avis pour une autre

fois. J'attends que cette affaire ſoit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra déſormais être plus précautionné contre l'inquiſition. Je viens de recevoir de votre ancien diſciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius* qui doit être arrivé actuellement. J'eſpère qu'il ſera bien reçu, et que l'*inf*..... aura encore ce petit déſagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philoſophique, qui m'ont fait beaucoup de plaiſir. La diſpute ſur le chien de *Tobie*, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, ſans parler du reſte. On dit que les miniſtres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques*, et que votre ancien diſciple n'aura pas le crédit de l'y faire reſter malgré cette canaille. Je me ſouviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le conſiſtoire avait chaſſé. Le roi de Pruſſe écrivit à milord *Maréchal : Puiſque ces b...-là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je ne m'y oppoſe pas, que le diable les emporte et qu'il les garde.* Au fond, le pauvre *Jean-Jacques* eſt fou. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. Il faudrait, pour toute réponſe, faire imprimer l'éloge à côté de la ſatire, et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne ſais quelle comédie :

1765.

Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

Adieu, mon illuſtre et reſpectable maître ; on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean* dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

1765.

LETTRE CLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'avril.

MON cher appui de la raiſon, c'eſt bien la faute à frère *Gabriel*, s'il a lâché trois ou quatre exemplaires à des indiſcrets; mais, ou je me trompe fort, ou jamais *Merlin* n'aurait oſé rien débiter ſans une permiſſion tacite; et, malheureuſement, pour avoir cette permiſſion de débiter la raiſon, il faut s'adreſſer à des gens qui n'en ont point du tout. Si on en fait une édition furtive, alors *Gabriel* débitera la ſienne. Fourniſſez-nous ſouvent de ces petits ſtylets mortels à poignées d'or enrichies de pierreries, l'*inf*..... ſera percée par les plus belles armes du monde, et ne craignez point que *Gabriel* y perde.

Vous avez bien raiſon de citer le vers des Plaideurs: *Que de fous! &c.*; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt: Que de fous j'ai guéris! Tous les honnêtes gens commencent à entendre raiſon; il eſt vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr, mais il y aura ſecrétement un très-grand nombre de confeſſeurs, et c'eſt tout ce qu'il nous faut.

Jean-Jacques, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne cauſe; jamais les pères de l'Egliſe ne ſe ſont contredits autant que lui. Son eſprit eſt faux, et ſon cœur eſt celui d'un mal-honnête homme; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ſes torts envers moi, s'il ſe mettait à pulvériſer, par un bon ouvrage, les prêtres de *Baal* qui

le persécutent. J'avoue que sa main n'est pas digne de soutenir notre arche ; mais, 1765.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?

Frère *Helvétius* réussira sans doute auprès de *Frédéric*; s'il pouvait partir de là quelques traits qui secondassent les vôtres, ce serait une bonne affaire.

Adieu, mon cher maître et mon cher frère ; je m'affaiblis beaucoup, et je compte aller bientôt dans le sein d'*Abraham* qui n'était, comme dit l'*Alcoran*, ni juif ni chrétien.

LETTRE CLXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

Mon cher et illustre maître, il est arrivé ce que nous espérions au sujet de l'histoire de la *Destruction* des jésuites. Les gens raisonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile, les amis des jésuites même savent gré à l'auteur de n'avoir dit de la société que le mal qu'elle méritait ; mais les jansénistes-convulsionnaires et attendant le prophète *Elie* (qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui sur la tête), ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement ; mais comme le parlement y est traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au

1765. nez ; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie : jugez de l'état où ſont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cette canaille trouve mauvais qu'on lui applique ſur le dos les coups de bûche qu'elle ſe fait donner ſur la poitrine. Il me ſemble pourtant que des coups de bûche ſont toujours des *ſecours*, et que la place doit leur être indifférente ;

Car il n'importe guère
Que Paſcal ſoit devant, ou Paſcal ſoit derrière.

J'enverrai inceſſamment à frère *Gabriel* de quoi les faire brailler encore ; car, pendant qu'ils ſont en train de braire, il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles, je continuerai par les coups de houſſine, enſuite viendront les coups de gaule, et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en ſeront là, ils ſeront ſi accoutumés à être battus, qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu, l'odieuſe et plate canaille ! mais elle n'a pas long-temps à vivre, et je ne lui épargnerai pas un coup de ſtylet.

Vous avez ſu l'aventure de la comédie ; nous allons vraiſemblablement perdre mademoiſelle *Clairon*, qui ne remontera plus ſur le théâtre, ſi elle ne veut pas perdre l'eſtime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (*) ; ſon procédé eſt atroce et abominable, auſſi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que pluſieurs comédiens ne ſe retirent, s'ils ne ſont pas en effet auſſi vils

(*) Le maréchal de *Richelieu*.

qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers paſſeront à la poſtérité, mais le nom de votre maréchal n'y paſſera pas; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'hiſtoire dira : *Je ne m'en ſouviens plus.* Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs) ne ſont pas heureux en renommée; voyez le beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépenſé des ſommes immenſes? On y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne reſtait plus que quinze cents il y a trois mois; on va ramener tout ce qui reſte, et peut-être n'en reviendra-t-il pas ſix cents. Que le roi eſt à plaindre d'être ſi indignement ſervi, lorſqu'il mérite tant de l'être bien! *Helvétius* me paraît bien content de ſon voyage. Adieu, mon cher maître. 1765.

LETTRE CLXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

Votre indignation, mon cher philoſophe, eſt des plus plaiſantes. J'aime à vous voir rire au nez des *Polichinels*, à qui vous donnez tant de naſardes. Vous voilà en train de faire des nazaréens (n'eſt-ce pas de nazaréens que vient naſarde?) de faire des nazaréens, dis-je, ce que *Blaiſe Paſcal* feſait des

1765. jésuites. Vous les rendrez ridicules, *in sæcula sæculorum, amen.* Les croquignoles au cuistre théologien sont, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compose avec l'abbé d'*Estrées* un beau réquisitoire pour défendre de penser en France. Je ne conçois pas comment ce..... a osé soutenir, dans son tripot, que l'ame est spirituelle; je ne sais assurément rien de moins spirituel que l'ame d'.... Voyez-vous toujours mademoiselle *Clairon*? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle se fera un honneur immortel, si elle déclare, elle et ses confrères, que jamais ils ne remonteront sur le théâtre de Paris, si on ne leur rend tous les droits de citoyens; et que c'est une contradiction trop absurde d'être au cachot de l'évêque si on ne joue pas, et excommunié par l'évêque si on joue? Cette tournure ne pourrait offenser la cour, et rendrait odieux tous ces faquins de jansénistes. Dites-lui, je vous prie, que je lui suis plus attaché que jamais.

Courage, *Archimède;* le ridicule est le point fixe avec lequel vous enlèverez tous ces maroufles, et les ferez disparaître.

LETTRE CLXVII. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de mai.

Mon cher et illuſtre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle* que vous connaiſſiez déjà par ſes lettres, et que ſurement vous ſerez charmé de connaître par ſa perſonne. Une heure de converſation avec lui vous en dira plus en ſa faveur que je ne pourrais vous en écrire ; il a voulu abſolument que je lui donnaſſe une lettre pour vous, quoique aſſurément il n'en ait pas beſoin. Il vous dira des nouvelles de mademoiſelle *Clairon*, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne ſais pas ſi elle remontera jamais ſur le théâtre, mais je l'eſtime aſſez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'eſt bien aſſez d'être excommuniée, ſans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les Velches mériteraient d'être réduits à la meſſe et au ſermon pour toute nourriture ; et j'eſpère qu'ils finiront par ce régime ſi digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonſtance pour demander qu'on leur rende tous les droits de citoyens, même celui de rendre le pain béni, ils ſeront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis ſerait qu'ils préſentaſſent requête à l'aſſemblée du clergé, pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier *à tout le moins une fois l'an.* Je voudrais

1765. bien savoir ce que la cour aurait à leur dire, s'ils refusaient de jouer en cas qu'on leur refusât leur demande; sans compter qu'il serait assez bon que l'assemblée du clergé, qui va demander à cor et à cri le rappel des jésuites, qu'elle n'obtiendra pas, demandât en même temps, à toute force, la réhabilitation des comédiens au giron de l'Eglise, et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau sujet de réflexions pour le gazetier janséniste. A propos de gazetier janséniste, il me semble que ses amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Destruction;* ils ont senti, à force de discernement (car ils ont l'esprit fin), le ridicule dont ils se couvriraient. J'en suis sincèrement fâché, car vous savez tout le bien que je leur veux; je ne perdrai aucune occasion de leur donner des marques de souvenir et d'attachement. Adieu, mon cher et illustre confrère; mon attachement pour vous est d'une nature un peu différente, mais il n'en sera pas moins durable. Je vous embrasse de tout mon cœur, et j'envie bien à M. de *Valbelle* le plaisir qu'il aura de vous voir.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon cher philosophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

LETTRE CLXVIII. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède;* il eſt bien aimable, comme vous dites. Je ne ſavais point que l'autre *Archimède-Clairaut* fût gourmand, et que des indigeſtions l'euſſent tué : ce n'eſt pas ainſi que doit mourir un philoſophe. Sa penſion vous eſt dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont deſſervi; je n'en ſuis point du tout ſurpris. J'ai des ennemis auſſi, moi qui ne vous vaux pas. On m'a dit que l'académie des ſciences, en corps, demande cette penſion pour vous; c'eſt une démarche qui vous honore autant que vos confrères. Vous me ferez grand plaiſir de m'en apprendre le ſuccès, ſoit par un petit mot de votre main, ſoit par notre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiſelle *Clairon* pourrait venir conſulter *Tronchin;* en ce cas, il faudra que je faſſe rebâtir mon théâtre : mais je ſuis devenu ſi vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracaſſeries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque :

Lupi Mœrim vidêre priores.

Je crois que, ſi *Clairaut* eſt allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur.

1765.

LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juin.

Mon cher philosophe, je suis plus indigné que vous, parce que je sais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injustice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuser une modique pension, patrimoine d'académie; et à qui? à celui qui a refusé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à sa patrie. Je ne crois pas que vous soyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reste de pudeur. Vous voyez qu'on ne donne point votre pension à d'autres; on vous fait donc seulement attendre : on veut peut-être que vous fassiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette;* c'est un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cause, et sentant tout votre mérite. C'en serait trop, mon cher philosophe, si les sages avaient contre eux les prêtres et les ministres. Nous avons besoin des hommes d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très-bonnes raisons de penser ainsi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez sur le cœur, attendu que le mien est à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXX. 1765.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 30 de juin.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injuſtice que j'éprouve; il eſt vrai qu'elle eſt ſans exemple. Je ſais que le miniſtre n'a point encore rendu de réponſe définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'eſt dû à tant de titres, c'eſt un outrage preſque auſſi grand que de me le refuſer. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de ſacrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais ſur la penſion de l'académie comme ſur la ſeule reſſource de ma vieilleſſe. Si cette reſſource m'eſt enlevée, il faut que je ſonge à m'en procurer d'autres, car il eſt affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez ſavoir les charges conſidérables et indiſpenſables, quoique volontaires, qui abſorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous ſeriez étonné du peu que je dépenſe pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'eſt pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes beſoins. Sans la penſion du roi de Pruſſe, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma ſubſiſtance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il ſaura ma poſition, ne redouble ſes inſtances pour me

1765. faire accepter la place qu'il me garde toujours, de président de son académie; mais le séjour de Potsdam ne convient point à ma santé, le seul bien qui me reste; et d'ailleurs un roi est toujours meilleur pour maîtresse que pour femme. Je vous avoue que ma situation m'embarrasse. Il est dur de se déplacer à cinquante ans, mais il ne l'est pas moins de rester chez soi pour y essuyer des nasardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'est que le ministre, qui en agit si indignement à mon égard, a dit à M. le prince *Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour ma conduite. Le prince *Louis* voulait aller au roi, qui surement ignore cette indignité; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du ministre, en voulant me servir. Ma seule consolation est de voir que l'académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui sont l'opprobre de la littérature, ne sont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'espère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France; et je vous prie de ne laisser ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de persécution qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je suis très-sensible à l'amitié que vous me témoignez; je crois la mériter un peu par mes sentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au ministre une lettre simple et convenable, sans bassesse et sans insolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponse que l'académie. Si on attend que je fasse d'autres démarches, on attendra long-temps.

LETTRE CLXXI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

MON cher philoſophe, votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime aſſez pour vous apprendre des ſecrets que je ne devrais dire à perſonne, et je compte aſſez ſur votre probité, ſur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le ſilence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt eſt chez vous ſubordonné à la vertu.

La plupart des lettres ſont ouvertes à la poſte; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes: *Que direz-vous des miniſtres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés?* et l'article n'était pas à leur louange. Un miniſtre m'écrivit, quinze jours après: *Je ne ſuis pas honteux d'être votre protégé, mais, &c.*; ce miniſtre paraiſſait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Ruſſie, dans laquelle vous diſiez: *La France reſſemble à une vipère, tout en eſt bon hors la tête.* On ajoute que vous avez écrit dans ce goût au roi de Pruſſe. Vous ſentez, mon cher philoſophe, combien il a été inutile que je vous aye rendu juſtice, et que j'aye écrit à ceux qui ſe plaignaient ainſi de vous, *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre *Jean* criant dans le déſert, et ſurtout d'un *Jean* perſécuté, ne fait

1765. pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'est à vous à tout peser; voyez si vous voulez vous transplanter à votre âge, et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys*, ou que *Platon* reste en Gréce. Votre cœur et votre raison sont pour la Gréce. Vous examinerez si, en restant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je suis persuadé que le ministre, qui n'a rien répondu sur votre pension, ne garde ce silence que parce qu'un autre ministre lui a parlé. On est fâché contre vous depuis la *Vision*. Je sentis cruellement le coup que cette *Vision* porterait aux philosophes; je vous le mandai; vous ne me crûtes pas, mais j'étais très-instruit. Madame la princesse de *R*... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des trésors de colère se sont amassés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir, au travers de ces nuages, qu'on vous estime comme on le doit, et qu'on aurait désiré votre estime.

Je sais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame, mais il vous faut votre pension. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne sois pas sur les lieux? Il y a un homme qui est dans une très-grande place, et qui est mécontent de vous. Il n'est pas impossible que son ressentiment ait influé sur le refus ou sur le délai de la justice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire? Je suis sans conséquence; je ne compromettrai ni lui ni vous; je lui proposerai une action généreuse. Il est très-capable de la faire, très-capable aussi de se moquer de moi; mais j'en courrai volontiers

volontiers les risques, et rien ne retombera sur vous. Je ne ferai rien assurément sans avoir vos instructions que vous pourrez me faire parvenir en toute sureté par la voie dont vous vous êtes déjà servi. 1765.

On crie contre les philosophes, on a raison ; car si l'opinion est la reine du monde, les philosophes gouvernent cette reine. Vous ne sauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Destruction* a fait beaucoup de bien. Bonsoir ; je suis las d'écrire. Je ne le ferai jamais de vous lire et de vous aimer.

LETTRE CLXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

Mon cher et illustre maître, je reçois à l'instant votre lettre du 8, que M. de *Villette* m'envoie de sa campagne ; et comme il ferait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par son canal, en son absence je profite de l'occasion de mademoiselle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il est très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit ; mais, comme cela n'intéresse point le roi, je croyais pouvoir écrire en sureté, persuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'est pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, est parvenu à se rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était si facile de se faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaissance ; cependant je n'imagine pas qu'il influe

1765. beaucoup dans le refus ou le délai de ma pension; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au ministre, qui n'ose le dire pourtant, et qui donne de son délai toutes sortes de mauvaises raisons. Au reste, je vous laisse le maître de faire les démarches que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches ne m'engagent à rien : ce qui est bien certain, c'est que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de Prusse m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de lui. On me dit de sa part que la place de président est toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour cette fois, il espère que je ne la refuserai pas; mais ma santé ne me permet plus de me transplanter, et puis je suis plus amoureux de la liberté que jamais, et si je quittais la France (ce qui pourrait bien arriver si le roi de Prusse venait à mourir), ce serait pour aller dans un pays libre. Il est sûr que cette France m'est bien odieuse, et que, si *ma raison* est pour la Grèce, assurément *mon cœur* n'y est pas. Tous les savans de l'Europe sont déjà informés, par moi ou par d'autres, de l'indignité absurde avec laquelle on me traite, et quelques-uns m'en ont déjà témoigné leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au destin. Je quitterai Paris du moment où je ne pourrai plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque solitude. On me fera tout le mal qu'on voudra; j'espère que mes amis, le public et les étrangers me vengeront. Adieu, mon cher maître; je ne vous dis rien de la porteuse de cette lettre, elle porte sa recommandation avec elle. Adieu.

LETTRE CLXXIII. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 d'auguſte, car je ne puis ſouffrir août.

MON cher philoſophe, ſi la cauſe que je ſoupçonnais n'eſt pas la véritable, il y a donc des effets ſans cauſe. La raiſon ſuffiſante de *Leibnitz* eſt donc à tous les diables; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injuſtice qu'on vous fait, eſt parfaitement abſurde. Mademoiſelle *Clairon*, dans ſon genre, ſe trouve à peu-près maltraitée comme vous; elle a eſſuyé aſſurément des choſes plus déſagréables; je lui conſeille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez conſeillé. Pour vous, mon cher et grand philoſophe, je n'ai point d'avis à vous donner; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre ſageſſe. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choiſeul*, je lui ai tout dit; et, puiſque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injuſtice, mon rôle eſt terminé. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a un déchaînement auſſi violent que ridicule à la cour contre les philoſophes; et pour compléter cette extravagance, c'eſt le beau Siége de Calais qui a fait pouſſer à l'excès ce déchaînement. J'ignore ſi vous quitterez cette nation de ſinges, et ſi vous irez chez des ours; mais ſi vous allez en Ourſie, paſſez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à s'engager. Il ſerait fort plaiſant que je mouruſſe entre vos bras, en feſant ma profeſſion de foi.

1765. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philosophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux : je ne le crois pas, nous ne sommes qu'au temps des *Frérons* et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets;* d'ailleurs nous sommes tous deux bons chrétiens, bons sujets, bons diables; on nous laissera en paix dans ma tanière. Ecrivez-moi par frère *Damilaville*. Adieu; je vous aime autant que je vous estime.

LETTRE CLXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguste.

J'AI pensé, mon cher et illustre maître, aller demander ma pension au père éternel, qui surement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Versailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à *Caron*, dans laquelle il me semble que je descendais sans regret. Heureusement ou malheureusement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait osé prononcer pendant plusieurs jours. Je suis à présent bien rétabli, à un peu de faiblesse près. Quel beau livre j'ai soufflé aux jésuites et aux jansénistes! et que de magnifiques choses ils auraient dites, si le diable m'avait emporté! J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire

autant de vous, mais que vous lui avez échappé comme moi. Il faut que le diable, qui nous guette l'un et l'autre, ne sache pas son métier, ou n'ait pas les serres bien fortes; il se console apparemment en pensant que ce qui est différé n'est pas perdu. 1765.

Je suis bien aise que vous n'ayez point écrit en ma faveur à l'homme dont vous me parlez, pour deux raisons; la première, parce que je ne puis ni l'aimer ni l'estimer, ne fût-ce que par la protection ouverte qu'il a donnée à une satire infame jouée sur le théâtre contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point à se plaindre; il s'est déclaré l'ennemi des lettres, et je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je sente les inconvéniens de la pauvreté, j'aime mieux rester pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles gens, et je me souviens de trois beaux vers de Zaïre, que je crains pourtant d'estropier :

.... Il est affreux pour un cœur magnanime
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on méseslime;
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Ma seconde raison pour ne faire auprès de cet homme aucune démarche, c'est que je suis persuadé, encore une fois, qu'il a moins influé que vous ne croyez dans l'avanie qu'on m'a faite; je crois que la cabale des dévots, dont le petit bout de ministre *Saint-Florentin* a eu peur, y a eu plus de part que lui. Ajoutez que ce petit bout de ministre, qui ne me voit jamais dans son antichambre avec mes autres confrères, a été tout capable de me prendre, par cela seul, en aversion, et de chercher à me donner un

1765. dégoût qu'il n'ose pourtant consommer. Il vient d'écrire à l'académie des sciences, pour lui demander une seconde fois son avis qu'elle lui a déjà donné sans qu'il le lui demandât. On dit même que c'est cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut espérer que cela finira. Le roi de Prusse me presse de nouveau très-vivement; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a si bien vengé de Versailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magister de Chaillot ou de Vaugirard que président de la plus brillante academie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occasion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais désirer. Je puis dire qu'*à quelque chose malheur a été bon*, puisqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la considération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque sous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illustre maître; vous avez eu, et peut-être vous avez encore mademoiselle *Clairon*. Elle a été encore plus maltraitée que moi; mais on a besoin d'elle, et on ne se soucie guère de moi; on la cajolera pour la ramener; elle succombera peut-être, et j'en serai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois, dans ce pays-ci, à respecter les talens dont on a besoin pour son plaisir ou pour son instruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des caresses.

Je suis fâché de vous l'avouer, mon cher et illustre maître; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous? vous avez un peu gâté les gens qui nous persécutent. J'avoue que vous avez eu besoin plus qu'un autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à *Lucifer* pour vous sauver de *Belzébuth*; mais *Lucifer* en est devenu plus orgueilleux, sans que *Belzébuth* en ait été moins méchant. Conservez-vous néanmoins pour la bonne cause, dussiez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaissez, Dieu merci, pour ce qu'elles sont. 1765.

Parlons de choses un peu moins tristes. Savez-vous que je vais être fevré? à quarante-sept ans, ce n'est pas s'y prendre de trop bonne heure. Je sors de nourrice où j'étais depuis vingt-cinq ans; j'y prenais d'assez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne respirais pas, et je sens que l'air m'est absolument nécessaire; je vais chercher un logement où il y en ait. Il m'en coûte six cents livres de pension que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux; c'est plus que la pension de l'académie ne me vaudra, supposé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître; frère *Damilaville*, qui est plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie.

1765.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'auguſte.

MON très-cher et vrai philoſophe, je m'intéreſſe pour le moins autant à vôtre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aiſe. Je me flatte qu'on vous a enfin reſtitué votre penſion qui eſt de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injuſtices dont on rougit bientôt: celle qu'on feſait à la famille des *Calas*, de s'oppoſer au débit de ſon eſtampe, était encore un vol manifeſte. Une telle démarche a bien ſurpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il eſt près de faire une groſſe ſottiſe, ſe dît toujours à lui-même: *l'Europe te regarde.*

Mademoiſelle *Clairon* a été reçue chez nous comme ſi *Rouſſeau* n'avait pas écrit contre les ſpectacles. Les excommunications de ce père de l'Egliſe n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à déſirer pour l'honneur de ce ſaint homme, ſi honnête et ſi conſéquent, qu'il n'eût pas déclaré, écrit et ſigné par-devant un nommé *Montmolin*, ſon curé huguenot, *qu'il ne demandait la communion que dans le ferme deſſein d'écrire contre le livre abominable d'Helvétius.* Vous voyez bien que ce n'eſt pas aſſez pour *Jean-Jacques* de ſe repentir; il pouſſe la vertu juſqu'à dénoncer ſes complices et à pourſuivre ſes bienfaiteurs; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*,

il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius*. C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut. 1765.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique* une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rousseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polisson, c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le mérite et la persécution sont mes cordons bleus; mais aussi vous êtes trop juste pour exiger que je rompe en visière à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il est grand seigneur? Je suis bien sûr que vous approuverez qu'on estime ou qu'on méprise, qu'on aime ou qu'on haïsse très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fussiez-vous pape; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'est pas coucher gros; mais je vous aime et vous révère plus que personne au monde.

1765.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de septembre.

MON cher et digne philosophe, vous avez donc enfin votre pension. Vous avez, sans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a mises dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulème m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'est un homme plein de zèle pour la bonne cause, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel est le plus méprisable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques;* je crois seulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, est une bassesse incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiselle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle reparaisse sur le théâtre des Velches. J'aime tous les jours de plus en plus mon philosophe *Damilaville; Tronchin* lui a donné la fièvre pour le guérir. Je souhaite qu'il soit long-temps entre ses mains, et je voudrais bien vous tenir avec lui, vous trouveriez Genève bien changé; la raison y a fait des progrès dont on ne se doutait pas. *Calvin* n'y sera bientôt regardé que comme un cuistre intolérant.

Conservez bien votre santé; jouissez de l'étonnante révolution qui se fait par-tout dans les esprits, et vivez pour éclairer les hommes. 1765.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 7 d'octobre.

Vous avez donc cru, mon cher maître, ainsi que frère *Damilaville*, que j'avais enfin ma pension; détrompez-vous: il est vrai que l'académie a fait, en ma faveur, une seconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puisqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du ministre qui lui demandait, une seconde fois, son avis sur ce sujet, imaginant apparemment qu'elle serait assez absurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna*:

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

et, depuis le 14 d'auguste qu'elle a fait cette réponse, le ministre n'a encore rien dit. Il est vrai qu'il a eu le poing coupé (*), et c'est une raison; mais il s'est passé trois semaines et davantage entre la lettre de l'académie et la coupure de son poing. Ce poing d'ailleurs n'est que le poing gauche, et on dit qu'il recommence à signer du droit. Nous verrons s'il en fera usage à ma satisfaction. Quoi qu'il en soit, je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite

(*) M. de *Saint-Florentin*, depuis duc de *la Vrillière*, avait eu le poignet emporté d'un coup de fusil, à la chasse.

1765. lettre fort simple à ce sujet, où je dis simplement les faits sans me plaindre de personne.

En vérité, si vous ne m'assuriez ce que vous m'apprenez de *Rousseau*, j'aurais peine à le croire. Quoi! il a promis d'écrire contre *Helvétius* pour être admis à sa communion huguenotte! En vérité, cela est incroyable. C'est bien le cas de dire comme *Pourceaugnac : Voilà bien des raisonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère *Damilaville*, et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma santé serait passable si je dormais mieux; il faut espérer que cela reviendra. Je suis actuellement dans les embarras et les dépenses d'un emménagement qui me donne beaucoup d'ennui et d'impatience; c'est ce qui fait que je ne vous dis que deux mots.

Adélaïde a eu beaucoup de succès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce sous son ancien nom. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

Mon cher et vrai et grand philosophe, madame de *Florian*, qui retourne à Paris, vous dira combien vous êtes aimé à Ferney, et combien l'injustice qu'on vous fait nous a paru velche; mais en récompense on dit qu'on donne une pension à l'auteur du

Siége de Calais et à ceux du *Journal chrétien*. Il y a des choſes bien humiliantes dans l'eſpèce humaine ; mais il n'y en a point de plus honteuſe que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas*. 1765.

Votre aventure fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs premiers commis. Je rougis quand je ſonge qu'on vous a refuſé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation ſeront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat ?

Quoi ! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la ſainte communion huguenotte, a promis (page 90) *de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui, ſuivant le principe déteſtable de ſon auteur, prétend que ſentir et juger ſont une ſeule et même choſe, ce qui eſt évidemment établir le matérialiſme*. Cela eſt écrit et ſigné de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville* vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles ſont tirées. En vérité, les Velches valent encore mieux que les Génevois. Vous êtes un peu vengé à préſent de ces déiſtes honteux ; les prêtres ſont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conſeil et les bourgeois ſont diviſés plus que jamais, et je crois que le conſeil a tort, parce que des magiſtrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple ſe borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, l'*inf*... eſt dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuſcrit à ſes amis, il y a quarante ans,

1765. dont on fait six éditions en dix-huit mois. *Bayle* paraît aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous sentez bien que le fanatisme écume de rage, à mesure que le jour commence à luire. J'espère que du moins cette fois-ci les parlemens combattront pour la philosophie sans le savoir. Ils sont forcés de soutenir les droits du roi contre les usurpations des évêques. On ne s'était pas douté que la cause des rois fût celle des philosophes; cependant il est évident que des sages qui n'admettent pas deux puissances, sont les premiers soutiens de l'autorité royale. La raison dit que les prêtres ne sont faits que pour prier DIEU; les parlemens sont en ce point d'accord avec la raison.

Grâce aux préventions de leur esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

J'ai passé des jours délicieux avec frère *Damilaville*, et je voudrais vivre et mourir entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce désir, je souhaite au moins que les sages de Paris soient unis entre eux.

Cinq ou six personnes de votre trempe suffiraient pour faire trembler l'*inf*... et pour éclairer le monde. C'est une pitié que vous soyez dispersés sans étendard et sans mot de ralliement. Si jamais vous faites quelque ouvrage en faveur de la bonne cause, frère *Damilaville* me le fera tenir avec sureté; vous ne serez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulanger* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raison humaine. Ayez l'*inf*... en exécration et

aimez-moi; comptez que je le mérite par les sentimens que j'aurai pour vous jusqu'au jour où je rendrai mon corps aux quatre élémens, ce qui arrivera bientôt, car j'ai une faiblesse continue avec des redoublemens. 1765.

LETTRE CLXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de novembre.

On a enfin accordé, mon cher maître, non à mes sollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe, la magnifique pension de trois à quatre cents livres (car elle ne sera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis six mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et absurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offensé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y ai fait insérer; elle fait un contraste bien ridicule (et bien aviliſſant pour ceux qui en sont l'objet) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occasion. Le roi de Prusse me mettait bien à mon aise par les propositions qu'il

1765. me fesait ; mais j'ai résolu de ne me mettre jamais au service de personne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que *Rousseau* va à Potsdam ; je ne sais si la société du roi de Prusse sera de son goût ; j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince soit enthousiaste de ses ouvrages. Quant à moi, tout ce que je désirerais, ce serait d'être assez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui est plus grand que jamais. L'affaiblissement de ma santé, les visites à rendre et à recevoir, la sujétion des académies, auxquelles malheureusement ma subsistance est attachée, me rendent la vie de Paris insupportable. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état ; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un supplément à la *Destruction* des jésuites, où les jansénistes, les seuls ennemis qui nous restent, sont traités comme ils le méritent : mais je ne sais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien servir la raison, mais je désire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer ; et ceux même qui pensent comme nous nous persécutent. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE CLXXX. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de janvier.

MON grand philosophe, mon frère et mon maître, vous êtes sage, et *Jean-Jacques* est un fou ; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel ; il sera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corse, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philosophie, et c'est de quoi j'ai le cœur navré.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez ; ils sont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera sur ce sujet. Mon maudit aumônier, ex-jésuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exemplaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à Ste *Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que sauver le royaume ; il n'a été que l'exemple des rois, et Ste *Geneviève*, qui servait un boulanger, le vola à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé.

Quoi donc ! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible ? Il faut pourtant que vous le sachiez ; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout

1766. ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Palissot*, j'en conviens ; mais *Palissot* était le fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne sera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots! ce sont ces monstres-là qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage ; je m'intéresse pourtant très-vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusent ; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusent guère. Je m'en vais mon grand chemin de l'autre monde, ce pays dont jamais aucun voyageur n'est revenu, comme dit *Gilles Shakespeare*. Faut-il que je meure sans savoir au juste si *Poissonnier* a dessalé l'eau de la mer? cela serait bien cruel. Adieu ; je ne sais qui avait plus raison de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes possibles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE CLXXXI. 1766.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de mars.

Il y a un siècle, mon cher et illustre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez savoir comment je me porte ? médiocrement, avec un estomac qui a bien de la peine à digérer : ce que je fais ? bien des choses à la fois, géométrie, philosophie et littérature ; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclaircissemens que je prépare sur mes élémens de philosophie, et dans lesquels je touche délicatement à des matières délicates ; à un supplément assez intéressant pour l'ouvrage sur la *Destruction des jésuites ;* enfin à quelques autres broutilles : voilà mes occupations. Vous voulez savoir si j'irai m'établir en Prusse ? non assurément ; ni ma santé, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent ; si je resterai à Paris ? oui, tant que j'y serai forcé par mon peu de fortune qui me rend nécessaire l'assiduité aux académies : mais si je devenais plus à mon aise, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais seul, heureux, et affranchi de toute espèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penser que je suis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes

1766. m'aient marié. Eh! mon Dieu, que deviendrais-je avec une femme et des enfans? la perſonne à laquelle on me marie (dans les gazettes) eſt, à la vérité, une perſonne reſpectable par ſon caractère, et faite par la douceur et l'agrément de ſa ſociété pour rendre heureux un mari; mais elle eſt digne d'un établiſſement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage, ni amour, mais de l'eſtime réciproque, et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maiſon qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires; voilà ce qui a occaſionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame *du Deffant* à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne ſais pas pourquoi). Elle ſait bien qu'il n'en eſt rien, de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre choſe. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes; heureuſement elle eſt bien connue, et crue comme elle le mérite.

Je ne ſais pas ſi le miniſtre dont vous parlez eſt tel que vous dites; ce que je ſais, c'eſt qu'à la mort de *Clairaut*, il a mieux aimé partager entre deux ou trois poliſſons une penſion que *Clairaut* avait ſur la marine, que de me la donner, quoique je fuſſe ſeul en état de remplacer *Clairaut*. Il eſt vrai que je ne l'ai pas demandée; j'étais trop sûr d'être refuſé, et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne ſoit pas venu me chercher; mais je ſuis sûr qu'on lui a parlé pour moi, et qu'il a donné à d'autres; ce qui prouve, comme on dit, la *bonne amitié des gens*. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. On dit que le profeſſeur *Euler* quitte Berlin; j'en

serais fâché ; c'est un homme très-peu amusant, mais un très-grand géomètre. Nous sommes accablés d'oraisons funèbres faites par des évêques et des abbés. Dieu veuille que l'Europe, la philosophie et les lettres ne fassent la vôtre de long-temps ! 1766.

LETTRE CLXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Ce n'est point un jésuite, mon cher et illustre ami, qui vous remettra cette lettre de ma part, quelque aguerri que vous deviez être à voir cette robe, puisque vous en nourrissez un depuis dix ans ; je ferais scrupule de vous surcharger de pareille marchandise. Ce n'est donc point un jésuite, mais beaucoup mieux à tous égards, que je vous prie de recevoir et d'accueillir ; c'est un barnabite italien, nommé le père *Frisi*, mon ami depuis long-temps, et digne d'être le vôtre, grand géomètre qui a remporté plusieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe, excellent philosophe, malgré sa robe, et dont je vous annonce d'avance que vous ferez très-content. Il s'en retourne à Milan, où il est professeur de mathématiques, après avoir passé près d'un an à Paris, aimé et estimé de tous nos amis communs. Avant que de rentrer dans le séjour de la superstition autrichienne et espagnole, il a désiré d'en voir le fléau, qui n'est pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire

1766. de la littérature française ou plutôt européenne ; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il est persécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Frisi* a pour compagnon de voyage un jeune seigneur milanais de beaucoup d'esprit, que je vous recommande ainsi que lui. Je me flatte, mon cher philosophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux personnes de beaucoup de mérite, et pour lesquels j'ai beaucoup d'amitié et d'estime. Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez besoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager ; car ils ont quelque crédit à la cour du saint père qui, par parenthèse, pourrait bientôt faire banqueroute ; ainsi ceux qui veulent des absolutions doivent se dépêcher. *Iterum vale et me ama.*

LETTRE CLXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de mars.

Mon très-cher philosophe, si vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait ; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal ; mais de façon ou d'autre, faites-nous des d'*Alembert*. C'est une chose infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne ressemblera pas à celle de l'abbé *Molières ;* vous n'êtes pas fait pour voir les choses comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'eſt de *Jean-Baptiſte Poquelin*; vous en avez la bonne plaiſanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit ſupplément que vous préparez pour ces renards de jéſuites, et pour ces loups de janſéniſtes. 1766.

C'eſt aſſurément un grand mal-entendu qu'un miniſtre qui a beaucoup d'eſprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laiſſé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de ſe raccommoder avec vous; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je ſers actuellement mon quartier de *Tirésie*. Mes fluxions ſur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques ſemaines. Nous avons ici M. de *Chabanon*; il eſt muſicien, poëte, philoſophe et homme d'eſprit; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contens de la réponſe de notre protecteur à meſſieurs du parlement; cette pièce nous a paru noblement penſée et noblement écrite; et ſi l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* ſortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré; il a trop d'eſprit pour être coupable.

Vous ſavez que le parlement d'Angleterre a révoqué ſon timbre; je ne penſe pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques*. Adieu, mon très-cher philoſophe; je me flatte que la perſonne avec qui vous vivez eſt philoſophe auſſi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il eſt à Paris. Je me ſens beaucoup de tendreſſe pour les penſeurs.

1766.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juin.

VOUS aurez pu savoir, mon cher philosophe, par la lettre de *Covelle* (*), quelle a été l'absurde insolence du nommé *Vernet*, digne professeur en théologie. Je sais que vous dédaignerez à Paris les croassemens des grenouilles du lac de Genève; mais elles se font entendre chez toutes les grenouilles presbytériennes de l'Europe, et il est bon de les écraser en passant.

Je ne sais pas qui sont les auteurs qui travaillent actuellement au *Journal encyclopédique*; ce journal est très-maltraité dans le libelle du professeur. Voyez si vous pouvez lui faire donner quelques coups de fouet dans ce journal. Pour moi, je me dispose à faire une justice exemplaire de la personne dudit huguenot, lorsqu'il viendra sur mes terres catholiques. Je ne souffrirai pas qu'il attaque impunément notre saint père le pape, et vous, et frère *Hume*, et frère *Marmontel*, et même faux frère *Rousseau*, et la comédie.

Vous avez peut-être vu le livre attribué à *Fréret*, qu'on dit être d'un capitaine au régiment du roi. Ce capitaine est plus savant que dom *Calmet*, et a autant de logique que *Calmet* avait d'imbécillité. Ce livre doit faire un très-grand effet; j'en suis émerveillé, et j'en rends grâces à DIEU. Vous souciez-vous beaucoup du bâillon de *Lalli*, et de son gros cou que le fils aîné de monsieur l'exécuteur a coupé

(*) Mélanges littéraires, tome III. page 208.

fort mal-adroitement pour son coup d'essai? Je connaissais beaucoup cet irlandais, et j'avais eu même avec lui des relations fort singulières en 1746. Je sais bien que c'était un homme très-violent, qui trouvait aisément le secret de se faire haïr de tout le monde; mais je parierais mon petit cou qu'il n'était point traître. L'arrêt ne dit point qu'il ait été concussionnaire. Cet arrêt lui reproche vaguement des vexations, et ce mot de vexations est si indéterminé qu'il ne se trouve chez aucun criminaliste. 1766.

La France est le seul pays où les arrêts ne soient point motivés. Les parlemens crient contre le despotisme; mais ceux qui font mourir des citoyens, sans dire précisément pourquoi, sont assurément les plus despotiques de tous les hommes.

Savez-vous quand finira l'assemblée du clergé, et quand on débitera l'*Encyclopédie*? j'imagine qu'elle paraîtra quand l'assemblée sera disparue.

Est-il vrai qu'on fait beaucoup de niches à mademoiselle *Clairon*? est-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle sera remplacée?

Vous avez lu sans doute, en son temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien son temps pour louer Genève? La moitié de la ville voudrait écraser l'autre, et les deux moitiés sont bien basses et bien sottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philosophe; quand vous aurez un moment de loisir, répondez à mes questions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'histoire de l'Eglise* soit de mon ancien disciple?

1766.

LETTRE CLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de juin.

Je savais bien, mon cher et illustre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres; mais j'ignorais qu'il voulût les ressusciter, elles étaient si bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en soit, j'aurai soin de ce jésuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occasion; mais un mot seulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reste avec un honnête prêtre comme lui: *Ne prorsùs insalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous disons, dites-moi, je vous prie (j'ai besoin de le savoir et pour cause), si c'est vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui sont à la tête de votre dissertation sur le feu, et si le second est *cuncta fovet* ou *cuncta parit*?

J'ai actuellement entre les mains le livre de *Fréret*, ou, si vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au service de notre saint père le pape, je doute qu'il le fît cardinal, à moins que ce ne fût pour l'engager à se taire; car ce capitaine est un vrai cosaque, qui brûle et qui dévaste tout. C'est

dommage que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret* fût mis au conseil de guerre pour être ensuite livré au bras séculier, et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Eglise. 1766.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon avis, un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant, clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon, qui y avait fait une réponse; mais que, toutes réflexions faites, on l'a prié de la supprimer, parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé comme vous que *Lalli* n'était point traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que de frauder quelques sous d'entrée, ce qui, à mon avis, ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux, un méchant homme, si vous voulez, qui méritait d'être tué par tout le monde, excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart; mais ils avaient des parens premiers commis, et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais, à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit, *qu'il repose en paix*, et que ses juges nous y laissent!

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiselle *Clairon* sera remplacée; mais

1766. j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent, d'ame et d'intelligence ; qu'elle n'a que des défauts qui ſe perdent aiſément, mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiſelle *Clairon*, elle a abſolument quitté le théâtre, et a très-bien fait : il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il eſt poſſible, et il ne faut pas reſter dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maiſon particulière, le rôle d'*Ariane*, pour le prince de *Brunſwick*, qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunſwick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde, et il le mérite. Il y a un gros prince des Deux-Ponts qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protége *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunſwick*, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand ſeigneur, héritier de deux électorats, et ſurtout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite ; c'eſt que par malheur le prince de *Brunſwick* a de la gloire, et que le gros prince des Deux-Ponts n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*, et je crois qu'après la prédication même, c'eſt un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois auſſi que la préface de l'*Hiſtoire de l'Egliſe* eſt de votre ancien diſciple ; il y a des erreurs de fait, mais le fond eſt bon. Quant à l'ouvrage il eſt maigre, mais il eſt aiſé de lui donner de l'embonpoint dans une ſeconde édition ; et c'eſt un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros

et gras. Je présume qu'il le deviendra ; la carcasse est faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces sortes d'ouvrages, c'est beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'ose pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils. 1766.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les*, qui surement ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien caressé comme il le mérite. Vous avez vu aussi M. le chevalier de *Rochefort*, qui est un galant homme, et qui m'a paru aussi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'est peu du séjour de Versailles, et de la société des courtisans. *Iterum vale*. Je vous embrasse de tout mon cœur. Réponse, je vous prie, sur les deux vers latins ; j'en suis un peu pressé. J'oubliais de vous dire que mademoiselle *Clairon* a déjà rendu le pain béni ; voilà ce que c'est que de quitter le théâtre.

LETTRE CLXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juin.

Mon digne et aimable philosophe, je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a si bien mordus ; il est du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage ; il est visiblement appelé à l'apostolat. Par quelle fatalité se peut-il que tant de fanatiques

1766. imbécilles aient fondé des sectes de fous, et que tant d'esprits supérieurs puissent à peine venir à bout de fonder une petite école de raison? c'est peut-être parce qu'ils sont sages; il leur manque l'enthousiasme, l'activité. Tous les philosophes sont trop tièdes; ils se contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraser. Les missionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philosophes courent les rues; il faut qu'ils aillent semer le bon grain de maisons en maisons. On réussit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquittez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertissez, rendez les fanatiques si odieux et si mépriſables que le gouvernement soit honteux de les soutenir.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une secte fanatique et persécutrice a valu des honneurs et des richesses, se contentent de leurs avantages, qu'ils se bornent à jouir en paix, et qu'ils se défassent de l'idée de rendre leurs erreurs respectables. Ils diront aux philosophes: Laissez-nous jouir et nous vous laisserons raisonner. On pensera un jour en France comme en Angleterre où la religion n'est regardée par le parlement que comme une affaire de politique; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'église de la sagesse commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus sombre fanatisme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magistrats pensent hautement, il y a des avocats généraux qui sont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui est peut-être de *Fréret*, fait un bien

prodigieux. Il y a beaucoup de confeſſeurs, et j'eſpère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracaſſeries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calviniſtes que dans cette ville de *Calvin*. On eſt étonné des progrès que la raiſon humaine a faits en ſi peu d'années. Ce petit profeſſeur de bêtiſes, nommé *Vernet*, eſt l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philoſophes, eſt le plus inconnu des livres, malgré la prétendue troiſième édition. Vous ſentez bien que la lettre curieuſe de *Robert Covelle*, que je vous ai envoyée, n'eſt calculée que pour le méridien de Genève, et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui poſsède une métairie dans ma terre de Tourney; il y vient quelquefois : je compte avoir le plaiſir de le faire mettre au pilori, dès que j'aurai un peu de ſanté; c'eſt une plaiſanterie que les philoſophes peuvent ſe permettre avec de tels prêtres, ſans être perſécuteurs comme eux. 1766.

Il me ſemble que tous ceux qui ont écrit contre les philoſophes ſont punis dans ce monde. Les jéſuites ont été chaſſés; *Abraham Chaumeix* s'eſt enfui à Moſcou. *Berthier* eſt mort d'un poiſon froid; *Fréron* a été honni ſur tous les théâtres, et *Vernet* ſera pilorié infailliblement.

Vous devriez, en vérité, punir tous ces maraudslà par quelqu'un de ces livres moitié ſérieux moitié plaiſans, que vous ſavez ſi bien faire. Le ridicule vient à bout de tout; c'eſt la plus forte des armes, et perſonne ne la manie mieux que vous. C'eſt un grand plaiſir de rire en ſe vengeant. Si vous n'écraſez pas l'*inf*..., vous avez manqué votre vocation. Je ne

1766. peux plus rien faire. J'ai peu de temps à vivre: je mourrai, si je puis, en riant; mais, à coup sûr, en vous aimant.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de juillet.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philosophe, ces deux mauvais vers sont de moi. Je suis comme l'évêque de Noyon, qui disait dans un de ses sermons: *Mes frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'Ecriture, ni dans les pères; tout cela part de la tête de votre évêque.*

Je fais bien pis; je crois que j'ai raison, et que le feu est précisément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en soucie guère. Elle était toute cartésienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche;* cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les *Vernet* dans l'occasion.

Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle *Clairon* a rendu le pain béni; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus, moi qui vous parle, que je rends le pain béni tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas surpassée.

Je

Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant St *Jean*. Les pédans tireront avantage de cette mépriſe, comme *Cyrille* ſe prévalut de quelques balourdiſes de l'empereur *Julien*, et de là ils concluront que les philoſophes ont toujours tort. 1766.

Nous aurons inceſſamment, dans notre hermitage, un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de *la Barre* et de ſon camarade, qu'on a ſi doucement condamnés à perdre le poing, la langue et la vie, pour avoir imité *Polyeucte* et *Néarque*? On me mande qu'ils ont dit, à leur interrogatoire, qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédiſtes.

J'ai bien de la peine à le croire; les fous ne liſent point, et aſſurément nul philoſophe ne leur aurait conſeillé des profanations. La choſe eſt importante. Tâchez d'approfondir un bruit ſi odieux et ſi dangereux.

M. le chevalier de *Rochefort* m'a bien conſolé de tous les importuns qui ſont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Rochefort*, qui me parleront de vous, mes momens ſeront bien employés avec eux. Je viens de voir auſſi un M. *Bergier* (*) qui penſe comme il faut; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

(*) Frère de *Bergier* le théologien.

1766. Noubliez pas je vous en supplie *Polyeucte* et *Néarque;* mais surtout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse, et si vous vous consolez des niches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

LETTRE CLXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

Avez-vous connu, mon cher maître, un certain M. *Pasquier*, conseiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui est un grand bavard? on a dit de lui que sa tête ressemblait à une tête de veau, dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'est lui qui, par ses déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philosophes, qu'il a pourtant dans sa bibliothèque, et qu'il lit même avec plaisir, comme le lui a reproché une femme de ma connaissance; car il n'est point du tout dévot, et c'est lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une assez plate levée de bouclier dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit, je ne sais ce que les jeunes écervelés, condamnés par nosseigneurs, ont dit à leur interrogatoire; mais je sais bien qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philosophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reste qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers; car le

plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que seize. On vous aura sans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du siècle du roi *Robert*. Vous verrez la belle kirielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne sont que des sottises de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il est abominable de mettre à si bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'esprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquisition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de prison. Au reste, le seul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres sont en fuite, est mort avec un courage, ou ce qui est encore mieux, un sang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en disant, qu'*il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir*. Le bourreau a voulu se joindre au confesseur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *se borner à son ministère :* il lui a seulement recommandé de ne le point faire souffrir, et de lui bien placer la tête; et ses derniers mots, étant à genoux, et les yeux bandés, ont été, *suis-je bien comme cela?* vous savez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philosophique, où il n'a assurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuse, d'avoir passé devant une procession sans ôter son chapeau, d'avoir dit des grossièretés sur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres sottises semblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé si honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout. 1766.

1766. Frère *Mords-les* eſt arrivé, il y a deux jours, enchanté du ſéjour qu'il a fait chez le reſpectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et de pères de l'Egliſe, et qu'il vous a procuré un grand ſecours, celui d'une *concordance* de la *Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapſodie digne de *Paſquier-Queſnel* et de *Paſquier tête-de-veau*.

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'eſt la brouillerie de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Je me doutais bien qu'ils ne feraient pas long-temps amis; le caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas: mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. *Hume* l'accuſe. Vous ſavez ſans doute de quoi il s'agit. M. *Hume* a demandé une penſion du roi d'Angleterre pour *Rouſſeau*, du *conſentement de ce dernier;* il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'eſt preſſé de lui écrire cette bonne nouvelle; *Rouſſeau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la penſion du roi, ni de l'amitié de M. *Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. *Hume* comme dans la comédie: *Voilà un bourgeois bien payé de ſes bons ſervices*. Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'eſt que tous les gens raiſonnables croiront M. *Hume*, quand il dit qu'il avait le conſentement de *Rouſſeau* pour cette penſion; mais *Rouſſeau* le niera, et il trouvera auſſi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné ſon conſentement par écrit. Il

paraît que ſon plan a été de laiſſer agir M. *Hume*, en lui donnant un ſimple conſentement verbal, et de refuſer enſuite la penſion avec éclat, pour ſe faire des amis dans le parti de l'oppoſition ; ſe mettant peu en peine de compromettre M. *Hume* envers le roi et envers la nation, pourvu que *Jean-Jacques* ait des partiſans, et faſſe parler de lui. Le bon M. *Hume* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rouſſeau* méditait de lui jouer ce tour. 1766.

Il ſe prépare à donner toute cette hiſtoire au public. Que de ſottiſes vont dire à cette occaſion tous les ennemis de la raiſon et des lettres ! les voilà bien à leur aiſe : car ils déchireront infailliblement ou *Rouſſeau*, ou M. *Hume*, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

LETTRE CLXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

FRERE *Damilaville* vous a communiqué, ſans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philoſophe. Je ne conçois pas comment des êtres penſans peuvent demeurer dans un pays de ſinges qui deviennent ſi ſouvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même ſur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ſes liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on eſt pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la conſultation

1766. des avocats ; vous l'avez vue, sans doute, et vous avez frémi. Ce n'est plus le temps de plaisanter ; les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi ! dans Abbeville des *Busiris* en robe font périr dans les plus horribles supplices des enfans de seize ans ! et leur sentence est confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains ! et la nation le souffre ! A peine en parle-t-on un moment, on court ensuite à l'opéra comique ; et la barbarie, devenue plus insolente par notre silence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement ; et vous surtout, qui aurez élevé la voix contre elle deux ou trois minutes. Ici *Calas* roué, là *Sirven* pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général ; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Prusse ? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables ? est-ce là le pays de la philosophie et des agrémens ? c'est celui de la Saint-Barthelemi. L'inquisition n'aurait pas osé faire ce que des juges jansénistes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puisqu'on ne fait rien. C'est une misérable consolation d'apprendre que des monstres sont abhorrés, mais c'est la seule qui reste à notre faiblesse, et je vous la demande. M. le prince de *Brunswick* est outré d'indignation, de colère et de pitié. Redoublez tous ces sentimens dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite poste, à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres pensans est le seul plaisir auquel je puisse être sensible.

La mépriſe de l'avant-propos conſiſte en ce qu'on ſuppoſe que ces paroles *In principio erat*, &c. ont été falſifiées. Ce ſont les deux paſſages ſur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout cela! on perd à déterrer des erreurs un temps qu'on emploîrait peut-être à découvrir des vérités. 1766.

N. B. Le théologien *Vernet* s'eſt plaint au conſeil de Genève qu'on ſe moquait de lui; le conſeil lui a offert une atteſtation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé ſur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'atteſtation paraiſſait bien haſardée.

LETTRE CXC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux eaux de Rolle en Suiſſe, 23 de juillet.

Oui, vraiment, je le connais ce muſle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ſes fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher *Platon!* il faudrait prendre celui de ſe venger, ou du moins quitter un pays où ſe commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la relation ci-jointe? Je vous prie de l'envoyer à frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou ſix hommes de mérite qui veulent ſe retirer dans une province méridionale de ſes Etats, et y

1766. cultiver en paix la raiſon, loin du plus abſurde fanatiſme qui ait jamais avili le genre-humain, et loin des ſcélérats qui ſe jouent ainſi du ſang des hommes. L'extrait de la première relation eſt d'une vérité reconnue: je ne ſuis pas sûr de tous les faits contenus dans la ſeconde; mais je ſais bien qu'en effet il y a une conſultation d'avocats; et ſi je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je ſais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau; mais voilà de ces occaſions où il faut ſortir de ſa ſphère. L'abbé *Morellet*, M. *Turgot*, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville*, qui la cherche de ſon côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monſtres qu'il faudrait aſſommer? C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques* ſoit un fou et un méchant fou; ſa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philoſophie que le *Vicaire ſavoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis ſouffrir que vous finiſſiez votre lettre, en diſant, *je rirai*. Ah! mon cher ami, eſt-ce là le temps de rire? riait-on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris*? Je vous embraſſe avec rage.

LETTRE CXCI. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de juillet.

MA rage vous embrasse toujours tendrement, mon cher et aimable philosophe. Il m'a tant passé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne sais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven*? Cette goutte de baume, sur tant de blessures faites à la raison et à l'innocence, m'a un peu soulagé, mais ne m'a pas guéri. Je suis honteux d'être si sensible et si vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Constantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties sulfureuses pour renverser une ville dont les dimensions sont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous servez de la vôtre pour dire des choses très-agréables et très-plaisantes. Vous digérez donc bien, mon cher philosophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je suis un vieux malade; pardonnez à ma tristesse. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvérisé une vieille femme; et le tonnerre n'est point tombé sur les juges d'Abbeville! comment cela peut-il se souffrir?

Si vous savez quelque chose sur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

1766. J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de choſes, il ne m'apprend rien, et me laiſſe dans ma rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rouſſeau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve perſonne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philoſophe; mais pourquoi les gens qui penſent ne vivent-ils pas enſemble?

LETTRE CXCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'auguſte.

Vous penſez bien, mon vrai philoſophe, que mon ſang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents; ce cure-dents grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le... N'admirez-vous pas les ſobriquets que le ſot peuple donne à de certaines gens? C'eſt donc de tous les côtés à qui ſe couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire: *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens, des pensions, vous êtes enchaîné; pour moi, je mourrai bientôt, et ce sera en détestant le pays des singes et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt soixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Prusse, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raisons pour qu'il sache à quel point on doit nous mépriser. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'est qu'ils sont des lâches. On gémit, on se tait, on soupe, on oublie. Je vous remercie, par avance, des coups de foudre dont vous écraserez les jansénistes. Il est bon de marcher sur le *basilic* après avoir foulé le serpent. Donnez-vous le plaisir de pulvériser les monstres, sans vous commettre. Genève est une petaudière ridicule, mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chansons faites il y a quatre-vingts ans. *Rousseau* n'est qu'un fou et un plat monstre d'orgueil. Adieu; je vous révère avec justice, et je vous aime avec tendresse. 1766.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation; gardons-nous le secret de nos cœurs.

1766.

LETTRE CXCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Il n'y a rien de nouveau que je ſache, mon cher et illuſtre maître, ſur l'atroce et abſurde affaire d'Abbeville. On dit ſeulement, mais ce n'eſt qu'un ouï-dire, que le jeune *Moiſnel*, qui était reſté en priſon, et qui a ſeize ans, a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé :* ſur quoi je vous prierai d'abord d'obſerver la cruauté de ce jugement, qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége ; et puis de voir la ſingulière gradation du jugement que ces *Buſiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables ; le premier *brûlé vif*, le ſecond *décapité*, le troiſième *blâmé ;* j'eſpère que le quatrième ſera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'eſt commiſe.

Vous ſavez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jéſuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien, ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de *la Chalotais*. Il eſt transféré à Rennes, et apparemment ſera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ſes perſécuteurs bien odieux. *Laubardemont de C.....* ſurtout (car on l'appelle ainſi) ne ſe relèvera pas de l'infamie dont il eſt couvert ; c'eſt ce que j'ai entendu dire aux perſonnes les plus ſages et les plus reſpectables.

Une autre ſottiſe (car nous ſommes riches en ce genre) qui occupe beaucoup le public; c'eſt la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Pour le coup, *Jean-Jacques* s'eſt bien fait voir ce qu'il eſt, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de perſonne, parce qu'il n'en trouve pas le ſentiment au fond de ſon cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait ſonner le nom; ingrat et, qui pis eſt, haïſſant ſes bienfaiteurs (c'eſt de quoi il eſt convenu pluſieurs fois lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte pour ſe brouiller avec eux, afin d'être diſpenſé de la reconnaiſſance. Croiriez-vous qu'il veut auſſi me mêler dans ſa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais ſenti pour lui que de la compaſſion dans ſes malheurs, et quelquefois de la pitié de ſon charlatanisme? Il prétend que c'eſt moi qui ai fait la lettre, ſous le nom du roi de Pruſſe, où on ſe moque de lui. Vous ſaurez que cette lettre eſt d'un M. *Walpole*, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. *Jean-Jacques* eſt une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir les raiſons d'après leſquelles il a ſoupçonné, et enſuite accuſé M. *Hume* d'intelligence avec ſes ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres, dans la même maiſon, avec le fils de *Tronchin;* il avait le regard *fixe*, et ſurtout il a fait trop de bien à *Rouſſeau* pour que ſa bienfeſance fût ſincère. Adieu, mon cher maître; que de fous et de méchans dans ce meilleur des mondes poſſibles!

1766.

Je vous embraſſe *ex animo*.

1766.

LETTRE CXCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'auguſte.

Le roi de Pruſſe, mon cher philoſophe, me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des pſaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de St *Thomas*. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord, le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous ſavez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrouſel qu'on ait jamais vu; mais on n'y a brûlé perſonne pour n'avoir pas ôté ſon chapeau. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hauſſer les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven*, et que vous en ſerez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui ſont dignes que vous leur parliez; échauffez les tièdes: c'eſt une belle occaſion d'inſpirer de l'horreur pour le fanatiſme.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occaſion de vous ſouvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque choſe? Je brave ſes beuglemens, et ceux des

monstres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces misérables. Je mourrai en souhaitant que la nature fasse naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches. 1766.

Je voulais vous envoyer une facétie sur *Vernet*, je ne la retrouve point; la perte est médiocre.

Ah! mon cher maître, que les philosophes sont à plaindre! Leur royaume n'est pas de ce monde, et ils n'ont pas l'espérance de régner dans un autre.

Monstres persécuteurs, qu'on me donne seulement sept ou huit personnes que je puisse conduire, et je vous exterminerai.

LETTRE CXCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'auguste.

Je ne sais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout hasard à Ferney. M. le chevalier de *Rochefort* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats sur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Rochefort*. Je ne sais rien de nouveau sur les suites de l'assassinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*. Ce qui occupe à présent nos Velches, ce sont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de *la*

1766. *Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la lisant; c'est le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame. Je crois qu'il serait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que *Jean-Jacques* m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public d'administrer les preuves qu'il a contre moi; ce défi l'embarrasserait beaucoup, mais en vaut-il la peine?

A l'égard de M. de *la Chalotais*, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui; et que le roi, si plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieusement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la décision; et, en attendant, ses persécuteurs sont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez, (c'est ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui se fait, car cela est impossible à digérer), et surtout aimez-moi toujours.

LETTRE

LETTRE CXCVI. 1766.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 9 de septembre.

C'EST en effet, mon cher et illustre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie sont à bien des siècles de ce jugement-là. Heureusement tous les magistrats ne sont pas aussi absurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, est présidée par M. de *Malesherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la sénéchaussée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être président de l'élection, qui est un autre tribunal, et qui, ainsi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la sénéchaussée: l'élection n'en a point voulu; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite, instruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de sa demande. Cette aventure est une faible consolation pour les manes du pauvre décapité, mais c'en est une pour les gens raisonnables qui ont encore leur tête sur leurs épaules. Je ne sais pas bien exactement si la tête de veau a parlé contre vous à ses confrères; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuser à brûler des livres, que c'était les auteurs que DIEU demandait en sacrifice: ce tigre voudrait nous ramener au

1766. temps des druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous saurez pourtant que la plupart des conseillers du parlement de Paris sont honteux de ce jugement, que plusieurs en sont indignés et le disent à très-haute voix, entre autres le président comte abbé de *Guébriant*, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui est persuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous saurez de plus qu'un conseiller de tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des sciences (M. *Dionis du Séjour*), a empêché, il y a peu de temps, que la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire semblable, et a fait mettre l'accusé hors de cour.

Adieu, mon cher maître; l'abbé de *la Porte*, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages que vous avouez, ceux même qu'on *vous attribue*, c'est-à-dire que vous avez faits sans les avouer, &c. *Iterum vale.*

LETTRE CXCVII. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

MON cher et grand philosophe, vous saurez que j'ai chez moi un jeune conseiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'*Ornoi*. La terre d'Ornoi est à cinq lieues d'Abbeville. C'est par le moyen d'un de ses plus proches parens qu'on est venu à bout de honnir ce maraud de *Broutel*. Il broutera désormais ses chardons ; et voilà du moins cet âne rouge incapable de posséder jamais aucune charge ; c'est, comme vous dites, une bien faible consolation. Je voudrais que vous fussiez à Berlin ou à Pétersbourg ; mais vous êtes nécessaire à Paris : que ne pouvez-vous être par-tout !

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança*, certifiez-lui, je vous prie, que je lui suis toujours attaché comme autrefois, et que je suis fâché d'être si vieux.

Le procureur général de Besançon, dont la tête ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue est si bonne à cuire, fit mettre en prison, ces jours passés, un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-suspects. Il n'y allait pas moins que de la corde, par les dernières ordonnances. Le parlement a absous le libraire tout d'une voix, et le procureur général a dit à ce pauvre diable : *Mon ami, ce sont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

1766. La discorde règne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au sermon. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte;* je ne sais plus ni ce que je suis, ni ce que j'ai fait; il faudra que je me recueille.

Il pleut des *Fréret*, des *du Marsais*, des *Bolingbroke*. Vous savez que, Dieu merci, je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions; je ne les garde pas même chez moi; je les rends quand je les ai parcourues. C'est une chose abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence: je vous embrasse très-tendrement. Les philosophes ne sont guère tendres, mais je le suis.

LETTRE CXCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Mon vrai philosophe, *Jean-Jacques* est un maître fou, et aussi fou que vous êtes sage. La lettre de M. *Hume* me prouve que les Anglais ne sont point du tout hospitaliers, puisqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam à *Jean-Jacques*. Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis son nom sur la porte, et que les gazettes en eussent parlé. Au moins les folies de cette espèce ne font pas grand mal; mais nous en avons eu à

Toulouſe et à Paris d'une eſpèce plus dangereuſe. Les fous atrabilaires, les furieux ſont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien diſciple vous a écrit ce qu'il en penſait; il eſt admirable ſur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philoſophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il ſera humain et ſage. Je voudrais ſavoir ſi vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carrouſels; elle donne quelque choſe de mieux; elle a minuté de ſa main un édit ſur la tolérance univerſelle. L'Egliſe grecque n'était pas plus accoutumée que la latine à ce dogme divin. Si elle continue ſur ce ton, elle aura plus de réputation que *Pierre le grand*. 1766.

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui ſe fait dans les eſprits, depuis Naples juſqu'à Moſcou? je n'entends pas les eſprits de la ſorbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes eſprits.

Je ſuis trop vieux pour eſpérer de voir quelque choſe, mais je vous recommande le ſiècle qui ſe forme.

Adieu; je me conſole en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

1766.

LETTRE CXCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

Il y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philosophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi ! vous dites, dans l'avertissement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureuse dans l'assemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces assemblées ? ne savez-vous pas que le Catilina de *Crébillon* fut reçu avec transport ?

Aspice auditores, torvis oculis percute pulpitum fortiter, dic nihil ad propositum, et benè predicabis.

Votre *Apologie de l'étude* est un morceau excellent, entendez-vous ; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte incessamment du manuscrit que votre ami a envoyé à M. *Bourcier*. Il faut attendre que la fermentation de la fourmilière de Genève soit un peu apaisée.

A l'égard de l'ami *Vernet*, il est dans la boue avec *Jean-Jacques*, et ni l'un ni l'autre ne se relèveront.

Il y a aussi bien des gens qui barbottent dans Paris. En vérité, mon cher philosophe, je ne connais guère que vous qui soit clair, intelligible, qui employe le style convenable au sujet, qui n'ait point un enthousiasme obscur et confus, qui ne cherche point à traiter la physique en phrases poëtiques, qui ne se perde point dans des systêmes extravagans.

A l'égard de l'ouvrage sur les courbes, je vous répète encore que c'est ce que j'ai vu de mieux sur cette matière. 1766.

Puisque vous daignez mettre le petit buste d'un petit vieillard sur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaisanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je suis de ces dévots qui veulent avoir leur saint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché qu'on ait mis sur mon compte la *lettre* au *docteur Pansophe*, qui est fort plaisante, à la vérité, mais où il y a des choses trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de Candide. Cette lettre est de l'abbé *Coyer :* il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer; en la mettant sous mon nom, il me met en contradiction avec moi-même, lorsque je proteste à M. *Hume* que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis sept à huit ans. Je l'ai prié très-instamment de ne me point faire ce tort; il s'en ferait à lui-même. Il veut être de l'académie, et je pense que l'académie n'aime pas ces petits tours de passe-passe.

Je vous embrasse de tout mon cœur, je vous salue, lumière du siècle.

1766.

LETTRE CC.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de décembre.

MON cher philosophe, vous êtes mon philosophe; plus je vous lis, plus je vous aime. Que de choses neuves, vraies et agréables! Votre idée du livre antiphysique est aussi neuve que plaisante. Vous parlez mieux médecine que les médecins. Puissent tous les magistrats apprendre par cœur votre page 79! Il y a un petit commentaire sur *Beccaria* dont l'auteur est entièrement de votre avis. Or, quand deux gens qui pensent sont d'accord sans s'être donné le mot, il y a beaucoup à parier qu'ils ont raison. Chez les Athéniens, il fallait, autant qu'il m'en souvient, les deux tiers des voix sur cinq cents, pour condamner un coupable; je n'en suis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge, vous marchez sur des charbons ardens, et vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jérusalem? il y a une mosquée à la place, et il n'est pas permis de détruire une mosquée.

C'est, je crois, de *Sanderson* qu'on a dit qu'il jugeait que l'écarlate ressemblait au son d'une trompette, parce que l'écarlate est *éclatant* et le son de la trompette aussi; mais malheureusement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre *éclatant*, et qui puisse signifier à la fois *brillant* et *bruyant;*

on dit *shining* pour les couleurs, *fouding* pour les sons. 1766.

Baſſeſſe au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendreſſe* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaiſe avec leur infini du ſecond ordre, ſont de grands charlatans. Dieu merci, *Euclide*, autant que je m'en ſouviens, ne traite point cette queſtion.

Je vais lire le reſte. Je vous remercie du plaiſir que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à préſent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourſier* : il a eſſayé de trois ou quatre formules pour faire paſſer les ordonnées de ſes courbes; mais il dit que la géométrie tranſcendante qui règne aujourd'hui s'y oppoſe entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puiſſe l'aider; cependant il ne déſeſpère point de ſon problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les diſcours préſentés pour un nouveau prix à l'académie; le ſujet n'eſt pas neuf aſſurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puiſque je vous recommande une déclamation dont la deviſe eſt *humanum paucis vivit genus;* il m'a paru qu'il y avait de bonnes choſes. L'écriture n'en eſt pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la ſéance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle

1766. acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle est de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéresser; mais je ne veux et je ne dois demander que justice.

LETTRE CCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

1767. Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philosophe; nous avons une guerre cruelle avec les Génevois. Notre armée s'est déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de six pintes de lait qui passaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre est tombé sur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poëme sur la guerre de Genève, qui ne sera pas si long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adresse à l'abbé d'*Olivet* une petite réponse à sa prosodie; il doit vous la remettre: il y est beaucoup question de votre correspondant du *Brandebourg*. Quand votre correspondant du mont Jura pourra-t-il vous embrasser?

LETTRE CCII. 1767.

DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

J'AI d'abord, mon cher et illuſtre maître, mille remercîmens à vous faire du nouveau préſent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes ſur le Triumvirat, que j'ai lues avec tranſport, et qui ſont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philoſophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, qui nous a fait très-grand plaiſir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire;* c'eſt le défaut de preſque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le ſtyle affecté et recherché! et que je ſais bon gré à M. de *la Harpe* de connaître le prix du ſtyle naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rouſſeau*. On a publié ici, pour ſa défenſe, quatre brochures toutes plus mauvaiſes les unes que les autres: c'eſt un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout ſon *pathos*, pour l'ordinaire ſi bien placé, ne le ſauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avais déjà lu l'*Hypocriſie* (*); il y a des vers qui reſteront, et *Vernet* vous doit un remercîment. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume: je crois qu'on ne ſera pas fâché non plus des deux paſſages de *Rouſſeau*, qui

(*) Dans le volume de Contes et Satires.

1767. disent le blanc et le noir, et que je me suis contenté de mettre à la suite l'un de l'autre.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poëme sur la guerre de Genève; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne consentirai pourtant à trouver cette guerre plaisante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Génevois de n'avoir pas remercié M. de *Beautcville* de son digne et éloquent discours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un discours de l'académie; détrompez-vous: ces sortes d'ouvrages sont plus achetés que vous ne pensez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, se jettent à corps perdu sur cette marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon discours sur l'administration de la justice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général, nommé M. *Servan*? vous en ferez, je crois, très-content: je voudrais seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, sera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que

l'auteur fache au moins s'ils ſont correctement imprimés. 1767.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, &c., qui ſont ſi choquantes dans notre muſique, ſoient abſolument la faute de notre langue? je crois que c'eſt, au moins pour les trois quarts, celle de nos muſiciens; et qu'on pourrait éviter cette déſinence déſagréable, en mettant la note ſenſible (madame *Denis* me ſervira d'interprète), non comme ils le font ſur la pénultième, mais ſur l'antépénultième; la tonique ou finale appuierait ſur la pénultième, et la dernière ſerait preſque muette: mais il eſt encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que ſur des rimes maſculines.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; voilà bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel* vous avait écrit le détail de la réception de *Thomas*; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquiſition. *Iterum vale.*

LETTRE CCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 de janvier.

Mon cher philoſophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève; rien ne peut paſſer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux cauſés par la rigueur de la ſaiſon me tiennent lieu de peſte; il ne me manque plus rien. On dit

1767. que vous avez été comparé à *Socrate;* mais *Socrate* n'écrivit rien, et vous écrivez des choſes charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade*, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Paſcal* vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer;* l'eſprit malin s'eſt emparé de notre petit pays : c'eſt la diſcorde en Laponie.

Eſt-il vrai que le ſecrétaire eſt en Italie? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous ſeconder dans votre deſſein de rendre la littérature libre et reſpectable.

Je ſuis bien content de votre correſpondant berlinois; s'il perſévère, il faut tout oublier.

LETTRE CCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand beſoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes ſont abſurdes. Je déſirerais fort que vous puſſiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ſes amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le ſupplément, ſur l'exemplaire que vous avez reçu

corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit. 1767.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyset* de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Egypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de *Marmontel* qui, je crois, s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine anecdote sur *Bélisaire*, où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la sorbonne sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux ; car, si ces païens sont damnés, DIEU est atroce, et s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs !

Votre ami *Jean-George de Pompignan*, par la permission divine évêque du Puy et frère de *Simon le Franc*, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on

1767. ignore. *Jean-George* a senti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il est encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parce qu'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître; on m'a assuré que les Scythes avaient bien réussi aux deux dernières représentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

LETTRE CCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mai.

M. *Necker* qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe, vous rendra une lettre au conseiller. Messieurs de la poste en ont butiné deux, selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très-lettrés; ils se forment une belle bibliothèque de tous les livres qu'ils saisissent. Chaque pays, comme vous voyez, a son inquisition; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups.

Votre lettre au conseiller devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'histoire de la *Destruction* quelque chose concernant l'Espagne,

l'Espagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le ferment que devaient prêter les jésuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a prises en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié. 1767.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'est chargé de votre seconde édition, ne l'aura pas achevée sitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle; toute communication est interrompue entre Genève et la France. On s'est imaginé assez ridiculement que je suis en France, et je m'aperçois en effet que j'y suis, parce que je manque de tout. Je ne sais comment on fera pour faire passer dans votre monarchie française la lettre au conseiller. Il n'est plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces ci-jointes qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il était bien plaisant que les évêques polonais accordassent des priviléges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque.

Bonsoir, mon cher philosophe, souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout: voyez la malice!

1767.

LETTRE CCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victosque penates.

Voilà, mon cher et illustre philosophe, ce que disait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure? ne pensez-vous pas que la société se précipite vers sa ruine? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet? croyez-vous à la lettre de M. d'*Ossun*, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans, mais non pas assez fous pour cela; et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal*? ne pensez-vous

pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses Etats, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parce qu'ils sont plus plats et plus vils ? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable ? *Le cœur royal* me fait souvenir de la surprise impériale d'un certain Rescrit de l'empereur de la Chine. Ma surprise de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive, n'est ni royale ni impériale, mais n'en est ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin. 1767.

Soyez sûr que c'est à M. *Hume*, et point à d'autres, que *Rousseau* est redevable de sa pension. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même ; mais il ne veut pas paraître le savoir, et son cœur reconnaissant en sera plus à son aise. La sorbonne vient de faire imprimer trente-sept propositions extraites du livre de *Marmontel*, et qu'elle se propose de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propositions par où vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de sa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet impudent et odieux extrait ? On dit que vous allez demeurer à Lyon ; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous,

1767. si vous y avez bien pensé. N'est-ce pas vous mettre à la merci d'ennemis plus puissans que les jésuites, et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pourquoi quittez-vous le ressort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens de voir, et qui, par parenthèse, vous aime à la folie, est inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-signés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accusé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaisir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous serez content, supposé pourtant que je n'aye point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il est impossible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être cassé par un arrêt du conseil. Les jansénistes qui, comme vous savez, sont fort plaisans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point résider. Cette aventure fera sans doute dire et faire bien des sottises aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'instance. Est-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien est-ce qu'il ne m'aime

plus? J'aurais bien envie de le quereller auſſi ſur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote ſur *Bélisaire* de ſon ami l'abbé *Mauduit*, ni les Honnêtetés littéraires que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poëme ſur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainſi ſes amis. 1767.

LETTRE CCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

Si on vous a appelé *Rabſacès*, mon cher philoſophe, on m'appelle *Capanée*. Nos ſavans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le ſecret: dites-moi quel eſt le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire*? n'eſt-il pas de l'académie des inſcriptions et belles-lettres? S'il y a des académies de politeſſe et de raiſon, je ne crois pas qu'il y ſoit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conſeiller; mais DIEU ſait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponſe en droiture ſur mon ami *Foucher*. Je ne ſais qu'eſt devenu le libraire à qui on a donné la *Deſtruction* jéſuitique. Nous avons quatre mille cinq cents ſoldats autour

1767. de Genève ; c'eſt la ſeule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez aux montagnes.

Interim vale et me ama.

LETTRE CCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de mai.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liſte de propoſitions que la ſorbonne a extraites de *Bélisaire*, pour les condamner ; liſte qui eſt le comble de l'atrocité et de la bêtiſe. Ces hommes éclairés mouraient de peur que cette liſte ne ſe répandît avant la cenſure : en conſéquence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer, et frère *Damilaville* vous l'enverra : vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là ſont abſurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oſeront pas publier leur cenſure, tant la ſeule liſte des propoſitions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de ſa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaiſir, et me paraiſſait bien meilleure que dans le premier état ; mais vous vous y connaiſſez mieux que moi. La ſeule choſe que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour *Chabanon* exige de

la vôtre pour moi, c'eſt de vouloir bien donner à ſon ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention poſſible; *Chabanon* le mérite en vérité, et par lui-même, et par les ſentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occaſion ſera une nouvelle obligation que je vous aurai; car on ne ſaurait lui être plus attaché que je le ſuis. 1767.

Voilà donc les jéſuites chaſſés d'Eſpagne, et puis de France, grâce à l'abbé de *Chauvelin*, et vraiſemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples ſera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triſte ſort; car au fond je ſuis bon homme; quelqu'un me dit: Vous êtes bien bon de vous lamenter ſur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'eſſuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant: *O, qu'il eſt doux de plaindre!* &c. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1767.

LETTRE CCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. *Necker*: je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la ſeconde anecdote ſur *Bélisaire* qui m'a fort amuſé; la Lettre ſur les panégyriques m'a fait encore plus de plaiſir; elle eſt pleine de vérités utiles, dont il faut eſpérer qu'à la fin l'eſpèce *écrivante* fera ſon profit.

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher* aſſez plat janſéniſte, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie;* mais pluſieurs de ſes confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il ſoit l'auteur du ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire;* ils ne connaiſſent pas même ce beau ſupplément qui, en effet, eſt ici fort ignoré et ne produit pas la moindre ſenſation: y répondre, ce ſerait le tirer de l'obſcurité, comme on en a tiré *Nonotte.*

Avez-vous lu les trente-ſept propoſitions que la ſorbonne doit condamner? votre ami l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ſes réflexions ſur ce prodige d'atrocité et de bêtiſe? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que l'inquiſition eſt ici à ſon comble; on permet à toute la canaille du quartier de la ſorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de ſe défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaissez, où il traite de l'état de la géographie en Espagne; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire. 1767.

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

LETTRE CCX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

Mon cher philosophe, j'ai envoyé vos gants d'Espagne sur le champ à leur destination; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous savez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déserts. Celui qui s'est chargé de donner des soufflets aux jésuites et aux jansénistes n'a jamais pu venir chez moi; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer*, qui est le seul à qui je puisse me fier, a fait agir cet homme qui est un sot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en sous-ordre un autre sot pauvre diable. Ces sots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correspondance en France, et tout va comme il plaît à DIEU. Les Génevois touchent au moment de la crise de leurs affaires; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux.

1767. Dieu maintienne votre sorbonne dans la fange où elle barbotte! Elle a rendu un service bien essentiel à la philosophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatisme qui sent son avilissement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de sa défaite. Les jésuites chassés par-tout, les évêques de Pologne forcés d'être tolérans, les ouvrages de *Bolingbroke*, de *Fréret* et de *Boulanger* répandus par-tout, sont autant de triomphes de la raison. Bénissons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années; elle a passé mes espérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas; elle restera toujours canaille. Je cultive mon jardin, mais il faut bien qu'il y ait des crapauds; ils n'empêchent pas mes rossignols de chanter.

Adieu, aigle; donnez cent coups de bec aux chouettes qui sont encore dans Paris.

LETTRE CCXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de juin.

Mon cher et grand philosophe, un brave officier, nommé M. le comte de *Wargemont*, vient à notre secours; car nous avons des prosélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un conseiller au parlement. J'en ai

eu six ; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* ont pris chacun la leur ; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard ; le mérite de l'apropos est perdu, mais le mérite du fond subsistera toujours. C'est bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus souvent, et ne conseille pas tous les conseillers du roi. L'inquisition redouble ; il est beaucoup plus aisé de faire parvenir une brochure à Moscou qu'à Paris. La lumière s'étend par-tout, et on l'éteint en France où elle venait de naître. Il semble que la vérité soit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau, et qui allaient écraser des monstres loin de leur patrie. 1767.

La sixième édition du Dictionnaire philosophique paraît en Hollande, tête levée. Les diffidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine*, ou plutôt de la tolérance ; c'est une édition magnifique. La superstition fanatique est bafouée de tous côtés. Le roi de Prusse dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune, et qu'on méprise dans sa vieillesse.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Prusse n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de *Bélisaire*, par un bachelier ubiquiste ; cela me paraît salé.

J'espère qu'il viendra un temps où on sèmera du sel sur les ruines du tripot où s'assemble la sacrée faculté.

Je sais bien que les gens du monde ne liront point le *Supplément à la Philosophie de l'histoire* ; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre,

1767. et les savans le liront. L'auteur se joint à l'évêque hérétique *Warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu est obligé en conscience de prendre la défense de son oncle ; c'est un nommé *Larcher* qui a composé cette savante rapsodie sous les yeux du syndic de la sorbonne, *Ribalier*, principal du collége Mazarin. Je connais le neveu de l'abbé *Bazin ;* il est goguenard comme son oncle, il prend le sieur *Larcher* pour son prétexte, et il fait des excursions par-tout. Il n'est pas assez sot pour se défendre, il sait qu'il faut toujours établir le siége de la guerre dans le pays ennemi.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Prusse avait donné une enseigne au camarade du chevalier de *la Barre*, condamné par *messieurs*, dans le dix-huitième siècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chansons de corps de garde, et pour n'avoir pas salué des capucins ?

Est-il vrai que *Diderot* a fait un roman intitulé l'*Homme sauvage* ?

Si cet homme sauvage est sot, pédant et barbare, nous connaissons l'original.

Tout ce qui est chez nous vous fait les plus tendres complimens ; nous ne sommes, en vérité, ni sauvages ni barbares.

LETTRE CCXII. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

PENDANT que la sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'*Alembert* est prié de faire passer ce petit billet à M. *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puisse être.

„ Dans le long voyage que sa Majesté l'impéra-
„ trice de Russie vient de faire dans l'intérieur de
„ ses Etats, elle a daigné s'amuser, dans ses loisirs,
„ à traduire *Bélisaire* en langue russe. Les seigneurs
„ de sa suite ont eu chacun leur chapitre. Le neu-
„ vième, *sur les vrais intérêts d'un souverain*, est
„ tombé en partage à sa Majesté. Il ne pouvait être
„ en de meilleures mains; aussi dit-on qu'il est tra-
„ duit dans la plus grande perfection. Sa Majesté a
„ pris la peine de rédiger elle même tout l'ouvrage.
„ Elle le fait imprimer actuellement; et comme il a
„ été commencé dans la ville de Tvere, c'est à
„ l'archevêque de Tvere que l'impératrice l'a dédié. „

1767.

LETTRE CCXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de juillet.

Je n'ai pas beſoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illuſtre maître, avec quel plaiſir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaiſſez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la ſatisfaire encore mieux que vous ne faites. Je ſuis preſque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, ſans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatiſme et à la tyrannie, ſans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez ſi bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation qu'on ne peut plus attaquer ces deux monſtres que de loin; ils ſont trop redoutables ſur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux ſoufflets que votre ami s'eſt eſſayé à donner aux jéſuites et aux janſéniſtes, ont bien de la peine à leur parvenir; ce ſeront vraiſemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces ſoufflets ne ſoient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en

eſt la nouvelle édition de la *Deſtruction* des jéſuites? pourriez-vous, ſi elle eſt enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires? 1767.

J'ai donné à mes petits gants d'Eſpagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur: je vous enverrai cela au premier jour, par frère *Damilaville*. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer ſans pouvoir trouver d'aſile? on ſerait preſque tenté d'en avoir pitié, ſi on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janſéniſte ni d'un philoſophe. J'écrivais, ces jours paſſés, à votre ancien diſciple que j'étais perſuadé que s'il chaſſait jamais les jéſuites de Siléſie, il ne tiendrait pas *renfermées dans ſon cœur royal* les raiſons de leur expulſion. Je lui ai fait, par la même occaſion, mes remercîmens au nom de la raiſon et de l'humanité, de ce qu'on peut eſpérer des grâces de ſa part, quoiqu'on ait paſſé le chapeau ſur la tête devant une proceſſion de capucins, et qu'on ait chanté devant ſon perruquier et ſon laquais des chanſons de b.....

J'ignore qui eſt ce *Larcher* qui a écrit ſous les yeux du ſyndic *Ribalier* contre la *Philoſophie de l'hiſtoire;* mais je recommande très-inſtamment ce ſyndic *Ribalier* au neveu de l'abbé *Bazin*. Je lui donne ce ſyndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui exiſte; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de ſe défendre, à viſage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué ſous le maſque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre

1767. faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collége Mazarin dont *Ribalier* est principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des soufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers mêmes.

On dit que la censure de la sorbonne va enfin paraître; ce sera, sans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils désavoueront, dans leur censure, les trente-sept propositions condamnées; mais à qui en imposeront-ils? Il est certain que cette liste a été imprimée chez *Simon*, et qu'elle était signée du syndic qui, à la vérité, a essuyé, sur ce sujet, quelques mortifications en sorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commissaires de la sacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de *la Harpe*? Nous avons, pour l'éloge de *Charles V*, un concours nombreux; mais le jugement ne sera pas aussi long que je le croyais d'abord. Comme je sais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le résultat, dès que le prix sera donné, ce qui ne tardera pas: nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puissent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impossible pour qu'on abolît ce plat usage; croiriez-vous que j'ai été contredit sur ce point par des gens même qui auraient bien dû me seconder? L'esprit de corps porte malheur aux meilleurs esprits. Si nous proposons, l'année prochaine, l'éloge de

Molière,

Molière, comme cela pourrait être, je ſuis perſuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge ſoit approuvé par deux prêtres de paroiſſe. 1767.

Je ne ſais quand *Marmontel* reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y eſt allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, ſe porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être ſe remettre en leurs ſaintes mains cet hiver.

LETTRE CCXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

Il eſt juſte, mon cher confrère, de vous laiſſer une ſeconde fois la ſatisfaction d'annoncer vous-même à M. de *la Harpe* qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre aſſemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrens, parmi leſquels on dit qu'il y en avait de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et ſon diſcours eſt infiniment ſupérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment ſur ce nouveau ſuccès qui, vraiſemblablement, ne ſera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaiſir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en eſt

1767. bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il ferait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable; mais une loi que je trouve très-injuste, rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de *la Harpe*, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage qu'ils ont fait est peu de chose, et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin*, que j'ai lu, avec grand plaisir, la Défense de feu son oncle; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman, intitulé l'Ingénu, que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin*, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu qui doit respecter les volontés de son oncle, et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de la *Destruction*, et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXV. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguſte.

Il faut que je vous diſe ingénument, mon cher philoſophe, qu'il n'y a point d'Ingénu, que c'eſt un être de raiſon; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande; ce ſera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Matthieu*. L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas ſa cauſe meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens: leur reſſource ordinaire eſt d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre ſuſpects d'héréſie, et malheureuſement le public les ſeconde; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de ſel, même du gros ſel, tout le monde dit: C'eſt lui, je le reconnais, voilà ſon ſtyle; il mourra dans ſa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a point d'Ingénu, je n'ai point fait l'Ingénu, je ne l'aurai jamais fait; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du ſerpent.

En vérité, je penſe que, vous et moi, nous avons été les ſeuls qui aient prévu que la deſtruction des jéſuites rendrait les janſéniſtes trop puiſſans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous ſavez que la chaſſe aux loups eſt beaucoup plus difficile que la chaſſe aux renards, il y faut du gros plomb; pour moi, qui ne ſuis qu'un vieux mouton,

1767. j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les pasteurs, et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends, avec impatience, votre réponse sur *Cogé pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres-là qui sont les plus dangereux. Les trompettes ne sont pas à craindre, mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des choses qui affligent; cependant il faut vivre gaiement, c'est ce que je vous souhaite au nom du père, &c., en vous embrassant de tout mon cœur.

LETTRE CCXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Aussitôt votre billet reçu, j'ai volé chez *Caperonnier* qui est un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je sais que le président *Hénault* pense de même, et je ne doute pas que M. *le Beau*, tout janséniste et dévot qu'il est, ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que *Cogé pecus* a prise de le citer. Au fond, cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collége une lettre (*) dont

(*) Correspondance générale, tome IX.

il se glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*. A votre place, je me serais contenté d'avoir le désaveu du président *Hénault* qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de *Sartine*, de *Caperonnier* et de *le Beau*, et j'aurais ensuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel, supposé encore que la chose en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. *Caperonnier* ignorait, sans votre lettre, que *Cogé* eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité. 1767.

J'ai reçu et lu, avec grand plaisir, *la Défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remercîmens à son neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne sais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort ; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir *César* qui étrille des porte-faix ; il ne doit se battre que contre *Pompée*.

La réponse à *Warburton*, dans la petite feuille, est juste, mais je la voudrais moins amère ; il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-ministre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le premier est un va-nu-pieds, le second est un pédant ; mais ni l'un ni l'autre ne sont dignes de votre colère. Vous êtes si

1767. persuadé, mon cher philosophe, qu'il faut rire de tout, et vous savez si bien rire quand vous voulez ; que ne riez-vous donc toujours, puisque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir ? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos pensions ; et, à la longue, cela ne peut produire, tout au plus, que le rire *sardonique*, qui est la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet, qui furement lui fera plaisir. La censure de la sorbonne se fait toujours attendre ; ce sera, sans doute, un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas suffisamment vengé ; il dit presque autant de mal du capitaine *Bélisaire* que des censeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les *Cogé*, *Ribalier* et compagnie ; et je le prie de leur donner si bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand besoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous visiez les deux ou trois phrases qu'ils ont retranchées dans le discours de M. de *la Harpe*. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de justes bornes ;* ils ont mis *dans ses justes bornes*. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer ses excès ;* ils ont retranché *principes cruels*, et la phrase suivante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs ?* Je voulais rétablir ces phrases à l'impression, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas *compromettre* l'académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, sans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître ; portez-vous bien, et surtout riez.

LETTRE CCXVII. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguſte.

Mon cher philoſophe ſaura que le maudit libraire n'a point voulu ſe charger de la ſeconde édition de la *Deſtruction* des prêtres de *Baal*. Il dit qu'on lui ſaiſit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en riſquer une ſeconde; que perſonne ne s'intéreſſe plus à l'humiliation des prêtres de *Baal;* et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on lui avait remis : l'interruption du commerce déſeſpère tout le monde.

Ribalier, *Larcher* et *Cogé* ſont trois têtes du collége Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce ſont les troupes légères de la ſorbonne; il faut crier : *Point de Mazarin.*

Warburton eſt un fort inſolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaiſanterie fine; la muſique douce n'eſt pas faite pour eux; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fuſil de ſel avec les uns, et de groſſes balles avec les autres. Je me bats ſurtout en déſeſpéré quand on pouſſe l'impudence juſqu'à m'accuſer de n'être pas bon chrétien; et, après m'être bien battu, je finis par rire; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos penſions; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de

1767. monsieur le contrôleur général, en faveur de M. de *la Harpe :* je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'est tout ce qu'il peut attendre :

Atque inopi lingua desertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à *Cogé pecus* si douce; il me semble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. *Interim vale et me ama.*

LETTRE CCXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'auguste.

Les philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'Ingénu n'existe pas; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai; mais enfin, si on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en est l'auteur.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités? c'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de

très-plaisans et de très-salés; c'est encore quelque *chat* qui a fait cette malice. 1767.

Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle censure de la sorbonne va enfin paraître, et, qui plus est, le mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont*. On ajoute que la censure de la sorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont supprimées, pour laisser toute la gloire de ce beau sujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement sur cet article. Il faudra, pour réponse, faire imprimer les lettres de la czarine à la suite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire si la seconde édition de l'ouvrage de mathématiques est imprimée, et si je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'est plus possible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorsqu'on effleure la canaille janfénienne: je crois pourtant que, quoique ces loups soient à craindre, la philosophie, avec un peu d'adresse, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raison, mon cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fusil contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à MM. de *Chabanon* et de *la Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans

1767. la gazette; ils se sont trop pressés, et ils sont cause que dorénavant l'académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où préfident les deux cuistres *Ribalier* et *Cogé pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais colléges de l'université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

LETTRE CCXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Mon cher philosophe, voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connaissez très-bien les théologiens de Genève, pédans, sots, de mauvaise foi, et, Dieu merci, sans crédit; mais vous ne connaissez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* est le même qui

avait fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. *Chirol* est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le payera. 1767.

Gabriel Cramer donne de grands soupers dans le petit castel de Tourney que je lui ai abandonné. C'est un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choses. Je suivrai cette affaire, car je suis exact, et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous prêche *Louis IX* et non pas St *Louis*, qu'on s'est fort moqué des croisades et du pape : le prédicateur ne sera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative ;* je ne l'ai point encore. J'espère que bientôt tous ces marauds de théologiens seront si ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice russe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il est tout arrivé en Prusse et dans l'Allemagne septentrionale. La maison d'Autriche et de Bavière sont les seules qui soutiennent encore ces pédans ; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raison est venu. O nature, grâces immortelles vous soient rendues !

1767. Mon cher philosophe, rendez tous ces pédans-là aussi énormément ridicules que vous le pouvez, dans vos conversations avec les honnêtes gens; car cela est impossible à Paris par la voie de la typographie; mais un bon mot vaut bien un beau livre.

Répandez sur eux le sel dont il a plu à DIEU de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils passeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke*, qui est curieux. *Julien* l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir, vous dis-je; je vous aime, je vous estime et je vous révère autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

LETTRE CCXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de septembre.

AVOUEZ, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchisme du docteur *Vernet*, ou le *Journal chrètien;* ils en font des papillotes, et en sont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père *Hayer*, récollet, qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et

à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion. 1767.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de S$_t$ *Louis* qui a été prêché à l'académie ; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin ; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de fausſetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion : il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre le fanatisme ; c'est la *Théologie portative*, *l'Esprit du clergé*, *les Prêtres démasqués*, *le Militaire philosophe*, *le Tableau de l'esprit humain*, &c. &c. &c. Il semble qu'on ait résolu de faire le siége de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal *Ribalier* qui y commande, et qui a sous lui le capitaine d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel de hussards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir long-temps.

Priez DIEU qu'il tire la sorbonne et l'archevêque d'embarras au sujet de *Bélisaire ;* ils ne savent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur censure.

1767. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance; la cour qui eſt ſur cela dans des principes un peu différens de ces meſſieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il eſt, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la cenſure avant qu'elle parût: on dit qu'ils ſont actuellement occupés à bourrer leur cenſure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont ſe couvrir. On dira que ces pédans-là ne ſont pas même décidés ſur le genre de ſottiſes qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance ſera ſupprimé, c'eſt ce qu'ils pourraient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on diſe qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres diſent que la cenſure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux; il eſt vrai qu'on ſe moquera d'eux tant ſoit peu, mais un peu de honte eſt bientôt paſſé. Je ſais, de ſcience certaine, que pluſieurs docteurs ſont de cet avis, et penſent que la ſorbonne a déjà eu dans cette affaire ſa doſe d'opprobre aſſez complète pour ne pas groſſir davantage la pacotille.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné ſi vilainement aux barbiers de *Calvin*. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de *la Harpe*? J'écris par le même courier à *Chabanon*, qui me paraît bien pénétré de reconnaiſſance et d'attachement pour vous. Les expreſſions de ſon cœur, à votre ſujet, m'ont d'autant plus attendri que j'y retrouve les ſentimens du mien. Vous ne ſauriez croire combien il eſt ſenſible à l'intérêt que vous prenez à ſon ouvrage, et combien il ſent le prix de vos conſeils. Je le recommande

à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaissante. Il me mande, ainsi que M. de *la Harpe* (dont je ne vous parle point, parce que je sais combien vous l'aimez, et combien il en est digne), que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de l'Ingénu, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé *Bazin* qui l'ait fait, comme il est évident dès la première page: on dit que c'est un petit-fils de l'abbé *Gordon*, qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père *Quesnel*, qui n'aiment pas qu'on les voye *ingénument* tels qu'ils sont, ont si bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il est vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé *Gordon* est un fin courtisan; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne, sans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. 1767.

1767.

LETTRE CCXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de septembre.

Mon cher philosophe, *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons soupers dans mon château de Tourney que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il est d'ailleurs si dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne songe qu'à se réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne se soucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la sorbonne veut écrire contre *Bélisaire*, ils me demandent si *Bélisaire* est dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raison perce jusque dans ces têtes peu pensantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève surtout commence une seconde révolution plus raisonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez sont entre les mains de tous les artisans. On ne peut voir passer un prêtre dans les rues, sans rire; c'est bien pis dans le Nord: l'affaire des dissidens achève de rendre Rome ridicule et odieuse, et dans dix ans la Pologne aura entièrement secoué le joug. On a fait en Angleterre une seconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke*; elle est beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfans lisent cet ouvrage

ouvrage qui se vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui se répandent dans toute l'Europe. Il est impossible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'administration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que sous des rois philosophes, avait sans doute grande raison. Je suis trop vieux pour voir un si beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le doigt de DIEU dans la bêtise de la sorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatisme sur le colosse renversé des *Lessius* et des *Escobar :* elle est devenue plus ridicule que les jésuites même, et beaucoup moins puissante. Ces ignorans sont l'opprobre de la France ; et le capitaine *Bélisaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait souvent des démarches plus scandaleuses et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes. 1767.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un seul homme de l'université. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. Il faut qu'ils soient un jour vos confrères ; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain, et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuse. Le théâtre de Paris n'existe plus. Nous sommes dans la fange des siècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité est-il arrivé que le siècle où l'on pense soit celui où l'on ne sait plus écrire ? Vous qui savez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

1767.

LETTRE CCXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de novembre.

MON cher philosophe (car il faut toujours vous appeler de ce nom respectable que la cour ne respecte guère), le philosophe M. de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embrasser! vous lèverez donc les épaules ensemble sur l'avilissement où l'on veut jeter les lettres, sur la conspiration contre la raison et contre la liberté, sur les sottises dont vous êtes environné, sur la barbarie où l'on va nous replonger, si vous n'y mettez ordre.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels spectateurs! Le temps des beaux arts est passé, et la philosophie, qui fesait l'honneur de ce siècle, est persécutée. La sorbonne est dans la boue, mais les gens de lettres sont *sub gladio*. L'approbateur de *Bélisaire* est toujours destitué. Rien ne marque plus le dessein formé d'empêcher la nation de penser; c'était tout ce qui lui restait. Battue par le prince de *Brunswick* et par le margrave de *Brandebourg*, par les Anglais et par le roi de Maroc, sans argent, sans commerce et sans crédit; si elle ne se met pas à penser, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de grève un lieutenant général avec bâillon en bouche, sans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue

et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chansons; et les gens coupables de ces assassinats judiciaires ne sont pas déshonorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les singes. Vous ne voulez pas être martyr, mais soyez confesseur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philosophe, criez toujours comme un diable. 1767.

Je vous aime autant que je hais ces monstres.

LETTRE CCXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

Sur une lettre que frère *Damilaville* m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adressées, on n'a trouvé que l'incluse. Vous savez que je ne vais jamais dans la ville sainte où *Jésus-Christ* ne passe pas plus pour Dieu, que *Ribalier* et *Cogé* ne passent à Paris pour être des gens d'esprit. Je ne sais quel démon a soufflé depuis quinze ans sur les trois quarts de l'Europe, mais la foi est anéantie. Mon cœur en est aussi navré que le vôtre. Les jansénistes sont aussi méprisés que les jésuites sont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos sages lettres sur les jansénistes

1767. d'entrer dans le royaume. La douane des penſées les a ſaiſies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Conſolons-nous, un temps viendra où il ſera permis de penſer en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiſeul*, en faveur du frère *Damilaville;* point de réponſe. Un *Cromelin*, agent de Genève, qui va tous les mardis dîner à Verſailles avec deux laquais à cannes derrière ſon fiacre, a perſuadé aux premiers commis que je prenais le parti des repréſentans; c'eſt comme ſi on diſait que vous favoriſez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je ſuis dans mon lit; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous ſommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtreſſe et les vers de M. *Dorat;* cela eſt très-impertinent: je ne connais ni ſa maîtreſſe ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que les cuiſtres, les fanatiques, les fripons ſont unis, et que les gens de bien ſont diſperſés, iſolés, tièdes, indifférens, ne penſant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laiſſent égorger leurs camarades, et lèchent leur ſang. Cela n'empêchera pas M. *Chardon* de rapporter l'affaire des *Sirven*. C'eſt un nouveau coup de maſſue porté au fanatiſme qui lève encore la tête dans la fange où il eſt plongé. *Hercule*, ameutez des *Hercules*. Encore une fois, c'eſt l'opinion qui gouverne le monde, et c'eſt à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? perſonne.

LETTRE CCXXIV. 1768.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laiſſée à la poſte de Genève, ſi j'avais pu deviner le peu d'importance du ſujet. J'ai reçu auſſi certaines Lettres ſur *Rabelais* qui me paraiſſent de ſon arrière-petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de ſe moquer de tout comme ſon biſaïeul, mais de s'en moquer avec plus de fineſſe et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'aſſiſtai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous euſſiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-ſérieuſes, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'eſt pas auſſi gai; il veut à préſent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'eſt le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il déſire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a conſenti: ainſi l'Angleterre aura le bonheur de le poſſéder encore une fois, à condition que ce ne ſera pas pour long-temps. M. *Hume* me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ſes mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas ſi c'eſt in-folio ou in-vingt-quatre);

1768. l'*Hiſtoire romaine* n'en a pas tant. Il eſt vrai que ce qui regarde ce grand philoſophe eſt abſolument la nature entière pour lui, et je lui conſeillerais d'intituler ſon bel ouvrage *Hiſtoire univerſelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rouſſeau*. M. *Hume*, dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre ſouvenir, et de vous aſſurer de tous ſes ſentimens et de ſon admiration pour vous.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère. M. de *la Harpe*, avec qui j'ai le plaiſir de parler ſouvent de vous, pourra vous dire combien je vous ſuis attaché, et combien je ſuis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama*. L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point; cela n'eſt-il pas odieux? Vous devriez bien écrire à M. d'*Ormeſſon*, intendant des finances; le ſuccès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale*.

LETTRE CCXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illuſtre maître, que vous vous plaignez de mon ſilence, et ce reproche m'afflige d'autant plus que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de *la Harpe*, c'eſt-à-dire il y a environ trois ſemaines, et depuis laquelle

je n'en ai reçu aucune de vous ; ainsi vous voyez que, si je vous parais négligent, c'est la faute de la poste et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on assure qu'une personne de votre connaissance a assisté. Comme je sais positivement le contraire, je soutiens, j'ai soutenu et je soutiendrai à tout le monde que rien n'est plus faux, et que le convive qui a assisté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, est, comme le savent tous les gens instruits, le sieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Bossuet*, que son père aurait fait mettre à Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie. 1768.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte Eglise travaille d'un côté à jeter elle-même la maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh ! que le saint-siége entend bien ses affaires ! Les mécréans seraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade : Que je suis content de te voir à la tête du gouvernement ! tu me feras raison de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie française précisément, mais à la porte du louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont* contre *Bélisaire*. Quelqu'un (assez mauvais plaisant) s'est avisé d'écrire au bas : *Défense de faire ici ses ordures.* Vous saurez au reste que, dans ce beau mandement,

1768. l'intolérance eſt prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps ! ô mœurs ! Adieu, mon cher ami ; il faut pleurer ſur le ſort de Jéruſalem ; j'eſſuierai pourtant mes larmes, ſi vous m'aſſurez que vous m'aimez toujours, et ſi vous êtes bien perſuadé de mon tendre et ſincère dévouement.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je ſuis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point ſon affaire, et que M. de *Boullongne* me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale*, *vale*.

LETTRE CCXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 d'avril.

Mon cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je ſouhaite fort que vous ne me refuſiez pas, mais ſur laquelle pourtant je ſerais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune eſpagnol de grande naiſſance et de plus grand mérite, fils de l'ambaſſadeur d'Eſpagne à la cour de France, et gendre du comte d'*Aranda* qui a chaſſé les jéſuites d'Eſpagne. Vous voyez déjà que ce jeune ſeigneur eſt bien *apparenté*, mais c'eſt-là ſon moindre mérite ; j'ai peu vu d'étrangers de ſon âge qui aient l'eſprit plus juſte, plus net, plus cultivé et plus éclairé : ſoyez sûr que, tout jeune, tout grand ſeigneur et

tout eſpagnol qu'il eſt, je n'exagère nullement. Il eſt près de retourner en Eſpagne, et il eſt tout ſimple que, penſant comme il fait, il déſire de vous voir et de cauſer avec vous. Il ſait que vous êtes ſeul à Ferney, et que vous voulez y être ſeul; auſſi ne veut-il point vous incommoder. Il ſe propoſe de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converſer avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Eſpagne vous fera certainement plaiſir; il eſt deſtiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune ſeigneur eſpagnol, nommé le duc de *Villa-Hermoſa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puiſqu'il eſt ami de M. le marquis de *Mora;* c'eſt le nom de celui qui déſire de vous voir. Il vous verra avec ſon ami, ſi cela ne vous gêne pas trop; ſinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout ſeul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercîrez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponſe oſtenſible, ſoit pour accepter ce que je vous propoſe, ſoit pour le refuſer honnêtement; ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, ſans cependant que je vous en fuſſe mauvais gré, ni M. de *Mora* non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainſi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh, qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

1768.

1768.

LETTRE CCXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

MON cher et illuſtre confrère, M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien ſe charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas beſoin, quand vous aurez cauſé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un eſprit et un cœur ſelon le vôtre, juſte, net, ſenſible, éclairé et cultivé, ſans pédanterie et ſans ſéchereſſe. M. le duc de *Villa-Hermoſa*, qui voyage avec M. le marquis de *Mora*, déſire et mérite de partager avec lui la ſatisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercîrez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Eſpagne de les poſſéder, et vous nous ſouhaiterez des grands ſeigneurs ſemblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danſeuſes et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les aſſurances de mon dévouement et de ma ſenſibilité pour tout ce qui peut vous intéreſſer.

LETTRE CCXXVIII. 1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Mon cher ami, mon cher philoſophe, je ſuis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* eſt en effet janſéniſte, tant il eſt orgueilleux. Son amour propre, dévot ou non, a été extrêmement bleſſé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on diſait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou ſoi-diſant telle, qu'on m'envoie de Lyon ſur ſon compte.

A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une Vie de Julien et de la traduction de Tacite.

Apoſtat comme ton héros,
Janſéniſte ſignant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos,
Que de bon cœur je diſſimule.
Je t'excuſe et ne me plains pas;
Mais que t'a fait Tacite, hélas!
Pour le tourner en ridicule?

On me conſulte pour ſavoir s'il ne faudrait pas *traduire en ridicule;* mais il y a ſi long-temps que je n'ai aſſiſté aux aſſemblées de l'académie que je ne ſaurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaiſance les épigrammes bonnes ou

1768. mauvaises contre mon prochain. Je sais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoisonner leurs meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus est, j'ai rendu le pain bénit en personne; il y avait une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je n'admets plus aucun plaisir profane: j'ai purifié les habits sacerdotaux qui avaient servi à Sémiramis, en les donnant à la sacristie de ma chapelle; je pourrais bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes; et si on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonisation. En attendant, soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi; ma santé est bien faible. Je ne sais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables seigneurs espagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence; qu'ils songent qu'ils viennent voir don *Quichotte* faisant pénitence sur la montagne noire.

1768.

LETTRE CCXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

MON cher ami, mon cher philoſophe, que l'Etre des êtres répande ſes éternelles bénédictions ſur ſon favori d'*Aranda*, ſur ſon très-cher *Mora*, et ſur ſon bien-aimé *Villa-Hermoſa* !

Un nouveau ſiècle ſe forme chez les Ibériens. La douane des penſées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainſi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monſtre de l'inquiſition, tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ſes cornes et dévore de ſes dents.

L'abominable janſéniſme triomphe dans notre ridicule nation, et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis, que doivent faire les ſages, quand ils ſont environnés d'inſenſés barbares? il y a des temps où il faut imiter leurs contorſions et parler leur langage. *Mutemus clypeos.* Au reſte, ce que j'ai fait cette année, je l'ai déjà fait pluſieurs fois, et, s'il plaît à DIEU, je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées, il y en a d'autres qui les avalent.

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puiſſent-ils être tous aſſez ſages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit!

1768. Les mystères de *Mitra* ne doivent point être divulgués, quoique ce soient ceux de la lumière ; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'est lui, dit-on, c'est son style, c'est sa manière, ne le reconnaissez-vous pas ? Ah, mes frères, quels discours funestes ! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'est pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, et qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés. *Amen.*

Je vous embrasse avec toute la tendresse de l'amitié et toute l'horreur du fanatisme.

LETTRE CCXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 13 de mai.

DIEU m'est témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du spectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande satisfaction de la Jérusalem céleste, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puissances* qui, à ce que je me suis laissé dire, en sont fort contens, d'autant plus qu'on leur a assuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitèrerez cette belle cérémonie ; car je sais qu'il cherche à se disculper des mauvais propos

qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car *timeo Danaos et verba ferentes.* Surtout engagez, si vous le pouvez, le nommé *Chirol* ou le nommé *Graſſet*, et leur compère *Marc-Michel Rey*, à ne pas imprimer tant de ſottiſes qu'on a la platitude de mettre ſur votre compte. S'il était permis de plaiſanter ſur un ſujet auſſi grave que le pain bénit, j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* à toutes les ſottiſes que j'ai entendu dire à ce ſujet: Quel *grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau?* 1768.

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora*, il l'eſt bien davantage de vous; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce ſujet, ſi je ne ſongeais que vous êtes en état de grâce, et que le chanoine de St *Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Eſpagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien diſciple ſur l'affaire de Parme; il me mande *que le grand lama du Vatican reſſemble à un vieux danſeur de corde, qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ſes tours de force, tombe et ſe caſſe le cou.* Cette comparaiſon vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de noſſeigneurs du parlement de Paris ſur ce beau ſujet.

L'épigramme contre le janſéniſte *la Bletterie* eſt bien douce pour un orgueil auſſi coriace que le ſien; ces gens-là ſont comme les Ruſſes qui ne ſentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reſte, ſa traduction eſt la meilleure épigramme qu'on puiſſe faire contre lui; ce ſerait le ſujet d'une aſſez plaiſante brochure que le relevé de toutes les expreſſions ridicules qui s'y trouvent, ſans compter les contre-ſens.

1768. M. le duc de *Villa-Hermosa*, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des anges, des vicaires, des bédeaux, des paysans et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec sobriété pourtant; car je l'ai ouï dire à un fameux médecin; les indigestions de pain bénit ne valent pas le diable.

LETTRE CCXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le poëme et la relation que M. de *la Borde* m'a envoyés de la part du jeune franc-comtois qui me paraît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de *Calvin* et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce franc-comtois peut, en toute sureté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il est insolent. M. le comte de *Rochefort* n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que

si

si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront; que je deviendrai premier aumônier; que *Diderot* confessera le duc de *Choiseul*, et *Marmontel* le dauphin; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira: ainsi soit-il! Que dites-vous de l'expédition de Corse? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin, et nous moins que personne? que dites-vous aussi du train que fait *Wilkes* en Angleterre? Il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître; le Ciel vous tienne en joie et en santé! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*. 1768.

LETTRE CCXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mai.

Je profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je sais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne sais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il est au moins bien certain que je ne suis pas de ce nombre, mais il ne l'est pas moins que je

1768. ne saurais l'approuver dans la situation où vous êtes. Peut-être ai-je tort ; car enfin vous savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous savez la rage que les dévots ont contre vous ; vous savez qu'ils vous attribuent, sans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraissent contre leur idole. Ils sont bien persuadés que vous en avez juré la ruine, et craignent même que vous ne réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent, et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques sans y croire ; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus : c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes ; mais c'est parce qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi : et que lui diront-ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent ? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique ; si cet évêque n'était pas un polisson de savoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en soit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours,

je ne vous en ferais pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur. 1768.

LETTRE CCXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Du 15 de juin.

Mon cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'histoire d'Henri IV, par M. de Bury*? Cet homme semble avoir pris pour devise: *Tros Rutulus-ve fuat;* je ne parle point de *Bury*, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez *écrit l'histoire en poëte*, et que nous n'avons pas *un seul historien*. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse? cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on

1768. n'a pas fait assez d'attention au chapitre IXe d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une des brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota benè que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifians de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v...., et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXIV. 1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de septembre.

COMMENT donc! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe;* le sujet même en était très-intéressant pour les philosophes; longue et monotone, d'accord; mais celle du couronné est-elle polytone? En un mot, il nous faut des philosophes; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le soit.

Je suis, mon cher ami, aussi malingre que *Damilaville*, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a essuyé une apoplexie? je m'y intéresse. L'abbé d'*Olivet* est un bon homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet, dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le père *le Tellier* et le père *Bourdaloue*, moi qui vous parle?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, et débités à Genève chez *Chirol;* mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoye, par quelle adresse sûre, sous quelle enveloppe privilégiée? qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me servais quelquefois de M. *Damilaville*, et encore fallait-il bien des détours; mais il n'a plus son

1768. bureau ; le commerce philoſophique eſt interrompu. Si vous voulez être ſervi, dites-moi donc comment il faut que je vous ſerve?

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à *Damilaville*, qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma juſte douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il eſt bien plaiſant que cette chimère d'un jéſuite irlandais, nommé *Néedham*, puiſſe encore ſéduire quelques phyſiciens. Notre nation eſt trop ridicule. *Buffon* s'eſt décrédité à jamais avec ſes molécules organiques, fondées ſur la prétendue expérience d'un malheureux jéſuite. Je ne vois par-tout que des extravagances, des ſyſtêmes de *Cyrano* de Bergerac, dans un ſtyle obſcur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le ſens commun. Je reliſais hier *la Deſtruction des jéſuites;* je ſuis toujours de mon avis; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'eſprit et de raiſon.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère *Damilaville*, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle était ſous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en, je vous prie; dites-lui combien je l'aime, et combien je ſouffre de ſes maux. Il doit être content, et vous auſſi, du mépris où l'*inf*..... eſt tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était néceſſaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les ſervantes; c'eſt le partage des apôtres. Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ont riſqué le martyre comme eux; mais DIEU en a eu

pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très-cher philosophe, et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due. 1768.

LETTRE CCXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de septembre.

Je crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix est plus *polyplate* que *polytone*; mais je doute que celle de *la Harpe*, quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais proposé, de ne point donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient, et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante, vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé *Morellet* par la voie dont vous vous êtes déjà servi; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien, on doit connaître son semblable.

A l'égard des expériences de *Néedham*, répétées et crues par *Buffon*, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues; mais il ne me paraît pas plus évident que *rien ne puisse venir de corruption*, ou plutôt *de transformation*, qu'il ne me paraît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que sais-je?* est en physique ma devise générale et continuelle.

1768. Notre ami *Damilaville* est toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons souvent de vous. Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Russes pour *soutenir la religion catholique?* car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là? il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire absolument revivre l'âge d'or; sans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse? Je ne sais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître; votre ancien préfet, l'abbé d'*Olivet*, est mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris; il a tout à la fois apoplexie, paralysie, hydrocèle et gangrène. C'était un assez bon académicien, mais un assez mauvais confrère. Au reste, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et presque en philosophe, quoiqu'il ait fait très-décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raison qui a grand besoin de vous:

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus interfis populo Quirini!

Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Vale iterum et me ama.*

LETTRE CCXXXVI. 1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 15 d'octobre.

Je ne sais plus où j'en suis, mon très-cher et très-aimable philosophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barége, prétendaient ces eaux souveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroissances peuvent causer dans la machine; je le mandai sur le champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage ensemble. J'adressai ma lettre à son ancien bureau du vingtième, adresse qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce silence me fait trembler: il faut qu'il ne soit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il est. Et vous, mon cher philosophe, comment vous portez-vous? que faites-vous? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verse. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille est le seul dont on se serve pour caractériser les moines? *Per genus proprium et differentiam proximam.*

Vous connaissez le petit abrégé des usurpations papales, sous le nom des Droits des hommes (*). Les philosophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé; mais les princes n'en mettront pas moins les philosophes à

(*) Voyez Politique et Législation, tome I.

1768. la baſtille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philoſophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Tout ce qui eſt pourrait bien être eſſentiel ; car autrement pourquoi ſerait-il? Pour moi, je ceſſerai bientôt d'être, car j'ai ſoixante et quinze ans, et je ne ſuis pas de la pâte de *Moncrif*. Quel cicéronien donnez-vous pour ſucceſſeur à mon ancien préfet d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi? Je me recommande à vous, et je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville;* il m'a aſſuré vous avoir écrit. Son état eſt toujours bien fâcheux ; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits ; mais ſon eſtomac ſe dérange de plus en plus, et ſes glandes ne ſe dégonflent guère. Il lui eſt impoſſible de ſe ſoutenir ſur ſes jambes, et à peine peut-il ſe traîner de ſon lit à ſon fauteuil, avec le ſecours de ſon domeſtique. Quant à moi, mon cher ami, ma ſanté eſt aſſez bonne ; mais j'ai le cœur navré des ſottiſes de toute eſpèce dont je ſuis témoin. Avez-vous ſu que la chambre des vacations, à laquelle préſide le janſéniſte de *S*.....-*F*..... et le dévot politique *P*....., a condamné au carcan et aux galères

un pauvre diable (qui eſt mort de déſeſpoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaiſſait pas, et qu'on lui avait donnés en payement? 1768.

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Veſtale* (imprimée avec permiſſion tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité abſurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on eſt forcé de vivre à Paris?

Ce ſera l'abbé de *Condillac* qui ſuccédera à l'abbé d'*Olivet;* je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à ſon ſujet, ſi vous en ſavez d'intéreſſantes? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui ſe trouve chargé de ſon éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il ſe ferait adreſſé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne ſoit pas tant pis pour votre ſanté qui eſt, comme diſait *Newton*, du repos, *res prorſus ſubſtantialis. Vale et me ama.*

1768.

LETTRE CCXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

MON cher et illuſtre philoſophe, je ne ſais d'autre anecdote ſur M. l'abbé d'*Olivet*, ſinon que, quand il était notre préfet aux jéſuites, il nous donnait des claques ſur les feſſes par amuſement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans ſon éloge, il faudra qu'il faſſe une petite diſſertation ſur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de *Cicéron*, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était, ſans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois, ſans même en excepter l'abbé *Bergier*, malgré ſa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque choſe ; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Mords-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel*, qui eſt fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces ſecrets ne ſont que pour les adeptes. Il doit y avoir à préſent pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre ſyndicale : il y a huit jours qu'il eſt parti par la diligence.

Mon Dieu, que les articles de phyſique de M. *O* ſont bien faits! On me lit l'*Encyclopédie* tous les ſoirs. Si tout était dans le goût de M. *O*, quel excellent

livre! et voilà ce qu'on a persécuté! ah, infames Velches! et le quinzième chapitre de *Bélisaire* aussi persécuté! ah, les monstres! L'abbé *Caille* grince des dents; toutefois il vous prie instamment, mon cher philosophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs. 1768.

Hic est panis angelorum
Non mittendus canibus.

Ayons seulement la consolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de mépriſables et d'horribles coquins. Je ne sais si je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

LETTRE CCXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 12 de novembre.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le Siècle de *Louis XIV*, augmenté du Siècle de *Louis XV*, et les Trois empereurs de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remercîmens du premier, et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remercîmens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ses complimens à *Ribalier* ou

1768. *Ribaudier* qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation, une approbation qu'on dirait presque d'un philosophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

A l'égard du Siècle de *Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressans; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre *Damilaville* est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'*Olivet*, dont les manes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je sais

qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais 1768.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos ſottiſes.

LETTRE CCXL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous fais fort occupé, et je reſpecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du Siècle de *Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exemplaire à notre ſecrétaire, M. *Duclos* qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville*, il eſt dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaiſſance que pour ſentir toute l'horreur de ſa ſituation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, ſans ſavoir ce qu'on lui ſefait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai beſoin de tout mon attachement pour lui pour ſoutenir ce ſpectacle. J'ai bien peur que ſon agonie ne ſoit longue et affreuſe. Que le ſort de la condition humaine eſt déplorable!

Le roi de Danemarck a été ſamedi dernier aux académies. Il donnera ſon portrait à l'académie françaiſe, comme la reine *Chriſtine*. Je lui ai fait de mon

1768. mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de décembre.

Mon cher philosophe, mon cher ami, je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher *la Bletterie* m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire savoir dans quel état est *Damilaville*. J'ai besoin d'être rassuré; ayez pitié de mon inquiétude. M. de *Rochefort*, votre ami, a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme, dont le joli visage n'a, à la vérité, que dix-huit ans, mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade.

Il

Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne soit au-dessous de son mérite. 1768.

Je ne sais si vous avez connaissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite *la Bletterie*, pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de *Tacite* ridicule. Vous devez, en ce cas, être puni plus sévèrement que personne. Au reste, s'il veut absolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette suisse, que vous avez été présenté au roi danois avec une volée de philosophes, tels que les *Saurin*, les *Diderot*, les *Helvétius*, les *Duclos*, les *Marmontel*, et que les *Ribaudier* n'en étaient pas.

Dites, je vous en prie, au premier secrétaire de *Bélisaire* que son ouvrage est traduit en russe, et qu'une partie du quinzième chapitre est de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un sermon sur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne serait que pour le sujet. DIEU béniſſe les Velches! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une salle de *Wauxhall*, mais que vous n'avez point encore de salle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis*, au lieu de *Catherine de Médicis*, à la page 285 du premier volume du Siècle de *Louis XIV*.

Ce beau siècle a eu ses sottises comme les autres, mais du moins il y avait de grands talens.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce siècle ne soit la chiasse du genre-humain.

1768.

LETTRE CCXLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de décembre.

Je ſuis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illuſtre maître, et je me ſers d'un ſecrétaire pour vous répondre ſur le champ. Je ſuis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triſte état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a ceſſé de vivre, ou plutôt de ſouffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois ſemaines qu'il exiſtait avec douleur, et preſque ſans connaiſſance, et ſa mort n'eſt un malheur que pour ſes amis. Il a été confeſſé ſans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction ſans s'en apercevoir.

Je vous diſais auſſi, dans la même lettre, que notre ſecrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il eſt mieux à préſent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ſes remercîmens, et de vous dire que l'académie recevrait, avec grand plaiſir, l'exemplaire que vous lui deſtinez.

Je vous félicite d'avoir eu M. de *Rochefort* dans votre ſolitude, pendant quelques jours; c'eſt un très-galant homme, fort inſtruit, et ami zélé de la philoſophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a preſque parlé que de

vous, dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris, que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contens; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine; je vous laisse à penser si je m'en soucie. 1768.

J'ignore les intrigues de *la Bletterie*, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent; vous les savez, sans doute, par d'autres, et surement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'A, B, C; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami; pensez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout son cœur, et qui vous embrasse de même.

1768.

LETTRE CCXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croisées, mon très-cher philosophe. Je regretterai *Damilaville* toute la vie. J'aimais l'intrépidité de son ame ; j'espérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne savais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il était séparé de sa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas assurément laissé un gros douaire.

Povera e nuda vai, philosophia.

Si vous pouviez me faire lire votre discours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaisir ; vous pourriez me le faire parvenir par *Marin*.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoise, qui a tenu un étrange discours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays.

Croiriez-vous bien que le traducteur de *Tacite* m'a fait écrire par un homme très-considérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver son style pincé et ridicule ? le croquant veut être de l'académie ; je vous le recommande.

Mais qu'est-ce qu'un *Linguet*? pourquoi a-t-il fait une si longue réponse aux *docteurs modernes*? pourquoi

n'a-t-il pas été auſſi plaiſant qu'il pouvait l'être? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué aſſez adroitement ſa partie; il a de l'eſprit pourtant, et a quelquefois la ſerre aſſez forte; mais il n'entend pas comme il faut le ſecret de rendre les gens parfaitement ridicules: C'eſt un don de la nature qu'il faut ſoigneuſement cultiver; d'ailleurs rien n'eſt meilleur pour la ſanté. Si vous êtes encore enrhumé, ſervez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille. 1768.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous poſſédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz*? ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gaſcon de l'Allemagne? mais *Deſcartes* était bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan; je vous embraſſe auſſi tendrement qu'on peut embraſſer un philoſophe.

1768. # LETTRE CCXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

Mon cher philoſophe, le démon de la diſcorde et de la calomnie ſouffle terriblement ſur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans pluſieurs journaux du mois de novembre : il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit ; je ne crois pas que ces journaux ſoient fort connus à Paris, mais ils le ſont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la ducheſſe de *Choiſeul* ont daigné m'écrire pour diſculper *la Bletterie*? mais comment ſe juſtifiera-t-il, non-ſeulement d'avoir traduit *Tacite* en ſtyle pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour inſulter tous les gens de lettres? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'eſt défendu un peu trop longuement : mais pourquoi déſigner *Marmontel* dans le temps de la perſécution qu'il eſſuyait? n'a-t-il pas déſigné, de la manière la plus outrageante, le préſident *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du ſecond tome? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'eſt le ſublime de nos prétendus hiſtoriens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talens hiſtoriques.*

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens! Eſt-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié ſon *Tacite*? Je ſais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en ſera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le préſident *Hénault* et le petit-fils de *Shaabas* d'un pinceau ſi rembruni et ſi dur; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je ſuis moi-même maltraité? Il faut donc combattre juſqu'au dernier jour de ſa vie; eh bien, combattons. 1768.

Avez-vous jamais lu *le Catéchumène* (*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Panſophe :* tout cela eſt de la même main. On a cru y reconnaître mon ſtyle. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injuſtes ſoupçons; et moi, qui le connais parfaitement auſſi bien que *Marin*, j'ai eu la diſcrétion de ne le jamais nommer. Je ſais très-bien quel eſt l'auteur du livre attribué à *Fréret*, et je lui garde une fidélité inviolable. Je ſais qui a fait le *Chriſtianiſme dévoilé*, le *Deſpotiſme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? C'eſt un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Je compte ſur votre amitié, mon cher philoſophe. Qu'elle ſoit mon bouclier contre la calomnie, et la conſolation de mes derniers jours.

Je vous embraſſe très-tendrement.

(*) Par M. de *Bordes*.

Fin du Tome premier.

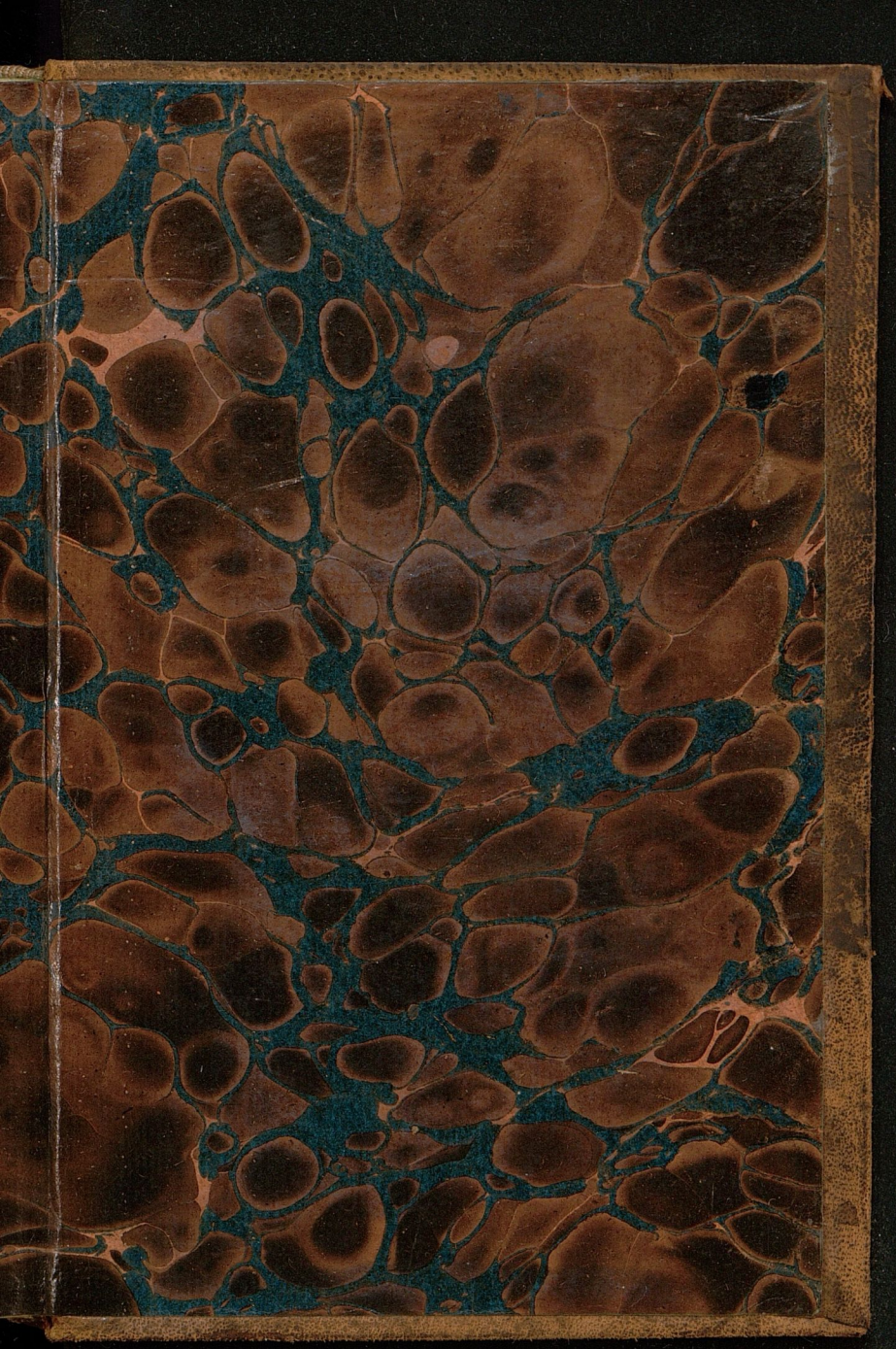
S

22 g/h (68)

Alt 22 g/h (68)

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635122-p0519-8


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635122-p0521-6

UVRES

MPLETES

DE

LTAIRE.

SOIXANTE-HUITIEME.

ERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635122-p0523-7